

PATRICIA  
CORNWELL

UNE ENQUÊTE DE KAY SCARPETTA

MORTS EN EAUX  
TROUBLES



Le  
Livre  
de  
Poche

PATRICIA CORNWELL

# MORTS EN EAUX TROUBLES

*(Cause of death, 1996)*  
Une enquête de Kay Scarpetta



CALMANN-LÉVY

« Pilate leur dit pour la troisième fois : quel mal a-t-il fait ?  
Je n'ai rien trouvé en lui qui mérite la mort. »  
LUC, 23-22

# 1

En ce dernier matin de l'année, la plus meurtrière de l'histoire de la Virginie depuis la guerre de Sécession, j'allumai un feu dans la cheminée et m'assis devant la fenêtre obscure, sachant que je ne découvrirais la mer qu'au lever du soleil. Vêtue d'une robe de chambre, j'examinais à la lumière d'une lampe le rapport statistique émanant de mon bureau sur les accidents de voiture, les pendaisons, les coups et blessures, les fusillades, les blessures à l'arme blanche, lorsque la sonnerie du téléphone résonna brutalement à cinq heures et quart.

— Merde, marmonnai-je.

Je commençais à me sentir de moins en moins bien disposée envers les appels destinés au docteur Mant.

— J'arrive, j'arrive.

Son cottage, battu par les intempéries, était blotti derrière une dune, à Sandbridge, une zone côtière dénudée de Virginie située entre la base navale Amphibie et la réserve naturelle de Back Bay. Mant était mon médecin légiste assistant pour le district de Tidewater, et sa mère était, hélas, morte la semaine précédente, la veille de Noël. En temps normal, son départ pour Londres, où il devait régler les affaires familiales, n'aurait pas vraiment été problématique pour le département de médecine légale de Virginie. Mais son anatomopathologiste assistante était en congé de maternité, et le surveillant général de la morgue venait de démissionner. Je décrochai. Au loin, derrière les vitres, le vent giflait brutalement les silhouettes sombres des pins.

— Résidence du docteur Mant.

— Je suis l'officier Young, de la police de Chesapeake, annonça une voix, de toute évidence celle d'un homme de race blanche né et élevé dans le Sud. Je cherche à joindre le docteur Mant.

— Il est à l'étranger, répondis-je. Puis-je vous aider ?

- Vous êtes madame Mant ?
- Je suis le docteur Kay Scarpetta, le médecin expert général de l'État de Virginie. Je remplace le docteur Mant.
- La voix hésita avant de poursuivre :
- Nous avons eu un tuyau au sujet d'un décès. Un appel anonyme.
- Avez-vous une idée de l'endroit où cela s'est produit ? demandai-je en prenant des notes.
- A l'ancien chantier naval, apparemment.
- Je levai les yeux :
- Je vous demande pardon ?
- Il répéta ce qu'il venait de me dire.
- Attendez, de qui s'agit-il au juste ? D'un plongeur de la Marine, un Seal ?
- J'étais sidérée parce que j'avais cru comprendre que les Seals en manœuvre étaient les seuls plongeurs autorisés à proximité des vieux bâtiments amarrés dans l'ancien chantier naval.
- Nous ignorons son identité, mais c'est peut-être quelqu'un qui cherchait des souvenirs de la guerre de Sécession.
- En pleine nuit ?
- C'est une zone interdite, madame, sauf si vous avez une autorisation spéciale. Mais, jusqu'ici, ça n'a jamais empêché les gens d'être curieux. Ils se faufilent en bateau, et toujours de nuit.
- C'est le scénario qu'a suggéré votre correspondant anonyme ?
- Grosso modo, oui.
- Très intéressant.
- C'est ce que j'ai pensé.
- Et on n'a pas encore localisé le corps ? dis-je tout en continuant à me demander pour quelle raison ce policier avait pris sur lui d'appeler un médecin légiste à une heure si matinale, alors même qu'on n'était pas sûr qu'il y ait un corps ou que quelqu'un ait disparu.
- On le cherche, et la Marine nous envoie quelques plongeurs, comme ça on aura la situation en main si ça prend de

l'ampleur. Mais je voulais vous avertir. Et surtout, présentez mes condoléances au docteur Mant.

— Vos condoléances ? répétais-je intriguée, car s'il était au courant du décès de la mère de Mant, pourquoi avait-il appelé chez lui en le demandant ?

— J'ai appris que sa mère était morte.

Je posai la pointe de mon crayon sur la feuille de papier.

— Pourriez-vous m'indiquer votre nom et où l'on peut vous joindre, je vous prie ?

— S. T. Young.

Il me donna un numéro de téléphone, et nous raccrochâmes.

Je fixai le feu faiblissant. J'étais anxieuse et je me sentais seule. Je me levai pour rajouter du bois dans la cheminée. J'aurais voulu être à Richmond, chez moi, des bougies brillant aux fenêtres, avec un sapin décoré comme les Noëls de mon passé. J'avais envie d'écouter Mozart ou Händel au lieu de ce vent strident qui soufflait autour du toit, et je regrettais d'avoir accepté l'aimable offre de Mant de m'installer chez lui plutôt qu'à l'hôtel. Je repris la correction du rapport statistique mais mon esprit ne cessait de vagabonder. J'imaginais les eaux paresseuses de l'Elizabeth River qui, à cette époque de l'année, ne devaient guère excéder les quinze degrés, avec une visibilité d'à peine quarante centimètres.

En hiver, c'était une chose de plonger pour ramasser des huîtres dans la baie de Chesapeake, ou même dans l'océan Atlantique, à une quarantaine de kilomètres des côtes, afin d'explorer les vestiges d'un porte-avions, ou d'un sous-marin allemand ou d'autres merveilles qui méritaient un vêtement de plongée. Mais là, c'en était une autre, je ne parvenais pas à trouver une bonne raison pour plonger dans l'Elizabeth River, où la Marine amarrait ses bâtiments désarmés, quelles que soient les conditions météo. Je n'arrivais pas à imaginer que quelqu'un puisse s'y résoudre, tout seul, en hiver et en pleine nuit, afin de rechercher des reliques, et me convainquis que le tuyau se révélerait crevé.

Abandonnant le fauteuil, je me dirigeai vers la chambre. Mes affaires s'étaient métastasées sur presque toute la surface

de cette petite pièce glaciale. Je me déshabillai rapidement et pris une douche éclair ayant découvert, dès le premier jour, que le chauffe-eau avait ses limites. En réalité, je n'aimais pas la maison pleine de courants d'air du docteur Mant, avec ses lambris ambrés de sapin nouveaux et ses sols peints d'une couleur marron foncé qui soulignait le moindre grain de poussière.

Mon assistant anglais semblait vivre au milieu de sombres bourrasques de vent. Chaque seconde passée dans sa demeure meublée de façon minimaliste était glaciale et troublée par des bruits variés qui parfois me réveillaient en sursaut et me faisaient tendre la main vers mon arme.

Enroulée dans un peignoir, une serviette de toilette autour de la tête, j'examinai la chambre d'ami et sa salle de bains afin de m'assurer que tout était en ordre pour l'arrivée de ma nièce Lucy, en fin de matinée. Puis je passai en revue la cuisine, pitoyable à côté de la mienne. A première vue, je n'avais rien oublié hier lorsque j'étais allée faire des courses à Virginia Beach, et pourtant il me faudrait me passer d'un pressoir à ail, d'une machine à pâtes fraîches, d'un mixeur et d'un four à micro-ondes. Je finissais par me demander sérieusement si Mant avait jamais pris ses repas chez lui, et même s'il y vivait. Au moins, j'avais pensé à apporter mes couteaux de cuisine et mes ustensiles, et il y avait peu de choses dont je ne puisse me débrouiller si j'avais de bons couteaux et des marmites.

Je lus encore un peu et m'assoupis dans la clarté d'une lampe à pied flexible. La sonnerie du téléphone me fit à nouveau sursauter et j'attrapai le combiné, mes yeux s'adaptant progressivement à la lumière du soleil qui m'aveuglait.

Une autre voix d'homme que je ne connaissais pas déclara :

— Je suis le détective C. T. Roche, de la police de Chesapeake. À ce que j'ai cru comprendre, c'est vous qui remplacez le docteur Mant, et nous avons besoin de vous de toute urgence. Il semble que nous ayons un plongeur noyé dans l'ancien chantier naval. Il faut qu'on y aille et qu'on récupère le corps.

— C'est sans doute à son sujet qu'un de vos officiers m'a appelé plus tôt ?

Après un long silence, il lâcha, sur la défensive :

— Pour autant que je sache, je suis le premier à vous avertir.

— Un policier du nom de Young m'a appelée à cinq heures et quart ce matin. Attendez, je vérifie. (Je consultai mes notes.) Ses initiales étaient S comme Sam et T comme Tom.

Il y eut un autre silence, puis il reprit sur le même ton :

— Eh bien, je n'ai aucune idée de qui vous voulez parler, parce qu'on n'a personne de ce nom-là chez nous.

Une bouffée d'adrénaline m'envahit comme je prenais des notes. Il était neuf heures treize. Ce que venait de dire Roche me déconcertait. Si mon premier interlocuteur ne faisait pas partie de la police, qui était-il, que voulait-il et comment connaissait-il Mant ?

— Quand avez-vous découvert le corps ? demandai-je à Roche.

— Aux environs de six heures. Un des gardes de la sécurité a remarqué qu'un bateau à fond plat était arrimé à l'arrière d'un des navires. Un long tuyau flottait dans l'eau, comme si quelqu'un était relié à l'autre bout sous l'eau. Une heure plus tard, le tuyau était à la même place et on nous a appelés. On a envoyé un plongeur et, comme je vous l'ai dit, on a découvert un cadavre.

— On sait de qui il s'agissait ?

— On a retrouvé un portefeuille sur le bateau. Le permis de conduire est établi au nom d'un homme de race blanche : Theodore Andrew Eddings.

— Le journaliste ? demandai-je, incrédule. Ce Ted Eddings-là ?

— Agé de trente-deux ans, cheveux châtons, yeux bleus, si l'on se fie à sa photo. Il est domicilié à Richmond, dans West Grace Street.

Le Ted Eddings que je connaissais était un journaliste d'investigation qui travaillait pour l'Associated Press. Certaines de ses enquêtes avaient obtenu des récompenses. Il m'appelait presque toutes les semaines. Je demeurai l'esprit vide durant quelques instants.

Lorsque je repris la parole, mon ton était ferme :

— La presse ne doit pas être informée de l'identité du cadavre, et, du reste, personne ne doit l'être, jusqu'à ce que nous en soyons sûrs.

— J'ai déjà transmis la consigne. Ne vous inquiétez pas.

— Bien. Quelqu'un a-t-il une idée de la raison pour laquelle il a pu plonger dans l'ancien chantier naval ? demandai-je.

— Il cherchait peut-être des trucs de la guerre de Sécession.

— Sur quoi repose votre hypothèse ?

— Beaucoup de gens aiment bien rechercher des boulets de canon et ce genre de trucs dans les rivières du coin. Bon, eh bien on va continuer et le remonter pour qu'il ne reste pas plus longtemps sous l'eau, déclara Roche.

— Je ne veux pas qu'on le touche, et le fait qu'il reste un peu plus longtemps sous l'eau ne va pas changer grand-chose.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda-t-il, à nouveau méfiant.

— Je le saurai lorsque je serai sur les lieux.

— Écoutez, je ne crois pas qu'il soit nécessaire que vous veniez ici...

Je l'interrompis :

— Détective Roche, il n'est pas de votre ressort de décider s'il est utile ou non que je me rende sur les lieux, ni de ce que j'y ferai une fois que j'y serai.

— C'est que, il y a tous ces gens à qui j'ai dit de rester, et on annonce de la neige pour cet après-midi. Personne n'a envie de traîner dehors sur les jetées.

D'un ton assez tranchant pour lui faire comprendre que je pouvais devenir cassante, je répondis :

— Si l'on s'en réfère au Code de Virginie, le corps est sous ma juridiction, c'est-à-dire ni sous la vôtre ni sous celle d'aucune police, pas plus que sous celle des pompiers, des sauveteurs ou des personnels des pompes funèbres. Personne ne touche au cadavre avant que je ne le demande.

— Comme je vous l'ai dit, il va falloir que j'annonce aux sauveteurs et au personnel du chantier qu'ils doivent rester là, et ils ne vont pas être contents. D'autant que la Marine fait le forcing pour que je débarrasse la zone avant que les médias ne débarquent.

— Ce cas ne dépend pas de la Marine.  
— Vous n’avez qu’à le leur dire. C’est leurs bateaux.  
— Mais je serais ravie de le leur faire savoir. Pendant ce temps-là, prévenez tout le monde que j’arrive, répondis-je avant de raccrocher.

Comprenant que de longues heures risquaient de s’écouler avant que je ne rentre au cottage, j’épinglai une note sur la porte d’entrée qui expliquait de façon cryptique à Lucy comment entrer en mon absence. Je dissimulai une clef dans un endroit dont je savais que seule Lucy pourrait le découvrir, puis rangeai ma trousse médicale et mon équipement de plongée dans le coffre de ma Mercedes noire. À dix heures moins le quart, la température extérieure avoisinait les quatre degrés, et toutes mes tentatives pour joindre le capitaine Marino à Richmond avaient été vaines.

Lorsque, enfin, la sonnerie de mon téléphone de voiture résonna, je marmonnai entre mes dents :

— Merci, mon Dieu.  
J’attrapai le combiné, et annonçai :  
— Scarpetta.  
— Salut.  
— Incroyable, vous avez votre Pager sur vous ? Je n’en reviens pas !  
— Si ça vous fait cet effet-là, alors pourquoi vous l’appellez ? (Il eut l’air content de m’entendre.) Qu’est-ce qui se passe ?

Prenant garde de ne pas divulguer trop de détails puisque notre appel pouvait être capté par des scanners, je commençai :

— Vous savez, ce reporter que vous détestez tant...  
— Lequel ?  
— Celui qui travaille pour l’Associated Press et qui est sans arrêt fourré dans mes bureaux.

Marino réfléchit un instant puis dit :

— Alors, c’est quoi l’histoire ? Vous vous êtes colletée avec lui ?

— Malheureusement, on dirait bien. Je suis en route pour l’Elizabeth River. La police de Chesapeake vient juste de m’appeler.

D’un ton menaçant, il reprit :

- Eh, attendez une minute, vous voulez dire que...
- J'en ai bien peur.
- Oh merde !
- Nous n'avons qu'un permis de conduire jusqu'à maintenant. On ne peut donc pas être encore formel à cent pour cent. Je vais aller y jeter un œil avant qu'on ne le déplace.
- Bon sang, attendez un peu, là. Pourquoi vous avez besoin de faire un truc comme ça, bordel ? Y a pas quelqu'un pour s'en charger ?
- Il faut que je le voie avant qu'on ne le déplace, répétais-je.
- Marino n'était pas content du tout, parce qu'il était surprotecteur avec moi. Il n'avait pas besoin de rajouter le moindre mot pour que j'en sois consciente.
- Je me disais simplement que vous voudriez peut-être examiner son domicile de Richmond, lui dis-je.
- Ouais, ça c'est foutrement sûr.
- J'ignore totalement ce que nous allons trouver.
- Ben moi, je voudrais juste que vous laissiez les autres le trouver avant vous.

Une fois dans Chesapeake, je pris la sortie vers l'Elizabeth River, puis bifurquai à droite dans High Street, dépassant des églises de brique, des casses de voitures, et des lotissements pour mobile homes. Les baraquements du chantier naval se fondaient dans le décor terriblement déprimant d'une décharge entourée d'une clôture en grillage rouillé et surmontée de fils de fer barbelés. Au beau milieu de ce terrain envahi de mauvaises herbes et semé de morceaux de métal, un incinérateur brûlait les ordures et du charbon et fournissait au cimetière de bateaux l'énergie nécessaire à la poursuite de sa tâche immobile et sans espoir. Les cheminées et les rails étaient silencieux et les grues de cale sèche inertes. Mais, après tout, c'était le dernier jour de l'année.

Je roulai en direction du quartier général construit de blocs de ciment d'un triste beige foncé. Derrière se trouvaient les longues jetées pavées. Un jeune homme en civil, portant un casque de protection, sortit de la guérite située à l'entrée. Je baissai ma vitre. Des nuages filaient dans le ciel, poussés par le vent.

Le visage dénué de toute expression, il déclara :

— C'est une zone surveillée, non accessible au public.

— Je suis le docteur Scarpetta, le médecin expert général de Virginie.

Je lui montrai mon insigne en cuivre qui symbolisait que toute mort soudaine, inexplicquée ou violente survenant dans l'État de Virginie relevait de mon autorité.

Il se pencha vers moi et scruta ma plaque. Il détailla mon visage et examina ma voiture à plusieurs reprises.

— Vous êtes le médecin expert ? demanda-t-il. Alors comment ça se fait que vous ne conduisez pas un fourgon mortuaire ?

J'avais déjà entendu cela et demeurai patiente :

— Ce sont les gens qui travaillent dans les pompes funèbres qui conduisent les fourgons mortuaires. Je ne fais pas partie des pompes funèbres. Je suis médecin légiste.

— Je voudrais voir une autre pièce d'identité.

Je lui tendis mon permis de conduire, certaine que ce genre d'obstruction n'allait pas s'atténuer une fois qu'il m'aurait laissée entrer. Il se recula un peu et approcha une radio portative de sa bouche.

Il tourna la tête, comme s'il souhaitait dire quelque chose de confidentiel qu'il ne voulait pas que j'entende :

— Unité 11 à unité 2.

La réponse flotta dans l'air :

— Deux.

— J'ai un docteur Scaylatta ici.

Il écorcha encore davantage mon nom que la majorité des gens.

— OK. Nous l'attendons.

Le garde se tourna vers moi :

— Vous pouvez avancer, madame. Vous allez trouver un parking sur votre droite, expliqua-t-il en pointant dans cette direction. Il faut que vous gariez votre voiture, puis vous allez à pied jusqu'à la jetée 2 où se trouve le capitaine Green. C'est à lui que vous devez vous adresser.

— Et où trouverai-je le détective Roche ? demandai-je.

— C'est au capitaine Green que vous devrez vous adresser, répéta-t-il.

Je remontai ma vitre. Il ouvrit la grille bardée de pancartes me prévenant que j'allais pénétrer dans une zone industrielle, que la peinture en aérosol était un danger potentiel, qu'un équipement de sécurité était obligatoire et que je me garais à mes risques et périls. Plus loin, des cargos d'un gris terne, des navires porte-chars, des dragueurs de mines, des hydroptères et des escorteurs menaçaient l'horizon glacé. Des véhicules des services d'urgence et de police ainsi qu'un petit groupe d'hommes étaient rassemblés sur la jetée 2.

Je garai ma voiture à l'endroit que l'on m'avait désigné, et marchai d'un pas vif vers eux, sentant qu'ils me fixaient. J'avais laissé ma trousse médicale et mon équipement de plongée dans la voiture et c'est donc une femme d'âge moyen, les bras ballants, chaussée de bottillons de randonnée, vêtue d'un pantalon de laine et d'un manteau d'un vert armée pâle qui s'avança vers eux. Je n'avais pas posé le pied sur le quai qu'un homme distingué aux cheveux grisonnants m'intercepta comme si j'étais une intruse. Il se plaça devant moi sans un sourire.

— Puis-je vous aider ? demanda-t-il d'un ton qui signifiait : « Restez où vous êtes. »

Le vent le décoiffa et colora ses joues.

J'expliquai à nouveau qui j'étais.

— Oh, bien.

Son ton suggérait qu'il pensait plutôt le contraire.

— Je suis le capitaine Green, des services d'enquête de la Marine. Il faut vraiment en finir avec cette histoire. Écoutez...

Il tourna la tête et s'adressa à quelqu'un d'autre :

— Il faut qu'on se débarrasse de ces PC.

Je l'interrompis car j'avais bien l'intention de mettre les choses au clair et tout de suite.

— Excusez-moi. Vous faites partie des services d'enquête de la Marine ? Je croyais que cet ancien chantier naval n'était pas la propriété de la Marine ? Si tel était pourtant le cas, je n'aurais aucune raison d'être ici. L'enquête reviendrait à la Marine et le corps devrait être autopsié par ses anatomopathologistes.

D'un ton qui indiquait que je mettais sa patience à l'épreuve, il répondit :

— Madame, ce chantier naval est exploité par un entrepreneur civil et de ce fait n'appartient pas à la Marine. Cependant, notre intérêt dans cette affaire est évident puisqu'il semble qu'une personne non autorisée plongeait à proximité de nos bâtiments.

— Et vous avez une hypothèse qui explique pourquoi quelqu'un ferait cela ?

Je jetai un regard autour de moi.

— Certains chasseurs de trésor pensent trouver dans ces eaux des boulets de canon, de vieilles cloches de bateau ou que sais-je encore.

Nous nous trouvions entre un cargo baptisé *El Paso* et le sous-marin *Exploiter*, tous deux ternis et pétrifiés. L'eau avait la couleur d'un cappuccino, et je songeai que la visibilité serait encore plus mauvaise que je ne l'avais craint. Une plate-forme de plongée se trouvait à côté du sous-marin. Mais je ne décelai rien qui fît penser à la victime ou aux sauveteurs, ou même aux policiers censés s'occuper de cette enquête. Je posai la question à Green. Le vent qui soufflait de la mer engourdissait mon visage. Sa seule réponse fut de me tourner à nouveau le dos.

— Eh, je ne vais pas rester toute la journée ici à attendre Stu, lança-t-il à un homme revêtu d'un bleu de travail et d'un anorak repoussant.

— On peut traîner Bo par la peau des fesses jusqu'ici, capitaine, fut la réponse.

— Sûrement pas, mon gars, répondit Green, qui avait l'air de bien connaître ces hommes. Il est inutile de l'appeler.

— Que non, surenchérit un autre homme avec une barbe hirsute. On sait tous qu'il sera jamais sobre à cette heure-ci.

— Eh bien, si ce n'est pas l'hôpital qui se fout de la charité ! déclara Green, et tous se mirent à rire.

Le teint du barbu évoquait la viande crue. Il alluma une cigarette en me jetant un regard sournois, la protégeant du vent entre ses mains nues et rugueuses.

— J'ai pas bu un verre depuis hier, même pas de l'eau, jurait-il alors que ses camarades riaient encore plus. Bon Dieu, il fait aussi froid que sur le nichon d'une sorcière...

Il serra ses bras autour de sa poitrine et acheva :

— Il aurait fallu que je me mette un manteau plus chaud.

— Ben moi, je dirais que ce qu'est froid, c'est l'autre là-bas, déclara un autre ouvrier, son dentier claquant à chaque mot.

Je finis par comprendre qu'il parlait du plongeur mort.

— Ça, pour sûr qu'il est froid, ce garçon.

— Y sent plus rien, maintenant.

Parvenant à maîtriser mon irritation croissante, je dis à Green :

— Je suis certaine que vous aimeriez commencer au plus vite, et moi aussi. Mais je n'aperçois aucun sauveteur ni aucun policier. Je n'ai pas non plus vu de bateau à fond plat, ni l'endroit de la rivière où se trouve le corps.

Je sentis une demi-douzaine de regards se fixer sur moi, et je détaillai les visages burinés de ces hommes qui ressemblaient plutôt à une bande de pirates des temps modernes. Ils ne voulaient pas de moi dans leur petit club restreint, et je me souvins de ces années passées où la grossièreté et la solitude parvenaient encore à me faire pleurer.

Enfin, Green se décida à répondre :

— La police est à l'intérieur. Ils ont besoin du téléphone. Là-bas, dans le bâtiment principal, celui avec la grande ancre à l'entrée. Les plongeurs sont sans doute avec eux, pour se réchauffer. L'équipe de sauvetage est sur une plate-forme de l'autre côté de la rivière et ils attendaient votre arrivée. Peut-être le fait de savoir que c'est sur cette même plate-forme que la police a découvert une camionnette et une remorque dont on pense qu'elles appartiennent au mort vous intéressera-t-il ?

Green avança et poursuivit :

— Je vais vous conduire. J'ai cru comprendre que vous aviez l'intention de plonger avec les autres ?

— C'est exact.

Je le suivis sur la jetée.

— Je ne vois vraiment pas ce que vous espérez trouver.

— J’ai appris il y a longtemps à ne jamais former d’espoirs, capitaine Green.

Comme nous dépassions de vieux bateaux fatigués, je remarquai que partaient de leurs coques une multitude de fines lignes de métal qui plongeaient dans l’eau.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Des PC, des protecteurs cathodiques, répondit-il. Ils sont chargés électriquement, cela minimise la corrosion des bateaux.

— Eh bien, j’espère que quelqu’un les a désactivés.

— Un électricien est en route. Il débranchera toute la jetée.

— Donc, un plongeur aurait pu s’entraver dans ces PC. Il ne doit pas être facile de les distinguer.

— Cela n’aurait pas grande importance. Leur charge électrique est très faible, répondit-il comme si n’importe qui devait être au courant de ce détail. Cela équivaut à recevoir une décharge d’une pile de neuf volts. Les PC ne l’ont pas tué. Vous pouvez déjà rayer cela de votre liste.

Nous nous étions arrêtés au bout de la jetée où la poupe d’un sous-marin à moitié submergé nous faisait face. Le bateau à fond plat en aluminium vert sombre était ancré approximativement à six mètres de nous. Un long tuyau flexible noir partait d’un compresseur logé dans une chambre à air et placé sur le siège passager. Le plancher du bateau était jonché d’outils, d’un équipement de plongée et d’autres objets dont je soupçonnais que quelqu’un les avait déjà retournés sans prendre beaucoup de précautions. Ma poitrine se serra parce qu’il m’était impossible d’exprimer à quel point j’étais en colère.

Green continua :

— Il s’est probablement noyé. Presque tous les cas de plongeurs décédés que j’ai vus étaient des noyades. On peut mourir même dans des eaux aussi peu profondes que celles-ci. C’est ce que l’on va trouver, à tous les coups.

Ignorant ses poncifs médicaux, je déclarai :

— Je trouve son équipement très inhabituel.

Green fixa le contenu du bateau à fond plat, à peine agité par le courant.

— Un narguilé. Ouais, ce n’est pas courant dans le coin.

— Fonctionnait-il lorsqu’on a découvert le bateau ?

— Plus d'essence.  
— Que pouvez-vous m'en dire ? C'est du bricolage ?  
— Non, c'est en vente dans le commerce. C'est un compresseur à essence, un cinq chevaux. Ça pompe l'air grâce à un flexible basse pression connecté à un deuxième détenteur. Il pouvait rester en plongée quatre à cinq heures. Tant qu'il avait du carburant.

Le regard de Green était toujours perdu vers le lointain.

— Quatre ou cinq heures ? Et pour quelle raison ? demandai-je en le regardant. Je le comprendrais s'il s'agissait de ramasser des langoustes ou des ormeaux.

Green demeura silencieux.

— Qu'y a-t-il là-dessous ? Et ne me répondez pas « des souvenirs de guerre », parce que vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas ici qu'on en trouve.

— En vérité, il n'y a rien là-dessous.

— Eh bien, en tout cas, lui, il pensait le contraire.

— Malheureusement pour lui, il s'est trompé. Regardez un peu ces nuages qui approchent. Il faut vraiment qu'on aille le chercher.

Green remonta le col de son manteau sur ses oreilles et poursuivit :

— Je suppose que vous êtes une plongeuse certifiée ?

— Depuis de nombreuses années.

— Il faut que je voie votre licence.

Je tournai le regard en direction du bateau à fond plat et du sous-marin voisin en me demandant jusqu'à quel point tous ces gens avaient l'intention de pousser l'absence de coopération.

Green insista :

— Vous devez l'avoir sur vous si vous avez l'intention de plonger. J'étais certain que vous étiez au courant.

— Et moi, j'étais certaine que la Marine ne contrôlait pas ce chantier naval.

Il me fixa :

— Je connais les règles en vigueur ici et peu importe qui est responsable de ce chantier.

Le fixant à mon tour, je rétorquai :

— Je vois. Et je suppose que j'aurai besoin d'un permis spécial si je souhaite garer ma voiture sur la jetée pour éviter de porter mon équipement de plongée sur un kilomètre ?

— En effet, il vous faut un permis spécial pour vous garer sur la jetée.

— Eh bien, je n'en ai aucun. Je n'ai pas ma licence de plongeur ni celle de sauveteur, pas plus que mon carnet de plongée. Je n'ai pas non plus mes certificats de doctorat de médecine m'autorisant à pratiquer dans les États de Virginie, Maryland ou Floride.

Je parlais d'un ton doux et calme, et sa détermination se radicalisa parce qu'il ne parvenait pas à me paniquer. Il cligna des paupières à plusieurs reprises, et je sentis sa haine.

Je poursuivis :

— C'est la dernière fois que je vous demande de me laisser faire mon travail. Nous sommes en présence d'une mort non naturelle, et cela dépend de mon autorité. Si vous préférez ne pas coopérer, je serai ravie d'appeler la police d'État, le marshal des États-Unis ou même le FBI, à vous de choisir. Je peux sans doute me débrouiller pour que quelqu'un arrive ici en vingt minutes. J'ai mon téléphone portable dans ma poche, ici, achevai-je en le tapotant.

Il haussa les épaules :

— Vous voulez plonger, eh bien, allez-y. Mais il va falloir que vous signiez une décharge dégageant le chantier naval de toute responsabilité en cas d'accident. Et je doute très sincèrement que nous ayons ce genre de formulaire dans le coin.

— Je vois. Donc, maintenant, je dois signer un formulaire que vous n'avez pas ?

— En effet.

— Très bien. Je vais rédiger une décharge moi-même.

— Seul un avocat est habilité à faire ce genre de chose, et c'est un jour férié.

— Je suis avocat et je travaille les jours fériés.

Les muscles de ses mâchoires se crispèrent et je compris qu'il n'allait pas s'embêter davantage avec des formulaires maintenant qu'il était possible de les obtenir.

Nous nous en retournâmes sur nos pas, et mon estomac se noua de terreur. Je ne voulais pas effectuer cette plongée, et je n'aimais pas les gens que j'avais rencontrés aujourd'hui. Bien sûr, je m'étais déjà retrouvée emberlificotée dans les barbelés administratifs auparavant, lorsque des affaires impliquaient le gouvernement ou de gros intérêts privés. Mais ça, c'était différent.

Green reprit de son ton méprisant :

— Dites-moi, est-ce la coutume que des médecins légistes aillent chercher les cadavres ?

— Non, c'est rare.

— Expliquez-moi pour quelle raison vous pensez que c'est nécessaire dans ce cas ?

— La scène du crime disparaîtra dès que l'on bougera le corps. Je crois que les circonstances sont suffisamment inhabituelles pour que j'aie jeter un œil tant que je le peux. Et il se trouve que je m'occupe momentanément de mon district de Tidewater ; j'étais donc là lorsqu'on a appelé.

Green demeura silencieux quelques instants et me dérouta lorsqu'il dit :

— J'ai été sincèrement désolé lorsque j'ai appris pour la mère du docteur Mant. Quand sera-t-il de retour ?

Je tentai de me remémorer le coup de téléphone du matin, et cet homme du nom de Young avec son accent du Sud prononcé. Green ne parlait pas comme un natif du Sud, moi non plus d'ailleurs, mais cela ne signifiait pas que nous n'étions pas capables, l'un comme l'autre, d'imiter cet accent traînant.

— Je ne sais pas exactement, commençai-je prudemment. Mais comment le connaissez-vous ?

— De temps en temps, des enquêtes se superposent, que ce soit souhaitable ou non.

Je n'étais pas sûre de comprendre où il voulait en venir.

Green poursuivit :

— Le docteur Mant a compris qu'il était important de ne pas interférer. C'est agréable de travailler avec ces gens-là.

— L'importance de ne pas interférer avec quoi, capitaine Green ?

— Eh bien, si l'enquête concerne la Marine par exemple, ou telle ou telle juridiction. Les gens interfèrent de plein de façons. Mais toutes sont gênantes et peuvent occasionner des dégâts. Prenez ce plongeur, par exemple. Il est allé dans un endroit où il n'avait rien à faire, et regardez ce qui s'est passé.

Je m'étais arrêtée, et le fixai avec incrédulité :

— Je dois sûrement rêver, mais j'ai l'impression que vous me menacez.

— Allez chercher votre équipement. Vous pouvez vous garer plus près, contre la clôture, là, dit-il en s'éloignant.

## 2

Longtemps après qu'il eut disparu à l'intérieur du bâtiment devant lequel était installée l'ancre de marine, je demeurai assise sur le quai, me débattant avec l'épaisse combinaison de plongée que je devais enfiler par-dessus mon maillot isothermique. Plusieurs sauveteurs s'affairaient non loin de moi, et préparaient un bateau à fond plat qu'ils avaient amarré à un pilotis. Des ouvriers du chantier erraient aux alentours avec curiosité. Sur le ponton, deux hommes en combinaison de Néoprène bleu roi procédaient à la vérification de leurs émetteurs individuels, et examinaient scrupuleusement le matériel de plongée, le mien inclus.

J'observai les plongeurs discuter tandis qu'ils dévissaient des tuyaux et lestaient des ceintures, mais ne pus distinguer le moindre mot. De temps en temps, ils jetaient un regard dans ma direction, et je fus surprise lorsque l'un d'eux entreprit de gravir l'échelle qui menait à mon quai. Il se dirigea vers moi et s'assit à mes côtés sur le petit carré de pavé froid.

— La place est libre ?

C'était un jeune homme noir, bâti comme un athlète olympique.

— Elle est convoitée par beaucoup de gens, mais je ne sais pas où ils sont. Bon sang, continuai-je en luttant avec ma combinaison. Je déteste ces trucs.

— Faites comme s'il s'agissait d'enfiler une chambre à air.

— En voilà, une consolation.

— Je dois vous parler de l'équipement de communication sous-marine. Vous avez déjà utilisé ce genre de chose ?

Je jetai un regard à son visage sérieux.

— Vous faites partie d'une des brigades ?

— Non. Moi, c'est juste la bonne vieille Marine. Je ne sais pas pour vous, mais moi, ce n'est pas comme ça que j'avais prévu de passer le Nouvel An. Je me demande bien qui pourrait

avoir envie de plonger là-dedans, à moins de fantasmer et de se prendre pour un têtard aveugle dans une flaque de boue. Ou à moins d'être vraiment carencé en fer et de croire que toute la rouille du coin va vous requinquer.

— Tout ce qu'elle peut faire, c'est vous transmettre le tétanos. Qui d'autre ici appartient à la Marine ? demandai-je en regardant aux alentours.

— Les deux du bateau de sauvetage sont avec la brigade. À l'exception de notre intrépide enquêteur de la Marine, le seul autre type qui en fait partie, c'est Ki Soo, sur la plate-forme de plongée. Ki est un bon. C'est mon équipier.

De la main, il adressa un signe de « OK » à Ki Soo, qui le lui rendit. Tout cela était intéressant, et très différent de ce que j'avais rencontré jusqu'à présent.

— Maintenant, écoutez-moi bien, fit mon nouveau compagnon comme si nous travaillions ensemble depuis des années. Le matériel de transmission, ça n'est pas commode, si vous n'en avez jamais utilisé. Ça peut même être dangereux, insista-t-il d'un air grave.

— J'ai l'habitude, affirmai-je avec plus d'assurance que je n'en ressentais.

— Eh bien, vous devrez en avoir plus que l'habitude. Il faut que vous fassiez équipe avec votre matériel, parce que, tout comme votre équipier, il peut vous sauver la vie. Il peut aussi vous tuer, ajouta-t-il après un silence.

Je n'avais utilisé qu'une seule fois du matériel de transmission sous-marine au cours d'une précédente plongée, et voir mon détendeur remplacé par un masque totalement étanche agrémenté d'un embout et dépourvu de valve ne me rassurait pas encore complètement. Je craignais l'inondation du masque, et d'avoir à arracher celui-ci tout en cherchant frénétiquement à tâtons ma réserve d'air. Mais je n'allais sûrement pas en parler maintenant.

— Ça ira, assurai-je de nouveau.

— Génial. On m'avait bien dit que vous étiez une pro. A propos, je m'appelle Jerod, et je sais déjà qui vous êtes.

Assis en tailleur, il jetait des graviers dans l'eau, apparemment fasciné par les cercles concentriques qui se formaient lentement.

— J'ai entendu dire beaucoup de bien de vous. D'ailleurs, quand ma femme va savoir que je vous ai rencontrée, elle va être jalouse.

Je ne voyais pas très bien comment un plongeur de la Marine pouvait avoir entendu parler de moi autrement que par les journaux, lesquels ne m'étaient pas toujours favorables. Néanmoins, ses paroles appliquèrent un baume bienvenu sur ma mauvaise humeur, et je m'apprêtais à le lui dire lorsqu'il jeta un coup d'œil à sa montre, puis baissa les yeux vers le ponton et rencontra le regard de Ki Soo.

— Docteur Scarpetta, dit-il en se levant, je crois qu'on est prêts pour le bal. Et vous ?

Je me redressai à mon tour.

— Fin prête. Quelle est la meilleure approche à adopter ?

— La meilleure – et la seule, d'ailleurs – consiste à suivre ce flexible vers le bas.

Nous nous rapprochâmes du bord du quai, et il désigna du doigt le bateau plat.

— Je suis descendu une fois, et si vous ne suivez pas le tuyau, vous ne le trouverez jamais. Vous avez déjà pataugé dans un égout sans lumière ?

— Non, celle-là, je n'y ai pas encore eu droit.

— Eh bien, vous ne voyez que dalle. Et ici, c'est pareil.

— Personne n'a touché au corps, à votre connaissance ?

— Il n'y a que moi qui l'aie approché.

Il m'observa tandis que je ramassais ma bouée de sécurité et glissais une torche dans une poche.

— Si j'étais vous, je laisserais tomber. Étant donné les conditions de plongée, la torche ne fera rien d'autre que vous gêner.

Je l'emportai pourtant car je tenais à disposer de tous les atouts possibles. Jerod et moi descendîmes l'échelle qui menait au ponton afin d'achever nos préparatifs. J'ignorai les regards insistants des ouvriers du chantier tandis que je m'appliquais une crème sur les cheveux puis enfila le capuchon de

Néoprène. Je bouclai un couteau sur la face interne de mon mollet droit, attrapai les deux extrémités d'une ceinture lestée de sept kilos et demi et la fixai rapidement autour de ma taille. Je vérifiai les mécanismes de sécurité, puis enfilai des gants.

— Je suis prête, dis-je à Ki Soo.

Il apporta l'équipement de transmission et mon détenteur.

— Je vais fixer le tuyau du détenteur à votre masque, annonça-t-il. On m'a dit que vous aviez déjà utilisé ce type de matériel.

— Exact.

Il s'accroupit près de moi et baissa la voix comme si nous nous apprêtions à conspirer.

— Jerod, vous et moi, nous allons tous les trois être en contact permanent, avec ces émetteurs.

Ceux-ci ressemblaient à des masques à gaz rouge vif pourvus d'un harnais avec cinq courroies de fixation à l'arrière. Jerod se plaça derrière moi et m'aida à enfiler ma bouée de sécurité et mon réservoir d'air tandis que son équipier continuait de parler.

— Vous savez que vous devez respirer normalement et pousser sur le bouton situé sur l'embout lorsque vous désirez communiquer, expliqua Ki Soo en joignant le geste à la parole. Maintenant, à nous de fixer ça du mieux possible par-dessus votre capuchon puis de bien l'introduire. Là, rentrez bien vos cheveux, et laissez-moi vérifier que c'est assez serré derrière.

C'était hors de l'eau que je détestais le plus ces émetteurs, car ils rendaient la respiration difficile. J'inspirai de mon mieux en fixant à travers le masque de plastique ces deux plongeurs à qui je venais de confier ma vie.

— Deux sauveteurs dans un bateau vont surveiller le déroulement de l'opération à l'aide d'un transducteur qui sera descendu dans l'eau. Quiconque écoute à la surface entendra tout ce que nous dirons. Vous avez compris ?

Ki Soo me regarda, et je saisis qu'il venait de m'adresser un avertissement. J'acquiesçai d'un signe. Mon souffle saccadé résonnait à mes oreilles.

— Vous voulez vos palmes maintenant ?

Je secouai la tête et désignai l'eau du doigt.

— Alors, descendez, et je vous les lancerai.

Pesant maintenant au moins quarante kilos de plus qu'à mon arrivée, je me rapprochai du bord de la plate-forme avec précaution, puis vérifiai encore une fois que mon masque était bien enfilé dans mon capuchon. Les protecteurs cathodiques ressemblaient à des moustaches de poissons-chats sur ces gigantesques vaisseaux, et le vent ridait la surface de l'eau. Je rassemblai tout mon courage pour effectuer le pas de géant le plus effrayant de ma vie.

Le premier choc vint de la température glaciale. Mon corps mit un certain temps à réchauffer l'eau qui filtrait dans ma combinaison de caoutchouc tandis que j'enfilais mes palmes. Mais pis encore, je ne voyais ni ma console électronique ni sa boussole. Je ne distinguais même pas ma propre main devant mes yeux, et compris pourquoi il était inutile de m'encombrer d'une torche. Les sédiments en suspension absorbaient la lumière comme un buvard, et m'obligeaient à faire surface fréquemment, à intervalles réguliers, pour m'orienter tandis que je nageais vers l'endroit où le tuyau qui pendait du bateau à fond plat disparaissait sous la surface de la rivière.

La voix de Ki Soo résonna dans le récepteur placé contre ma boîte crânienne.

— Tout le monde est O.K. ?

— O.K., articulai-je dans l'embout.

Je nageai lentement, juste en dessous de la surface, en essayant de me détendre.

— Vous avez atteint le tuyau ? demanda Jerod.

— J'ai la main dessus.

Le flexible paraissait bizarrement tendu, et je pris soin d'y toucher le moins possible.

J'entamai ma descente, m'accordant des paliers pour équilibrer la pression dans mes oreilles et maîtriser ma panique. Je ne voyais rien, et mon cœur battait à se rompre. Je tentai de me contraindre à me décontracter et à respirer profondément. Je m'arrêtai un moment et me laissai flotter les yeux fermés, le souffle lent. Je repris ma descente le long du tuyau, mais la panique me saisit de nouveau lorsqu'un gros câble rouillé se matérialisa soudain devant moi.

Je tentai de passer dessous, mais je ne voyais pas d'où il venait, ni où il allait. En outre, j'étais plus légère que je ne l'aurais voulu. Un peu plus de lest dans ma ceinture ou dans les poches de ma bouée de sécurité n'aurait pas été de trop. Le câble me prit par l'arrière, et heurta brutalement ma valve-K. Une traction brutale s'exerça sur mon détenteur, comme si quelqu'un l'agrippait derrière moi. Ma bouteille détachée se mit à glisser dans mon dos, m'entraînant avec elle. J'arrachai les lanières en Velcro de ma bouée de sécurité et réussis à m'extraire rapidement de celle-ci, tandis que je me concentrais sur la procédure à laquelle j'avais été entraînée, m'empêchant de penser à autre chose.

— Tout est O.K. ?

La voix de Ki Soo venait de résonner de nouveau dans mon masque.

— Problème technique.

Je plaçai la bouteille entre mes jambes pour pouvoir flotter dessus, comme si je chevauchais une fusée à travers un espace boueux et froid. Je réajustai les lanières tout en luttant contre la frayeur.

— Besoin d'aide ?

— Négatif. Attention aux câbles.

— Il faut faire attention à tout, dit-il en écho.

Tandis que j'enfilais de nouveau la bouée de sécurité, la pensée me traversa qu'il existait de nombreuses façons de mourir ici. J'opérai une rotation pour me mettre sur le dos, et me reharnachai confortablement.

— Tout est O.K. ?

— O.K. La transmission est brouillée.

— Trop d'interférences, à cause de tous ces gros rafiots. On descend derrière vous. Vous voulez qu'on se rapproche ?

— Pas encore.

Ils se maintenaient à une distance prudente, sachant que je voulais examiner le corps sans aucune distraction ou intervention. Inutile de nous encombrer les uns les autres. Je continuai lentement de descendre dans les profondeurs, et, en me rapprochant du fond, je compris que le tuyau devait être coincé quelque part, ce qui expliquait qu'il soit aussi tendu. Ne

sachant pas très bien où me diriger, je tentai de m'éloigner de quelques mètres sur la gauche lorsque quelque chose m'effleura. Je me retournai et me retrouvai nez à nez avec le mort. Je reculai avec un sursaut involontaire qui fit rebondir et tournoyer le corps. Il flottait avec langueur à l'extrémité de sa corde, ses bras enveloppés de caoutchouc tendus devant lui comme ceux d'un somnambule tandis que mon mouvement l'attirait dans ma direction.

Je le laissai se rapprocher. Il rebondit et tournoya de nouveau, mais l'effet de surprise était passé, et je n'avais plus peur. On aurait dit qu'il essayait d'attirer mon attention, ou bien qu'il voulait danser avec moi à travers les ténèbres infernales de la rivière qui l'avait englouti. Je me laissai flotter, actionnant à peine mes palmes, craignant de remuer le fond, ou de me couper sur des débris rouillés.

— Je l'ai. Ou peut-être devrais-je dire qu'il m'a eue.

J'enfonçai de nouveau le bouton de l'émetteur.

— Vous me recevez ?

— A peine. Nous sommes à peu près à trois mètres au-dessus de vous. En attente.

— Attendez encore quelques minutes, puis nous le sortirons.

J'actionnai une dernière fois ma torche, au cas où, mais elle se révéla encore une fois inutile, et je me rendis compte qu'il me faudrait examiner la scène à tâtons. Je fourrai de nouveau ma torche dans ma bouée de sécurité et brandis ma console électronique presque contre mon masque. Je pus à grand-peine déchiffrer que je me trouvais à neuf mètres de profondeur, et qu'il me restait plus de la moitié de ma réserve d'air. J'entrepris de faire glisser vers moi le visage du mort, mais, en raison de l'obscurité, je ne pus que distinguer vaguement ses traits et une chevelure libérée de son capuchon.

Je l'agrippai par les épaules, tâtai avec précaution en remontant le long de sa poitrine, à la recherche du tuyau d'arrivée d'air. Celui-ci était passé dans sa ceinture de lest, et je le suivis afin de trouver où il était coincé. A moins de trois mètres de là, une gigantesque hélice rouillée se matérialisa devant mes yeux. Je touchai une paroi de métal incrustée de bernacles, le flanc d'un navire, et assurai ma prise pour ne pas

me rapprocher plus près. Je ne tenais pas à être entraînée sous un vaisseau de la taille d'un stade, obligée de retrouver mon chemin à l'aveuglette en risquant de manquer d'air.

Le flexible était emmêlé, et je le palpai sur sa longueur pour voir s'il était plié ou compressé de telle façon que l'arrivée d'air ait pu être coupée. Ce n'était pas le cas, au contraire, car lorsque j'entrepris de le dégager de l'hélice, je le fis sans aucune difficulté. Je ne voyais rien qui ait pu empêcher le plongeur de se libérer, et je soupçonnai que son tuyau s'était accroché après la mort.

— Son arrivée d'air était coincée par l'hélice d'un des bateaux, annonçai-je par l'intermédiaire de la radio. Je ne sais pas lequel.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda Jerod.

— Non, je l'ai. Vous pouvez commencer à tirer.

Je sentis le tuyau bouger.

— O.K., je vais le guider, dis-je. Allez-y, tirez, très lentement.

Je nouai mes bras sous le corps par-derrière, puis battis des jambes au lieu de donner l'impulsion avec mes hanches car ma liberté de mouvement était restreinte.

— Doucement, annonçai-je au micro, car je ne pouvais remonter de plus de trente centimètres à la seconde. Tout doux, tout doux.

Je jetai régulièrement un regard vers le haut, mais sans rien voir. Ce ne fut que lorsque nous atteignîmes la surface de l'eau que je découvris un ciel orné de nuages gris ardoise, et le bateau de sauvetage qui flottait non loin. Je gonflai la bouée de sécurité du mort ainsi que la mienne, le retournai sur le ventre, puis détachai sa ceinture de lest, que je faillis laisser échapper en raison de son poids. Je réussis néanmoins à la tendre aux sauveteurs revêtus de combinaisons de plongée qui semblaient à leur affaire dans leur vieux bateau plat.

Jerod, Ki Soo et moi fûmes obligés de conserver nos masques car nous devons regagner le ponton à la nage. Nous fîmes ainsi glisser le corps dans un panier en treillage métallique tout en conversant par l'intermédiaire de nos émetteurs et en respirant grâce à nos bouteilles, puis le

poussâmes tout contre le bateau. Nous aidâmes ensuite les sauveteurs à le soulever tandis que l'eau dégoulinait de partout.

Je fis signe aux sauveteurs :

— Il faut lui ôter son masque.

Ils n'eurent pas l'air de comprendre. Apparemment, ce n'était pas eux qui avaient le transducteur. Ils ne saisissaient pas un traître mot de notre conversation.

L'un d'eux se pencha vers moi :

— Vous voulez qu'on vous aide à ôter votre masque ? demanda-t-il.

Je le repoussai d'un geste et secouai la tête. Agrippant le rebord du bateau, je me hissai suffisamment pour atteindre le panier. Je tirai le masque du mort, le vidai de son eau, et le posai à côté de sa tête encapuchonnée. Ses longues mèches ruisselaient. Ce fut alors que je le reconnus, malgré les cernes profonds qui marquaient ses yeux. Je reconnus le nez droit et la moustache sombre qui soulignait une bouche aux lèvres pleines. Je reconnus le journaliste qui s'était toujours montré impartial à mon égard.

— O.K. ? demanda un des sauveteurs avec un haussement d'épaules.

D'un signe, je donnai mon accord. Je savais qu'ils ne comprenaient pas l'importance de ce que je venais de faire. J'avais agi par souci d'esthétique : plus le masque s'incrusterait dans une peau qui perdait son élasticité à toute vitesse, moins il serait possible d'en effacer l'empreinte. C'était là un souci mineur pour les enquêteurs et les auxiliaires médicaux, mais pas pour les proches qui voudraient voir le visage de Tom Eddings.

— La transmission fonctionne ? demandai-je à Ki Soo et Jerod tandis que nous dansions dans l'eau.

— C'est bon. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse de tout ce flexible ? s'enquit Jerod.

— Coupez-le à environ deux mètres cinquante du corps et bridez l'extrémité. Placez ça sous scellés dans un sac en plastique avec son détendeur.

— J'ai un sac de récupération dans ma bouée de sécurité, proposa Ki Soo.

— Parfait, ça ira.

Après avoir accompli tout ce qui était en notre pouvoir, nous nous reposâmes un moment en regardant le bateau plat et son appareillage flottant sur l'eau boueuse. Lorsque j'examinai l'endroit où j'avais plongé, je compris que l'hélice dans laquelle le flexible d'Eddings s'était coincé appartenait à l'*Exploiter*. Il s'agissait d'un sous-marin qui semblait dater de l'après-guerre, peut-être de la guerre de Corée. Je me demandai s'il avait été désarmé et s'il était destiné à être vendu comme de la ferraille. Je me demandai également si Eddings avait plongé là pour une raison précise, ou s'il avait dérivé dans cette direction après sa mort.

Le bateau de sauvetage se trouvait à mi-chemin du débarcadère, de l'autre côté de la rivière, où une ambulance attendait pour emporter le corps à la morgue. De la main, Jerod me fit un signe de O.K. que je lui rendis. J'étais pourtant loin d'éprouver le sentiment que tout était O.K. L'air s'échappa en sifflant de nos bouées lorsque nous les dégonflâmes, et nous plongeâmes de nouveau dans cette eau de la couleur d'une vieille pièce de monnaie rouillée.

Loin d'être aussi forte que Jerod et Ki Soo, qui se mouvaient dans leur attirail comme s'il s'agissait d'une seconde peau, je grimpai l'échelle qui menait au ponton de plongée, puis au quai, les jambes flageolantes. Néanmoins, je me débarrassai de ma bouée de sécurité et de ma bouteille sans demander l'aide de personne. Une vedette de la police passa bruyamment près de ma voiture, tandis que quelqu'un remorquait le bateau d'Eddings en direction du débarcadère. Il faudrait procéder à une vérification d'identité, mais je n'avais guère de doutes sur celle-ci.

Une voix au-dessus de ma tête demanda brusquement :

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ?

Je levai les yeux et découvris le capitaine Green sur le quai. Il était accompagné d'un homme grand et mince. Apparemment devenu plus charitable, il se pencha pour m'offrir son aide :

— Tenez, donnez-moi votre bouteille.

— Je ne peux rien dire tant que je n'aurai pas examiné le corps, répondis-je tout en lui passant la bouteille puis le reste de mon équipement. Merci. Le bateau, le tuyau, tout doit aller directement à la morgue, ajoutai-je.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Le narguilé aussi doit être autopsié.

— Vous allez être obligée de drôlement bien rincer tout ça, intervint l'homme mince comme s'il connaissait mieux la plongée sous-marine que Cousteau.

Sa voix me parut familière.

— Il y a plein d'huile et de rouille là-dedans.

— C'est le moins qu'on puisse dire, remarquai-je en atteignant le quai.

Il se présenta alors :

— Je suis le détective Roche.

Curieusement, il était vêtu d'un jean et d'un vieux blouson portant le sigle d'une université.

— Vous avez dit que son tuyau d'arrivée d'air était coincé dans quelque chose ?

— C'est ce que j'ai dit, mais je me demande comment vous m'avez entendue.

Je contemplai mon équipement sale et mouillé, et la perspective de devoir le ramener jusqu'à ma voiture ne m'enchantait guère.

— Nous avons bien entendu suivi les étapes de la récupération du corps, expliqua Green. Le détective Roche et moi écoutions dans le bâtiment.

L'avertissement de Ki Soo me revint en mémoire. Je jetai un coup d'œil à la plate-forme en dessous, où Jerod et lui s'occupaient de leur propre matériel.

— Le tuyau était coincé dans une hélice, mais je ne peux pas vous dire à quel moment cela s'est produit. Peut-être avant sa mort, peut-être après.

Roche ne manifestait pas un intérêt débordant pour l'affaire, et ne cessait de me fixer d'une façon qui devenait embarrassante. Il était très jeune et presque joli garçon, avec des traits délicats, des lèvres généreuses et une chevelure brune, courte et bouclée. Mais je n'aimais pas son regard, que je

trouvais envahissant et suffisant. Je retirai mon capuchon et passai ma main dans mes cheveux humides. Il continua de m'observer tandis que j'ouvrais la fermeture Éclair de ma combinaison et la faisais glisser sur mes hanches. Je ne portais plus rien d'autre que mon maillot isothermique, et l'eau accumulée entre celui-ci et ma peau refroidissait rapidement. Je n'allais pas tarder à être glacée jusqu'à la moelle, et mes ongles bleuissaient déjà.

— Un des sauveteurs m'a dit que le visage du mort avait l'air très rouge, dit le capitaine tandis que je nouais les manches de ma combinaison autour de ma taille. Je me demande si ça signifie quelque chose.

— Coloration d'hypothermie, répliquai-je.

Il me regarda d'un air interrogateur.

— Les corps exposés au froid deviennent rose vif.

Je commençai à frissonner.

— Je vois. Alors, ça ne veut pas...

Je l'interrompis car j'étais trop mal à l'aise pour continuer à les écouter.

— Non. Cela ne signifie pas nécessairement quelque chose. Dites-moi, existe-t-il des toilettes pour dames quelque part, que je puisse me débarrasser de ces trucs mouillés ?

Je jetai un coup d'œil aux alentours, sans rien voir de très prometteur.

— Là-bas.

Green désigna du doigt une petite remorque située près du bâtiment administratif.

— Voulez-vous que le détective Roche vous accompagne pour vous montrer les lieux ?

— C'est inutile.

— Espérons que ce n'est pas fermé à clef, ajouta Green.

Ce serait bien ma chance, songeai-je. Mais bien qu'ouvert, l'endroit était épouvantable, pourvu uniquement d'un évier et de toilettes dont le dernier nettoyage devait remonter aux calendes grecques. La porte qui accédait en face aux toilettes des hommes était barricadée à l'aide d'une cale de bois, d'un cadenas et d'une chaîne, comme si l'intimité préoccupait beaucoup l'un ou l'autre sexe.

Il n'y avait pas de chauffage. Je me déshabillai, et découvris qu'il n'y avait pas non plus d'eau chaude. Je me lavai comme je le pus, puis enfilai à toute vitesse un survêtement, des après-ski et une casquette. Il était maintenant une heure et demie, et Lucy était probablement arrivée chez Mant. Je n'avais même pas commencé à préparer la sauce tomate. Épuisée, je mourais d'envie de prendre un long bain ou une douche brûlante.

Il me fut impossible de me débarrasser de Green, qui me raccompagna à ma voiture et m'aïda à ranger mon matériel de plongée dans le coffre. Le bateau plat avait été chargé sur une remorque et devait être en route pour mon bureau de Norfolk. Je ne vis ni Jerod, ni Ki Soo, et regrettai de ne pouvoir leur dire au revoir.

— Quand allez-vous pratiquer l'autopsie ?

Je regardai Green, et le trouvai bien représentatif de ces faibles qui disposaient d'un pouvoir ou d'un grade : après avoir fait de son mieux pour m'intimider, sans résultat, il avait ensuite décidé que nous serions amis.

— Maintenant.

Je mis le moteur en marche et poussai le chauffage au maximum.

Il eut l'air surpris.

— Votre bureau est ouvert aujourd'hui ?

— Je viens de l'ouvrir.

Il me dévisagea, appuyé contre le haut de la portière que je n'avais pas refermée. Il se trouvait si près que je distinguais le réseau de vaisseaux sanguins éclatés sur ses pommettes et les ailes de son nez, les changements de pigmentation de sa peau dus au soleil.

— Vous m'appellerez pour me faire votre rapport ?

— Lorsque j'aurai déterminé la cause et les circonstances de la mort, je ne manquerai pas d'en discuter avec vous.

— Les circonstances ? dit-il en fronçant les sourcils. Vous voulez dire que ce n'est pas nécessairement une mort accidentelle ? La question peut se poser ?

— Il y a et il y aura toujours des questions, capitaine Green. Mon travail consiste à poser des questions.

— Eh bien, si vous lui trouvez un couteau ou une balle dans le dos, j'espère que vous m'appellerez en premier, dit-il avec une discrète ironie en me tendant sa carte.

Je démarrai, puis cherchai le numéro de l'assistant de Mant à la morgue, priant pour qu'il soit chez lui. C'était le cas.

— Danny, ici le docteur Scarpetta.

— Oh, bonjour, madame, dit-il d'un ton surpris.

Des chants de Noël et l'écho d'une discussion résonnaient en arrière-plan. Âgé d'une vingtaine d'années, Danny Webster vivait encore chez ses parents.

— Je suis désolée de vous déranger un 31 décembre, mais il nous arrive un décès et j'ai besoin de pratiquer une autopsie le plus vite possible. Je suis en route pour le bureau.

— Vous avez besoin de moi ?

L'idée ne semblait pas lui déplaire.

— Si vous pouviez m'aider, je ne saurais vous dire à quel point je vous en serais reconnaissante. À l'instant même où nous parlons, un bateau et un corps sont acheminés vers le bureau.

— Pas de problème, docteur Scarpetta, dit-il avec entrain. Je vous rejoins tout de suite.

J'appelai ensuite chez Mant, mais Lucy ne décrocha pas, aussi composai-je le code pour écouter le répondeur. Il y avait deux messages de condoléances laissés par des amis de Mant. La neige s'était mise à tomber du ciel plombé, et les gens roulaient à une vitesse déraisonnable sur l'autoroute encombrée. Je me demandai si ma nièce avait été retardée, et pourquoi elle n'avait pas appelé. Âgée de vingt-trois ans, Lucy était tout juste diplômée de l'Académie du FBI, et je me faisais toujours du souci pour elle, comme si elle avait besoin de ma protection.

Mon bureau du district de Tidewater était installé dans une petite annexe encombrée au sein du Sentara Norfolk General Hospital. Nous partagions les lieux avec le département de la santé incluant, malheureusement, le bureau de l'Inspection sanitaire des mollusques et crustacés. Quels que soient l'heure ou le jour, il ne faisait pas bon se trouver sur le parking entre l'odeur des corps en décomposition et celle des fruits de mer

pourris. La vieille Toyota de Danny était déjà sur place lorsque j'arrivai, et je constatai avec plaisir en déverrouillant la porte par laquelle on faisait entrer le corps que le bateau m'attendait aussi.

Je baissai la porte derrière moi et examinai celui-ci. Le long tuyau d'arrivée d'air avait été soigneusement enroulé, et le détendeur et son extrémité sectionnée étaient scellés dans un sac en plastique, ainsi que je l'avais demandé. L'autre extrémité était encore reliée au petit compresseur sanglé dans une chambre à air. Il y avait également là l'assortiment varié de matériel de navigation et de plongée auquel on pouvait s'attendre, plus des lests supplémentaires, une bouteille d'air à 600 kg/cm<sup>2</sup> de pression, une pagaie, un gilet de sauvetage, une torche, une couverture et un pistolet de signalisation, ainsi qu'un bidon d'essence.

Eddings avait aussi installé un moteur auxiliaire de cinq chevaux pour la pêche à la cuiller. Il l'avait de toute évidence utilisé pour pénétrer dans le périmètre interdit où il était mort. Le moteur principal de trente-cinq chevaux était remonté et bloqué, l'hélice hors de l'eau. Je me souvins qu'il se trouvait dans cette même position lorsque j'avais vu le bateau sur les lieux. Mais l'objet qui m'intéressa plus que tout fut une valise en plastique rigide ouverte à même le fond de l'embarcation. Divers accessoires photographiques et des boîtes de pellicule Kodak cent Asa étaient nichés dans son rembourrage de mousse prédécoupée, mais je ne vis ni appareil photo ni stroboscope, sans doute perdus corps et biens au fond de l'Elizabeth River.

Je gravis une rampe d'accès et ouvris une autre porte. Ted Eddings était enfermé dans un sac sur un chariot garé près de la salle de radiologie, dans un corridor carrelé de blanc. Ses bras raidis poussaient le vinyle noir comme s'il luttait pour s'en échapper. De l'eau gouttait lentement sur le sol. J'allais me mettre à la recherche de Danny lorsqu'il apparut en boitillant au détour du couloir, les bras chargés d'un tas de serviettes. Il portait à la jambe droite une genouillère de sport rouge vif, à la suite d'un accident de football ayant nécessité une reconstruction du ligament croisé antéro-externe.

— Il faut le mettre immédiatement dans la salle d'autopsie. Vous savez que je n'aime pas laisser des corps sans surveillance dans le couloir.

Il épongea le sol avec les serviettes.

— J'avais peur que quelqu'un ne glisse.

— Aujourd'hui, il n'y a personne d'autre que vous et moi, ici, remarquai-je dans un sourire. Mais merci d'y avoir pensé, et je ne tiens pas du tout à ce que *vous*, vous glissiez. Comment va votre genou ?

— J'ai l'impression que ça ne s'arrangera jamais. Ça fait déjà presque trois mois, et j'arrive à peine à descendre un escalier.

— Patience, continuez vos séances de kiné, et vous verrez que ça ira mieux, lui répétais-je une nouvelle fois. Vous l'avez passé aux rayons X ?

Danny avait déjà travaillé sur des morts en plongée. Il savait qu'il était hautement improbable de trouver des projectiles ou des os brisés, mais une radio pouvait révéler un pneumothorax ou un déplacement du médiastin provoqué par de l'air s'échappant des poumons consécutivement à un barotrauma.

— Oui, madame. La radio est au développement.

Il s'interrompit, et eut une grimace de déplaisir.

— Et le détective Roche, de la police de Chesapeake, est en route. Il veut assister à l'examen post mortem.

J'encourageais toujours les enquêteurs à assister aux autopsies de leurs « clients », mais le détective Roche n'était pas quelqu'un que je tenais particulièrement à voir dans ma morgue.

— Vous le connaissez ? demandai-je.

— Il est déjà venu ici. Vous jugerez par vous-même.

Il se redressa et ramassa de nouveau les mèches brunes qui s'étaient échappées de sa queue de cheval et lui tombaient dans les yeux. Élégant et souple, il ressemblait à un jeune Cherokee, avec un sourire éblouissant. Je m'étais souvent demandé pourquoi il désirait travailler ici. Je l'aidai à déplacer le chariot jusque dans la salle d'autopsie, puis disparus dans le vestiaire pour prendre une douche tandis qu'il pesait et mesurait le corps. Au moment où j'enfilais ma blouse, Marino appela mon Pager.

— Que se passe-t-il ? demandai-je lorsque je le joignis au téléphone.

— C'est bien lui, hein ?

— *A priori*, oui.

— Vous l'autopsiez maintenant ?

— Je vais commencer.

— Donnez-moi un quart d'heure, je suis presque là.

— Vous venez ici ? dis-je sans comprendre.

— Je vous appelle de mon téléphone de voiture. On parlera plus tard. J'arrive.

Tout en me demandant ce que cela signifiait, je compris que Marino avait dû découvrir quelque chose à Richmond. Sinon, sa venue ne rimait à rien. Le décès de Ted Eddings ne relevait pas de sa juridiction, à moins que le FBI ne soit déjà mêlé à l'affaire, ce qui ne rimerait à rien non plus.

Marino et moi étions consultants du FBI pour l'Unité d'aide à l'investigation, plus connue sous le nom d'Unité des profileurs, spécialisée dans l'assistance à la police en cas de crimes particulièrement odieux ou difficiles. Il nous arrivait souvent de nous retrouver impliqués dans des affaires extérieures à notre juridiction, mais sur invitation seulement. Or, il était un peu tôt pour que la police de Chesapeake ait fait appel au FBI, quelle qu'en fut la raison.

Le détective Roche fit son apparition avant Marino, un sac en papier à la main. Il insista pour que je lui donne une blouse, des gants, un masque, une coiffe et des protège-chaussures. Tandis qu'il se débattait au vestiaire avec son armure biologique, Danny et moi commençâmes à prendre des photos et à examiner Eddings exactement dans l'état où il était arrivé, c'est-à-dire toujours revêtu de sa combinaison qui continuait à dégouliner sur le sol.

— Il est mort depuis un moment, constatai-je. J'ai le sentiment que, quoi qu'il lui soit arrivé, cela s'est produit peu de temps après son immersion dans la rivière.

Danny, qui emmanchait de nouvelles lames de scalpels, demanda :

— On sait quand il a plongé ?

— Probablement peu après la tombée de la nuit.

— Il n’a pas l’air très vieux.  
 — Trente-deux ans.  
 Il fixa Eddings, et la tristesse envahit son visage.  
 — C’est comme lorsque des gamins atterrissent ici, ou encore ce joueur de basket, qui est tombé raide au gymnase la semaine dernière.  
 Il leva les yeux vers moi.  
 — Est-ce que ça ne vous mine pas, quelquefois ?  
 — Je ne peux pas me laisser miner. Ils ont besoin de moi, que je fasse du bon travail pour eux, répondis-je en prenant des notes.  
 — Mais même quand vous avez fini ?  
 — On ne finit jamais, Danny. On a le cœur brisé pour le restant de ses jours, et on n’en a jamais fini avec les gens qui passent par ici.  
 — Parce qu’on ne peut pas les oublier.  
 Il remplit un seau avec un sac à viscères et le posa près de moi sur le sol.  
 — Enfin, moi je ne peux pas, en tout cas.  
 — Si nous les oublions, c’est que nous ne sommes pas normaux, dis-je.  
 Roche émergea du vestiaire, pareil à un astronaute jetable, avec sa blouse et son masque de papier. Il demeura à bonne distance du chariot, mais se rapprocha de moi autant qu’il le pouvait.  
 — J’ai examiné l’intérieur du bateau, lui dis-je. Quels objets en avez-vous retirés ?  
 — Son arme et son portefeuille. Je les ai là, dans ce sac. Combien de paires de gants portez-vous ?  
 — Il n’y avait pas d’appareil photo, de pellicule, rien de ce genre ?  
 — Rien d’autre que ce qui est dans le bateau.  
 Il se pencha et appuya son épaule contre la mienne.  
 — On dirait que vous portez plus d’une paire de gants.  
 Je m’écartai.  
 — J’en ai enfilé une deuxième.  
 — Il m’en faudrait d’autres, alors.

— Ils sont là-bas dans le placard, dis-je en descendant la fermeture Éclair des bottillons détrem্পés d'Eddings.

Je découpai la combinaison de plongée et la sous-combinaison au niveau des coutures à l'aide d'un scalpel. Il aurait été trop difficile de les retirer d'un corps complètement gagné par la rigidité cadavérique. Tandis que je le libérais du Néoprène, je constatai que le froid l'avait rendu uniformément rose. J'ôtai son slip de bain bleu, puis le soulevai sur la table d'autopsie avec l'aide de Danny. Nous brisâmes alors la rigidité des bras, avant de reprendre des photos.

À l'exception de quelques vieilles cicatrices, essentiellement sur les genoux, Eddings ne portait pas de trace de blessure. Cependant, la nature lui avait infligé un coup bas, baptisé hypospadias, ce qui signifiait que l'urètre, au lieu de s'ouvrir au centre de son pénis, s'ouvrait au-dessous. Ce petit défaut lui avait sans doute posé beaucoup de problèmes, surtout lorsqu'il était enfant, et à l'âge adulte. Il en avait peut-être eu honte au point d'être réticent à avoir des relations sexuelles.

Il ne m'avait en tout cas jamais paru timide ou passif lors de nos rencontres professionnelles. A dire vrai, je l'avais toujours trouvé très sûr de lui et séduisant, alors que je me laissais difficilement charmer par quiconque, encore moins par un journaliste. Mais je savais également que les apparences ne signifient plus rien lorsqu'il s'agit de déterminer le comportement de deux personnes en privé, et j'essayai d'arrêter là mes extrapolations.

Je ne voulais pas me souvenir de lui vivant tandis que je prenais des mesures et des annotations sur des diagrammes fixés à mon bloc. Pourtant, une partie de mon esprit contredisait ma volonté. Je me remémorai la dernière fois que je l'avais vu, la semaine qui précédait Noël. Je me trouvais dans mon bureau de Richmond, le dos à la porte, triant des diapositives. Je ne m'étais aperçue de sa présence que lorsqu'il m'avait adressé la parole, et quand je m'étais retournée, je l'avais trouvé sur le seuil, qui brandissait un poivrier en pot regorgeant de fruits rouge vif.

— Je peux entrer ? avait-il demandé. Ou bien préférez-vous que je retourne à ma voiture avec ça ?

Je lui avais dit bonjour tout en pestant intérieurement contre le personnel de l'entrée. Ils savaient qu'ils ne devaient pas laisser pénétrer les journalistes au-delà de la cloison blindée et fermée à clef du hall sans mon autorisation préalable. Mais les réceptionnistes, surtout de sexe féminin, éprouvaient une petite faiblesse pour Eddings.

Il était entré, avait posé la plante sur le tapis à côté de mon bureau, et son sourire avait illuminé tout son visage.

— Je me suis dit qu'il faudrait avoir ici quelque chose de vivant et heureux, avait-il déclaré en me fixant de son regard bleu.

Je n'avais pu m'empêcher de rire, en répliquant :

— J'espère que cette réflexion ne m'est pas destinée.

— Vous êtes prête à le retourner ?

Le diagramme sur mon bloc redevint net devant mes yeux, et je réalisai que Danny m'adressait la parole.

— Pardon, marmonnai-je.

Il m'examinait avec inquiétude. Roche déambulait dans la pièce comme s'il n'avait jamais mis les pieds dans une morgue, scrutant l'intérieur des armoires vitrées et jetant des coups d'œil dans ma direction.

— Tout va bien ? me demanda Danny avec la sensibilité qui le caractérisait.

— Nous pouvons le retourner.

Mon courage vacilla comme une petite flamme brûlante. Ce jour-là, Eddings portait un pantalon de treillis kaki et un pull commando noir, et je tentai de me souvenir de son regard. Y avait-il eu derrière celui-ci quelque chose qui aurait pu laisser présager ce qui lui était arrivé ?

Son corps frigorifié par la rivière était glacé sous mes doigts, et je commençai à le découvrir sous d'autres angles, qui déformaient l'image familière que j'avais de lui, et me bouleversaient d'autant plus. L'absence de premières molaires impliquait une intervention orthodontique. Il avait un grand nombre de couronnes de porcelaine très onéreuses, et des lentilles de contact teintées pour rehausser des yeux déjà vifs. Curieusement, sa lentille droite n'avait pas été emportée lors de

l'inondation de son masque, et son regard éteint était bizarrement asymétrique, comme si deux morts nous fixaient sous des paupières tombantes.

J'en avais pratiquement terminé avec l'examen externe. Il ne restait plus que l'ultime violation, car dans toute mort suspecte, il était nécessaire d'enquêter sur les pratiques sexuelles du patient. Un signe aussi évident qu'un tatouage décrivant telle ou telle orientation ne m'était que rarement offert. Aucun des intimes de la victime n'allait me fournir des informations. De toute façon, quel que soit le témoin ou le témoignage, cela n'avait aucune importance : je devais moi-même vérifier s'il existait des indices de rapports anaux.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

Roche était revenu près de la table et se tenait très près derrière moi.

— Proctite, tunnel anal, petites fentes, épaississement de l'épithélium par suite de traumatisme, répliquai-je tout en travaillant.

— Alors vous pensez qu'il est pédé, dit-il en regardant par-dessus mon épaule.

Le rouge monta aux joues de Danny, et la colère étincela dans ses yeux.

— Aucun signe distinctif sur l'anus ou l'épithélium, dis-je en prenant des notes. En d'autres termes, aucune lésion correspondant à une pratique homosexuelle active. Quant à vous, détective Roche, vous allez devoir me laisser un peu plus de place.

Je sentais son souffle sur ma nuque.

— Vous savez, il a fait beaucoup d'interviews dans le coin.

— De quelle sorte ? demandai-je.

Il commençait sérieusement à me taper sur les nerfs.

— Ça, je ne sais pas.

— Qui interviewait-il ?

— L'automne dernier, il a fait un article sur l'ancien chantier naval. Le capitaine Green pourrait sûrement vous en dire plus.

— J'étais avec lui tout à l'heure, et il ne m'en a pas parlé.

— C'est paru dans *The Virginian Pilot*, en octobre, je crois. Ce n'était pas grand-chose. Juste un article banal. Mon opinion,

c'est qu'il a décidé de revenir fouiner sur quelque chose de plus gros.

— De quel genre ?

— C'est pas à moi qu'il faut demander ça. Je ne suis pas journaliste. (Il lança un coup d'œil à Danny, de l'autre côté de la table.) Moi, personnellement, je déteste les médias. Ils vous sortent toujours des histoires de derrière les fagots, et ils sont capables de n'importe quoi pour les étayer. Comme c'est un gros reporter de l'Associated Press, ce type est assez célèbre, par ici. Il paraît qu'avec les filles, c'est du flan. Il assure pas, si vous voyez ce que je veux dire.

Un sourire cruel s'était peint sur son visage. Je fus sidérée de constater à quel point il me déplaisait alors que nous venions à peine de nous rencontrer.

— D'où tenez-vous vos informations ? demandai-je.

— Oh, j'entends des trucs.

— Danny, prélevons des échantillons de cheveux et d'ongles.

— Vous savez, je prends le temps de parler aux gens dans la rue, ajouta Roche tout en frôlant ma hanche.

— Vous voulez aussi un échantillon de sa moustache ?

Danny alla chercher des pinces et des enveloppes sur un chariot d'instruments chirurgicaux.

— Tant qu'à faire, allons-y.

— Je suppose que vous allez lui faire le test de dépistage du sida, dit Roche en me frôlant de nouveau.

— Oui.

— Alors, vous pensez qu'il est peut-être pédé.

Je m'interrompis dans mon travail. J'en avais assez supporté.

Je me retournai pour lui faire face, et déclarai d'un ton sec :

— Détective Roche, si vous avez l'intention de demeurer dans ma morgue, vous allez devoir me laisser de la place pour travailler. Vous allez cesser de vous frotter contre moi, et vous allez traiter mes patients avec respect. Cet homme n'a pas demandé à atterrir ici, nu sur cette table. Et je n'aime pas le mot « pédé ».

— Quelle que soit la façon dont vous appelez ça, son orientation sexuelle peut avoir de l'importance.

Il était interloqué, sinon ravi par mon irritation.

— Je n'ai aucun moyen d'être sûre que cet homme était ou n'était pas gay, dis-je. Mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il n'est pas mort du sida.

Je m'emparai d'un scalpel sur un chariot chirurgical, et son attitude changea du tout au tout. Il battit en retraite, soudain décomposé parce que j'allais commencer à inciser. Moi, j'avais un problème de plus sur les bras.

— Avez-vous jamais assisté à une autopsie ?

— Oh, j'en ai vu plusieurs.

Il avait l'air sur le point de vomir ses tripes.

— Pourquoi n'allez-vous pas vous asseoir dans un coin ? suggérai-je sans trop d'amabilité.

Je me demandai pour quelle raison la police de Chesapeake l'avait mis sur cette affaire, et pourquoi on lui confiait la moindre affaire, d'ailleurs.

— Vous pouvez même sortir et rester dans la zone de déchargement, ajoutai-je.

— Il fait un peu chaud ici, c'est tout.

— Si vous êtes malade, précipitez-vous sur la poubelle la plus proche, fit Danny qui se retenait pour ne pas éclater de rire.

— Je vais juste m'asseoir une seconde, dit Roche.

Il se dirigea vers le bureau près de la porte.

Je pratiquai rapidement l'incision en Y, et ma lame descendit des épaules au pelvis en passant par le sternum. Le sang se trouva exposé à l'air, et je m'arrêtai lorsque je crus détecter une odeur singulière.

— Lipshaw vient de sortir un affiloir fabuleux que j'aimerais bien qu'on puisse se procurer, dit Danny. Il meule avec de l'eau, et il suffit d'y mettre les couteaux sans y toucher.

Impossible de se tromper sur cette odeur, et pourtant j'avais du mal à y croire.

— J'ai regardé leur nouveau catalogue, continuait Danny. Ça me rend dingue, tous ces trucs géniaux qu'on ne peut pas se payer.

Non, c'était impossible.

— Danny, ouvrez les portes, dis-je d'un ton calme mais pressant qui le fit sursauter.

— Qu’y a-t-il ? demanda-t-il avec inquiétude.

— De l’air. Aérez le plus possible. Vite.

Malgré son genou handicapé, il réagit avec rapidité, et ouvrit les doubles portes qui menaient au couloir.

— Que se passe-t-il ? dit Roche en se redressant.

— Cet homme dégage une odeur particulière, me contentai-je de répondre.

Je n’étais pas encore prête à faire part de mes soupçons à haute voix, surtout à lui.

— Je ne sens rien.

Il se leva et regarda autour de lui, comme si cette mystérieuse odeur était visible.

Le sang d’Eddings empestait l’amande amère, et il n’était guère surprenant que ni Roche ni Danny ne soient capables de le percevoir. L’aptitude à identifier l’odeur de cyanure est un caractère récessif porté sur un des chromosomes sexuels. Il n’existe que chez moins de trente pour cent de la population, et je faisais partie des quelques heureux élus.

— Faites-moi confiance, dis-je en détachant la peau des côtes, et prenant bien soin de ne pas abîmer les muscles intercostaux. Il sent très bizarre.

— Et qu’est-ce que ça veut dire ? questionna Roche.

— Je serai dans l’incapacité de vous répondre tant que nous n’aurons pas procédé à des examens. Entre-temps, nous allons passer en revue tout son équipement de plongée de très près, pour nous assurer que tout fonctionnait correctement et qu’il n’a pas pu inhaler de gaz d’échappement, par exemple.

— Vous vous y connaissez en narguils ? me demanda Danny qui avait regagné la table d’autopsie pour m’aider.

— Je n’en ai jamais utilisé.

Je fouillai latéralement l’incision du milieu du thorax. Repoussant la peau, je formai une poche dans un repli de celle-ci, que Danny remplit d’eau. Puis je plongeai ma main, et insérai la lame du scalpel entre deux côtes. Je surveillai l’apparition de bulles, qui auraient pu indiquer qu’une lésion avait provoqué la pénétration de l’air dans la cage thoracique au cours de la plongée, mais il n’y en eut pas.

— Allons sortir le narguilé et le flexible du bateau, et ramenons-les ici, décidai-je. Il serait bon que nous puissions mettre la main sur un expert en plongée sous-marine pour avoir une deuxième opinion. Vous connaissez quelqu'un, par ici, qu'on pourrait joindre un jour de congé ?

— Il y a une boutique dans Hampton Roads, que le docteur Mant utilise quelquefois.

Danny trouva les coordonnées et appela, mais le magasin était fermé, en ce 31 décembre enneigé, et le propriétaire ne semblait pas non plus être chez lui.

Puis Danny se rendit à la zone de déchargement. Lorsqu'il revint quelques secondes plus tard, je perçus une voix familière et sonore qui discutait avec lui, tandis que des pas lourds résonnaient dans le couloir.

— Si tu étais flic, on ne te laisserait pas les porter comme ça.

Le timbre de Marino résonna dans l'entrée de la salle d'autopsie.

— Je sais, mais je ne comprends pas pourquoi, répondit Danny.

— Eh ben, je vais te donner une sacrement bonne raison : avec des cheveux aussi longs que les tiens, tu offres une prise de plus aux connards qui te veulent pas du bien. Moi, à ta place, je les couperais. Et puis, tu aurais plus de succès avec les filles.

Marino, arrivé à temps pour aider à transporter le narguilé et les rouleaux de tuyau, infligeait un sermon paternel à Danny. Je n'avais jamais vraiment eu beaucoup de mal à concevoir pourquoi ses relations avec son propre fils, aujourd'hui adulte, étaient épouvantables.

— Vous vous y connaissez en narguilés ? demandai-je à Marino lorsqu'il entra.

Il contempla le corps d'un air ahuri.

— Quoi ? Il a une maladie bizarroïde ?

— La chose que vous transportez s'appelle un narguilé, expliquai-je.

Avec l'aide de Danny, il installa le matériel sur une table en acier nue près de la mienne.

— Les magasins d'articles de plongée ont l'air fermés pour les prochains jours, ajoutai-je. Mais le compresseur paraît

plutôt simple : c'est une pompe actionnée par un moteur de cinq chevaux. Elle aspire l'air dans le flexible à basse pression jusqu'au détendeur du plongeur par l'intermédiaire d'une soupape d'admission agrémentée d'un filtre. Le filtre semble en bon état, et l'arrivée d'essence est intacte, c'est tout ce que je peux vous dire.

— Le réservoir est vide, observa Marino.

— Je pense qu'il s'est vidé après sa mort.

— Pourquoi ?

Roche s'était rapproché. Il nous fixait intensément, moi et le devant de ma blouse, comme si lui et moi étions les deux seules personnes présentes.

— Comment savez-vous qu'il n'a pas perdu la notion du temps, là-bas en dessous, et qu'il ne s'est pas trouvé à court d'essence ?

— Parce que même si sa réserve d'air s'était épuisée, il avait encore largement le temps de remonter. Il ne se trouvait qu'à dix mètres de fond.

— Si votre tuyau se retrouve coincé quelque part, c'est beaucoup.

— Effectivement. Mais dans ce cas-là, il aurait pu laisser tomber sa ceinture de lest.

— Est-ce que l'odeur a disparu ? demanda-t-il.

— Non, mais elle n'est plus aussi suffocante.

— Quelle odeur ? s'enquit Marino.

— Son sang dégage une drôle d'odeur.

— Comme de l'alcool, vous voulez dire ?

— Non, pas ça.

Marino renifla plusieurs fois et haussa les épaules tandis que Roche passait devant moi et détournait le regard de ce qui se trouvait sur la table d'autopsie. Lorsqu'il m'effleura de nouveau, bien que disposant de toute la place nécessaire et en dépit du fait que je l'avais déjà prévenu, je demeurai abasourdie. Marino, impressionnant dans son manteau molletonné, avec sa calvitie naissante, le suivit du regard.

— Alors, c'est qui, lui ? me demanda-t-il.

— Effectivement, je ne crois pas que vous vous soyez déjà rencontrés. Détective Roche, de la police de Chesapeake, voici le capitaine Marino, de la police de Richmond.

Roche détaillait le narguilé. Il était clair que l'écho des cisailles avec lesquelles Danny découpait les côtes sur la table voisine ne lui remontait pas le moral. Il avait la bouche tombante, et son teint virait à l'opaline.

Marino alluma une cigarette. Je devinai à son air qu'il s'était formé une opinion sur Roche, et que celui-ci n'allait pas tarder à la connaître.

— Je sais pas comment vous êtes, vous, dit-il à l'adresse du détective, mais un des trucs que j'ai découverts dès le début, c'est qu'une fois qu'on a mis les pieds dans cette taule, on regarde plus jamais une tranche de foie de la même façon. Vous verrez. (Il rangea son briquet dans la poche de sa chemise.) Moi, j'adorais le foie aux petits oignons, ajouta-t-il en exhalant une bouffée. Ben aujourd'hui, vous m'y feriez pas toucher pour tout l'or du monde.

Roche se pencha encore davantage sur le narguilé, y plongea presque le visage, comme si l'odeur de caoutchouc et d'essence représentait l'antidote dont il avait besoin. Je repris mon travail.

— Dis donc, Danny, continua Marino, tu as déjà bouffé des saloperies du genre rognons ou gésiers, depuis que tu travailles ici ?

— Je n'en ai jamais mangé de ma vie, dit-il tandis que nous ôtions le sternum. Mais je vois ce que vous voulez dire. Dans les restaurants, quand je vois des gens commander d'énormes tranches de foie, c'est tout juste si je ne me précipite pas sur la porte. Surtout quand il est ne serait-ce que légèrement rosé.

Une fois les organes exposés à l'air, l'odeur s'intensifia de nouveau et je reculai.

— Vous sentez quelque chose ? demanda Danny.

— Et comment !

Roche battit en retraite dans son coin. Maintenant qu'il s'était bien amusé à ses dépens, Marino s'approcha et s'installa près de moi.

Il demanda vivement :

— Alors, vous croyez qu'il s'est noyé ?  
— Pas pour l'instant, non. Mais je vais chercher tous les indices possibles.

— Qu'est-ce que vous pouvez faire pour déterminer qu'il ne s'est pas noyé ?

Marino exprimait une intense curiosité et voulait comprendre tout ce que je faisais car il n'était guère familier des morts par noyades. Les meurtres commis de cette façon étaient très rares.

— Eh bien, des tas de choses que je fais déjà, dis-je en continuant mon examen. J'ai formé une poche de peau sur le côté de la poitrine, je l'ai remplie d'eau et j'ai inséré une lame dans le thorax pour vérifier la présence de bulles. Je vais emplir d'eau le péricarde, insérer une aiguille dans le cœur, encore une fois pour voir s'il se forme des bulles. Ensuite, je vais chercher des indices d'hémorragies sous-épidermiques dans le cerveau, puis des traces d'air extra-alvéolaire sur le tissu mou du médiastin.

— Et qu'est-ce que ça démontrera ?

— Un éventuel pneumothorax ou une embolie gazeuse, qui peuvent se produire dans moins de cinq mètres d'eau si le plongeur respire de façon insuffisante. Le problème, c'est qu'une pression excessive dans les poumons peut entraîner de petites déchirures des cavités alvéolaires, et provoquer ainsi des hémorragies ou des infiltrations d'air dans une des cavités pleurales, ou dans les deux.

— Je suppose que ça peut vous tuer.

— Oui, sans aucun doute.

— Et qu'est-ce qui se passe quand vous montez ou que vous descendez trop vite ? demanda-t-il après être passé de l'autre côté de la table pour pouvoir regarder de près.

— Les changements de pression violents, ou barotraumas, liés à la descente ou à la remontée, ne semblent pas à prendre en compte, étant donné la profondeur à laquelle il plongeait. Et comme vous pouvez le voir, ses tissus ne sont pas spongieux, et c'est à cela que l'on devrait s'attendre en cas de décès par barotrauma. Vous voulez des vêtements de protection ?

— Pour avoir l'air d'un dératiseur ? Merci bien ! rétorqua Marino en jetant un regard dans la direction de Roche.

— Espérons que vous n'attraperez pas le sida, remarqua celui-ci d'une voix éteinte.

Marino enfila un tablier et des gants tandis que j'entreprenais d'expliquer quels résultats négatifs je devais rechercher pour éliminer l'hypothèse d'un décès dû à la décompression, au mal des caissons ou à l'asphyxie par submersion. Ce fut lorsque j'insérai dans la trachée une aiguille de calibre huit pour obtenir un échantillon d'air destiné à tester la présence d'acide cyanhydrique que Roche décida de nous quitter. Il traversa rapidement la pièce et ramassa sur un comptoir son sac d'indices dans un bruit de papier froissé.

— Alors, on ne saura rien tant que vous n'aurez pas fait d'examens, lança-t-il depuis la porte.

— C'est exact. Les circonstances et les causes de sa mort demeurent pour l'instant indéterminées. (Je m'interrompis et levai les yeux sur lui.) Vous recevrez une copie de mon rapport lorsqu'il sera achevé. Avant que vous ne partiez, j'aimerais également examiner ses effets personnels.

Il ne tenait guère à se rapprocher, et j'avais les mains ensanglantées.

— Ça ne vous dérange pas ? demandai-je à Marino.

— Ce sera avec plaisir.

Il alla prendre le sac des mains de Roche et dit d'un ton revêche :

— Venez. Nous allons regarder ça dans le couloir, pour que vous puissiez prendre l'air.

Ils se contentèrent de franchir la porte, et je perçus de nouveau le froissement du papier tandis que je reprenais mon examen. J'entendis Marino faire tomber le chargeur d'un pistolet, actionner la glissière et fulminer à haute voix parce que l'arme n'avait pas été déchargée.

— Seigneur ! rugit-il. Je peux pas y croire ! Vous vous promenez avec ce truc chargé. C'est pas votre putain de casse-croûte que vous trimblez là-dedans, vous savez !

— Mais les empreintes n'ont pas encore été relevées dessus.

— Eh bien alors, vous mettez des gants, et vous virez le chargeur, comme je viens de le faire. Et puis ensuite, vous videz la chambre, de la même façon. Mais où est-ce que vous avez eu votre diplôme ? Au cinéma ? C'est là aussi qu'on vous a appris les bonnes manières ?

Il continua ainsi pendant un moment. Il était clair que ce n'était pas vraiment pour prendre l'air qu'il avait emmené Roche dans le couloir. Danny me lança un regard par-dessus la table et sourit.

Quelques instants plus tard, Roche enfin parti, Marino revint en secouant la tête. Mon soulagement fut visible.

— Seigneur, d'où sort-il ? soupirai-je.

— Il pense avec le cerveau que Dieu lui a donné, celui qu'il a entre les cuisses, dit Marino.

— Je vous l'ai raconté tout à l'heure, intervint Danny, il est déjà venu embêter le docteur Mant à plusieurs reprises. Mais ce que je ne vous ai pas dit, c'est qu'il s'est toujours entretenu avec lui là-haut. Il n'a jamais voulu descendre à la morgue.

— Je suis outré, déclara Marino de façon cocasse.

— On m'a dit qu'à l'école de police, il s'était fait porter pâle le jour où ils devaient venir ici assister à une autopsie, continua Danny. En plus, il vient d'être transféré de la brigade des mineurs. Il n'est à la criminelle que depuis deux mois.

— Génial. Exactement le genre qu'il nous faut pour travailler sur cette affaire.

— Sentez-vous le cyanure ? demandai-je à Marino.

— Non. Je ne sens pour l'instant que ma cigarette, et je ne tiens pas du tout à ce qu'il en soit autrement.

— Et vous, Danny ?

— Non, madame, dit-il d'un ton déçu.

— Pour l'instant, je ne trouve aucun signe d'asphyxie par submersion. Pas de bulles dans le cœur ou le thorax. Pas d'emphysème sous-cutané. Pas d'eau dans l'estomac ou les poumons. Je ne peux pas dire s'il est congestionné. (J'incisai une autre section du cœur.) Bon, en réalité, il existe bien une congestion du cœur mais peut-être est-ce dû à la défaillance du ventricule gauche – et donc simplement au décès, en d'autres

termes. Quant à la paroi de l'estomac, elle est un peu enflammée, ce qui est compatible avec le cyanure.

— Vous le connaissiez bien, Doc ? demanda Marino.

— Pas du tout sur le plan personnel.

— Eh bien, je vais vous dire ce qu'il y avait dans le sac, parce que Roche ne savait pas ce qu'il avait sous les yeux, et je ne tenais pas à le lui dire.

Il avait fini par ôter son manteau, et s'était décidé à le suspendre sur le dossier d'une chaise. Il alluma une autre cigarette.

— Bordel, ce carrelage me flanque mal aux pieds.

Il se dirigea vers la table où reposaient le narguilé et le flexible ; il s'appuya sur le rebord.

— Ça doit bousiller ton genou, remarqua-t-il à l'adresse de Danny.

— Complètement.

— Eddings avait un pistolet Browning 9 mm avec une finition brun sable Birdsong.

— Birdsong, qu'est-ce que c'est ? demanda Danny en plaçant la rate dans le plateau d'une balance.

— Le Rembrandt des finitions pour pistolets. M. Birdsong, c'est le type à qui tu envoies ton arme quand tu veux qu'elle soit étanche et qu'elle se fonde dans l'environnement. En gros, ce qu'il fait, c'est qu'il la met à nu, il la sable, puis il la pulvérise au Téflon, qui est ensuite solidifié au four. Tous les pistolets du HRT sont dotés d'une finition Birdsong.

Le HRT était la brigade d'intervention pour la libération des otages du FBI. Il me parut certain qu'étant donné le nombre d'articles qu'Eddings avait écrits sur le maintien de l'ordre, il avait dû connaître l'Académie du FBI à Quantico, ainsi que ses meilleurs agents.

— Les Seals, les brigades d'élite de la marine, doivent aussi être armés de ce genre de chose, non ? suggéra Danny.

— Oui, ainsi que les brigades d'intervention de la police, les contre-terroristes, et des types comme moi, compléta Marino tout en détaillant de nouveau l'arrivée d'essence et la soupape d'admission du narguilé. La plupart d'entre nous ont également une hausse Novak, comme lui. Mais ce qu'on n'a pas, ce sont

des cartouches KTW qui transpercent le métal, plus connues sous le nom de « tueuses de flic ».

Je levai les yeux.

— Il a des cartouches à revêtement de Téflon ?

— Dix-sept, dont une dans la chambre. Et elles ont toutes l'amorce laquée de rouge pour les rendre étanches.

— En tout cas, ce n'est pas par ici qu'il s'est procuré des munitions de ce genre. Du moins pas par les voies légales. Elles sont interdites en Virginie depuis des années. Quant à la finition du pistolet, vous êtes sûr qu'il s'agit bien de Birdsong, l'entreprise que le Bureau utilise ?

— Ça m'a tout l'air de son savoir-faire magique, répliqua Marino. Mais bon, il existe d'autres spécialistes de ce genre de truc.

J'ouvris l'estomac. Le mien se contractait d'inquiétude, car je me souvenais d'Eddings comme de quelqu'un apparemment très respectueux de l'ordre. J'avais entendu dire qu'il accompagnait souvent les policiers dans leurs missions, qu'il assistait aux pique-niques et aux bals de la police. Il ne m'était jamais apparu comme un fanatique d'armes à feu, et le fait qu'il ait pu charger un pistolet de cartouches interdites, utilisées pour tuer et blesser les gens qui étaient ses sources d'information et peut-être même ses amis, me stupéfiait.

— Le contenu gastrique se résume à une petite quantité de fluide brun, continuai-je. Il n'avait rien ingéré dans les quelques heures précédant sa mort, ce qui était prévisible s'il s'apprêtait à plonger.

— Aucune chance qu'il ait pu être asphyxié par des gaz d'échappement, par exemple si le vent avait soufflé dans la bonne direction ? demanda Marino en continuant d'observer le narguilé. Il aurait pu devenir rose à cause de cela aussi ?

— Nous allons bien entendu rechercher la présence d'oxyde de carbone. Mais cela n'explique pas ce que je sens.

— Et vous êtes certaine de ne pas vous tromper ?

— Je reconnais cette odeur.

— Vous pensez qu'il s'agit d'un meurtre, n'est-ce pas ? intervint Danny.

— Personne ne doit souffler mot de tout cela, dis-je en tirant un fil électrique d'un dévidoir placé au-dessus de la table pour brancher la scie Stryker. Pas un mot à la police de Chesapeake ou à qui que ce soit, pas avant que nous n'ayons procédé à tous les examens et que je fasse un rapport officiel. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe ici, ni de ce qui s'est passé sur les lieux. Nous devons donc nous montrer encore plus prudents que d'habitude.

— Depuis combien de temps tu travailles dans cette taule ? demanda Marino à Danny.

— Huit mois.

— Tu as entendu ce que le Doc vient de dire, hein ?

Danny leva les yeux, surpris par le changement de ton de Marino.

— Tu es capable de la fermer, hein ? continua celui-ci. Ça veut dire pas question de rouler des mécaniques avec les copains, pas question d'essayer d'impressionner tes parents ou ta petite amie. Compris ?

Danny maîtrisa sa colère tandis qu'il pratiquait une incision à l'arrière de la tête, d'une oreille à l'autre.

— Si jamais il y a une fuite, le Doc et moi on saura d'où ça vient, continua Marino avec une agressivité totalement injustifiée.

Danny repoussa le cuir chevelu. Il le tira jusque par-dessus les yeux pour dégager le crâne, et le visage d'Eddings s'effondra, triste et défait, comme si le chagrin l'envahissait en comprenant ce qui se passait. Je mis la scie en marche, et le gémissement suraigu de la lame qui entamait l'os emplît la pièce.

### 3

À trois heures trente, le soleil s'était profondément dissimulé derrière un voile gris. La neige recouvrait le sol d'une couche épaisse de plusieurs centimètres et restait suspendue dans l'air comme de la fumée. Marino et moi suivîmes les empreintes de pas de Danny sur le parking, car le jeune homme était déjà parti et j'avais de la peine pour lui.

— Marino, vous n'avez pas le droit de parler aux gens de cette façon. Mon personnel connaît la discrétion. Danny n'a rien fait qui justifie que vous le traitiez de façon si impolie, et je ne suis pas contente.

— C'est un gosse, répondit-il. Si vous l'élevez correctement, il s'occupera bien de vous. Seulement voilà, faut croire à la discipline.

— Votre travail ne consiste pas à discipliner mon personnel. Et je n'ai jamais eu de problème avec Danny.

Marino répliqua :

— Ah ouais ? Eh bien, c'est peut-être justement le moment où vous n'avez vraiment pas besoin d'en avoir.

— Je vous serais infiniment reconnaissante de ne pas tenter de diriger mon bureau.

J'étais fatiguée et de mauvaise humeur, et Lucy ne répondait toujours pas chez Mant. Marino s'était garé à côté de moi, et je déverrouillai ma portière.

Comme s'il sentait mes tracas, il demanda :

— Et alors, qu'est-ce qu'elle fait pour le Nouvel An, Lucy ?

Je m'installai sur le siège et répondis :

— J'espère qu'elle le passe avec moi. Mais je n'ai toujours pas de nouvelles.

— La neige a commencé à tomber dans le Nord et Quantico a été touché en premier. Peut-être qu'elle s'est fait coincer. Vous savez comment peut être l'autoroute 95.

— Sa voiture est équipée d'un téléphone, et en plus elle est partie de Charlottesville, répondis-je.

— Ben, comment ça ?

— Le FBI a décidé de la renvoyer à l'université de Virginie pour qu'elle y suive une autre spécialisation.

— Dans quoi ? Les lance-roquettes ?

— Il semble que ce soit un cours spécial sur la réalité virtuelle.

— Ben, peut-être qu'elle s'est fait coincer entre ici et Charlottesville.

Il n'avait pas envie que je parte.

— Elle aurait pu laisser un message.

Marino jeta un regard circulaire sur le parking, désert à l'exception de la fourgonnette bleu foncé de la morgue recouverte de neige. Des flocons s'accrochaient à ses cheveux en broussaille, et avec son crâne presque chauve il devait avoir froid, mais n'avait pas l'air de s'en inquiéter.

Je mis le contact et enclenchai les essuie-glaces, qui labourèrent péniblement la neige accumulée sur le pare-brise.

— Vous avez des projets pour le réveillon ?

— On a prévu de jouer au poker et de manger un chili avec quelques mecs.

— Ça a l'air sympa, dis-je en levant les yeux vers son gros visage cramoisi.

Son regard était toujours tourné vers le parking.

— Doc. J'ai fouillé l'appartement d'Eddings à Richmond. Je voulais pas en parler devant Danny. Je pense que vous voudrez le visiter aussi.

Marino avait envie de parler. Il n'avait envie d'être ni avec ces autres types ni tout seul. Il avait envie d'être avec moi, mais ne l'admettrait jamais. Nous nous connaissions depuis des années, et ses sentiments pour moi étaient comme une sorte de confession qu'il ne pouvait se résoudre à faire, même s'ils étaient évidents.

Je bouclai ma ceinture de sécurité et déclarai :

— Je sais que je ne suis pas de taille à lutter contre une partie de poker, mais j'avais l'intention de faire des lasagnes ce soir. Et on dirait bien que Lucy ne viendra pas. Donc, si...

— J'ai pas l'impression que prendre la voiture après minuit serait malin, m'interrompit-il.

La neige soufflait sur l'aire de stationnement comme de petites tempêtes blanches.

— J'ai une chambre d'ami, continuai-je.

Il jeta un regard à sa montre et décida que c'était le bon moment pour allumer une cigarette.

— Du reste, conduire maintenant n'est pas non plus une excellente idée, déclarai-je. Et j'ai l'impression que nous avons à parler.

Il me suivit lentement jusqu'à Sandbridge. Mais ni l'un ni l'autre ne pensait découvrir en arrivant de la fumée s'échappant par la cheminée. La vieille Suburban verte de Lucy était garée dans l'allée, recouverte d'une couche de neige, ce qui me fit penser qu'elle était là depuis un moment.

— Je ne comprends pas, j'ai appelé à trois reprises, dis-je à Marino comme nous claquions nos portières.

Il se tenait près de sa Ford, indécis :

— Je ferais peut-être mieux d'y aller.

— C'est ridicule. Allez, venez. On va se débrouiller. Il y a un canapé. De plus, Lucy sera ravie de vous voir.

— Vous avez vos saloperies pour la plongée ?

— Dans le coffre.

Nous sortîmes l'équipement et le portâmes jusqu'au cottage du docteur Mant, qui avait l'air encore plus petit et plus abandonné avec ce temps. Nous entrâmes par la véranda à l'arrière de la maison, déposant mon attirail sur le plancher de bois. Lucy ouvrit la porte de la cuisine et une odeur de tomates et d'ail nous enveloppa. Elle fixa Marino et mon équipement de plongée d'un air ébahi.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? s'exclama-t-elle.

Je sentis qu'elle était bouleversée. Nous avions prévu de passer cette soirée toutes les deux et nous n'avions que peu d'occasions particulières comme celle-ci dans nos vies compliquées.

Mon regard croisa le sien :

— C'est une longue histoire.

Nous la suivîmes dans la cuisine. Un gros faitout frémissait sur la cuisinière. Une planche à découper était posée sur la paillasse juste à côté et, de toute évidence, Lucy venait d'émincer des poivrons et des oignons. Elle portait un survêtement du FBI et des chaussettes de ski. Elle avait l'air rayonnant de santé mais je sentais qu'elle avait sans doute très peu dormi ces temps derniers.

— Il y a un tuyau dans le placard et tout près de la véranda se trouve une poubelle vide en plastique à côté d'un robinet, dis-je à Marino. Si vous voulez bien la remplir, nous pourrons faire tremper mon équipement de plongée.

— Je vais vous aider, proposa Lucy.

Je la serrai dans mes bras et déclarai :

— Certainement pas, pas tant que nous n'avons pas papoté un peu ensemble.

Nous attendîmes que Marino soit sorti, puis je la tirai vers la cuisinière et soulevai le couvercle du faitout. Une vapeur à la délicieuse odeur s'en échappa et je me sentis heureuse.

— Tu es incroyable, dis-je. C'est tellement gentil.

— Lorsque j'ai vu, à quatre heures, que tu n'étais toujours pas là, je me suis dit qu'il valait mieux que je fasse la sauce si nous voulions manger des lasagnes ce soir.

— Il faudrait peut-être rajouter un peu de vin rouge et éventuellement un peu de basilic et une pincée de sel. J'avais l'intention de remplacer la viande par des artichauts. Marino ne sera pas ravi mais il peut manger du jambon cru. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je reposai le couvercle sur le faitout.

— Tante Kay, pourquoi est-il venu ?

— Tu as trouvé mon message ?

— Bien sûr, c'est comme cela que j'ai pu entrer. Mais tu ne disais pas grand-chose dessus, si ce n'est que tu te rendais sur les lieux d'un décès.

— Je suis désolée. Pourtant, j'ai essayé de t'appeler à plusieurs reprises.

— Je n'allais pas répondre au téléphone dans la maison de quelqu'un d'autre, précisa-t-elle. Et puis, tu n'as pas laissé de message.

— Non, ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas pensé que tu étais arrivée, et j'ai donc invité Marino. Je n'avais pas envie qu'il rentre en voiture à Richmond avec cette neige.

La déception brilla dans son intense regard vert. D'un ton sec, elle déclara :

— Ce n'est pas un problème, du moins tant que je n'ai pas à partager la même chambre. Mais je ne comprends pas ce qu'il pouvait bien faire à Tidewater.

— Ainsi que je te l'ai dit, c'est une longue histoire, répondis-je. L'affaire en question a un lien avec Richmond.

Nous sortîmes dans l'air glacial pour frotter et rincer les palmes, le maillot isotherme, la combinaison et le reste dans l'eau glacée. Puis nous transportâmes l'ensemble dans le grenier, à l'abri du gel, étendant les diverses pièces sur des couches de serviettes de toilette superposées. Je pris une longue douche, aussi longue que le permettaient les capacités de la chaudière, tout en songeant que notre présence à tous dans ce minuscule cottage de la côte, en cette nuit de réveillon enneigée, avait l'air irréaliste.

Lorsque j'émergeai à nouveau de la chambre, je découvris Marino et Lucy buvant une bière italienne en lisant une recette de pain.

— Bien, dis-je. Voilà, j'ai fini, je prends la relève.

— Oh ! mon Dieu, planquez-vous, répondit Lucy.

Je les poussai gentiment et entrepris de doser la farine enrichie en gluten, la levure, un peu de sucre et de l'huile d'olive que je mélangeai dans un grand bol. Je préchauffai le four à une température modérée et ouvris une bouteille de côte-rôtie, le traitement réservé à la cuisinière lorsqu'elle se mettait sérieusement au travail. J'avais décidé de servir du chianti pour le repas.

Tout en éminçant des champignons, je demandai à Marino :

— Vous avez regardé ce qu'il y avait dans le portefeuille d'Eddings ?

— Qui est Eddings ? demanda Lucy.

Elle était assise sur un plan de travail et buvait du Peroni à petites gorgées. La fenêtre se trouvait derrière elle ; l'obscurité croissante était zébrée par la neige. J'expliquai plus précisément

les événements de la journée et Lucy ne posa plus de questions. Elle demeura silencieuse lorsque Marino prit la parole :

— Rien de vraiment extraordinaire. Une Mastercard, une Visa, une autre de l’American Express, et puis les renseignements concernant son assurance. Ce genre de trucs et deux ou trois reçus de cartes bancaires. On dirait des factures de restaurant, mais on va vérifier.

Il jeta sa bouteille vide dans la poubelle et demanda en ouvrant la porte du réfrigérateur :

— Je peux en reprendre une autre ? Quoi d’autre... attendez. (Il y eut un cliquetis de verre.) Il n’avait pas beaucoup d’argent sur lui. Vingt-sept dollars.

— Il y avait des photographies ? demandai-je en pétrissant la pâte à pain sur une planche farinée.

Marino referma la porte du réfrigérateur :

— Non, rien, et puis, comme vous le savez, il était célibataire.

— Nous ignorons s’il avait une relation suivie avec quelqu’un.

— C’est possible parce qu’on sait sacrément pas grand-chose, de toute façon.

Puis, se tournant vers Lucy, il poursuivit :

— Tu sais ce que c’est, un Birdsong ?

— Mon Sig possède un revêtement Birdsong et le Browning de tante Kay également, dit-elle en me jetant un regard.

— Eh bien, ce mec, Eddings, avait un Browning 9 mm, comme celui de ta tante, avec une finition Birdsong brun sable. En plus, ses munitions sont plaquées en Téflon et l’amorce est laquée en rouge. Ce que je veux dire, c’est que tu pourrais buter n’importe qui au travers de douze annuaires avec ça, et sous une putain d’averse, encore !

Lucy eut l’air surpris :

— Mais que peut bien faire un journaliste avec ce genre de truc ?

— Certaines personnes sont passionnées par les armes à feu et les munitions, répondis-je. J’ignorais, toutefois, qu’Eddings en faisait partie. Il ne m’en a jamais parlé ; d’un autre côté, il n’avait aucune raison de le faire.

— J'ai jamais vu de KTW à Richmond, légales ou pas, lâcha Marino.

Il faisait référence aux célèbres « tueuses de flics ».

— Il a pu les obtenir à une exposition-vente d'armes, proposai-je.

— Peut-être bien. Par contre, y a un truc qu'est sûr : ce mec devait probablement traîner dans ce genre d'endroits. Je vous ai pas encore raconté pour son appartement.

Je recouvris la pâte à pain avec un torchon humide et glissai le bol dans le four tiède.

— Je vais pas vous raconter tous les détails, poursuivit Marino, juste les trucs les plus importants, en commençant par la pièce où, de toute évidence, il rechargeait ses propres munitions. Maintenant, qui sait où il a tiré tous ces coups ? Mais il avait un échantillonnage complet d'armes de poing, et notamment un AK-47, un MP5 et un M16. C'est pas vraiment le genre de truc qu'on utilise pour la chasse au renard. En plus, il était abonné à un tas de magazines survivalistes, du genre : *Soldier of Fortune*, *US Cavalry Magazine* et *Brigade Quatermaster*. Pour finir (Marino avala une gorgée de sa bière), nous avons découvert des cassettes vidéo sur le thème : « Comment devenir un tireur d'élite ». Vous savez, l'entraînement des commandos et ce genre de merde.

J'incorporai doucement les œufs et le parmesan *reggiano* avec la ricotta.

— Vous avez une idée de ce qu'il pouvait fabriquer ?

Le mystère entourant le mort s'épaississait, et me troublait de plus en plus.

— Non, mais bordel, ce qui est sûr, c'est qu'il était sur quelque chose !

— Ou quelque chose était sur lui, ajoutai-je.

— Il avait peur, commenta Lucy, comme si elle le savait de source sûre. On ne plonge pas en pleine nuit, armé d'un 9 mm étanche chargé de munitions capables de percer une armure, sauf si on a peur. Ce genre de comportement est celui de quelqu'un qui pense qu'on a lancé un contrat contre lui.

Ce fut le moment que je choisis pour leur raconter le coup de téléphone très matinal que j'avais reçu d'un officier Young,

lequel ne semblait pas exister. J'évoquai également le capitaine Green et son attitude.

— Pourquoi appellerait-il si c'est lui qui a fait le coup ? demanda Marino en fronçant les sourcils.

— Il est clair qu'il ne voulait pas que je vienne sur les lieux, dis-je. On a peut-être cru que si la police m'appelait pour me donner assez de précisions, je ne me déplacerais pas et attendrais que l'on m'apporte le corps. C'est ce que je fais habituellement.

— Eh bien, moi, j'ai l'impression qu'on a voulu t'intimider, déclara Lucy.

— Je crois que c'était, en effet, le but, acquiesçai-je.

— Tu as essayé d'appeler le numéro que cet officier fantôme t'a donné ? demanda ma nièce.

— Non.

— Où est-il ?

J'allai le lui chercher et elle le composa. Elle raccrocha en déclarant :

— C'est le numéro du service météo local.

Marino tira une chaise de sous une petite table couverte d'une nappe à carreaux et s'assit dessus à califourchon, ses avant-bras posés sur le dossier. Personne ne parla durant quelques instants, chacun examinant minutieusement les informations que nous possédions et qui devenaient de plus en plus étranges.

Marino fit craquer ses phalanges :

— Écoutez, Doc. Faut vraiment que j'en grille une. Vous allez me laisser faire ou faut que je sorte ?

— Dehors, déclara Lucy en indiquant la porte de son pouce et en prenant l'air beaucoup plus méchant qu'elle n'était.

— Et si je tombe dans une congère, espèce de petit avorton ?

— Il y a à peine dix centimètres de neige. La seule congère dans laquelle vous risquez de tomber, c'est celle que vous avez dans la tête.

— Demain, on ira sur la plage et on tirera sur des boîtes de conserve, dit-il. De temps en temps, faut que quelqu'un t'apprenne un peu l'humilité, agent spécial Lucy.

— Vous ne tirerez sur rien du tout sur cette plage, leur annonçai-je.

— Je crois que l'on pourrait autoriser Pete à fumer à l'intérieur s'il ouvre la fenêtre et qu'il souffle sa fumée à l'extérieur, proposa Lucy. Mais cela vous montre à quel point vous êtes intoxiqué.

— D'accord, mais si vous fumez rapidement, lui dis-je. Cette maison est assez glaciale comme cela.

La fenêtre était obstinée, mais pas autant que Marino qui parvint à l'ouvrir après une énergique bagarre. Il rapprocha sa chaise de la fenêtre, alluma sa cigarette et souffla sa fumée au-dehors. Lucy et moi dressâmes la table dans le salon, décidant qu'il serait plus agréable de dîner dans cette pièce devant le feu de cheminée que dans l'étroite cuisine du docteur Mant ou dans sa salle à manger pleine de courants d'air.

— Tu ne m'as même pas encore dit comment tu t'en sortais, dis-je à ma nièce qui avait entrepris de s'occuper du feu.

— Ça se passe très bien.

Elle rajouta du bois et des étincelles s'envolèrent dans le conduit plein de suie de la cheminée. Les veines saillirent sur ses mains et les muscles de son dos se tendirent. Les dons de Lucy la portaient vers l'informatique et les ordinateurs et, plus récemment, la robotique qu'elle avait apprise au MIT, le Massachusetts Institute of Technology. Ses domaines d'excellence l'avaient rendue particulièrement intéressante aux yeux du HRT. Mais c'étaient ses capacités intellectuelles et non physiques qu'ils recherchaient. Aucune femme n'avait jamais pu surmonter les exigences éreintantes du HRT, et je m'inquiétais du fait que Lucy n'admette pas ses propres limites.

— Tu t'entraînes beaucoup ?

Elle replaça l'écran protecteur et s'assit devant le foyer en me regardant :

— Oui, beaucoup.

— Si tu maigris encore, tu risques des problèmes de santé.

— Je suis en excellente santé et, du reste, j'ai trop de graisse.

— Ne compte pas sur moi pour faire l'autruche si tu deviens anorexique. Je suis bien placée pour savoir que les problèmes de comportement alimentaire tuent, Lucy. J'ai vu leurs victimes.

— Je n'ai pas de problème d'anorexie.

Je la rejoignis et m'assis à côté d'elle. Le feu nous réchauffait le dos.

— J'ai l'impression qu'il faut que je te croie sur parole.

— Bien.

Je lui tapotai la jambe et poursuivis :

— Écoute, tu as été engagée par le HRT comme consultante technique. Personne n'a jamais pensé que tu devais descendre d'un hélicoptère en rappel ou courir le kilomètre en moins de trois minutes comme leurs hommes.

Elle me jeta un regard brillant :

— Ça te va bien de parler de limites. Je n'ai pas l'impression que tu aies jamais considéré que ton sexe t'empêche de faire quelque chose.

Je n'étais pas d'accord avec cette sortie :

— Je connais parfaitement mes limites. Et je les contourne grâce à mon cerveau. C'est de cette façon que j'ai pu survivre.

— Écoute, lança-t-elle avec passion, j'en ai assez de programmer des ordinateurs et des robots, et puis, à chaque fois que quelque chose d'important se produit, comme la bombe à Oklahoma City, les gars partent pour la base aérienne d'Andrews et on me laisse derrière. Et même quand je vais avec eux, on me boucle dans une petite pièce quelque part comme si j'étais une nulle. Je ne suis pas une demeurée. Je ne veux pas être un agent couvé, que l'on met à l'abri quand le temps se couvre.

Ses yeux s'emplirent soudain de larmes et elle détourna le regard :

— Je peux faire n'importe quel parcours de saut d'obstacles. Je peux descendre une paroi en rappel, je suis tireur d'élite et je sais plonger. Et, plus important encore, j'arrive à les supporter lorsqu'ils se conduisent comme des connards. Tu sais, il y en a certains qui ne sont pas précisément contents que je sois avec eux.

J'en étais convaincue. Lucy avait toujours été un de ces êtres capables de radicaliser les attitudes des autres parce qu'elle était très intelligente et pouvait devenir difficile. Elle était également belle, avec des traits fermes, toute en puissance,

et je finissais par me demander comment elle pouvait survivre, ne serait-ce qu'une seule journée, au milieu d'une cinquantaine d'hommes des forces spéciales, alors même qu'aucun d'entre eux ne sortirait jamais avec elle.

— Comment va Janet ? demandai-je.

— Ils l'ont transférée au bureau de Washington. Elle s'occupe de la criminalité en col blanc. Au moins, elle n'est pas très loin.

— Ce doit être récent ? dis-je, étonnée.

Lucy posa ses avant-bras sur ses genoux :

— Oui, c'est très récent.

— Et où est-elle ce soir ?

— Sa famille possède un appartement à Aspen.

Elle comprit la question que je ne formulais pas à mon silence et y répondit d'un ton irrité :

— Non, je n'ai pas été invitée. Et ce n'est pas parce que Janet et moi avons des problèmes. C'est simplement que ce n'était pas une bonne idée.

— Je vois.

J'hésitai un peu avant d'ajouter :

— Donc, ses parents ne sont toujours pas au courant.

— Mince, mais qui est au courant ? Tu crois peut-être qu'on ne se cache pas au travail ? Quand on sort ensemble, chacune d'entre nous voit l'autre se faire draguer par les types. C'est un privilège spécial, déclara-t-elle amèrement.

— Je sais ce que c'est dans le milieu du travail. Ce n'est pas très différent de ce que je t'avais dit. Ce qui m'intéresse davantage, c'est la famille de Janet.

Lucy contempla ses mains :

— C'est surtout sa mère. Pour tout te dire, je ne crois pas que son père le prendrait mal. Il ne va pas se mettre en tête que c'est à cause de ce qu'il a fait ou pas fait, comme ma mère, par exemple. A ceci près qu'elle pense que c'est de ta faute à toi, puisque c'est pratiquement toi qui m'as élevée, et que selon elle tu es ma véritable mère.

Cela ne servait à rien d'argumenter contre les conceptions stupides de mon unique sœur Dorothy, qui, malheureusement, était la mère de Lucy.

— Tu sais qu'elle a une nouvelle théorie, maintenant ? Elle dit que tu es la première femme dont je sois tombée amoureuse et que ça explique tout le reste, poursuivit Lucy d'un ton ironique. Le fait que ce serait, dans ce cas, un inceste et que tu sois hétérosexuelle semble sans importance. N'oublions pas qu'elle écrit des livres pour enfants tellement subtils. Ce qui fait d'elle une experte en psychologie et une sexologue, de surcroît.

— Je suis vraiment désolée que tu doives passer par tout cela en plus du reste, dis-je avec sincérité.

Je ne savais pas trop quoi faire, à chaque fois que nous avions ce genre de conversation. C'était toujours assez nouveau pour moi, et, d'une certaine façon, effrayant.

Lorsque Marino pénétra dans le salon, Lucy se leva :

— Écoute, tante Kay, il y a des choses, eh bien, il faut vivre avec, c'est tout.

— Voici des nouvelles pour vous, annonça Marino. D'après la météo, cette cochonnerie devrait se mettre à fondre. Dès demain matin, on devrait tous pouvoir sortir d'ici.

— Demain, c'est le Jour de l'An, rétorqua Lucy, et, juste histoire de causer, pourquoi devrait-on sortir ?

— Parce qu'il faut que j'emmène ta tante visiter la crèche d'Eddings. (Il garda le silence quelques secondes et ajouta :) Et il faut aussi que Benton se ramène ici.

Je n'eus pas de réaction perceptible. Benton Wesley dirigeait le CIAP, l'unité de sciences du comportement du FBI, et j'avais espéré ne pas avoir à le rencontrer durant les fêtes de fin d'année.

— Que dites-vous ? demandai-je d'un ton calme.

Marino s'installa sur le canapé et me regarda pensivement durant quelques instants. Puis il répondit à ma question par une autre :

— Je me demandais un truc, Doc. Comment feriez-vous pour empoisonner quelqu'un sous l'eau ?

— Peut-être que cela ne s'est pas produit sous l'eau, suggéra Lucy. Peut-être a-t-il avalé le cyanure avant de plonger ?

— Non, ce n'est pas comme cela que les choses se sont produites, dis-je. Le cyanure est très corrosif et s'il l'avait ingéré, j'aurais constaté de graves dommages au niveau stomacal. Et

vraisemblablement aussi au niveau de l'œsophage et dans la cavité buccale.

— Ben alors, qu'est-ce qui a pu se passer ? demanda Marino.

— Je crois qu'il a inhalé l'acide cyanhydrique sous forme gazeuse.

Il eut l'air dérouté :

— Comment ça ? Par le compresseur ?

— Le compresseur pompe l'air grâce à une soupape d'arrivée couverte d'un filtre, lui rappelai-je. Quelqu'un a très facilement pu délayer dans un flacon une tablette de cyanure dans un peu d'acide chlorhydrique et le placer devant la valve d'arrivée d'air, de sorte que le gaz soit aspiré avec l'air.

— Si Eddings a inhalé le cyanure alors qu'il était sous l'eau, qu'est-ce qui s'est produit ? s'enquit Lucy.

— Une attaque, puis la mort. En quelques secondes.

Je repensai au tuyau coincé, et me demandai si Eddings s'était trouvé à proximité de l'hélice de *l'Exploiter* lorsqu'il avait soudainement respiré du cyanure par son détendeur. Cette hypothèse pouvait expliquer la position dans laquelle il était lorsque je l'avais découvert.

— Peux-tu faire un test sur le narguilé pour détecter la présence d'acide cyanhydrique ? demanda Lucy.

— Eh bien, on peut essayer, mais je ne crois pas que l'on trouvera quelque chose sauf si la tablette de cyanure a été directement placée sur le filtre de la valve. Et même dans ce cas, des altérations ont pu se produire avant que je n'arrive. Je crois qu'on en découvrira davantage avec la portion de flexible qui se trouvait près du corps. Je commencerai les tests de toxicologie demain, si je peux convaincre quelqu'un de venir au labo un jour férié.

Lucy s'approcha d'une fenêtre pour regarder à l'extérieur :

— Ça tombe encore fort. C'est fou comme cela éclaire la nuit. J'arrive à voir l'océan. C'est ce mur noir, dit-elle d'un air pensif.

— Non, ce que tu vois, c'est bien un mur, rétorqua Marino. C'est le mur en brique au fond du jardin.

Lucy demeura silencieuse quelques instants et je songai à quel point elle me manquait. Je l'avais déjà fort peu vue durant

ses années d'études à l'université de Virginie, mais c'était encore pire maintenant, et même lorsqu'une enquête m'amenait à Quantico nous n'étions jamais sûres de trouver un peu de temps pour nous voir. J'étais attristée parce que son enfance était passée, et je regrettais en partie qu'elle n'ait pas choisi une vie et une carrière moins difficiles que celles pour lesquelles elle avait opté.

Le regard toujours tourné vers le jardin, elle déclara d'un ton rêveur :

— Bien, nous avons donc un journaliste, qui donne dans l'artillerie survivaliste. Il est empoisonné avec du cyanure gazeux alors qu'il effectue une plongée de nuit autour de bâtiments désarmés, dans une zone interdite.

— C'est une possibilité, rappelai-je. Tout cela est encore indéterminé. Il faut que nous gardions ce point présent à l'esprit.

Lucy se retourna :

— Où trouverais-tu du cyanure si tu souhaitais empoisonner quelqu'un ? Est-il difficile de s'en procurer ?

— Différents types d'industries l'utilisent, répondis-je.

— Comme quoi ?

— Eh bien, par exemple, on l'utilise pour extraire l'or du minerai de fer, pour le plaquage du métal, comme fumigeant ou encore pour préparer de l'acide phosphorique à partir des os. En d'autres termes, n'importe qui, depuis un bijoutier jusqu'à un ouvrier en passant par un dératiseur, peut trouver du cyanure. De surcroît, tu peux en trouver dans n'importe quel laboratoire, avec de l'acide chlorhydrique en prime.

Marino prit la parole :

— Bon, mais si quelqu'un a empoisonné Eddings, il fallait que cette personne sache qu'il allait sortir en bateau. Il fallait savoir où et quand.

— Oui, en effet, cette personne devait être au courant de pas mal de choses, acquiesçai-je. Il fallait, par exemple, connaître le genre d'appareillage qu'Eddings choisirait parce que s'il avait plongé avec des bouteilles au lieu d'un narguilé, le *modus operandi* aurait dû être complètement différent.

Marino tira l'écran devant la cheminée pour s'occuper du feu :

— Bon sang, j'aimerais vraiment savoir ce qu'il est allé foutre là-dessous.

— Quoi que ce fut, cela impliquait de prendre des photos, poursuivis-je. Et si on se fie à son équipement photographique, il avait l'intention de faire du travail sérieux.

— Mais on n'a pas retrouvé d'appareil photo de plongée, précisa Lucy.

— Non, en effet, mais il a pu être entraîné par le courant ou enseveli dans la vase. Malheureusement, il semble que le genre d'appareils dont il disposait ne flottait pas.

Lucy contemplait toujours la nuit enneigée par la fenêtre, et je me demandai si elle pensait à Aspen.

Marino jeta dans la cheminée une grosse bûche encore un peu trop verte :

— Ben, en tout cas, une chose est sûre : il prenait pas des photos de poissons. Donc ça ne nous laisse pratiquement que les bateaux. Et moi, je pense qu'il était en train de faire un papier que quelqu'un voulait pas qu'il fasse.

— Peut-être, en effet, était-il sur quelque chose, acquiesçai-je. Mais cela ne signifie pas pour autant que cette enquête ait un lien quelconque avec sa mort. Quelqu'un peut avoir saisi l'opportunité d'une plongée sous-marine afin de le tuer pour un tout autre motif.

Marino abandonna le feu :

— Où c'est que vous avez du petit-bois ?

— À l'extérieur, sous une bâche goudronnée. Le docteur Mant ne veut pas qu'il soit stocké à l'intérieur de la maison. Il a peur des termites.

— Ben, il devrait plutôt avoir la trouille du feu et du vent, dans son trou à rats.

— À l'arrière de la maison, juste à côté de la véranda. Merci, Marino.

Il enfila des gants mais ne passa pas son manteau et sortit. Le feu produisait obstinément de la fumée, et le vent poussait de mystérieux gémissements dans la cheminée inclinée en brique. Je regardai ma nièce, toujours tournée vers la fenêtre.

— On devrait se préoccuper du dîner, tu ne crois pas ?

Sans se retourner, elle demanda :

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Marino ?

— Oui. Cette grosse andouille s'est perdue. Regarde-moi ça, il est allé jusqu'au mur. Attends, je ne le vois plus. Il a éteint sa torche. C'est curieux, non ?

Ses paroles me firent dresser les cheveux sur la tête et je bondis. Je me précipitai dans la chambre et saisis mon pistolet posé sur la table de nuit, Lucy sur les talons.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-elle.

— Marino n'a pas de torche ! répondis-je en courant.

## 4

J'ouvris à la volée la porte de la cuisine qui menait à la véranda, et me heurtai à Marino, manquant de nous flanquer par terre tous les deux.

— Bordel, qu'est-ce que... ? brailla-t-il les bras chargés de bois.

— Un rôdeur, dis-je d'une voix pressante.

Les bûches dégringolèrent par terre avec fracas. Il ressortit à toutes jambes dans le jardin, l'arme au poing. Lucy, qui était allée chercher son pistolet, était dehors, elle aussi, et à nous trois nous étions prêts à affronter une émeute.

— Vérifiez le pourtour de la maison, ordonna Marino. Moi, je vais par là-bas.

Je retournai chercher des torches, puis Lucy et moi fîmes plusieurs fois le tour du cottage, l'œil aux aguets et l'oreille tendue, sans rien voir ni entendre d'autre que le crissement de nos pas dans la neige. Je perçus ensuite le déclic du chien du pistolet que Marino abaissait, tandis que nous regagnions les ténèbres qui entouraient la véranda.

— Il y a des empreintes près du mur, dit-il en soufflant une haleine blanche. C'est très bizarre. Elles mènent jusqu'à la plage, puis disparaissent près de l'eau. Un des voisins a pu sortir faire un tour ? demanda-t-il en jetant un regard aux alentours.

— Je ne connais pas les voisins du docteur Mant, répliquai-je, mais, de toute façon, ils n'ont rien à faire dans son jardin. Et il faudrait être cinglé pour se promener sur la plage par un temps pareil !

— Où mènent les empreintes sur la propriété ? demanda Lucy.

— On dirait qu'il est passé par-dessus le mur, puis qu'il s'est avancé d'environ deux mètres avant de rebrousser chemin.

Je pensai à Lucy, debout devant la fenêtre, dont la silhouette devait se détacher devant le feu et les lampes. Peut-être le rôdeur l'avait-il aperçue et s'était-il enfui.

Une autre idée me vint :

— Comment savons-nous qu'il s'agissait d'un homme ?

— Si c'est pas le cas, je plains la femme qui a de pareilles péniches, dit Marino. Les chaussures sont à peu près de la même taille que les miennes.

— Des chaussures ou des bottes ? demandai-je en me dirigeant vers le mur.

— Je ne sais pas. Les semelles ont une sorte de dessin avec des croisillons, dit-il en m'emboîtant le pas.

Les empreintes que je distinguai redoublèrent mon inquiétude. Il ne s'agissait pas de bottes quelconques ni de chaussures de sport.

— Mon Dieu, je crois que cet intrus portait des bottillons de plongée, ou en tout cas quelque chose en forme de mocassin qui y ressemble.

Je désignai le dessin du doigt.

— Regardez.

Ils s'étaient accroupis près de moi, et le pinceau oblique de ma torche illuminait les empreintes.

— Pas de cambrure, remarqua Lucy. Pour moi, il n'y a pas de doute, ce sont des bottillons ou des chaussures de plongée. Voilà qui est étrange.

Je me redressai et fixai l'eau sombre et mouvante par-dessus le mur. Il paraissait inconcevable que quelqu'un ait pu venir de la mer.

— Vous pouvez en prendre des photos ? demandai-je à Marino.

— Bien sûr. Mais j'ai rien pour faire des moules.

Nous regagnâmes alors la maison. Il rassembla le bois et le porta dans le salon tandis que Lucy et moi nous consacrons de nouveau au dîner, que je n'étais plus sûre de pouvoir ingurgiter, tant j'étais tendue. Je me versai un autre verre de vin et essayai de me persuader que le rôdeur n'était qu'une coïncidence, qu'il ne s'agissait que de la promenade inoffensive de quelqu'un qui appréciait la neige, ou peut-être même la plongée de nuit.

Pourtant, je savais à quoi m'en tenir. Je gardai mon arme à portée de main, et jetai fréquemment des regards par la fenêtre. Préoccupée, je glissai les lasagnes dans le four. Je sortis le parmesan du réfrigérateur, le râpai, puis remplis un plat de figues et de melon, en ajoutant beaucoup de jambon pour Marino. Lucy fit une salade, et nous travaillâmes un moment en silence.

Lorsqu'elle parla enfin, ce fut avec humeur.

— Je ne sais pas dans quoi tu t'es encore fourrée, tante Kay. Pourquoi est-ce que ce genre de chose t'arrive toujours, à toi ?

— Ne nous laissons pas emporter par notre imagination, tentai-je de raisonner.

— Tu es là toute seule, au milieu de nulle part, dans une maison dépourvue d'alarme, avec des serrures aussi faciles à forcer qu'un couvercle de boîte de conserve...

— Tu as mis le Champagne au frais ? l'interrompis-je. Il va bientôt être minuit. Les lasagnes seront cuites dans dix minutes-un quart d'heure, à moins que le four du docteur Mant ne marche comme tout le reste, ici. Dans ce cas, ce ne sera pas prêt avant l'année prochaine à la même heure. Je n'ai jamais compris pourquoi les gens faisaient cuire les lasagnes pendant des heures, pour s'étonner après que ce soit caoutchouteux.

Lucy me dévisageait, un couteau de cuisine posé sur le bord du saladier. Elle avait coupé assez de céleris et de carottes pour un régiment.

— Un jour, je te ferai des vraies *lasagne con carciofi*, avec des artichauts et de la béchamel, au lieu de *marinara*...

— Tante Kay, me coupa-t-elle avec impatience, je déteste quand tu réagis comme ça, et je ne te laisserai pas faire. Je me contrefous pas mal des lasagnes. Ce qui compte, c'est que ce matin tu as reçu un coup de téléphone curieux. Puis il y a eu cette mort bizarre, et sur les lieux les gens t'ont traitée de manière suspecte. Et ce soir, tu as un rôdeur qui se trimbalait peut-être dans une foutue combinaison de plongée !

— Qui que cela ait pu être, il est peu probable que ce visiteur revienne. À moins qu'il ne tienne à s'attaquer à nous trois.

— Tante Kay, tu ne peux pas rester ici.

— Je dois couvrir le district du docteur Mant, et je ne peux pas le faire depuis Richmond, lui expliquai-je tout en regardant de nouveau par la fenêtre au-dessus de l'évier. Où est Marino ? Il prend toujours des photos dehors ?

— Il est rentré il y a un moment.

Son exaspération était aussi palpable qu'un orage sur le point d'éclater.

Je gagnai le salon, où je trouvai Marino endormi sur le canapé. Le feu flambait vigoureusement. Je me dirigeai vers la fenêtre par laquelle Lucy avait regardé tout à l'heure. Le jardin enneigé, grêlé d'ombres elliptiques laissées par nos pas, luisait doucement comme une lune blafarde à travers la vitre froide. Je ne voyais rien au-delà du mur sombre, où le sable grossier dégringolait jusqu'à la mer.

La voix ensommeillée de Marino s'éleva derrière moi :

— Lucy a raison.

Je me retournai.

— Je croyais que vous étiez dans les choux.

— Je vois tout et j'entends tout, même quand je suis dans les choux.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Fichez le camp d'ici. Voilà ce que j'en dis, moi. (Il se redressa avec effort et s'assit.) Vous ne me feriez rester dans ce trou, au milieu de nulle part, pour rien au monde. S'il se passe quelque chose, personne ne vous entendra crier, continua-t-il en me regardant droit dans les yeux. Le temps qu'on vous retrouve, vous serez congelée, à moins qu'un ouragan ne vous ait emportée avant.

— Ça suffit.

Il ramassa son arme sur la table basse, se leva et la rangea dans le creux de ses reins.

— Vous pourriez faire venir un de vos autres docteurs pour s'occuper de Tidewater.

— Je suis la seule qui n'ait pas de famille. Il m'est plus facile de me déplacer, surtout à cette période de l'année.

— Tout ça, c'est des conneries. Vous avez pas à vous excuser d'être divorcée et de pas avoir d'enfants.

— Je ne m'excuse pas.

— Et puis, ce n'est pas comme si vous demandiez à quelqu'un de déménager pour six mois. En plus, vous êtes chef, putain. Famille ou pas famille, c'est les autres qui doivent assurer les remplacements, et vous qui devez rester chez vous.

— En fait, je n'avais pas pensé que venir ici serait aussi déplaisant. Des tas de gens sont prêts à dépenser beaucoup d'argent pour séjourner dans un cottage au bord de l'océan.

Il s'étira.

— Vous avez quelque chose d'américain à boire dans le coin ?

— Du lait.

— Je pensais plutôt à un liquide proche de la bière.

— Je veux savoir pourquoi vous faites appel à Benton. Personnellement, je pense qu'il est trop tôt pour impliquer le Bureau.

— Et personnellement, je ne pense pas que vous soyez en position de réagir avec objectivité à son égard.

— Ne me cherchez pas, l'avertis-je. Il est trop tard, et je suis trop fatiguée.

— Je me contente d'être sincère avec vous. (Il sortit d'un coup de pouce une Marlboro de son paquet et la ficha entre ses lèvres.) Il viendra à Richmond, j'ai aucun doute là-dessus. Sa femme et lui ne sont pas partis en vacances, alors je suis sûr qu'il est prêt pour une petite mission. Et celle-ci va pas être piquée des hannetons.

Je fus incapable de soutenir son regard, et irritée parce qu'il savait pour quelle raison.

— En plus, continua-t-il, pour l'instant, il n'est pas question que la police de Chesapeake demande quoi que ce soit au FBI. Il est question de moi, et j'ai le droit de demander l'intervention du Bureau. Au cas où vous l'auriez oublié, je suis commandant du district où se trouve l'appartement d'Eddings. En ce qui me concerne, ceci est une enquête qui relève de plusieurs juridictions.

— L'affaire est de la compétence de la police de Chesapeake, pas de celle de Richmond, affirmai-je. Le corps a été trouvé sur le territoire de Chesapeake. Vous ne pouvez pas débouler

comme un bulldozer au milieu de leur juridiction, et vous le savez. Vous ne pouvez pas solliciter le FBI à leur place.

— Écoutez, après avoir fouillé l'appartement d'Eddings, après ce que j'ai trouvé là-bas...

— Ce que vous avez trouvé là-bas ? l'interrompis-je. Vous ne cessez de faire allusion à ça. De quoi parlez-vous ? D'un arsenal ?

— Beaucoup plus que ça. Je veux dire, bien pire. Quelque chose qu'on n'a pas encore abordé. (Il ôta sa cigarette de sa bouche et me fixa.) Le fin fond de l'histoire, c'est que Richmond a une raison d'être intéressé, et que vous pouvez vous considérer comme invitée sur cette enquête.

— J'ai bien peur que cela n'ait été le cas du moment où Eddings est mort en Virginie.

— Ben, j'ai pas l'impression que vous vous sentiez si invitée que ça, ce matin au chantier naval.

Je ne répondis pas, car il avait raison.

— Peut-être que votre hôte de ce soir était là dans la cour pour vous faire comprendre à quel point vous n'êtes pas la bienvenue, continua-t-il. Je veux le FBI sur cette affaire, parce qu'il y a bien plus derrière tout ça qu'un type dans son bateau qu'on a repêché au fond de la rivière.

— Qu'avez-vous découvert d'autre dans l'appartement d'Eddings ?

Il détourna le regard et je sentis sa réticence, sans la comprendre.

— Je vais servir le dîner, et puis nous discuterons à tête reposée.

— Il vaudrait peut-être mieux attendre demain, dit-il en jetant un coup d'œil en direction de la cuisine, comme s'il s'inquiétait de ce que Lucy puisse saisir notre conversation.

— Marino, depuis quand le fait de me dire quelque chose vous préoccupe-t-il d'aucune manière ?

— Ouais, mais là, c'est différent, insista-t-il en se frottant le visage de ses mains. Je crois qu'Eddings s'est retrouvé embringué avec la Nouvelle Sion.

Les lasagnes étaient succulentes. J'avais égoutté la mozzarella dans un torchon pour qu'elle ne dégorge pas trop pendant la cuisson, et, bien entendu, la pâte était fraîche. Au lieu de les faire cuire jusqu'à ce qu'elles soient très gratinées et bouillonnantes, je les avais servies tendres, et une légère touche de parmesan reggiano au moment de servir avait complété le plat à la perfection.

Marino mangea presque tout le pain, sur lequel il étalait une épaisse couche de beurre agrémentée de jambon, le tout arrosé de sauce tomate. Lucy, elle, pinailla dans son assiette.

La neige avait redoublé d'intensité, et tandis que des feux d'artifice crépitaient au-dessus de Sandbridge, Marino nous parla alors de la bible de la Nouvelle Sion qu'il avait découverte.

Je repoussai ma chaise.

— Il est minuit. Nous devrions ouvrir le Champagne.

J'étais plus bouleversée que je ne l'aurais supposé, car ce que Marino avait à nous raconter était pire que ce que j'avais craint.

Depuis quelques années, j'avais beaucoup entendu parler de Joel Hand et de ses disciples fascistes, qui se baptisaient « la Nouvelle Sion » et voulaient créer un ordre nouveau, une terre idéale. J'avais toujours eu peur que la discrétion dont ils faisaient preuve derrière les murs de leur retraite de Virginie ne soit proportionnelle aux désastres qu'ils complotaient.

— Ce qu'il faut, c'est prendre d'assaut la ferme de ce connard, déclara Marino en se levant de table. Et il y a longtemps qu'on aurait dû le faire.

— Mais sur quelles présomptions ? rétorqua Lucy.

— Si tu veux mon avis, avec des cinglés comme lui, on devrait pas avoir besoin de présomptions.

— Génial. Vous devriez suggérer ça à Marcia Gradecki, dit-elle d'un ton comique en parlant de l'attorney général des Etats-Unis.

— Écoute, je connais des types à Suffolk, là où habite Hand, et les voisins disent qu'il se passe vraiment des trucs bizarres là-bas.

— Les gens pensent toujours qu'il se passe des trucs bizarres chez leurs voisins, remarqua-t-elle.

Marino sortit le Champagne du réfrigérateur, et je préparai les coupes.

— Quel genre de trucs bizarres ? lui demandai-je.

— Des péniches qui remontent jusqu'à la Nansemond River et qui apportent des caisses tellement grosses qu'ils ont besoin de grues pour les décharger. Personne sait ce qui se passe là-bas, sauf que des pilotes ont repéré des feux de joie la nuit, comme s'il y avait des cérémonies occultes. Les gens du coin jurent qu'ils entendent tout le temps des coups de feu, et qu'il y a eu des meurtres à la ferme.

Nous pouvions débarrasser plus tard, aussi gagnai-je le salon.

— Je suis au courant de tous les homicides commis dans cet État, remarquai-je, et je n'ai jamais entendu mentionner la Nouvelle Sion en rapport avec l'un d'entre eux, ni même en rapport avec quelque infraction que ce soit. Je n'ai jamais entendu dire non plus qu'ils donnaient dans l'occultisme, mais seulement dans la politique marginale et l'extrémisme farfelu. Ils haïssent l'Amérique et seraient ravis d'avoir quelque part leur propre petit pays, dont Hand serait le roi, ou le dieu, ou ce qu'il est censé représenter à leurs yeux.

Marino brandit le Champagne.

— Vous voulez que j'ouvre ça ?

— Allez-y, la nouvelle année ne va pas en rajeunissant.

Je m'installai sur le canapé.

— Maintenant, continuai-je, expliquez-moi ça. Eddings entretenait un rapport quelconque avec la Nouvelle Sion ?

— Seulement parce qu'il avait en sa possession une de leurs bibles, comme je vous l'ai dit. Je l'ai trouvée en fouillant chez lui.

Je le regardai avec perplexité :

— Et vous vous inquiétiez de ce que je la voie ?

— Ce soir, oui. Si vous voulez savoir, c'est plutôt pour elle que je me faisais du souci, souligna-t-il en regardant Lucy.

— Pete, dit ma nièce d'un ton raisonnable, même si je vous suis reconnaissante de penser à moi, vous n'avez plus besoin de me protéger, vous savez.

Il demeura silencieux.

— Quel genre de bible ? demandai-je.  
— Pas le genre que vous emmenez à la messe.  
— Satanique ?  
— Non, pas vraiment. En tout cas, pas comme celles que j'ai déjà vues, parce qu'il n'y a rien là-dedans sur le culte de Satan, ni aucun des symboles qui y sont associés. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas un truc que vous avez envie de lire avant d'aller vous coucher.

Il jeta de nouveau un regard à Lucy.

— Où est-elle ?

Il déchira sans répondre le papier métallisé entourant le col de la bouteille, puis défit le fil de fer. Le bouchon sauta avec bruit, et il versa le Champagne comme il servait la bière, penchant les verres très bas pour éviter la mousse.

— Lucy, si tu allais chercher mon porte-documents, dans la cuisine ?

Elle quitta la pièce et il baissa la voix en me regardant :

— Je ne l'aurais pas apportée si j'avais su que Lucy serait là.

— Elle est adulte. Bon sang, Marino, c'est un agent du FBI !

— Ouais, et vous savez aussi très bien que de temps en temps, elle pète les plombs. Elle a pas besoin de voir des trucs comme ça, qui vous donnent froid dans le dos. Moi, je l'ai lu parce qu'il le fallait, et je peux vous assurer que ça m'a flanqué la chair de poule. À tel point que j'ai eu des envies d'aller à l'église, et ça, vous m'avez jamais entendu dire une chose pareille, non ? dit-il, l'air tendu.

C'était exact, et je n'en fus effectivement que plus troublée. Lucy avait eu des périodes difficiles qui m'avaient sérieusement inquiétée. Elle s'était déjà montrée instable et encline à l'autodestruction.

— La protéger ne me revient pas de droit, remarquai-je au moment où elle rentrait dans la pièce.

— J'espère que ce n'est pas de moi que vous parlez, dit-elle en tendant son porte-documents à Marino.

— Si, c'est de toi, parce que je trouve que tu ne devrais pas voir ça, rétorqua-t-il en actionnant les serrures.

Elle me regarda avec calme.

— C'est ton enquête. Il se trouve qu'elle m'intéresse et que j'aimerais vous apporter mon aide, aussi minime soit-elle, mais si tu y tiens, je peux sortir.

Ce fut curieusement une des décisions les plus difficiles que j'aie jamais eues à prendre. Lui permettre d'examiner une pièce à conviction dont je voulais en même temps lui épargner la vue pour la protéger constituait de ma part une reconnaissance de ses compétences professionnelles.

Comme une âme en détresse, le vent faisait trembler les vitres et gémissait en tournoyant autour du toit. Je me poussai sur le canapé.

— Assieds-toi à côté de moi. Nous allons regarder ça ensemble.

La bible de la Nouvelle Sion s'intitulait en fait *Livre de Hand*. Dieu lui-même avait apparemment inspiré son auteur, qui, en toute modestie, avait baptisé le manuscrit de son propre nom. Écrit en style Renaissance, sur du papier parchemin, il était relié d'un cuir repoussé noir éraflé et taché, sur lequel était gravé un nom qui m'était inconnu. Serrées l'une contre l'autre, Lucy et moi le parcourûmes durant plus d'une heure. Marino, dont l'excitation était aussi tangible que la lueur vacillante du feu, allait chercher du bois et fumait sans discontinuer tout en tournicotant dans la maison.

À l'image de la Bible chrétienne, la substance du manuscrit était exprimée par l'intermédiaire de paraboles, de proverbes et de prophéties, ce qui rendait le texte plus explicite et plus humain. Ses pages étaient truffées de personnages et d'images qui pénétraient au plus profond de la conscience, et sa lecture en était d'autant plus pénible, entre autres raisons. Le Livre, ainsi que nous en vîmes à le désigner en ce début d'année, s'ingéniait à montrer avec un luxe de détails comment mettre à mort, mutiler, terrifier, décerveler et torturer. Je frémis à la lecture du paragraphe explicite sur la nécessité des pogroms, illustrations à l'appui.

Cette violence m'évoqua l'Inquisition, et d'ailleurs il y était expliqué que la mission des disciples de la Nouvelle Sion consistait à procéder à une nouvelle Inquisition, si l'on peut dire.

*L'heure est venue où les pécheurs doivent être expulsés de notre sein, disait Hand, et nous devons pour ce faire nous montrer aussi visibles et bruyants que le choc des cymbales. Il nous faut sentir leur sang dégénéré rafraîchir notre peau nue, tandis que nous nous vautrons dans leur anéantissement. Nous devons suivre l'Élu dans toute sa gloire, et si nécessaire jusqu'à la mort.*

Je découvris d'autres prophéties apocalyptiques et d'autres runes, déchiffrai attentivement d'étranges discours sur les énergies et la fusion qu'on pouvait utiliser pour modifier l'équilibre de la terre. Lorsque j'atteignis la fin du Livre, une terrible obscurité parut s'être abattue sur moi et le cottage tout entier. La pensée qu'il existait au milieu de nous des gens capables de tels délires me rendait malade et me donnait le sentiment d'être souillée.

Ce fut Lucy qui brisa le silence qui régnait depuis plus d'une heure.

— Le Livre parle de l'Élu et de loyauté envers lui. S'agit-il d'une personne, ou bien d'une sorte de divinité ?

— C'est Hand, qui se prend probablement pour le foutu Christ, dit Marino en resservant du Champagne. (Il me regarda.) Vous vous souvenez quand on l'a vu au tribunal ?

— Voilà quelque chose que je ne suis pas près d'oublier.

— Hand est arrivé accompagné de toute sa cour, y compris un avocat de Washington avec une grosse montre de gousset en or et une canne à pommeau d'argent, raconta-t-il à Lucy. Il se pavanait dans un costume de grand couturier, ses longs cheveux blonds noués en queue de cheval, et devant le tribunal il y avait un tas de bonnes femmes qui attendaient pour l'entrevoir, comme si c'était le chanteur Michael Bolton, ou une star comme ça.

— Pour quelle raison se trouvait-il là ? me demanda Lucy.

— Il avait déposé une requête en divulgation, que l'attorney général lui avait refusée, aussi l'affaire avait-elle atterri devant un juge.

— Que voulait-il ?

— En deux mots, il essayait de m'obliger à rendre public le rapport de décès du sénateur Len Cooper.

— Pourquoi ?

— Il prétendait que l'ancien sénateur avait été empoisonné par des adversaires politiques. En fait, Cooper était mort d'une hémorragie aiguë survenue au niveau d'une tumeur cérébrale. Le juge n'a rien accordé à Hand.

— Je suppose qu'il ne te porte pas dans son cœur, remarqua-t-elle.

— Probablement pas.

Je regardai le Livre sur la table, et demandai à Marino :

— Ce nom sur la couverture, Dwain Shapiro. Vous savez qui c'est ?

— J'allais y arriver. Il a vécu dans la retraite de la Nouvelle Sion à Suffolk jusqu'à l'automne dernier, où il a pris la poudre d'escampette. Un mois plus tard, il s'est fait tuer lors d'un vol de voiture dans le Maryland. Voilà tout ce qu'on a pu tirer des fichiers informatiques.

Nous demeurâmes un moment silencieux. J'éprouvais le sentiment que les fenêtres obscures étaient comme de grands yeux carrés qui nous observaient.

Je finis par demander :

— Il y avait des suspects, ou des témoins ?

— Pas qu'on sache.

— Comment Eddings a-t-il mis la main sur la bible de Shapiro ? interrogea Lucy.

— Apparemment, c'est la question à vingt mille dollars. Peut-être Eddings l'a-t-il un jour rencontré, peut-être a-t-il parlé à sa famille. Ce truc n'est pas une photocopie. Au début, il est bien dit que son propriétaire ne doit jamais laisser tomber le Livre entre d'autres mains, et que si on est pris avec le Livre de quelqu'un d'autre, on est cuit.

— C'est à peu près ce qui est arrivé à Eddings, remarqua Lucy.

J'aurais donné beaucoup pour pouvoir nous débarrasser de ce Livre et le jeter dans le feu.

— Je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça du tout.

Lucy me regarda avec curiosité :

— Tu n'es pas en train de te laisser gagner par la superstition, non ?

— Ces gens frayent avec le mal. J'estime que le mal existe sur terre, et qu'il ne doit pas être pris à la légère. Où exactement avez-vous découvert cet affreux bouquin ? demandai-je à Marino.

— Sous son lit.

— Vous plaisantez !

— Pas le moins du monde.

— Et nous sommes certains qu'Eddings vivait seul ?

— On le dirait bien.

— Et sa famille ?

— Le père est mort, il a un frère dans le Maine, et sa mère vit à Richmond. Tout près de chez vous, d'ailleurs.

— Vous lui avez parlé ?

— Je suis allé lui apprendre la nouvelle, et lui demander si nous pouvions procéder à une fouille plus approfondie de l'appartement de son fils, ce que nous ferons demain. Ou plutôt aujourd'hui, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à sa montre.

Lucy se leva et alla s'installer devant la cheminée, un coude sur le genou et le menton appuyé sur sa main. Les braises flamboyaient derrière elle dans un épais lit de cendres.

— Comment êtes-vous sûr que cette bible vient bien de la Nouvelle Sion ? Vous savez qu'elle appartenait à Shapiro, mais c'est tout. Pourquoi êtes-vous certain que c'est là qu'il l'a eue ?

— Jusqu'à il y a trois mois à peine, Shapiro était un disciple de la Nouvelle Sion. D'après ce que j'en sais, Hand n'est pas très compréhensif à l'égard de ceux qui veulent le quitter. Je vais te poser une question : combien d'ex-disciples de la Nouvelle Sion connais-tu ?

Lucy fut incapable de répondre. Moi aussi, d'ailleurs.

— Voilà au moins dix ans qu'il a fondé cette communauté. Et on n'aurait jamais entendu parler de gens qui soient partis ? Bordel, comment on peut savoir qu'il a enterré personne, là-bas dans sa ferme ?

— Comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de lui ? insista Lucy.

Marino se leva pour nous resservir du Champagne.

— Parce qu'il ne fait pas partie des matières qu'on enseigne au MIT ou à l'université de Virginie.



## 5

J'étais allongée dans mon lit et regardais, par la fenêtre, le jardin de Mant. L'aube se levait. La couche de neige était épaisse, et s'était amoncelée sur le haut du mur. Plus loin, après la dune, le soleil lustrait la surface de la mer. Je fermai les yeux durant quelques instants et songeai à Benton Wesley. Je me demandai ce qu'il dirait de l'endroit où je vivais maintenant, et les paroles que nous échangerions lorsque nous nous verrions un peu plus tard dans la journée. Nous ne nous étions pas parlé depuis la deuxième semaine de décembre, après que nous eûmes décidé de mettre un terme à notre relation.

Je me tournai sur le côté et tirai les couvertures jusqu'à mes oreilles. J'entendis un pas feutré. Puis Lucy se percha au bord de mon lit.

— Bonjour, ma nièce préférée, marmonnai-je.

Comme à l'accoutumée, elle répondit :

— Je suis ta seule nièce, et comment savais-tu que c'était moi ?

— Il y avait intérêt à ce que ce soit toi. Si cela avait été quelqu'un d'autre, il aurait pu être blessé.

— Je t'ai apporté du café.

— Tu es un ange.

— Pour citer Marino : « Ouais ! » C'est ce que tout le monde dit de moi.

— J'essayais simplement d'être gentille, ajoutai-je en bâillant.

Elle se pencha pour me prendre dans ses bras et je sentis les effluves du savon anglais que j'avais mis dans sa salle de bains. Je sentis sa force et sa fermeté, et je me trouvai vieille.

Me tournant sur le dos, je plaçai mes mains sous ma tête et déclarai :

— Je ne me sens vraiment pas en forme, comparée à toi.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Vêtue d'un de mes grands pyjamas en flanelle, elle avait l'air déconcerté.

— Parce que je crois que je ne pourrais même plus parcourir le terrible parcours d'obstacles de l'Académie du FBI, expliquai-je.

— Tu sais, personne n'a jamais prétendu que c'était facile.

— Ça l'est pour toi.

Elle hésita :

— Eh bien, ça l'est maintenant. Mais ce n'est pas comme si tu devais t'entraîner avec le HRT.

— Merci, mon Dieu.

Elle conserva le silence quelques instants puis ajouta avec un soupir :

— Tu sais, d'abord cela m'a vraiment emmerdée que l'Académie décide de me renvoyer à l'université de Virginie pour un mois. Mais, finalement, je me demande si ce n'est pas un soulagement. Je peux travailler au labo, rouler à bicyclette et faire mon jogging autour du campus comme un individu normal.

Lucy n'était pas « un individu normal », et elle ne le serait jamais. J'en étais arrivée à la triste conclusion que les gens qui possédaient un QI aussi élevé que le sien étaient aussi différents des autres que les handicapés mentaux. Son regard était tourné vers la fenêtre, et la neige commençait à briller. Sa chevelure prenait la couleur de l'or rose dans la timide lumière du matin, et j'étais sidérée de posséder un lien de parenté avec quelqu'un d'aussi beau.

— Et puis, c'est peut-être également un soulagement de ne pas être dans les parages de Quantico en ce moment.

Elle s'interrompt. Lorsqu'elle se tourna vers moi, son visage était très sérieux.

— Tante Kay, il faut que je te dise quelque chose. Je crois bien que tu ne vas pas trop aimer ça. Et puis, peut-être que ce serait plus simple si je ne disais rien. Je t'en aurais parlé hier, si Marino n'avait pas été avec nous.

Je me crispai instantanément :

— Je t'écoute.

Au bout de quelques instants de silence, elle reprit :

— Je crois que tu devrais savoir, surtout que tu risques de rencontrer Wesley aujourd'hui. Il court une rumeur au Bureau. Lui et sa femme Connie se seraient séparés.

Je fus incapable de dire un mot.

— Bien sûr, je ne peux pas être certaine que c'est exact, poursuivit-elle, mais j'ai entendu ce qui se disait et ça te concerne en partie.

— Et pour quelle raison serais-je concernée ? répliquai-je un peu trop rapidement.

Le regard de ma nièce croisa le mien :

— Oh, je t'en prie. Les soupçons ont commencé quand vous vous êtes mis à travailler ensemble sur tellement d'enquêtes. Certains agents pensent même que c'est la raison principale pour laquelle tu as accepté d'être consultante pour le Bureau. Pour être avec lui, voyager avec lui, tu vois, quoi.

— C'est un mensonge flagrant, répondis-je d'un ton furieux en me levant. J'ai accepté d'être leur consultante en médecine légale parce que le directeur l'a demandé à Wesley qui, à son tour, me l'a demandé, et pas l'inverse. Je les assiste pour certaines enquêtes, c'est un service que je rends au FBI et...

— Tante Kay, tu n'as pas à te défendre.

Mais je n'avais pas envie de me calmer :

— Que quelqu'un puisse prétendre une chose pareille est parfaitement scandaleux ! Je n'ai jamais toléré qu'une de mes amitiés interfère avec mon intégrité professionnelle.

Lucy se tut puis reprit la parole :

— Nous ne sommes pas en train d'évoquer une simple amitié.

— Benton et moi sommes très bons amis.

— Vous êtes davantage que de simples amis.

— Non, pas en ce moment. Et, de surcroît, cela ne te concerne pas.

Elle se leva, exaspérée :

— C'est injuste que tu sois en colère contre moi.

Elle me fixa mais je restai muette parce que j'étais au bord des larmes.

— Tout ce que j'ai fait, c'est te rapporter ce que l'on dit afin que tu ne l'apprennes pas de quelqu'un d'autre.

Je ne dis toujours rien et elle se dirigea vers la porte.

Je lui pris la main :

— Je ne suis pas en colère contre toi, Lucy. Mais essaie de me comprendre. C'est normal que je réagisse quand j'entends ce genre de choses. Je suis sûre que tu aurais fait pareil.

Elle se dégagea :

— Et qu'est-ce qui te fait croire que je n'ai pas réagi lorsqu'on me l'a dit ?

Je la regardai quitter ma chambre, anéantie, songeant que Lucy était l'individu le plus difficile que je connaisse. Nous nous étions bagarrées toute notre vie. Jamais elle ne fléchissait, du moins pas avant que je n'aie suffisamment souffert selon elle, pas avant qu'elle n'ait eu la mesure de mon affection pour elle. Je posai fermement les pieds par terre en me disant que c'était trop injuste.

Me passant la main dans les cheveux, je me persuadai qu'il fallait que je me lève et que j'affronte cette journée. J'avais l'esprit sombre, obscurci par des rêves maintenant indéfinis mais dont je sentais qu'ils avaient dû être étranges. Il me semblait avoir rêvé d'eau et de gens cruels, et j'étais inefficace, j'avais peur. Une fois dans la salle de bains, je pris une douche, décrochai le peignoir pendu au crochet fixé derrière la porte et découvris mes chaussons. Marino et ma nièce étaient déjà habillés et attablés lorsque j'entrai dans la cuisine.

— Bonjour, lançai-je comme si je n'avais pas encore vu Lucy.

Marino avait l'air de ne pas avoir fermé l'œil de la nuit, et il était d'exécrable humeur :

— Ouais, ça on peut dire qu'il est bon.

Je tirai une chaise et m'attablai avec eux. Le soleil était enfin haut, et la neige semblait en feu.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je, sentant mes nerfs se tendre davantage.

— Vous vous souvenez de ces empreintes de pas vers le mur, la nuit dernière ?

Le visage de Marino était cramoisi.

— Oui, bien sûr.

— Ben maintenant, y en a encore plus. (Il reposa sa tasse de café.) Seulement maintenant, elles sont à proximité de nos voitures, et c'est des semelles Vibram de bottes normales qui les ont laissées. Et devinez quoi, Doc... ?

J'étais déjà inquiète à la pensée de ce qu'il allait m'annoncer.

— ... Ben aucun de nous ne sortira d'ici aujourd'hui, du moins pas avant qu'un camion de remorquage ne vienne.

Je restai muette.

Lucy déclara, impassible :

— Quelqu'un a crevé nos pneus. Tous nos foutus pneus ! J'ai l'impression qu'on s'est servi d'une lame large. Comme un grand couteau, ou une machette.

— La morale de l'histoire, c'est que c'est sûrement pas un voisin ou un plongeur perdu qu'est venu ici, poursuivit Marino. Moi, je pense plutôt qu'on a affaire à quelqu'un qui avait une mission. Et puis, il a eu la trouille et il est parti pour revenir plus tard, ou alors c'est quelqu'un d'autre qui est revenu à sa place.

Je me levai pour me servir du café :

— Combien de temps faudra-t-il pour réparer nos voitures ?

— Aujourd'hui ? Je pense pas que ça soit possible que votre bagnole ou celle de Lucy soit réparée aujourd'hui.

— Il le faut, Marino, déclarai-je prosaïquement. Nous devons sortir. Nous devons aller visiter l'appartement d'Eddings. En plus, je n'ai pas l'impression que cet endroit soit très sûr.

— Je dirais que c'est une juste estimation de la situation, ajouta Lucy.

Je m'approchai de la fenêtre située au-dessus de l'évier pour voir distinctement nos voitures, dont les pneus semblaient former des flaques de caoutchouc sur la neige.

— Les entailles ont été faites le long des flancs, et pas sur la semelle, ce qui veut dire que les pneus sont irréparables, précisa Marino.

— Et alors, qu'allons-nous faire ? demandai-je.

— La police de Richmond a des accords de réciprocité avec d'autres départements. J'ai déjà parlé à la police de Virginia Beach. Ils vont arriver.

La voiture de Marino avait besoin de jantes et de pneus spéciaux conçus pour les véhicules de police, alors que la mienne et celle de Lucy avaient besoin de pneus standard puisqu'il s'agissait de nos voitures personnelles. Je le lui signalai.

— Y a un camion de remorquage qui arrive pour vous, dit-il en se rasseyant. Il devrait être là dans quelques heures. Ils chargeront votre Mercedes et le tas de merde de Lucy pour les conduire jusqu'au Bell Tire Service de Virginia Beach Boulevard.

— Ce n'est pas un tas de merde, rétorqua Lucy.

— Bordel, mais pourquoi t'as acheté une bagnole qui a la même couleur que la merde de perroquet ? C'est tes racines de Miami qui remontent à la surface ou quoi ?

— Non, c'est mon budget qui remonte à la surface. Je l'ai eue pour neuf cents dollars.

— Et que fait-on en attendant ? m'enquis-je. Vous savez bien que les choses n'iront pas très vite. C'est le Jour de l'An.

— Ouais, vous avez raison, Doc. Ben, c'est simple, si vous allez à Richmond, vous montez avec moi.

Je n'avais pas envie de discuter :

— Bien. En ce cas, nous n'avons qu'à préparer le maximum de choses pour pouvoir ensuite partir au plus vite.

— On commence par vos bagages, me dit-il. A mon avis, vous feriez mieux de vous tirer définitivement d'ici.

— Je ne peux pas. Je n'ai pas d'autre choix que de rester ici jusqu'au retour de Londres du docteur Mant.

Et pourtant, je fis mes valises comme si j'avais l'intention de partir pour ne jamais revenir de ma vie dans ce cottage. Ensuite, nous entreprîmes une enquête scientifique avec les moyens du bord, la lacération de pneus étant considérée comme un délit. De plus, nous savions que la police locale ne serait pas particulièrement enthousiasmée par notre affaire. N'ayant pas l'équipement adéquat pour couler des moules des empreintes, nous nous contentâmes de photographier les marques de pas qui entouraient nos voitures afin de pouvoir retrouver leurs dimensions. Cependant, je soupçonnais fort que la seule chose que nous en tirerions serait que le suspect était de grande taille

et portait des bottes ou des chaussures banales avec des semelles irrégulières ornées à la cambrure du logo Vibram.

Lorsqu'un jeune policier du nom de Sanders arriva plus tard dans la matinée avec un camion de remorquage rouge, je pris deux pneus déchiquetés pour les ranger dans le coffre de la voiture de Marino. Je contemplai durant quelque temps ces hommes en combinaison de travail et vestes isolantes manœuvrer des crics à toute vitesse alors que le treuil maintenait en l'air le capot de la Ford de Marino, dont on avait l'impression qu'elle allait s'envoler. L'officier Sanders, qui appartenait à la police de Virginia Beach, me demanda s'il était possible qu'il existe un lien entre mon titre de médecin expert général et ce que l'on avait fait à nos voitures. Je lui répondis que je ne le pensais pas.

— Ce cottage appartient à mon médecin assistant chef, continuai-je d'expliquer. Le docteur Philip Mant. Il se trouve à Londres en ce moment et devrait y rester un mois environ. Je le remplace, c'est tout.

— Et personne ne sait que vous êtes ici, insista Sanders, qui n'était pas idiot.

— Quelques personnes doivent être au courant, puisque je réponds aux appels destinés au docteur Mant.

Prenant des notes, Sanders demanda :

— Donc, vous ne croyez pas qu'il existe une relation entre ce qui vient de se produire et vous ou votre travail, madame ?

— Disons que je n'ai, à l'heure actuelle, aucun indice qui puisse me le faire croire, répliquai-je. En réalité, nous ne sommes même pas sûrs que le coupable ne soit pas un gosse qui voulait frimer pendant le réveillon.

Sanders ne détachait pas son regard de Lucy, qui parlait à Marino à côté de nos voitures :

— Et qui est cette personne ?

— Ma nièce. Elle fait partie du FBI, répondis-je, et j'épelai son nom.

Il alla lui parler, et j'en profitai pour effectuer un dernier voyage dans la maison. J'entrai par la porte de devant. L'air avait été réchauffé par la lumière solaire qui flamboyait au travers des carreaux, décolorant les meubles, et je percevais

encore les effluves d'ail de notre repas de la veille. Une fois dans ma chambre, je jetai un dernier regard circulaire, ouvrant les tiroirs et examinant les vêtements suspendus dans la penderie. Ma désillusion m'attristait. J'avais cru, au début, que j'apprécierais mon séjour ici.

Un fois redescendue, je vérifiai la chambre dans laquelle Lucy avait dormi, puis me dirigeai vers le salon où nous avions lu le *Livre de Hand* jusqu'au petit matin. Ce souvenir me perturba, comme mes rêves, et j'en eus la chair de poule. La peur électrisa mon sang, et soudain il me fut impossible de rester une seconde de plus dans la petite maison simple de mon collègue. Je me précipitai vers la sortie et fonçai vers le jardin. La lumière du soleil me rassura. Je contemplai l'océan, et soudain le mur m'intéressa à nouveau.

Je m'en rapprochai, la neige s'accumulant sur le dessus de mes bottes. Les empreintes de la nuit dernière avaient disparu. L'intrus, celui dont Lucy avait aperçu la torche allumée, était passé par-dessus le mur pour disparaître rapidement. Mais il était sans doute revenu un peu plus tard, lui ou quelqu'un d'autre, parce que les empreintes que nous avions découvertes autour de nos voitures avaient été laissées après que la neige avait cessé de tomber et elles n'avaient pas été faites par des bottes de plongée ou des chaussures de surf. Je jetai un œil par-dessus le mur et, plus loin, de l'autre côté de la dune, en direction de la grande plage. La neige avait formé des congères de sucre glace dont sortaient des tiges d'avoine de mer qui ressemblaient à des plumes déchiquetées. La surface de la mer bleu sombre était ridée et je ne vis trace de personne sur le rivage, aussi loin que portait mon regard.

Je demeurai ainsi, à fixer le lointain, durant un long moment, totalement absorbée dans mes pensées et mes soucis. Me retournant pour rentrer, je fus sidérée de découvrir le détective Roche devant moi, si proche qu'il aurait pu me saisir.

— Mon Dieu, sursautai-je. À l'avenir, ne vous approchez pas furtivement de cette façon.

— J'ai marché dans vos pas. C'est pour cette raison que vous ne m'avez pas entendu approcher.

Il mâchait du chewing-gum, les mains enfoncées dans les poches de sa veste en cuir.

— Je sais être silencieux quand j'en ai envie.

Je le fixai, mon animosité envers lui s'intensifiant. Il portait un pantalon de couleur sombre et des bottes ; je ne pouvais distinguer ses yeux dissimulés par des lunettes d'aviateur. Mais cela n'avait pas d'importance. Je savais quel genre d'homme était le détective Roche. Je connaissais très bien ce type d'individus.

— J'ai entendu dire que vos voitures avaient été vandalisées, et je suis venu voir si je pouvais vous aider.

— J'ignorais que nous avions appelé la police de Chesapeake, répliquai-je.

— La police de Virginia Beach et celle de Chesapeake ont une fréquence d'entraide. C'est comme cela que j'ai appris vos ennuis. Je dois vous avouer que la première chose qui me vient à l'esprit c'est qu'il pourrait y avoir une relation.

— Une relation avec quoi ?

— Notre enquête.

Il se rapprocha encore avant de poursuivre :

— J'ai l'impression que quelqu'un s'est vraiment acharné sur vos voitures. Ça ressemble à une mise en garde. Comme si quelqu'un pensait que vous mettez votre nez dans des affaires qui ne vous concernent pas, vous voyez ?

Mon regard descendit vers ses pieds, ses bottes en Gore-Tex lacées de cuir, couleur foie, et je distinguai l'empreinte de ses semelles sur la neige. Roche avait de grands pieds, de grandes mains et des semelles en Vibram. Mon regard se leva à nouveau vers ce visage qui aurait été beau s'il n'avait abrité un esprit tellement mesquin et méchant. Je ne dis rien durant quelques secondes, mais lorsque je parlai enfin ce fut d'une façon très directe :

— Vous me faites beaucoup penser au capitaine Green. Alors dites-moi : me menacez-vous également ?

— Je faisais juste une remarque.

Il se rapprocha encore plus et j'étais maintenant acculée au mur. La neige accumulée sur le mur fondait et dégoulinait dans le col de mon manteau. Mon sang s'affolait.

— A ce propos, poursuivit-il en continuant d'avancer doucement sur moi, y a-t-il du nouveau dans notre enquête ?

— Reculez, s'il vous plaît.

— Je ne suis pas sûr que vous me disiez tout. Je crois que vous avez une idée assez claire de ce qui est arrivé à Ted Eddings et que vous gardez les informations pour vous.

— Je n'ai pas l'intention de discuter de l'enquête Eddings ni d'aucune autre en ce moment.

— Ah, vous voyez ? Ça me met dans une position très désagréable parce que je dois des réponses à certaines personnes.

Je n'en crus pas mes yeux lorsqu'il posa la main sur mon épaule avant de poursuivre :

— Je sais que vous ne voudriez pas me causer d'ennuis.

— Ne me touchez pas, lançai-je d'un ton menaçant. Arrêtez immédiatement.

— Moi, je crois que l'on devrait se voir pour régler notre problème de communication...

Il ne retira pas sa main de mon épaule.

— ... Peut-être qu'on pourrait aller dîner dans un endroit calme et relax. Vous aimez les fruits de mer ? Je connais un petit coin très discret vers le Sound.

Je gardai le silence tout en me demandant si je n'allais pas le frapper au niveau du larynx.

— Ne soyez pas timide, reprit-il, faites-moi confiance. Tout va bien. Ici, ce n'est pas la capitale des États confédérés avec tous ces vieux snobs ringards comme ceux que vous avez à Richmond. Ici, notre devise c'est : « Vivre et laisser vivre. » Vous voyez ce que je veux dire ?

Je tentai de me dégager, mais il me saisit le bras.

— Je vous parle, dit-il d'un ton qui devenait mauvais. On ne se tire pas quand je parle.

— Lâchez-moi, exigeai-je.

Je tentai de dégager mon bras d'une torsion, mais il était étonnamment fort.

— Vous pouvez avoir tous les diplômes que vous voulez, vous n'êtes pas de taille contre moi, lâcha-t-il dans un souffle, et son haleine sentait la menthe.

Je fixai les verres de ses Ray-ban.

— Enlevez vos mains, tout de suite, dis-je d'une voix forte et cinglante. Tout de suite ! criai-je comme si j'avais l'intention de l'abattre.

Roche me lâcha brusquement et je m'éloignai d'un pas lourd et résolu dans la neige. J'avais l'impression que mon cœur allait s'échapper de ma poitrine. Je m'arrêtai lorsque je parvins devant la maison, essoufflée et sidérée.

— Il y a des empreintes dans le jardin qu'il faut photographier, lançai-je à la cantonade. Celles du détective Roche. Il y était à l'instant. Et je veux que l'on sorte toutes mes affaires de la maison.

— Bordel, mais qu'est-ce que vous voulez dire : « Il était là-bas à l'instant » ? demanda Marino.

— Nous avons eu une conversation.

— Mais bordel, comment il est arrivé dans le jardin sans qu'on le voie ?

Mon regard balaya la rue, mais je n'y vis aucune voiture susceptible d'appartenir à Roche.

— J'ignore comment il a pu pénétrer dans le jardin, répondis-je. Je suppose qu'il est passé par le jardin de quelqu'un d'autre, ou alors qu'il est venu par la plage.

Lucy me regarda, perplexe :

— Tu ne reviendras pas ici ? Pas du tout ? demanda-t-elle.

— Non. Je ne reviendrai jamais ici, du moins si je le peux.

Elle m'aida à rassembler le reste de mes affaires et je ne leur racontai ce qui s'était passé dans le jardin qu'une fois installée dans la voiture de Marino. Nous roulions à toute vitesse sur l'autoroute West 64, en direction de Richmond.

— Merde ! s'exclama-t-il. Ce putain de connard s'en est pris à vous. Putain de merde, et pourquoi vous avez pas crié ?

— Je crois que sa mission était de me harceler pour le compte de quelqu'un d'autre.

— Je me fous de sa mission ! Il s'en est quand même pris à vous. Il faut que vous demandiez un mandat.

— S'en prendre à quelqu'un n'est pas un crime, dis-je.

— Il vous a agrippée.

— Et alors ? Je vais demander son arrestation parce qu'il m'a agrippée par le bras ?

— Il aurait rien dû agripper du tout.

Marino conduisait, furieux. Il poursuivit :

— Vous lui avez dit de vous lâcher et il n'a pas voulu. Ça peut être considéré comme une tentative d'enlèvement. C'est, pour le moins, une agression. Merde, y a vraiment quelque chose qui tourne pas rond.

Lucy, assise sur le siège avant, jouait avec le scanner parce qu'elle était incapable de rester sans rien faire. Elle déclara :

— Il faut que tu le signales à la police des polices. Eh, Pete, le bruit de fond n'est pas bon. Et on n'entend rien sur la fréquence trois. C'est le poste du troisième district, non ?

— Et tu t'attendais à quoi alors qu'on est pratiquement à côté de Williamsburg ? Qu'est-ce que tu crois ? Que j'ai un équipement de flic militaire ?

— Non, mais si vous voulez en contacter un, je peux probablement vous arranger ça.

— Je suis sûr que t'arriverais à nous capter cette saloperie de navette spatiale, déclara-t-il d'un ton irrité.

— Si tu peux vraiment faire cela, arrange-toi pour m'y faire expédier, dis-je.

## 6

Nous atteignîmes Richmond à deux heures et demie. Un vigile souleva une barrière et nous laissa pénétrer dans le quartier résidentiel protégé où j'avais très récemment emménagé. Il n'avait pas neigé ici, ce qui était caractéristique de cette région de Virginie. Cependant, l'eau dégoulinait des arbres à profusion, car avant que la température ne remonte, la pluie s'était transformée en givre durant la nuit.

A l'écart de la rue, ma maison de pierre était située sur un promontoire surplombant un coude rocailleux de la James River, et le terrain boisé était entouré d'une grille de fer forgé infranchissable par les enfants du voisinage. Je ne connaissais personne alentour, et n'avais aucune intention de remédier à cet état de fait.

Quand, pour la première fois de ma vie, j'avais décidé de me faire construire une maison, je ne m'étais pas attendue à rencontrer des problèmes. Pourtant, qu'il s'agisse du toit d'ardoises, des pavés de brique ou de la couleur de ma porte d'entrée, il semblait que tout le monde ait eu une critique à formuler. Lorsque nous avons atteint le point où les coups de téléphone exaspérés de mon entrepreneur venaient me déranger à la morgue, j'avais menacé d'attaquer en justice l'Association des riverains. Inutile de préciser que les invitations aux réceptions du coin avaient, jusque-là, été rares.

En sortant de la voiture, ma nièce déclara d'un ton pince-sans-rire :

— Je suis sûre que tes voisins vont être ravis que tu sois de retour.

— Oh, ils ne doivent plus faire très attention à moi, dis-je en cherchant mes clefs.

— Foutaises, intervint Marino. Vous êtes la seule personne de leur connaissance qui passe ses journées à découper des cadavres en morceaux. Tout le temps que vous êtes chez vous,

ils sont probablement collés à leurs carreaux. Putain, je parie que les vigiles à l'entrée les appellent tous les uns après les autres pour les prévenir à la seconde où vous arrivez.

— Merci bien, dis-je en déverrouillant la porte. Moi qui commençais tout juste à me faire à cet endroit.

L'alarme m'avertit en bourdonnant que j'avais intérêt à composer le code approprié le plus vite possible. J'examinai les lieux comme je le faisais toujours, car ma maison m'était encore étrangère. J'avais toujours peur que le toit ne fuie, que le plâtre ne dégringole, qu'une catastrophe ne se produise, et quand tout allait bien je profitais de mon œuvre avec un plaisir intense. Il s'agissait d'une maison à un étage, très ouverte sur l'extérieur. Chaque fenêtre avait été étudiée pour absorber le moindre photon. Le salon n'était qu'un mur de verre qui embrassait des kilomètres de la James River. À la fin de la journée, je voyais le soleil se coucher, au-dessus des arbres de la rive.

Un bureau qui, pour la première fois, était suffisamment grand pour que je puisse y travailler jouxtait ma chambre. J'y trouvai quatre fax.

— Rien d'important ? demanda Lucy qui m'avait suivie tandis que Marino rentrait les sacs et les boîtes.

Je les lui tendis.

— Ils émanent tous de ta mère, en fait.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi m'enverrait-elle des fax ?

— Je ne lui ai jamais dit que j'assurais un remplacement à Sandbridge. Et toi ?

— Non plus. Grand-mère doit savoir où tu es, non ?

— Bien entendu. Mais ma mère et la tienne ont l'air de ne jamais bien saisir les choses. Tout va bien ? demandai-je en jetant un coup d'œil à ce qu'elle lisait.

— Elle est tellement bizarre. Tu sais, je lui ai installé un modem et un cédérom sur son ordinateur, et je lui ai montré comment s'en servir. Erreur fatale. Maintenant, elle m'inonde de questions. Chacun de ces fax est une question sur l'informatique.

Elle parcourut les papiers avec irritation.

Dorothy, la mère de Lucy, m'agaçait également. C'était ma sœur, mon unique sœur, et elle n'était même pas capable de souhaiter la bonne année à sa fille unique.

— Elle les a envoyés aujourd'hui, continua ma nièce. C'est les vacances, et elle écrit encore un de ses bouquins pour enfants complètement siphonnés.

— Soyons justes, ses livres ne sont pas siphonnés.

— Ouais, tu parles. Je ne sais pas où elle va faire ses recherches, mais en tout cas ce n'est pas à l'endroit où j'ai été élevée.

— J'aimerais tant que vous ne soyez pas tout le temps à couteaux tirés...

Depuis la naissance de Lucy, j'avais passé ma vie à lui seriner cette remarque.

— Il faudra bien qu'un jour tu affrontes tes problèmes avec ta mère, continuai-je. Surtout lorsqu'elle mourra.

— Tu penses toujours à la mort.

— Parce que je la connais, et qu'elle est l'autre versant de la vie. Tu ne peux pas l'ignorer, pas plus que tu ne peux ignorer la nuit. Tu seras obligée de faire face à Dorothy.

— Non.

Elle fit pivoter mon fauteuil de bureau en cuir, puis s'y assit en me regardant.

— C'est inutile. Elle ne comprend rien, et n'a jamais rien compris à ce que je suis.

Ce qui était probablement vrai.

— Tu peux te servir de mon ordinateur, lui dis-je.

— Je n'en ai que pour une minute.

— Marino viendra nous chercher à quatre heures.

— Je ne savais pas qu'il était parti.

— Pour très peu de temps.

Les touches du clavier résonnèrent tandis que je me rendais dans ma chambre. J'entrepris de défaire mes bagages et de planifier mes activités. J'avais besoin d'une voiture, et je me demandai s'il était nécessaire que j'en loue une. Je devais également changer de vêtements, mais je ne savais pas quoi mettre. Le fait que penser à Wesley me fasse hésiter sur ce que

j'allais porter m'ennuyait, et plus les minutes s'écoulaient plus j'éprouvais une véritable peur à l'idée de le voir.

Marino vint nous chercher à l'heure prévue. Il s'était débrouillé pour laver la voiture en cours de route et faire le plein. Nous descendîmes Monument Avenue vers l'est, jusqu'au quartier nommé « The Fan », où de magnifiques demeures bordaient des avenues historiques, et où les vieilles maisons regorgeaient d'étudiants. Arrivés à la statue de Robert E. Lee, nous coupâmes jusqu'à Grace Street. Ted Eddings avait vécu là, dans un duplex blanc à l'espagnole, où un drapeau rouge de Noël pendait au-dessus d'une véranda de bois abritant une balancelle. Le ruban jaune vif de la police s'étirait d'un pilier à l'autre dans une parodie morbide de cadeau de Noël, et l'inscription en grosses lettres noires dissuadait les curieux d'approcher.

Marino ouvrit la porte d'entrée.

— Étant donné les circonstances, je voulais personne à l'intérieur, et je ne savais pas qui d'autre avait la clef, expliqua-t-il. J'avais pas besoin d'un proprio fouineur qui décide de venir faire sa cochonnerie d'inventaire.

Je ne distinguai aucun signe de la présence de Wesley, et finis par penser qu'il n'allait pas se montrer quand retentit le grondement de sa BMW grise, qui se gara le long du trottoir. Je regardai l'antenne radio redescendre dans son logement lorsqu'il coupa le moteur.

— Si vous voulez y aller, je vais l'attendre, proposa Marino.

Lucy redescendit les marches.

— J'ai besoin de lui parler, déclara-t-elle.

— Je rentre, dis-je en enfilant des gants de coton, comme si Wesley m'était inconnu.

Je pénétrai dans le vestibule d'Eddings. Partout où je posai les yeux, sa présence me submergea. Je retrouvai sa méticulosité dans l'ameublement minimaliste, les parquets cirés et les tapis indiens, et sa chaleur dans le jaune vif des murs ornés d'audacieux monotypes. La fine couche de poussière qui s'était déposée avait été dérangée là où la police avait ouvert armoires et tiroirs. Bégonias, ficus, cyclamens et figuier grimpant paraissaient pleurer la perte de leur maître. Ne voyant

pas l'utilité de les laisser mourir, je cherchai du regard un arrosoir, en trouvai un que je remplis dans la buanderie, puis entrepris de m'occuper des plantes. Je n'entendis pas Benton entrer.

— Kay ? dit-il derrière moi d'une voix douce.

Je me retournai, et il lut sur mon visage un chagrin qui ne lui était pas destiné.

— Que faites-vous ? demanda-t-il tandis que je versais de l'eau dans un pot.

— Exactement ce que vous voyez.

Il demeura silencieux, tandis que nous nous regardions dans les yeux.

— Je le connaissais. Je connaissais Ted, dis-je. Pas très bien, mais mon personnel l'aimait beaucoup. Il m'a interviewée à plusieurs reprises et je respectais... enfin...

Je perdis le fil de mes pensées.

Wesley était mince, et ses traits n'en paraissaient que plus anguleux. Bien qu'il ne soit guère plus âgé que moi, ses cheveux étaient complètement blancs. Il paraissait épuisé, mais tous les gens que je connaissais étaient dans le même état. En revanche, il n'avait pas l'air déchiré. Il n'avait pas l'air malheureux d'être éloigné de sa femme, ou de moi d'ailleurs.

— Pete m'a raconté, pour vos voitures.

— C'est assez incroyable, non ? dis-je sans cesser d'arroser.

— Et le détective, aussi. Comment s'appelle-t-il ? Roche ? De toute façon, il faut que je parle à son chef. On se court après au téléphone, mais lorsque je finirai par l'avoir, il va m'entendre.

— Vous n'avez pas besoin d'intervenir.

— Mais ce sera avec plaisir.

— Je préférerais que vous vous absteniez.

— D'accord, acquiesça-t-il en levant les mains en signe de reddition.

Il examina la pièce du regard.

— Il avait de l'argent, et il était souvent absent.

— Mais quelqu'un prenait soin de ses plantes, répliquai-je.

— A quel rythme ? demanda-t-il en les regardant.

— Au moins une fois par semaine pour les plantes vertes, les autres, une fois de temps en temps, suivant la chaleur.

— Donc, celles-ci n'ont pas été arrosées depuis une semaine ?

— Au moins.

Lucy et Marino étaient entrés et s'affairaient dans le hall.

— Je vais voir la cuisine, ajoutai-je en posant l'arrosoir.

— Bonne idée.

La petite pièce n'avait sûrement pas été rénovée depuis les années soixante. Dans les placards, je trouvais de la vaisselle ancienne, des douzaines de boîtes de thon et de soupe en conserve, et des biscuits à apéritif du genre bretzels. Quant au réfrigérateur, il renfermait essentiellement de la bière. Cependant, une bouteille de Champagne Cristal Louis Roederer ornée d'un gros nœud rouge attira mon attention.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Wesley, qui regardait sous l'évier.

— Peut-être, répondis-je, le nez toujours plongé dans le réfrigérateur. Cette bouteille vous coûterait cent cinquante dollars dans un restaurant, peut-être cent vingt dans un magasin.

— On sait combien gagnait ce type ?

— Moi, je ne sais pas. Mais ce ne devait pas être énorme.

— Il y a beaucoup de détergent et de cirage là-dessous, mais c'est tout, déclara-t-il en se relevant.

Je retournai la bouteille et déchiffrai l'étiquette autocollante.

— Cent trente dollars, et elle n'a pas été achetée en ville. Il n'y a pas de magasin baptisé *The Wine Merchant* à Richmond, que je sache.

— C'est peut-être un cadeau, ce qui expliquerait le nœud.

— Et à Washington ?

— Je ne sais pas. Je n'achète pas beaucoup de vin à Washington, ces temps-ci.

Je refermai la porte du réfrigérateur avec une secrète satisfaction, car lui et moi avions souvent dégusté du vin ensemble. Nous aimions choisir une bonne bouteille pour la savourer serrés l'un contre l'autre sur le canapé ou au lit.

— Il ne faisait pas beaucoup de courses, remarquai-je. Il n'avait pas l'air de manger chez lui.

— Je dirais même qu'il avait à peine l'air de vivre ici.

Il m'était presque insupportable de sentir la proximité de Wesley. Son eau de toilette évoquait discrètement le bois et la cannelle, et lorsqu'il m'arrivait d'en respirer les effluves, où que ce soit, je me laissais surprendre, comme à cet instant.

Il marqua un arrêt sur le pas de la porte.

— Ça va ? demanda-t-il en prenant le ton qui n'était destiné qu'à moi seule.

— Non. Tout ça est affreux, répondis-je en fermant un peu trop violemment une porte de placard.

— Nous devons examiner de près sa situation financière, dit-il une fois dans le couloir, trouver où il se procurait de l'argent pour manger dehors et se payer du Champagne de luxe.

Les dossiers d'Eddings se trouvaient dans son bureau, mais la police ne les avait pas encore examinés puisque officiellement il n'y avait pas eu crime. En dépit de mes soupçons sur la cause de sa mort et les étranges événements qui l'entouraient, nous ne nous trouvions pas légalement en présence d'un homicide.

— Quelqu'un a-t-il consulté son ordinateur ? demanda Lucy, qui regardait le matériel sophistiqué sur le bureau.

— Non, répondit Marino, qui passait en revue des dossiers dans un classeur métallique vert. Un des types a dit qu'il était verrouillé.

Elle manœuvra la souris, et une fenêtre apparut sur l'écran.

— OK, il a un mot de passe, ce qui n'est pas extraordinaire. Par contre, ce qui est un peu bizarre, c'est qu'il n'a pas de disquette de sauvegarde de son disque. Dites donc, Pete, personne n'a trouvé de disquettes ici ?

— Si, il y en a toute une boîte là-haut.

Il désigna du doigt une bibliothèque encombrée de livres traitant de la guerre de Sécession et d'une série complète d'encyclopédies reliées de cuir.

Lucy descendit la boîte et l'ouvrit.

— Non, ce sont les disquettes d'installation de WordPerfect. Ce qui est étonnant, c'est que la plupart des gens font des

sauvegardes de leur travail. Si on tient pour acquis qu'il travaillait ici, chez lui, ajouta-t-elle en nous regardant.

Mais personne n'en avait la moindre idée. Tout ce que nous savions, c'est qu'il était employé par le bureau de l'Associated Press du centre-ville, dans la 4<sup>e</sup> Rue. Nous n'avions aucune raison d'être au courant de ce qu'il faisait chez lui, à moins que Lucy, en pratiquant sa magie, ne réinitialise son ordinateur et ne se débrouille pour pénétrer les fichiers de programmation. Elle désactiva l'économiseur d'écran, puis entreprit de passer en revue les répertoires WordPerfect, lesquels étaient tous vides. Eddings n'avait pas le moindre fichier.

— Merde. C'est vraiment bizarre, annonça-t-elle, à moins qu'il n'ait jamais utilisé son ordinateur.

— Ça, je n'y crois pas. Même s'il travaillait en ville, s'il avait un bureau chez lui c'était bien pour une raison.

Elle continua de pianoter sur le clavier. De leur côté, Marino et Wesley dépouillaient divers dossiers financiers qu'Eddings avait soigneusement rangés dans une corbeille à l'intérieur d'un tiroir de classeur.

— J'espère seulement qu'il n'a pas fichu en l'air tout son sous-répertoire, dit Lucy qui se trouvait maintenant au cœur du système. Je ne peux pas récupérer ça sans une sauvegarde, et il n'a pas l'air d'en avoir.

Je la regardai taper *Restaurer*, puis appuyer sur la touche *Entrer*. Un fichier baptisé *Drogtueur old* apparut miraculeusement. Quand elle confirma la demande de sauvegarde, un autre nom prit sa place, et lorsqu'elle en eut terminé, elle avait récupéré vingt-six fichiers, à l'ébahissement général.

— C'est ça qui est génial avec DOS 6, remarqua-t-elle simplement en lançant l'impression.

— Tu peux dire à quel moment ils ont été effacés ? demanda Wesley.

— La date et l'heure sont partout les mêmes. Bon sang ! 31 décembre, entre une heure une et une heure trente-cinq du matin. Il n'était pas mort, à ce moment-là ?

— Tout dépend de l'heure à laquelle il s'est rendu à Chesapeake, dis-je. Son bateau n'a été repéré qu'à six heures.

— A propos, l'horloge de l'ordinateur est bien réglée, donc ces horaires doivent être bons, ajouta-t-elle.

— Effacer tous ces fichiers peut-il prendre plus d'une demi-heure ?

— Non, tu peux faire ça en quelques minutes.

— Alors quelqu'un a dû les lire tout en les effaçant au fur et à mesure.

— Beaucoup de gens font ça. Il nous faut du papier supplémentaire pour l'imprimante. Attends, je vais en prendre sur le fax.

— A propos de fax, on peut avoir un rapport des communications ?

— Bien sûr.

Elle fit sortir une liste de transmissions de fax et de numéros de téléphone sans signification que j'avais dans l'idée de vérifier plus tard. Nous avons au moins une certitude : quelqu'un s'était introduit dans l'ordinateur d'Eddings pour effacer tous ses fichiers, à peu près à l'heure à laquelle il était mort, et, ainsi que l'expliqua Lucy, ce quelqu'un n'était pas très calé en informatique, car un expert aurait également effacé le sous-répertoire, pour rendre la commande *Restaurer* inopérante.

— Ça ne rime à rien, remarquai-je. Un écrivain ou un journaliste sauvegarde toujours son travail, et il est évident qu'Eddings était tout sauf négligent. Et le coffre où il rangeait ses armes ? demandai-je à Marino. Vous avez trouvé des disquettes, là-dedans ?

— Non.

— Ce qui ne signifie pas que quelqu'un n'ait pas fouillé dedans, comme dans la maison, d'ailleurs.

— Si c'est le cas, ce quelqu'un connaissait la combinaison du coffre et le code du système d'alarme.

— Ils sont identiques ?

— Oui. Il utilise sa date de naissance pour tout.

— Comment avez-vous découvert cela ?

— Par sa mère.

— Et les clefs ? On n'en a pas retrouvé sur le corps. Il devait avoir des clefs pour sa camionnette.

— Roche dit que non.

Encore une bizarrerie.

Wesley passait en revue les pages qui sortaient de l'imprimante.

— Tout ça ressemble à des articles de journaux, remarqua-t-il.

— Déjà publiés ?

— Probablement, pour certains d'entre eux, car ils paraissent datés. L'avion qui s'est écrasé à la Maison-Blanche, par exemple, ainsi que le suicide de Vincent Foster.

— Eddings faisait peut-être simplement le ménage, proposa Lucy.

— Voilà, nous y sommes, annonça Marino, qui détaillait les relevés de banque. Trois mille dollars ont été transférés sur son compte le 10 décembre. (Il ouvrit une autre enveloppe.) Même chose en novembre.

Il en était de même en octobre, et tout le reste de l'année précédente. Quant aux autres informations, elles confirmèrent qu'Eddings avait impérativement besoin d'un supplément de revenus. Il remboursait mille dollars d'emprunt sur sa maison tous les mois, dépensait quelquefois presque autant par mois sur ses cartes de crédit, et pourtant son salaire s'élevait à peine à quarante-cinq mille dollars par an.

— Merde, avec tout ce fric en supplément, il se faisait quatre-vingt mille dollars par an, remarqua Marino. Pas mal.

Wesley abandonna l'imprimante pour se rapprocher de moi et me glissa une feuille dans la main.

— La nécrologie de Dwain Shapiro, dit-il. *Washington Post*, 16 octobre de l'année dernière.

Le bref article annonçait simplement que Shapiro, un mécanicien employé chez un concessionnaire Ford à Washington, avait été tué par balles au cours d'un vol de voiture alors qu'il rentrait chez lui dans la nuit après une soirée dans un bar. Ceux qui s'en étaient tirés vivaient à des kilomètres de la Virginie, et il n'était fait aucune mention de la Nouvelle Sion.

— Ce n'est pas Eddings qui a écrit cela, mais un journaliste du *Washington Post*, remarquai-je.

— Alors comment il s'est procuré le Livre ? demanda Marino. Et bordel, pourquoi il était sous son lit ?

— Il se contentait peut-être de le lire, dis-je simplement. Et il ne tenait peut-être pas à ce que quelqu'un, la femme de ménage, par exemple, puisse le découvrir.

Lucy, absorbée dans la contemplation de l'écran, ouvrait fichier après fichier et lançait l'impression.

— Voici des notes, maintenant, annonça-t-elle. Ça y est, on arrive aux trucs intéressants. Bon Dieu ! dit-elle en s'excitant tandis que le texte défilait et que la LaserJet bourdonnait et cliquetait. C'est dingue !

Elle s'interrompit et se retourna vers Wesley :

— Il a des tas de trucs sur la Corée du Nord mélangés à des informations sur Joel Hand et la Nouvelle Sion.

— Quel genre de choses sur la Corée du Nord ? dit-il en parcourant le texte.

Marino s'attaqua à un autre tiroir.

— Le problème qu'on a eu avec leur gouvernement il y a plusieurs années, quand ils ont essayé de fabriquer du plutonium à usage militaire dans une de leurs centrales nucléaires.

— Apparemment, Hand est très intéressé par la fusion, l'énergie, ce genre de sujet, intervins-je. Il y est fait allusion dans le Livre.

— D'accord, alors il s'agit peut-être simplement d'un grand papier sur lui. Ou plus exactement d'un brouillon de papier.

— Mais pourquoi Eddings irait-il effacer le fichier d'un grand article qu'il n'a pas terminé ? Et s'il a fait ça la nuit où il est mort, peut-on dire qu'il s'agit d'une coïncidence ?

— Tout cela est parfaitement compatible avec quelqu'un qui projette de se suicider, dit Wesley. Et rien ne nous prouve que ce ne soit pas le cas.

— C'est vrai, acquiesça Lucy. Il efface tout son travail pour qu'après sa disparition on ne découvre rien. Puis il met en scène sa mort, de façon qu'elle passe pour un accident. Il était peut-être très important pour lui que les gens ne pensent pas à un suicide.

— L'hypothèse est extrêmement plausible, confirma Wesley. Il s'est peut-être retrouvé impliqué dans une affaire dont il ne pouvait pas se sortir, ce qui expliquerait l'argent viré tous les mois sur son compte. Ou bien il souffrait de dépression, ou de la perte de quelqu'un, et nous n'en savons rien.

J'insistai :

— Quelqu'un d'autre a pu effacer les fichiers et prendre les disquettes de sauvegarde, ou même les versions papier. Quelqu'un a pu le faire après sa mort.

— Alors cette personne disposait d'une clef, et connaissait les codes et les combinaisons. Elle savait qu'Eddings était absent, et ne risquait pas de se montrer.

— Oui.

— C'est un peu trop compliqué.

— Cette affaire est très compliquée, mais ce que je peux vous assurer, c'est que si Eddings est mort sous l'eau d'un empoisonnement à l'acide cyanhydrique, il n'a pas pu combiner cela tout seul. J'aimerais également savoir pourquoi il possédait autant d'armes à feu. Je veux savoir pourquoi le pistolet qu'il transportait dans son bateau avait une finition Birdsong et était chargé de cartouches KTW.

Wesley me jeta de nouveau un coup d'œil. Son impassibilité me blessait profondément.

— On pourrait considérer ses tendances survivalistes comme un indice d'instabilité.

— Ou comme l'indice qu'il craignait de se faire tuer, rétorquai-je.

Nous allâmes ensuite visiter la fameuse pièce. Des mitraillettes étaient rangées dans un râtelier sur le mur, et le coffre-fort Browning que la police avait ouvert le matin même contenait des pistolets, des revolvers et des munitions. Ted Eddings avait aménagé une petite chambre avec une presse de rechargement, une balance digitale, un case trimmer, des outils de rechargement. Dans un tiroir étaient rangés tubes de cuivre et amorces. La poudre se trouvait dans une vieille mallette militaire, et il semblait aussi avoir beaucoup apprécié les viseurs lasers et les lunettes d'approche.

— Tout ça désigne un comportement un peu déséquilibré, remarqua Lucy qui, accroupie devant le coffre, ouvrait des valises en plastique rigide remplies d'armes. Je dirais qu'il était plus qu'un peu paranoïaque. Comme s'il attendait une armée.

— Quand tu es réellement menacé, la paranoïa est un réflexe très sain.

Marino me répliqua :

— Moi, je commence à croire que ce type était cinglé. Je me fichais pas mal de leurs théories.

— J'ai senti l'odeur de cyanure, à la morgue, leur rappelai-je à bout de patience. Il ne s'est pas asphyxié tout seul avant de plonger, sinon il serait mort avant son immersion.

— Vous avez senti le cyanure, et personne d'autre, souligna Wesley. De plus, nous n'avons pas encore les résultats de l'analyse toxicologique.

— Vous sous-entendez qu'il s'est noyé ? dis-je en le fixant.

— Je ne sais pas.

— Je n'ai vu aucun signe de noyade.

— Mais y a-t-il toujours des signes de noyade ? demanda-t-il d'un ton raisonnable. Je croyais que les asphyxies par immersion étaient connues pour leurs difficultés de diagnostic, ce qui explique que dans ce genre d'affaires on fait souvent venir des experts du sud de la Floride.

Je rétorquai d'un ton vif :

— J'ai débuté ma carrière dans le sud de la Floride, et je suis considérée comme un expert en matière de noyades.

Nous continuâmes à nous disputer dehors sur le trottoir à côté de sa voiture. Je voulais qu'il me raccompagne pour pouvoir achever cette querelle chez moi.

— Kay, pour l'amour du ciel, je n'ai jamais dit que vous étiez une incapable !

— Si, c'est exactement ce que vous étiez en train de faire.

Je restai plantée près de la portière côté conducteur comme si la voiture m'appartenait et que je m'apprêtais à y monter.

— Vous me cherchez. Vous vous conduisez comme un abruti.

— Nous enquêtons sur un décès, dit-il de sa voix égale. Ce n'est ni le lieu ni l'heure pour prendre les choses à cœur comme si vous étiez personnellement visée.

— Laissez-moi vous dire une bonne chose, Benton : les gens ne sont pas des machines. Ils prennent les choses à cœur.

— Et c'est exactement cela le problème, rétorqua-t-il en passant devant moi.

Il introduisit sa clef dans la serrure de la portière.

— Vous vous croyez mise en cause à cause de moi.

Les loquets remontèrent avec un claquement.

— Je n'aurais pas dû venir. C'était peut-être une mauvaise idée. Mais j'avais l'impression que c'était important, continua-t-il en se glissant sur le siège. J'essayais d'adopter la conduite appropriée, et je pensais que vous feriez de même.

Je contournai le véhicule et montai, tout en me demandant pourquoi il ne m'avait pas ouvert, contrairement à son habitude. J'éprouvai soudain une grande lassitude, et crus que j'allais fondre en larmes.

— C'est important, et vous avez fait ce qu'il fallait. Un homme est mort. Je pense non seulement qu'il a été assassiné, mais je suis également persuadée qu'il était pris dans quelque chose de bien plus gros. J'ai peur qu'il ne s'agisse d'une affaire très déplaisante. Je ne crois pas qu'il ait effacé ses propres fichiers de son ordinateur et qu'il se soit débarrassé de toutes ses sauvegardes, parce que cela sous-entendrait qu'il savait qu'il allait mourir.

— Oui. Cela impliquerait un suicide.

— Ce qui n'est pas le cas.

Nous nous regardâmes dans l'obscurité.

— Je crois que quelqu'un a pénétré chez lui la nuit de sa mort.

— Quelqu'un qu'il connaissait.

— Ou quelqu'un qui connaissait une personne qui pouvait pénétrer chez lui. Un collègue, un ami, un intime. Quant aux clefs de son appartement, elles ont disparu.

— Vous pensez que tout cela a un rapport avec la Nouvelle Sion.

Il commençait à rendre les armes.

— J'en ai peur. Et quelqu'un me conseille de ne pas m'en mêler.

— La police de Chesapeake se trouverait donc impliquée.

— Peut-être pas tout le département. Peut-être Roche, uniquement.

— Si vous avez raison, il n'est qu'un élément superficiel, bien loin du cœur de cette affaire. À mon avis, l'intérêt qu'il vous porte n'a rien à voir avec cela.

— Son seul intérêt pour moi consiste à intimider et rudoyer. En conséquence, je pense que c'est lié.

Wesley se tut. Son regard se perdit au-delà du pare-brise. L'espace d'un instant, je m'accordai le plaisir de le contempler.

Il se retourna.

— Le docteur Mant a-t-il jamais fait mention de menaces ?

— Pas à moi. Cependant, si cela avait été le cas, je ne suis pas sûre qu'il se serait confié. Surtout s'il avait peur.

— Mais peur de quoi ? Voilà ce que j'ai beaucoup de mal à imaginer, dit-il en démarrant et en s'éloignant. Si Eddings entretenait un rapport avec la Nouvelle Sion, quel pourrait bien être le lien avec le docteur Mant ?

Je l'ignorai et demeurai silencieuse.

— Y a-t-il une chance pour que votre collègue britannique ait tout simplement décampé ? Vous êtes certaine que sa mère est morte ?

Je songeai au surveillant de ma morgue de Tidewater parti sans prévenir avant Noël. Ensuite, Mant s'était lui aussi soudainement absenté.

— Je ne sais que ce qu'il m'a dit. Mais je n'ai aucune raison de croire qu'il mentait.

— Quand revient votre autre assistante, celle qui est en congé de maternité ?

— Elle vient d'accoucher.

— Eh bien ça, c'est plus difficile à simuler.

Nous venions de tourner dans Malvern, et la pluie tombait en minuscules coups d'épingle sur le pare-brise. Des mots que je ne pouvais formuler se bousculaient en moi, et le désespoir m'envahit tandis que nous atteignions Cary Street. Je voulais dire à Wesley que nous avions pris la bonne décision, mais ce

n'est pas parce qu'on met un terme à une relation que l'on met pour autant un terme aux sentiments. Je voulais lui demander des nouvelles de Connie, sa femme. Je voulais l'inviter chez moi comme je l'avais fait par le passé, lui demander pourquoi il ne m'appelait plus jamais. Nous suivîmes Old Locke Lane plongée dans l'obscurité en direction de la rivière. Il conduisait lentement, en première.

— Vous retournez à Fredericksburg, ce soir ? demandai-je.

Au bout d'un instant de silence, il annonça :

— Connie et moi allons divorcer.

Je ne répondis rien.

— C'est une longue histoire, qui sera probablement sordide et qui va traîner en longueur. Dieu merci, les enfants sont déjà assez grands.

Il descendit sa vitre, et le vigile nous fit signe de passer.

— Je suis vraiment désolée, Benton.

Sa BMW n'était pas discrète dans ma rue vide et humide.

— Oh, on peut sans doute dire que je l'ai bien mérité. Elle sort avec un autre homme depuis presque un an, et je n'ai jamais rien soupçonné. Je suis un profileur drôlement doué, hein ?

— De qui s'agit-il ?

— Un entrepreneur de Fredericksburg qui a effectué des travaux à la maison.

— Elle est au courant, pour nous ?

Je m'étais forcée à le demander, car j'avais toujours apprécié Connie, et j'étais certaine qu'elle me haïrait en apprenant la vérité.

Nous nous engageâmes dans l'allée qui menait chez moi, et il ne me répondit qu'une fois garé devant ma porte.

— Je ne sais pas.

Il inspira profondément et examina ses mains posées sur le volant.

— Elle a sans doute entendu des rumeurs. Mais ce n'est pas son genre d'y prêter une oreille complaisante, et encore moins d'y accorder foi. (Il laissa planer un léger silence.) Elle sait que nous avons passé beaucoup de temps ensemble, que nous avons voyagé ensemble, ce genre de choses. Mais je suis persuadé

qu'elle pense que c'est uniquement pour des raisons professionnelles.

— Je m'en veux terriblement de tout cela.

Il resta muet.

— Vous habitez toujours chez vous ?

— Elle voulait déménager, expliqua-t-il. Elle a pris un appartement où je suppose que Doug et elle peuvent se rencontrer régulièrement.

— C'est le nom de l'entrepreneur ?

Tendu, il fixait l'obscurité à travers le pare-brise. Je pris doucement une de ses mains dans la mienne.

— Écoutez, je ferai tout mon possible pour vous aider, dis-je simplement, mais vous devez me dire comment.

Il me jeta un regard et, l'espace d'un instant, ses yeux brillèrent de larmes que je savais destinées à Connie. Il aimait toujours sa femme, et je le comprenais, mais je ne voulais pas être témoin de son chagrin.

Il s'éclaircit la voix.

— Je ne peux pas vous laisser faire grand-chose. Surtout maintenant, et pendant presque toute l'année qui vient. Le type avec qui elle est aime l'argent, et il sait que j'en ai, qui me vient de ma famille. Je ne veux pas tout perdre.

— Je ne vois pas ce qui pourrait se passer, étant donné sa conduite à elle.

— C'est compliqué. Je dois être prudent. Je veux que mes enfants continuent à m'aimer, à me respecter. (Il me regarda et retira sa main.) Vous connaissez mes sentiments. Essayez simplement d'en rester là pour le moment.

— Vous étiez au courant à propos de Connie, en décembre, lorsque nous avons décidé de cesser de...

Il m'interrompit.

— Oui, je savais.

— Je vois, dis-je d'une voix tranchante. J'aurais préféré que vous m'en parliez. Cela aurait peut-être facilité les choses.

— Rien n'aurait pu les rendre plus faciles.

— Bonne nuit, Benton.

Je sortis de la voiture et ne me retournai pas pour le regarder s'éloigner.

À l'intérieur de la maison, Lucy écoutait Melissa Etheridge. Je fus heureuse que ma nièce soit là, et que la maison résonne de musique. Je me forçai à ne pas penser à Benton, comme s'il m'était possible de pénétrer dans une autre pièce de mon esprit en le laissant dehors. Lucy se trouvait dans la cuisine, où j'ôtai mon manteau et posai mon sac sur le comptoir.

— Tout va bien ?

Elle referma la porte du réfrigérateur d'un coup d'épaule et posa des œufs sur l'évier.

— A dire vrai, non, tout va très mal, répondis-je.

— Ce qu'il te faut, c'est manger. Et regarde comme tu as de la chance, je suis en train de faire la cuisine.

Je m'appuyai sur le comptoir.

— Lucy, si quelqu'un est bien en train de camoufler la mort d'Eddings en accident ou en suicide, les menaces ou les intrigues qui en découlent et qui ont pour cible mon bureau de Norfolk commencent à avoir un sens. Mais pour quelle raison les membres de mon équipe auraient-ils fait l'objet de menaces *avant* ? Tu as de bonnes capacités de déduction. Explique-moi cela.

Elle battit des blancs en neige dans un saladier, et plaça un bagel dans le four à micro-ondes pour le décongeler. Ses régimes étaient déprimants, et je me demandais toujours comment elle parvenait à s'y tenir.

— Tu n'as pas de preuve que ces gens aient été menacés avant la mort d'Eddings, déclara-t-elle d'un ton neutre.

— C'est vrai, en fait je n'en sais rien, enfin, du moins, pas encore.

J'avais entrepris de faire du café viennois.

— J'essaie simplement de comprendre, continuai-je. Je m'évertue à chercher un motif, mais je ne trouve rien. Pourquoi n'ajoutes-tu pas un peu d'oignons, de persil et de poivre moulu ? Une pincée de sel ne peut pas non plus te faire de mal.

— Tu veux que je te prépare la même chose ?

— Je n'ai pas très faim. Je mangerai peut-être un peu de soupe plus tard.

Elle leva les yeux.

— Je suis désolée que tout aille de travers.

Je compris qu'elle faisait référence à Wesley, et elle savait que je n'aborderais pas ce sujet.

— La mère d'Eddings vit tout près d'ici, annonçai-je. Je crois que je devrais lui parler.

— Ce soir ? À l'improviste ?

Son fouet cliquetait légèrement contre les bords du saladier.

— Il est fort possible qu'elle ait envie de parler ce soir, à l'improviste. On lui a annoncé que son fils était mort, sans beaucoup plus de détails.

— D'accord, marmonna Lucy. Bonne et heureuse année !

Je n'eus pas beaucoup d'efforts à fournir pour découvrir dans l'annuaire le numéro de téléphone et l'adresse de la mère du journaliste décédé, puisque Mme Eddings était la seule de ce nom à habiter Windsor Farms. Elle demeurait dans Sulgrave Street, une rue ravissante bordée d'arbres, connue pour abriter de luxueuses propriétés et deux manoirs Tudor du XVI<sup>e</sup> siècle, Virginia House et Agecroft, transportés d'Angleterre par bateau dans des caisses durant les années vingt. La nuit venait à peine de tomber lorsque je l'appelai, mais à sa voix j'eus l'impression qu'elle était endormie.

— Madame Eddings ? m'enquis-je en m'annonçant.

— J'ai bien peur de m'être assoupie, déclara-t-elle d'un ton apeuré. Je suis assise dans mon salon devant la télévision. Mon Dieu, je ne sais même pas ce qu'ils passent en ce moment.

— Madame Eddings, j'ai besoin de vous poser quelques questions à propos de votre fils Ted. Je suis le médecin légiste nommé sur l'enquête, et j'espérais que nous pourrions discuter. J'habite à quelques rues de chez vous.

— Oui, quelqu'un me l'a dit...

Son fort accent du Sud s'intensifia sous les larmes :

— ... que vous habitiez non loin d'ici.

— Pourrais-je venir tout de suite ? demandai-je après quelques instants de silence.

— Oui, je vous en serais très reconnaissante. À propos, je m'appelle Elizabeth Glenn.

Elle éclata en sanglots.

Je parvins à joindre Marino chez lui. Le volume sonore de sa télévision était si fort que je me demandai comment il parvenait à entendre quoi que ce fut. Il était déjà en ligne et n'avait, de toute évidence, pas envie d'interrompre sa conversation avec son premier correspondant.

Je lui expliquai ce que je comptais faire, et il déclara :

— D'accord ! Voyez ce que vous pouvez dégoter. Moi, pour l'instant, je suis débordé. J'ai un problème à Mosby Court qui pourrait tourner à l'émeute.

— On avait bien besoin de ça, commentai-je.

— Je fonce là-bas, autrement je serais venu avec vous.

Après avoir raccroché, je m'habillai plus chaudement parce que je n'avais pas de voiture. Lucy était au téléphone dans mon bureau, en pleine conversation avec Janet. C'est du moins ce que sa tension visible et ses messes basses me firent soupçonner. Parvenue dans l'entrée, je lui fis signe, lui indiquant par gestes que je serais de retour approximativement dans l'heure suivante, puis sortis. J'avais dans l'obscurité froide et humide, et mon esprit sembla se rétracter au plus profond de mon cerveau, comme une créature cherchant à se dissimuler. Affronter ces êtres aimés que la tragédie laisse derrière elle demeurerait un des aspects les plus cruels de ma carrière.

J'avais rencontré, au fil des années, toutes sortes de réactions, notamment celles de familles qui me transformaient en bouc émissaire, me suppliant de faire quelque chose, n'importe quoi, pour que la mort n'existe plus. J'avais vu des gens pleurer, hurler, se révolter, enrager ou ne pas réagir du tout, et j'étais toujours parvenue à rester le médecin, sans parti pris mais bienveillante comme il convient, parce que c'était ce que l'on m'avait appris à faire.

Quant à mes propres réactions, elles ne regardaient que moi. Il y avait eu ces moments dont nul n'avait été témoin, pas même lorsque j'étais mariée, alors que je devenais experte à dissimuler mes humeurs ou à pleurer dans la douche. Je me souvins de cette année où je m'étais couverte d'urticaire. J'avais raconté à Tony, mon mari, que j'étais allergique aux plantes, aux crustacés ou au sulfite dans le vin rouge. C'était facile avec mon ex-mari, parce qu'il n'avait pas envie d'entendre.

Windsor Farms était d'un calme inquiétant lorsque j'y pénétrai par-derrière, en passant près de la rivière. Le brouillard s'accrochait aux réverbères victoriens en fer forgé qui rappelaient l'Angleterre, et bien que des fenêtres fussent éclairées dans la plupart des majestueuses demeures, il semblait

que nul ne fût encore debout ou dehors. Les feuilles par terre ressemblaient à une sorte de pâte à papier détrempée, l'eau tambourinait légèrement sur le sol et commençait à geler. L'idée que j'étais sottement sortie de chez moi sans parapluie me traversa l'esprit.

Je ne fus pas dépaylée lorsque j'arrivai à hauteur de la maison de Mme Glenn, dans Sulgrave Street. Je connaissais son voisin, qui était juge, et m'étais rendue à bon nombre de ses réceptions. La maison des Eddings était en brique. C'était une bâtisse de trois étages, de style fédéral, avec des cheminées doubles au bout du toit, des fenêtres mansardées et une imposte en demi-lune surmontant la porte d'entrée à panneaux. A gauche du porche d'entrée, le même lion de pierre montait la garde depuis des années. Je gravis les marches luisantes et dus sonner à deux reprises avant qu'une voix ne résonne faiblement de l'autre côté de l'épais panneau de bois.

— Je suis le docteur Scarpetta.

La porte s'ouvrit lentement.

— Je me disais bien que ce devait être vous.

L'entrebâillement de la porte s'élargit et un visage anxieux apparut.

— Je vous en prie, entrez, venez vous réchauffer. C'est une nuit affreuse.

— Oui, il gèle déjà beaucoup, répondis-je en pénétrant dans la maison.

Mme Eddings avait du charme, trahissant une bonne éducation, un peu futile, et des traits délicats ; ses fins cheveux blancs coiffés en arrière découvraient un haut front lisse. Elle portait un tailleur écossais Black Watch et un col roulé en cachemire, comme si elle avait reçu avec bravoure toute la journée. Mais son regard ne savait pas dissimuler l'inconsolable perte. Elle me précéda dans le hall d'entrée, et sa démarche hésitante me conduisit à penser qu'elle avait peut-être bu.

Elle me débarrassa de mon manteau.

— C'est une maison magnifique, déclarai-je. Je suis passée devant je ne sais combien de fois mais j'ignorais totalement qui y résidait.

— Et vous ? Où habitez-vous ?

— Un peu plus loin. A l'ouest de Windsor Farms, dis-je en pointant dans cette direction. Une maison neuve. En réalité, je m'y suis installée l'automne dernier.

— Ah oui, je vois où vous êtes.

Elle referma la porte du placard et me guida le long d'un couloir.

— Je connais pas mal de gens dans ce coin.

La salle de réception qu'elle me montra était un véritable musée d'anciens tapis persans, de lampes Tiffany, et de meubles de style Biedermeier en bois d'if. Je m'assis sur un joli mais raide canapé capitonné de noir. Je commençais à me demander si la mère et le fils s'entendaient bien. La différence de décoration de leurs deux demeures pouvait laisser supposer qu'ils étaient tous les deux obstinés et sans beaucoup de points communs.

Aussitôt que nous fumes assises, j'engageai la conversation :

— Votre fils m'a interviewée à plusieurs reprises.

— Oh, vraiment ?

Elle tenta de sourire mais son expression chavira.

— Je suis désolée. Je sais comme c'est difficile, dis-je gentiment.

Assise sur une chaise recouverte de cuir rouge, elle essaya de retrouver son calme.

— J'aimais beaucoup votre fils. Mon personnel également.

— Tout le monde aime Ted, répondit-elle. Il a été charmeur dès sa naissance. Je me souviens de la première interview importante qu'il a décrochée à Richmond...

Elle contemplait le feu, ses mains fermement serrées l'une contre l'autre :

— C'était avec le gouverneur Meadows. Je suis certaine que vous vous souvenez de lui. Ted est parvenu à le faire parler alors que tous avaient échoué avant lui. C'était au moment où tout le monde prétendait que le gouverneur se droguait et fréquentait des femmes de mauvaise vie.

— Ah oui, répondis-je, comme si la même rumeur n'avait pas déjà été propagée au sujet d'autres gouverneurs.

Son regard se fixa ailleurs. Son visage devint douloureux et, lorsqu'elle les leva pour lisser ses cheveux, ses mains tremblaient :

— Comment cela a-t-il pu se produire ? Oh, mon Dieu, comment a-t-il pu se noyer ?

— Je ne crois pas qu'il se soit noyé, madame Eddings.

Stupéfaite, elle m'observa avec de grands yeux :

— Mais alors, que s'est-il passé ?

— Je n'en suis pas encore sûre. Nous devons pratiquer des examens.

— Mais sinon, qu'aurait-il pu arriver ?

Elle se tamponna les yeux avec un mouchoir en papier, avant de poursuivre :

— Le policier qui est venu me rendre visite m'a dit que cela s'était passé sous l'eau, que Ted plongeait dans la rivière avec son engin.

— Il peut exister de nombreuses explications, répondis-je. Son équipement respiratoire a pu tomber en panne, il a pu succomber à des émanations de gaz. Je suis incapable de vous le dire pour l'instant.

— Je lui avais dit de ne pas utiliser cet engin. Je ne sais combien de fois je l'ai supplié de ne pas plonger avec cette chose.

— Ce n'était donc pas la première fois qu'il l'utilisait.

— Il adorait chercher des reliques militaires de la guerre de Sécession. Il partait plonger n'importe où, avec un de ces détecteurs de métal. Je crois qu'il a trouvé quelques boulets de canon, l'année dernière, dans la James River. Je suis étonnée que vous ne soyez pas au courant. Il a écrit plusieurs papiers sur ses aventures.

— En général, les plongeurs sont toujours escortés d'un partenaire, un équipier de plongée. Savez-vous qui il emmenait avec lui, d'habitude ?

— Oh, il a peut-être plongé avec quelqu'un de temps en temps. En fait, je n'en sais rien, parce que Ted ne me parlait pas beaucoup de ses amis.

— A-t-il jamais mentionné le fait qu'il comptait plonger dans l'Elizabeth River pour y rechercher des vestiges de la guerre de Sécession ? demandai-je.

— Non, jamais. J'ignorais totalement qu'il comptait s'y rendre. Je pensais le voir aujourd'hui.

Elle ferma les yeux, des rides profondes creusèrent son front, et sa poitrine se leva et s'abassa avec effort comme s'il n'y avait pas suffisamment d'air dans la pièce.

— Parlez-moi des souvenirs militaires qu'il collectionnait, poursuivis-je. Savez-vous où il les conservait ?

Elle ne répondit pas.

— Madame Eddings, insistai-je, nous n'avons rien trouvé de tel chez lui. Pas un seul bouton, ni de boucle de ceinture ou de balle de minié, pas plus que nous n'avons trouvé de détecteur de métal.

Elle demeurait silencieuse, crispant violemment ses mains tremblantes sur son mouchoir en papier.

— Il est fondamental que nous parvenions à établir ce que faisait votre fils dans l'ancien chantier naval de Chesapeake. Il a plongé dans une zone interdite, près de navires militaires désarmés, et personne ne semble savoir pourquoi. Il est assez difficile d'imaginer qu'il était à la recherche de reliques de la guerre de Sécession à cet endroit précis.

Elle fixa le feu et répondit d'une voix lointaine :

— Ted passe par des phases. Un jour, il s'est mis à collectionner les papillons. Il avait dix ans à cette époque. Et puis il les a donnés et a entrepris de collectionner les pierres précieuses. Je me souviens qu'il tamisait dans les endroits les plus invraisemblables pour trouver de l'or, et il arrachait des grenats le long des routes avec une pince à épiler. Il est ensuite passé aux pièces de monnaie, qu'il a dépensées un peu plus tard. Les machines distributrices de Coca-Cola se moquent de savoir si un *quarter* est en argent massif ou pas. Les cartes de baseball, les timbres, les filles. Il n'a jamais rien conservé très longtemps. Il m'a confié qu'il aimait le journalisme parce que ce n'était jamais la même chose.

Je l'écoutais ; elle continua, tragique :

— Ma foi, je crois qu'il aurait échangé sa mère contre une autre, si la chose avait pu se faire. J'ai dû tellement l'ennuyer.

Une larme glissa le long de sa joue.

— L'avez-vous ennuyé au point qu'il refuse votre aide financière, madame Eddings ? demandai-je délicatement.

Elle releva le menton :

— J'ai l'impression que vous devenez un peu indiscret.

— Oui, en effet, et je suis désolée de devoir vous imposer cela. Mais je suis médecin et, en ce moment, votre fils est mon patient. Il est de mon devoir de faire tout ce que je peux pour déterminer ce qui a pu lui arriver.

Elle inspira profondément en tremblant, jouant avec le bouton du haut de sa veste. J'attendis, alors qu'elle luttait pour refouler ses larmes.

— Je lui envoyais de l'argent tous les mois. Vous connaissez le problème avec les impôts sur les successions, et Ted avait l'habitude de vivre au-dessus de ses moyens. Je suppose que son père et moi sommes responsables. (Elle put à peine continuer.) La vie n'a pas été assez dure pour mes fils. Je ne crois pas du reste qu'elle l'ait été pour moi non plus, jusqu'à ce qu'Arthur décède.

— Que faisait votre mari ?

— Il travaillait dans le tabac. Nous nous sommes rencontrés pendant la guerre, à l'époque où la presque totalité des cigarettes vendues dans le monde étaient fabriquées ici et où elles étaient introuvables, tout comme les bas, d'ailleurs.

Ses souvenirs l'apaisèrent, et je ne l'interrompis pas.

— Un soir, je m'étais rendue à une réception au club des officiers, au Jefferson Hotel. Arthur était capitaine de l'unité des Richmond Grays, et c'était un extraordinaire danseur. (Elle sourit.) Oh oui, il dansait comme s'il avait la musique dans le sang. Je l'ai remarqué tout de suite. Il a suffi que nos regards se croisent, et nous ne nous sommes plus jamais quittés.

Elle poursuivit :

— Évidemment, c'est une des raisons du problème. Arthur et moi étions tellement absorbés l'un par l'autre que je crois que les enfants se sont parfois sentis en trop...

Elle me fixa droit dans les yeux :

— ... Je n'ai même pas pensé à vous proposer une tasse de thé, ou quelque chose de plus fort, peut-être.

— Non, merci, c'est parfait. Ted et son frère étaient-ils proches ?

— J'ai déjà donné le numéro de Jeff au policier. Quel était son nom, déjà ? Martino, ou quelque chose de ce genre. Du reste, il était assez grossier. Vous savez, c'est agréable un doigt de Goldschlager par une nuit comme celle-ci.

— Non, merci.

— C'est Ted qui me l'a fait découvrir, continua-t-elle bizarrement en fondant en larmes. Il en a bu la première fois durant des vacances de ski dans l'Ouest et il en avait ramené une bouteille à la maison. On dirait du feu liquide avec un petit goût de cannelle. C'est ce qu'il m'a dit lorsqu'il m'a offert la bouteille. Il me rapportait toujours des petits cadeaux.

— Vous apportait-il parfois du Champagne ?

Elle se moucha avec grâce.

— Vous m'avez dit, madame, qu'il devait vous rendre visite aujourd'hui ?

— Il devait venir déjeuner.

— Il y a une excellente bouteille de Champagne dans son réfrigérateur, entourée d'un ruban. Je me demandais s'il avait l'intention de l'apporter pour le déjeuner.

— Oh, mon Dieu. (Sa voix se fêla.) C'était sans doute pour une autre petite fête. Je ne bois pas de Champagne, cela me donne mal à la tête.

— Nous sommes en train de vérifier le contenu des fichiers de son ordinateur. Nous recherchons d'éventuelles notes concernant ses récents articles. Vous a-t-il jamais demandé de conserver quelque chose pour lui ici ?

— Une partie de son équipement d'athlétisme est dans le grenier, mais il date de Mathusalem.

Sa voix se cassa et elle s'éclaircit la gorge :

— Il y a aussi des papiers de l'école.

— Savez-vous s'il possédait un coffre quelque part ?

— Non, dit-elle en secouant la tête.

— Avait-il un ami à qui il aurait pu confier des choses importantes ?

— Je ne sais rien de ses amis.  
 La pluie glaciale frappait les carreaux.

— Et il ne vous a jamais parlé de ses relations sentimentales ? Voulez-vous dire qu'il n'en avait pas ?  
 Elle serra fermement les lèvres.

— Je vous en prie, madame, dites-moi si j'ai mal compris ?

— Il a amené une fille ici, il y a quelques mois. Je crois me souvenir que c'était l'été dernier, et j'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une scientifique. (Elle marqua un temps d'arrêt.) Il était en train d'écrire un papier et je crois que c'est comme cela qu'il l'avait rencontrée. Nous nous sommes un peu querellés au sujet de cette fille.

— Pour quelle raison ?

— Elle avait du charme et c'était une universitaire. Un professeur, peut-être. Je ne me souviens plus précisément, mais elle était étrangère, de quelque part outre-Atlantique.  
 J'attendis un peu, mais elle n'avait rien d'autre à dire.

— Quel était le sujet de cette querelle ?

— J'ai su à la minute même où je l'ai vue que ce n'était pas quelqu'un de fréquentable. Je n'ai pas souhaité la revoir chez moi.

— Vit-elle dans le coin ?

— C'est probable, mais j'ignore totalement où.

— Mais Ted la voyait peut-être toujours ?

— Je n'ai pas la moindre idée des gens que fréquentait Ted, répondit-elle, et j'eus la conviction qu'elle mentait.

— Madame Eddings, si l'on en juge par les apparences, j'ai l'impression que votre fils n'était pas souvent chez lui.  
 Elle se contenta de me regarder.

— Savez-vous s'il avait une femme de ménage ? Quelqu'un pour s'occuper de ses plantes vertes, par exemple ?

— Je lui envoyais ma femme de ménage lorsqu'il en avait besoin. Corian. De temps en temps, elle lui apporte à manger. Ted a toujours détesté faire la cuisine.

— Quand est-elle allée là-bas pour la dernière fois ?

— Je l'ignore, répondit-elle, et je compris qu'elle était lasse des questions. Je dirais peu avant Noël, parce qu'elle a attrapé la grippe.

— Corian a-t-elle évoqué devant vous ce qui se trouvait chez votre fils ?

— Je suppose que vous voulez parler des armes ? Encore une de ses collections. Il l’a commencée voilà à peu près un an. Il ne voulait pas d’autre cadeau pour son anniversaire, seulement un bon d’achat pour l’une des armureries du coin. Comme si une femme ne pouvait oser mettre ne serait-ce que le pied dans l’un de ces endroits !

Il était inutile d’insister davantage parce que son seul désir était que son fils soit toujours en vie. Au-delà, toute activité, toute enquête était purement et simplement une intrusion qu’elle était déterminée à éluder.

Il était près de dix heures du soir lorsque je repartis. Je dérapai à deux reprises dans des rues désertes et trop sombres pour qu’on y voie quoi que ce soit. La nuit était d’un froid mordant, pleine de bruits humides et aigus. Les arbres étaient couverts de givre et le sol paraissait vitrifié.

J’étais découragée. On avait l’impression que nul n’avait connu Eddings au-delà de l’image superficielle qu’il donnait, ou de ce qu’il avait jadis été. J’avais appris qu’il avait fait collection de pièces et de papillons, et qu’il avait toujours été délicieux. Eddings était un journaliste plein d’ambition, qui possédait une capacité d’attention limitée. Je songeai que je marchais dans le quartier où il avait vécu, par un temps épouvantable, pour parler de lui. C’était étrange. Si j’avais pu le lui raconter, qu’en aurait-il pensé ? Et je me sentis très triste.

De retour à la maison, je n’eus envie de bavarder avec personne, et montai directement dans ma chambre. J’étais en train de me réchauffer les mains sous l’eau chaude lorsque Lucy apparut sur le seuil. Je compris instantanément qu’elle était encore dans un de ses mauvais jours.

La regardant par l’intermédiaire du miroir fixé au-dessus du lavabo, je demandai :

— Tu as assez mangé ?

— Je n’ai jamais assez à manger, répondit-elle d’un ton irrité. Quelqu’un du nom de Danny a appelé de ton bureau de Norfolk. Il a dit que le service des abonnés absents avait été contacté au sujet de nos voitures.

Mon esprit demeura vide quelques instants, puis la mémoire me revint :

— J'ai donné le numéro du bureau à la compagnie de remorquage. Je suppose que le service des abonnés absents a contacté Danny chez lui.

— Peu importe. Il veut que tu appelles.

Elle me fixa dans le miroir comme si j'avais fait quelque chose de travers.

— Quoi ? demandai-je en la regardant à mon tour.

— Il faut que je sorte d'ici.

— Je vais me débrouiller pour que les voitures nous soient ramenées ici demain, déclarai-je, agacée.

Je sortis de la salle de bains et elle m'emboîta le pas.

— Je dois retourner à l'université.

— Bien sûr, Lucy.

— Tu ne comprends pas. J'ai tellement de choses à faire.

— J'ignorais que ton cours de spécialisation ou je ne sais trop quoi avait déjà commencé.

Je traversai le salon et me dirigeai vers le bar.

— Peu importe que ce soit déjà commencé ou pas. J'ai des tas de trucs à préparer. De plus, quelque chose m'échappe. Comment tu vas faire pour que l'on nous ramène les voitures ici ? Peut-être Marino peut-il me conduire pour que je récupère la mienne ?

— Marino est très occupé, Lucy, et mon plan est simple. Danny va reconduire ma voiture à Richmond, et il a un ami de confiance qui conduira ta Suburban. Ensuite, ils prendront le bus pour rentrer à Norfolk.

— Quand ?

— C'est le seul hic. Je ne peux pas autoriser Danny à faire tout cela durant ses heures de travail. Il ne doit pas me rapporter ma voiture personnelle pendant le service.

Je débouchai une bouteille de chardonnay.

— Merde ! lâcha Lucy d'un ton agacé. Donc, je vais me retrouver sans moyen de transport encore demain ?

— J'ai bien peur que nous ne soyons toutes les deux dans le même cas.

— Et alors, que vas-tu faire ?

Je lui tendis un verre de vin :

— J'irai au bureau et je passerai probablement beaucoup de temps au téléphone. Tu peux peut-être t'occuper à quelque chose, là-bas ?

Elle haussa les épaules :

— Je connais une ou deux personnes de ma promotion à l'Académie.

J'allais rétorquer qu'au moins elle trouverait toujours un autre agent pour la conduire au gymnase où elle pourrait épuiser sa mauvaise humeur, mais je me retins.

Elle posa le verre sur le bar :

— Je ne veux pas de vin. Je vais boire un peu de bière.

— Pourquoi es-tu tellement en colère, Lucy ?

Elle sortit une Beck's Light du petit réfrigérateur et la décapsula :

— Je ne suis pas en colère.

— Tu veux t'asseoir ?

— Non. A ce propos, c'est moi qui ai le Livre. Ne t'inquiète donc pas si tu ne le trouves pas dans ta serviette.

— Que veux-tu dire, tu as le Livre ? demandai-je, mal à l'aise.

Elle avala une gorgée de bière :

— Je l'ai parcouru lorsque tu es sortie pour parler avec Mme Eddings. J'ai pensé que ce serait une bonne chose de le relire au cas où nous serions passés à côté de quelque chose.

— Je crois que tu l'as déjà suffisamment examiné, répondis-je d'un ton neutre. Je crois, d'ailleurs, que nous sommes tous dans le même cas.

— Il y a beaucoup de trucs dans le genre de l'Ancien Testament dedans. Enfin, je veux dire, ce n'est pas un de ces machins sataniques, je t'assure.

Je la contemplai en silence, m'interrogeant sur ce qui se passait véritablement dans ce cerveau d'une extrême complexité.

— En réalité, je trouve cela très intéressant, et je suis sûre que ça n'a de pouvoir que si tu permets que cela en ait, dit-elle. Je ne le permets pas et donc cela ne m'inquiète pas.

Je reposai mon verre :

— En attendant, quelque chose t'inquiète, c'est évident.

— La seule chose qui m'inquiète, c'est que je suis à plat, épuisée. Je crois que je vais aller me coucher. Dors bien.

Mais je ne dormis pas bien. Au lieu de cela, je demeurai assise devant le feu, m'inquiétant à propos de Lucy, parce que je connaissais sans doute ma nièce mieux que quiconque. Peut-être s'était-elle seulement chamaillée avec Janet et tout serait-il oublié dès demain matin, ou peut-être était-elle vraiment débordée par son travail, auquel cas l'impossibilité de rejoindre Charlottesville devenait beaucoup plus problématique que je ne le supposais.

J'éteignis le feu et vérifiai à nouveau que l'alarme était bien branchée. Puis je retournai dans ma chambre et fermai la porte. Je ne parvenais toujours pas à m'endormir. Je m'assis sous la clarté de la lampe, écoutant le vent, et j'examinai le rapport d'émission imprimé par le fax d'Eddings. Dix-huit appels au cours de ces deux dernières semaines. Tous étaient assez singuliers et suggéraient qu'Eddings avait dû passer un peu de temps chez lui tout en travaillant dans son bureau de l'Associated Press.

Ce qui me frappa également tout de suite, c'est que si Eddings travaillait chez lui on aurait pu s'attendre à un nombre important de fax envoyés à son bureau du centre-ville. Mais tel n'était pas le cas. Il n'y avait envoyé que deux fax depuis la mi-décembre, du moins à partir de l'appareil que nous avons trouvé chez lui. Cette conclusion n'avait pas été très compliquée à tirer puisque Eddings avait programmé un code d'accès rapide pour les principaux numéros de fax. Ainsi, AP apparaissait dans la colonne d'identification du rapport d'émission, accompagné d'autres codes moins évidents comme NVSE, DRMS, CPT et LM. Trois de ces numéros possédaient des indicatifs régionaux de Tidewater, Virginie du Centre et du Nord, alors que l'indicatif pour le code DRMS était celui de Memphis, dans l'État du Tennessee.

Je tentai en vain de m'endormir. Des bribes d'informations dérivaien dans mon esprit, et des questions surgissaient parce que j'étais incapable de les faire taire. Je me demandai qui Eddings avait contacté dans ces différents endroits, et si la

chose était importante. Je ne parvenais pas à gommer de mon esprit l'endroit où il était mort. Je persistais à voir le corps flottant dans l'eau ténébreuse, toujours retenu à ce tuyau inutile pris dans une hélice rouillée. Je sentais encore sa rigidité lorsque je l'avais tenu à bras-le-corps et tiré vers la surface contre moi. J'avais su, bien avant de remonter, qu'il était mort depuis de nombreuses heures et c'était pour cette raison que je soupçonnais que quelqu'un s'était introduit dans son appartement de Richmond et avait nettoyé son ordinateur alors qu'il était mort depuis un certain temps.

Je me redressai dans mon lit et fixai l'obscurité. Il était trois heures du matin. La maison était silencieuse, à l'exception de ses bruits changeants, et je n'arrivais pas à mettre un terme à mes réflexions. Je posai les pieds par terre de mauvaise grâce, et mon cœur cogna dans ma poitrine comme s'il s'étonnait que je bouge à cette heure. Je me rendis dans mon bureau, fermai la porte et écrivis une courte note :

*A qui de droit :*

*Je sais que ce numéro est celui d'un fax. Si tel n'avait pas été le cas, j'aurais appelé personnellement. J'ai besoin de connaître votre identité, si possible, car votre numéro est apparu sur le rapport d'émission d'un fax appartenant à une personne décédée. Je vous serais reconnaissante de bien vouloir me contacter aussi vite que possible. Si vous souhaitez vérifier l'authenticité de cette communication, vous pouvez appeler le capitaine Marino, de la police de Richmond.*

J'ajoutai les numéros de téléphone ainsi que mon nom et mon titre et faxai mon message à tous les numéros codés dont la liste figurait dans le rapport d'Eddings, à l'exception, bien sûr, d'Associated Press. Je demeurai un moment assise à mon bureau, le regard fixe, comme si mon fax allait résoudre cette enquête dans les secondes à venir. Mais la machine demeura silencieuse pendant que je lisais et attendais. Je patientai jusqu'à six heures du matin pour téléphoner à Marino, une heure convenable.

— Je conclus donc qu'il n'y a pas eu d'émeute, déclarai-je après que le combiné de Marino fut tombé, percuta quelque chose et que j'entendis quelqu'un grommeler à l'autre bout du fil. Bien, vous êtes réveillé, ajoutai-je.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il comme dans un état d'hébétude.

— Il est l'heure que vous vous leviez du bon pied.

— On a bouclé à peu près cinq personnes. Ça a calmé les autres et ils sont rentrés. Pourquoi êtes-vous réveillée ?

— Je suis toujours réveillée. Ah, à ce propos, j'aimerais beaucoup que quelqu'un m'accompagne au bureau aujourd'hui, et j'ai des courses à faire.

— Bon, ben préparez du café. Je suppose que je vais venir.

## 8

Lorsqu'il arriva, Lucy était encore couchée et je préparais le café. Je le fis entrer et contemplai ma rue avec consternation. Dans la nuit, Richmond s'était transformée en patinoire, et j'avais entendu aux informations que des chutes d'arbres et de branches avaient provoqué des coupures d'électricité dans plusieurs quartiers de la ville.

— Vous avez eu des problèmes ? demandai-je en refermant la porte d'entrée.

— Ça dépend de quel genre de problèmes vous parlez.

Marino déposa un sac de courses, ôta son manteau et me le tendit.

— Pour conduire.

— J'ai des chaînes. Mais je suis resté dehors jusqu'après minuit, et je suis crevé.

— Venez, on va vous trouver du café.

— Je ne veux pas de votre merde allégée.

— Il vient du Guatemala, et je vous promets qu'il est costaud.

— Où est la petite ?

— Elle dort.

— Chic. Ça doit être le pied, dit-il en bâillant.

J'entrepris de préparer une salade de fruits frais dans ma cuisine aux multiples fenêtres, desquelles on voyait la rivière couleur d'étain s'écouler paresseusement. Les rochers étaient recouverts de givre, et les bois qui commençaient à étinceler dans la pâle lumière du matin semblaient sortir d'un rêve. Marino se servit du café et y ajouta sucre et crème en quantité.

— Vous en voulez ? demanda-t-il.

— Noir, s'il vous plaît.

— Vous savez, depuis le temps, vous n'avez pas besoin de me le dire.

Je sortis des assiettes d'un placard et rétorquai :

— Je ne prends jamais rien pour acquis. Surtout avec les hommes, qui paraissent dotés d'une caractéristique génétique qui les empêche de se souvenir de détails importants aux yeux des femmes.

— Ouais, ben je pourrais vous donner une liste de toutes les choses dont Doris ne se souvenait jamais, à commencer par ranger mes outils après s'en être servie, dit-il en parlant de son ex-femme.

Je m'activai au comptoir de la cuisine tandis qu'il regardait autour de lui, comme s'il avait envie de fumer. Mais je n'allais pas le laisser faire.

— Je parie que Tony ne vous a jamais préparé le café, lança-t-il.

— À part essayer de me mettre enceinte, Tony n'a jamais fait grand-chose pour moi.

— Il ne s'est pas très bien débrouillé. À moins que vous ne vouliez pas d'enfants.

— Non, pas avec lui.

— Et maintenant ?

— Je n'en veux toujours pas de lui. Tenez, dis-je en lui tendant une assiette. Asseyons-nous.

— Une seconde. C'est tout ce que vous me donnez ?

— Que voulez-vous d'autre ?

— Merde, Doc, c'est pas de la bouffe, ça ! Et qu'est-ce que c'est que ces putains de petites tranches vertes avec des trucs noirs ?

— Le kiwi que je vous ai conseillé de manger régulièrement. Je suis sûre que vous en avez déjà goûté, continuai-je avec patience. J'ai des bagels dans le congélateur.

— Ouais, ce serait bien. Avec du fromage fondu. Vous en avez avec des graines de pavot ?

— Si on vous faisait un contrôle aujourd'hui, vous seriez déclaré positif sur la morphine.

— Et ne me fourguez pas vos trucs sans graisse. On dirait de la pâte.

— Non. La pâte, c'est meilleur.

J'ôtai le beurre, décidée à prolonger encore un peu son espérance de vie. Marino et moi étions maintenant plus que des

partenaires ou même des amis. Nous dépendions l'un de l'autre d'une façon que nous étions l'un et l'autre incapables d'expliquer.

— Alors, racontez-moi ce que vous avez fait, dit-il tout en s'asseyant à la table du petit déjeuner située près d'une large baie vitrée. Je sais que vous êtes restée debout toute la nuit.

Il enfourna une énorme bouchée de bagel et prit son jus de fruits.

Je lui racontai ma visite à Mme Eddings, lui parlai du message que j'avais envoyé aux numéros correspondant à des endroits que je ne connaissais pas.

— C'est bizarre, il passait son temps à faxer partout sauf à son bureau.

— Il a quand même envoyé deux fax là-bas, lui rappelai-je.

— Il faut que je parle à ces gens.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance. Rappelez-vous que ce sont des journalistes.

— C'est bien ce qui me fait peur. Pour ces mecs-là, Eddings c'est de la chair à reportage. La seule chose qui leur importe, c'est de savoir ce qu'ils vont faire de l'information. Plus c'est morbide, plus ils aiment.

— Je ne suis pas sûre. Mais il est certain que les gens dont il pouvait être proche dans ce bureau vont faire extrêmement attention à ce qui se dit, et je ne suis pas certaine de leur en vouloir. Lorsqu'on n'a pas demandé à y être invité, une enquête sur une mort violente est toujours effrayante.

— Où en est-on des résultats de la toxico ?

— J'espère les avoir aujourd'hui.

— Bien. Si on obtient la confirmation qu'il s'agit effectivement d'acide cyanhydrique, alors on va peut-être pouvoir se mettre à travailler convenablement. Pour l'instant, j'essaie d'expliquer la signification des pressentiments au commandant de la brigade, et je me demande ce que je vais faire des flics d'opérette de Chesapeake. Quant à Wesley, je lui affirme que c'est un homicide, et il me demande de lui apporter des preuves, parce qu'il est lui aussi sur la sellette.

La mention de Wesley me troubla, et je fixai à travers la fenêtre le cours de la rivière non navigable qui roulait avec

ampleur entre les gros rochers noirs. Loin vers l'est, le soleil chassait les nuages gris. J'entendis couler une douche vers l'arrière de la maison, là où était installée Lucy.

— On dirait que la Belle au Bois dormant est réveillée, dit Marino. Elle a besoin que je la dépose quelque part ?

— Je crois qu'aujourd'hui elle a du travail sur le terrain. Il faudrait y aller, ajoutai-je, car la réunion du personnel à mon bureau avait toujours lieu à huit heures et demie.

Marino m'aida à débarrasser et à mettre la vaisselle dans l'évier. Quelques minutes plus tard, ma serviette et ma trousse médicale à la main, j'avais enfilé mon manteau, lorsque ma nièce fit son apparition dans l'entrée, les cheveux mouillés, son peignoir serré contre elle.

— J'ai fait un cauchemar, dit-elle d'une voix oppressée. Quelqu'un nous abattait dans notre sommeil, de deux balles de 9 mm dans la nuque, et faisait croire à un cambriolage.

— Vraiment ? répondit Marino en enfilant des gants doublés de lapin. Et où j'étais, moi, pendant ce temps-là ? Parce que si je suis dans la maison, ça ne risque pas d'arriver, un truc pareil.

— Vous n'étiez pas là.

Il comprit qu'elle était sérieuse, et lui jeta un regard curieux.

— Qu'est-ce que tu as mangé hier soir ?

— C'était comme dans un film. Ça durait des heures.

Elle me regarda, les yeux gonflés et l'air épuisé.

— Tu veux venir au bureau avec moi ?

— Non, non, ça ira. Me promener au milieu des cadavres, c'est bien la dernière chose dont j'ai envie en ce moment.

— Tu dois retrouver les agents que tu connais en ville ? demandai-je avec inquiétude.

— Je ne sais pas. Nous devons travailler la respiration avec de l'oxygène en circuit fermé, mais ça ne me dit rien d'aller enfiler une combinaison et de plonger dans une piscine couverte qui pue le chlore. Je crois que je vais me contenter d'attendre ma voiture, puis partir.

Les pneus de Marino creusaient le verglas, harnachés de leurs dents cliquetantes, tandis que nous nous dirigeons vers le centre-ville sans échanger un mot. Je savais qu'il s'inquiétait pour Lucy. Il avait beau passer son temps à la malmener, il

aurait démolì de ses propres mains le premier qui en aurait fait autant. Il la connaissait depuis l'âge de dix ans, c'était lui qui lui avait appris à conduire un pick-up à cinq vitesses et à tirer.

— Doc, il faut que je vous demande quelque chose, dit-il finalement tandis que le rythme des chaînes ralentissait au péage. Vous croyez que Lucy va bien ?

— Tout le monde fait des cauchemars.

— Hé, Bonita, interpella-t-il la jeune femme au guichet en lui tendant son passe par la vitre, quand est-ce que vous allez vous décider à faire quelque chose à propos du temps ?

— Oh, moi, j'y suis pour rien, cap'taine. (Elle lui rendit son passe, et la barrière se releva.) Je croyais que c'était vous, le chef !

L'écho de sa voix joyeuse nous suivit tandis que nous démarrions. Je songeais à quel point il était déprimant que nous vivions à une époque où même les guichetiers de péage devaient porter des gants de caoutchouc de peur d'entrer en contact avec la chair des autres. Je me demandais si nous finirions un jour par vivre tous dans des bulles pour ne pas mourir de maladies comme le virus Ebola ou le sida.

Marino remonta sa vitre.

— Je la trouve un peu bizarre, reprit-il. Où est Janet ? demanda-t-il après un silence.

— Avec sa famille, à Aspen, je crois.

Il regardait la route droit devant lui.

— Après ce qui s'est passé chez le docteur Mant, je ne lui en veux pas d'être un peu déboussolée, ajoutai-je.

— Bordel, d'habitude, c'est plutôt elle qui cherche les ennuis, rétorqua-t-il. Elle ne se laisse pas déboussoler, c'est pour ça que le Bureau la laisse côtoyer le HRT. On n'a pas le droit d'être déboussolé quand on a affaire à des suprématistes blancs et à des terroristes. On se fait pas porter pâle parce qu'on a eu un putain de cauchemar.

Il sortit de l'autoroute au niveau de la 7<sup>e</sup> Rue et se dirigea vers les vieilles rues pavées de galets de Shockoe Slip, puis tourna vers le nord dans la 14<sup>e</sup> Rue, où j'allais travailler tous les jours lorsque je me trouvais en ville. Le bureau du médecin expert général de Virginie était un lourd bâtiment orné de stuc

et percé de minuscules fenêtres sombres qui m'évoquaient des yeux soupçonneux et déplaisants. Elles surplombaient d'un côté des taudis, de l'autre le quartier des banques. Au-dessus, déchirant le ciel, passaient des autoroutes et des voies de chemin de fer.

Marino pénétra sur le parking situé à l'arrière où, en dépit de l'état des routes, il y avait un nombre de voitures impressionnant. Je descendis devant la baie de déchargement fermée et utilisai ma clef pour entrer par une porte latérale. Je pénétrai dans la morgue en suivant la rampe destinée aux chariots. J'entendis des gens qui travaillaient plus bas dans le couloir. La salle d'autopsie, dont les portes étaient grandes ouvertes, se trouvait derrière les chambres frigorifiques. Lorsque j'entrai, Fielding, mon assistant, retirait un cathéter et divers tuyaux du corps d'une jeune femme allongé sur la deuxième table.

— Vous êtes venue en patins à glace ? demanda-t-il sans pour autant avoir l'air surpris de me voir.

— Presque. Il se peut que je sois obligée d'emprunter le break. Je n'ai pas de voiture pour l'instant.

Il se pencha un peu plus sur sa patiente, fronça les sourcils en examinant le tatouage qui représentait un serpent à sonnette enroulé sous son sein gauche affaissé, sa bouche ouverte pointée vers le mamelon de façon dérangeante.

— C'est le tatoueur qui y a trouvé son compte, déclarai-je. Vérifiez l'intérieur de la lèvre inférieure. Il y en a probablement un autre.

Il tira sur la lèvre, et y trouva inscrit en grosses lettres tordues : *Merde*.

Fielding me regarda avec stupéfaction.

— Comment le saviez-vous ?

— Les tatouages sont faits maison, elle a le genre motarde, et je parie que la prison ne lui est pas inconnue.

— Vous avez raison sur toute la ligne.

Il attrapa une serviette propre et s'essuya le visage.

Mon associé était body-buildé et les coutures de sa blouse avaient toujours l'air sur le point d'éclater. Il transpirait comme un bœuf alors que nous étions tous à peine réchauffés. Mais

c'était un anatomopathologiste compétent. Il était agréable et bienveillant, et j'étais persuadée de sa loyauté.

— Une éventuelle overdose, expliqua-t-il en dessinant le tatouage pour le dossier. La nouvelle année a dû être un peu trop joyeuse.

— Jack, combien de fois avez-vous eu affaire à la police de Chesapeake ?

— Rarement, dit-il en continuant de dessiner.

— Et pas récemment ?

— Je ne crois pas, non. Pourquoi ?

— J'ai eu une rencontre un peu étrange avec l'un de leurs détectives.

— En rapport avec Eddings ?

Il entreprit de rincer le corps, et la longue chevelure brune s'étala en flottant sur l'acier brillant.

— Oui.

— Vous savez, c'est bizarre, mais Eddings venait juste de m'appeler, pas plus tard que la veille de sa mort, déclara-t-il en actionnant le tuyau.

— Que voulait-il ?

— J'étais en train de travailler ici, et je n'ai pas pris la communication. Je le regrette maintenant.

Il grimpa sur un escabeau et prit des photos à l'aide d'un Polaroid.

— Vous êtes en ville pour longtemps ? continua-t-il.

— Je ne sais pas.

— Si vous avez besoin d'aide pour Tidewater, je suis là. (L'éclair du flash jaillit et il attendit la photo.) Je ne sais pas si je vous l'ai dit, mais Ginny est de nouveau enceinte, et elle serait probablement ravie de quitter un moment la maison. Et puis elle adore l'océan. Dites-moi comment s'appelle le détective qui vous embête, et je m'occuperai de lui.

— Ça, j'aimerais bien que quelqu'un s'occupe de lui.

Un nouvel éclair jaillit de l'appareil photo. Je pensai au cottage de Mant, et y installer Fielding et sa femme me parut impensable.

— De toute façon, il est plus logique que vous reveniez ici, ajouta-t-il. Et puis, on peut espérer que le docteur Mant ne restera pas éternellement en Angleterre.

— Merci, lui dis-je, touchée. Peut-être pourriez-vous effectuer l'aller-retour plusieurs fois par semaine ?

— Pas de problème. Vous pouvez me passer le Nikon ?

— Lequel ?

— Oh, le N-50, le reflex à objectif unique. Je crois qu'il est dans le placard là-bas, ajouta-t-il en pointant le doigt.

Je lui tendis l'appareil.

— Nous mettrons au point un emploi du temps. Il vaut mieux éviter que Ginny et vous séjourniez chez le docteur Mant, vous pouvez me faire confiance sur ce point.

— Vous avez eu un problème ?

Il arracha une nouvelle photo du Polaroid, puis me le passa.

— Marino, Lucy et moi avons débuté l'année avec des pneus crevés.

Il baissa l'appareil photo et me regarda, sidéré :

— Merde. Vous croyez que c'était par hasard ?

— Non, pas du tout.

Je pris l'ascenseur pour monter à l'étage et déverrouillai la porte de mon bureau. La vue de la plante offerte par Eddings me prit par surprise et me fit un choc. Je ne pouvais pas la laisser sur la crédence. Je la pris, puis me retrouvai sans savoir qu'en faire. Je tournicotai un moment, égarée et bouleversée, puis finis par la remettre à sa place. Il m'était impossible de la jeter ou d'en infliger la vue au reste de mon personnel.

Je jetai ensuite un coup d'œil dans le bureau communicant de Rose, et ne fus guère surprise de constater qu'elle n'était pas là. Ma secrétaire commençait à être âgée, et n'aimait pas conduire jusque dans le centre, même par beau temps. Je suspendis mon manteau, puis examinai attentivement les lieux, ravie de constater que tout paraissait en ordre, sauf le ménage, auquel l'équipe de gardiennage procédait après les heures de fermeture. Aucun des techniciens de surface, ainsi que les baptisait l'État, n'aimait travailler dans ce bâtiment. Ils ne faisaient pas long feu, en général, et aucun d'eux ne voulait descendre à la morgue.

J'avais hérité mes quartiers du précédent médecin expert, Cagney. À l'exception des boiseries, rien ne rappelait cette époque où les médecins légistes fumeurs de cigare sirotaient du bourbon avec les flics ou les entrepreneurs de pompes funèbres, et tripotaient les cadavres à mains nues. Mon prédécesseur ne s'embarrassait guère d'ADN ou d'éclairage alternatif.

Le souvenir de ma première visite dans son bureau, après sa mort, me revint. Je passais un entretien en vue d'obtenir son poste. J'avais examiné les trophées virils de sa fonction, qu'il avait exposés avec fierté. Lorsque j'étais tombée sur l'implant mammaire en silicone d'une femme violée et assassinée, j'avais été tentée de rester à Miami.

L'ancien médecin expert n'aurait probablement pas apprécié son bureau, aujourd'hui. Il était interdit d'y fumer et on avait intérêt à laisser à la porte toute manifestation d'irrespect ou d'humour de potache. Le mobilier de chêne était le mien, et non celui de l'État, et j'avais dissimulé le carrelage sous un tapis de prière Sarouk de fabrication industrielle, certes, mais aux couleurs vives. J'avais ajouté des plantes, mais n'avais pas accroché de tableaux. Comme les psychiatres, je ne voulais rien de provocateur sur les murs, et très franchement j'avais besoin de toute la place pour les livres et les classeurs à tiroirs. Quant aux trophées, les modèles réduits de voitures, camions et trains que j'utilisais pour aider les enquêteurs à reconstituer les accidents n'auraient guère impressionné Cagney.

J'examinai le contenu de ma corbeille d'arrivée de courrier. Elle était pleine de certificats de décès, bordés de rouge pour les affaires qui nécessitaient l'intervention du médecin expert, et bordés de vert dans le cas contraire.

D'autres rapports attendaient ma signature, et un message sur l'écran de mon ordinateur m'annonçait la présence de courrier électronique. Tout cela pouvait attendre, me dis-je, et je regagnai le couloir pour voir qui était là. Lorsque j'atteignis la réception, je n'avais trouvé que Cleta, mais c'était justement elle que je cherchais.

Elle sursauta.

— Docteur Scarpetta ! Je ne savais pas que vous étiez de retour.

Je rapprochai une chaise de son bureau.

— J'ai pensé qu'il était temps de revenir à Richmond. Nous couvrirons le district de Tidewater d'ici, avec le docteur Fielding.

Originnaire de Florence, en Caroline du Sud, Cleta était très maquillée et portait des jupes trop courtes, parce que, pour elle, le bonheur était d'être jolie, ce qu'elle ne serait jamais. Assise bien droite sur son siège, une loupe à la main et des verres à double foyer sur le nez, elle classait des photos sinistres par numéro de dossier. Sur une serviette en papier était posé un friand qu'elle avait probablement dégotté à la cafétéria voisine, et elle buvait un Coca Light.

— Je crois que le verglas commence à fondre, m'annonça-t-elle.

Je lui souris.

— Bien. Je suis contente que vous soyez là.

Elle parut ravie et sortit une nouvelle liasse de photos de la boîte plate.

— Cleta, vous vous souvenez de Ted Eddings, non ?

— Oh oui, madame. (Elle parut brusquement sur le point de fondre en larmes.) Il était toujours tellement gentil, quand il venait. Je n'arrive pas à y croire, ajouta-t-elle en se mordant la lèvre inférieure.

— Le docteur Fielding dit qu'Eddings a appelé ici à la fin de la semaine dernière. Je me demandais si vous vous en souveniez.

Elle hocha la tête.

— Oh oui, madame, très bien. En fait, je n'arrête pas d'y penser.

— Il vous a parlé ?

— Oui.

— Vous vous souvenez de ce qu'il a dit ?

— Eh bien, il voulait parler au docteur Fielding, mais la ligne était occupée. J'ai demandé si je pouvais prendre un message, et nous avons plaisanté. Vous savez comment il était, dit-elle les yeux brillants et la voix tremblante. Il m'a demandé

si je mangeais toujours autant de sirop d'érable, parce que c'était la seule explication au fait que j'aie une voix aussi douce et sucrée. Et puis il m'a invitée à sortir avec lui.

Elle se mit à rougir.

— Évidemment, il ne parlait pas sérieusement. Vous voyez, il disait toujours : « Alors, quand est-ce que je vous emmène dîner ? », mais ça ne voulait rien dire, répéta-t-elle.

— Même si cela avait été le cas, ce n'était pas grave, lui dis-je gentiment.

— Eh bien, il avait déjà une petite amie.

— Comment le savez-vous ?

— Il disait qu'il allait l'amener un jour, et j'ai eu l'impression que c'était du sérieux. Je crois qu'elle s'appelait Loren, mais je ne sais rien de plus à son sujet.

Je réfléchis à la façon dont Eddings avait engagé des conversations d'un genre plutôt intime avec mon personnel, et fus d'autant moins surprise qu'il ait pu m'approcher avec plus de facilité que la plupart des autres journalistes. Je ne pus m'empêcher de me demander si ce même talent ne l'avait pas mené à sa perte, et soupçonnai que tel avait été le cas.

— Vous a-t-il expliqué pour quelle raison il voulait parler au docteur Fielding ? dis-je en me levant.

Elle réfléchit intensément, tout en continuant de fouiller dans des photos que personne ne devait jamais voir.

— Attendez une seconde. Ah oui, je sais, un truc à propos de radiations. Qu'est-ce qu'on trouverait si quelqu'un mourait de ça.

— Quelles sortes de radiations ?

— Oh, je crois qu'il faisait une espèce d'article sur les machines à rayons X. Vous savez, on en a beaucoup parlé dans les journaux, ces derniers temps, à cause de tous les gens qui ont peur des trucs comme les lettres piégées.

Je ne me souvenais pas d'avoir vu quoi que ce soit chez Eddings qui puisse indiquer qu'il travaillait sur ce genre de sujet.

Je retournai dans mon bureau, m'attelai à la paperasse et à rappeler les gens qui m'avaient laissé des messages

téléphoniques. Quelques heures plus tard, je grignotais un déjeuner tardif sur place lorsque Marino débarqua.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? demandai-je, surprise de le voir. Vous voulez la moitié d'un sandwich au thon ?

Il ferma les deux portes et s'assit sans ôter son manteau. Son expression m'effraya.

— Vous avez parlé à Lucy ?

Je reposai mon sandwich.

— Pas depuis que j'ai quitté la maison. Pourquoi ?

— Elle m'a appelé il y a à peu près une heure, dit-il en jetant un coup d'œil à sa montre. Elle voulait savoir comment joindre Danny à propos de sa voiture. Et elle avait l'air saoule.

Je demeurai silencieuse, le fixant, puis je détournai les yeux. Je ne lui demandai pas s'il était certain de ce qu'il disait parce que Marino avait l'expérience de ce genre de chose, et le passé de Lucy lui était familier.

Je gardai mon calme.

— Vous croyez que je dois rentrer ?

— Non. A mon avis, elle a une crise de déprime, et elle lâche un peu la pression. Et puis, au moins, elle n'a pas de voiture.

Je pris une profonde inspiration.

— Ce que je veux dire, c'est que pour l'instant elle est en sécurité. Mais j'ai pensé que vous devriez être au courant, Doc.

— Merci, dis-je d'un ton morose.

J'avais espéré que la propension de ma nièce à abuser de l'alcool était un problème oublié depuis longtemps. Je n'avais relevé aucun signe inquiétant depuis cette époque suicidaire où elle avait conduit en état d'ivresse et failli mourir. Mais son étrange attitude du matin, ajoutée à ce que Marino venait de me raconter, prouvait que quelque chose n'allait pas du tout. Je ne savais pas quoi faire.

— Un dernier point, ajouta-t-il en se levant. Pas question qu'elle retourne au FBI dans cet état.

— Non, bien sûr.

Il me quitta, et je demeurai un moment derrière mes portes closes, déprimée, l'esprit aussi apathique que la rivière qui coulait derrière chez moi. J'hésitais entre la colère et l'inquiétude, mais je me sentis trahie lorsque je repensai à

toutes les fois où j'avais offert du vin ou une bière à Lucy. Puis le désespoir m'envahit devant l'ampleur de ce qu'elle avait réussi, et de ce qu'elle avait à perdre en échange. Soudain, d'autres images me vinrent encore, des scènes épouvantables décrites par un homme qui voulait être un dieu. Je savais que ma nièce, malgré toute son intelligence, ne comprenait pas l'horreur de ce pouvoir. Elle ne comprenait pas la méchanceté comme moi je la comprenais.

J'enfilai mon manteau et mes gants. Je savais où il me fallait me rendre maintenant. Je m'apprêtais à prévenir la réception de mon départ lorsque mon téléphone sonna. Pensant qu'il s'agissait peut-être de Lucy, je décrochai. Mais c'était le chef de la police de Chesapeake, qui m'informa qu'il s'appelait Steels et qu'il venait d'être muté de Chicago.

— Je suis désolé que nous fassions connaissance dans de telles circonstances, dit-il avec un accent de sincérité. Mais j'ai besoin de vous parler d'un de mes détectives du nom de Roche.

— Ça tombe bien, moi aussi. Peut-être pouvez-vous me dire quel est exactement son problème ?

— D'après lui, c'est vous le problème.

Je fus incapable de réfréner ma colère.

— C'est grotesque ! En bref, votre détective se conduit de façon déplacée, il est incompetent et freine le bon déroulement de cette enquête. Il n'est plus autorisé à mettre un pied dans ma morgue.

— Vous comprenez, je pense, que la police des polices va devoir enquêter à fond sur cette affaire. Nous aurons probablement besoin que vous veniez à un moment ou à un autre pour que nous vous interroguions.

— Et quel est exactement le chef d'accusation ?

— Harcèlement sexuel.

— Voilà qui est bien répandu de nos jours, dis-je avec ironie. Je n'avais cependant pas conscience que je disposais d'un pouvoir sur lui, puisqu'il travaille pour vous et non pour moi. Or, le harcèlement sexuel est par définition un abus de pouvoir. De toute façon, le point est discutable puisque dans ce cas précis, les rôles sont inversés. C'est votre détective qui m'a fait

des avances, et lorsque celles-ci n'ont pas été payées de retour, c'est lui qui a voulu abuser de son pouvoir.

Steels demeura un instant silencieux, puis reprit :

— Alors, on dirait bien que c'est votre parole contre la sienne.

— Oh non, ce qu'on dirait bien, c'est que tout ça est de la foutaise ! Je vous préviens que s'il pose encore une fois la main sur moi, je demande un mandat et je le fais arrêter.

Il ne répondit rien, et je continuai :

— Une chose devrait être extrêmement claire en ce moment précis, chef Steels, c'est qu'une affaire très inquiétante est en train de se développer dans votre juridiction. Pouvons-nous discuter un moment de Ted Eddings ?

Il s'éclaircit la gorge.

— Certainement.

— Vous connaissez l'affaire ?

— Absolument. On m'a communiqué le dossier dans le détail, et je le connais bien.

— Parfait. Alors je suis certaine que vous êtes d'accord pour que nous enquêtions dans toute la mesure de nos moyens.

— Eh bien, nous devons enquêter à fond sur tous les décès, mais dans le cas d'Eddings, la réponse me paraît simple.

Ses paroles ne firent qu'accroître ma colère.

— Vous ne le savez peut-être pas, reprit-il, mais il s'intéressait aux trucs de la guerre de Sécession – il faisait collection. Il y a eu des batailles non loin de l'endroit où il a plongé, apparemment, et il cherchait peut-être des objets comme des boulets de canon.

Je compris que Roche avait dû s'entretenir avec Mme Eddings, ou bien que Steels avait parcouru les articles de journaux qu'Eddings était censé avoir écrits sur ses chasses au trésor sous-marines. Je n'étais pas historienne, mais j'en connaissais assez pour mettre le doigt sur ce qui clochait dans cette hypothèse de plus en plus ridicule.

— La plus importante bataille qui ait eu lieu dans votre région, sur mer ou près de la mer, s'est déroulée entre le Merrimac et le Monitor, dans Hampton Roads, à des kilomètres du lieu où l'on a trouvé Eddings, lui assénai-je. Je n'ai jamais eu

vent d'aucune bataille près de cette partie de l'Elizabeth River où est situé le chantier naval.

— A la vérité, nous n'en savons rien, docteur Scarpetta, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton pensif. À l'époque, n'importe qui a pu être tué là-bas, n'importe quel projectile lancé, n'importe quelle épave coulée. Il n'y avait pas de caméras de télévision, ni des milliers de reporters, juste le pékin moyen. Vous savez, je suis moi-même grand amateur d'histoire, et j'ai lu beaucoup de choses sur la guerre de Sécession. Pour ma part, je crois que ce type, Eddings, s'est rendu au chantier naval pour passer le fond de la rivière au peigne fin, à la recherche de reliques. Il a inhalé des gaz délétères provenant de sa machine, il est mort asphyxié, et ce qu'il pouvait avoir à la main, un détecteur de métal, par exemple, est tombé dans la vase.

— Je travaille cette affaire en la considérant comme un homicide éventuel, dis-je avec fermeté.

— Et je ne suis pas d'accord avec vous, d'après les éléments que l'on m'a fournis.

— Je pense que le procureur, elle, sera d'accord avec moi lorsque je lui en parlerai.

Il ne répondit rien.

— Je suppose que vous n'avez pas l'intention de faire appel aux profiteurs du FBI, puisque vous avez décidé qu'il s'agissait d'un accident, ajoutai-je.

— Au point où nous en sommes, je ne vois aucune raison au monde de déranger le FBI, et je le leur ai dit.

— Eh bien, moi, je vois toutes les raisons du monde.

Je manquai de lui raccrocher au nez.

— Bon sang de bon sang de bon sang ! marmonnai-je, furieuse.

Je ramassai mes affaires et sortis d'un pas martial.

Au rez-de-chaussée, je décrochai un trousseau de clefs dans le bureau de la morgue, sortis sur le parking et ouvris la portière du break bleu foncé que nous utilisions pour le transport des corps. Il n'était pas aussi voyant qu'un corbillard, mais ce n'était pas non plus le genre de véhicule que l'on pouvait s'attendre à voir garé chez son voisin. Plus grand que la normale, ses vitres teintées obscurcies de stores semblables à ceux des pompes

funèbres, il ne disposait pas de banquette arrière. Le plancher était recouvert de contre-plaqué sur lequel étaient montées des attaches pour empêcher les civières de glisser pendant le transport. Le surveillant de la morgue avait suspendu plusieurs désodorisants au rétroviseur, et l'odeur de cèdre était écoeurante.

Je gardai ma fenêtre ouverte une bonne partie du chemin, tout en me dirigeant vers Main Street. La circulation de l'heure de pointe n'était pas trop catastrophique, et les routes n'étaient plus que mouillées. L'air froid et humide me fit du bien. J'étais sûre de ce que j'allais faire. Il y avait bien longtemps que je ne m'étais pas arrêtée à l'église en rentrant chez moi. Cela ne m'arrivait que lorsque je traversais une crise, lorsque je me retrouvais acculée à mes dernières limites. Au carrefour de Three Chopt Road et Grove Avenue, je tournai sur le parking de Saint Bridget, une église d'ardoise et de brique dont les portes ne restaient plus ouvertes le soir, le monde étant devenu ce qu'il est. Mais les Alcooliques anonymes se réunissaient à cette heure-ci, et je savais quand je pouvais entrer sans être dérangée.

Je franchis une porte latérale, me signai au bénitier et pénétrai dans le sanctuaire aux statues de saints gardant la croix et aux vitraux représentant le Chemin de croix. Je choisis la dernière rangée de bancs et regrettai de ne pouvoir allumer de cierges, car depuis Vatican II ce rituel n'avait plus cours ici. Je m'agenouillai, et priai pour Ted Eddings et sa mère. Je priai pour Marino et Wesley. Au fin fond de moi-même, je priai pour ma nièce. Puis je m'assis en silence, les yeux fermés, et ma tension se relâcha.

A six heures, je me préparais à partir lorsque je m'arrêtai dans le narthex et distinguai la porte éclairée de la bibliothèque, plus loin dans le couloir. Je ne savais pas très bien ce qui me guidait dans cette direction, mais il me vint à l'esprit qu'un livre maléfique pouvait être contré par un livre saint, et que le prêtre recommanderait peut-être simplement quelques moments en compagnie du catéchisme. Lorsque je pénétrai dans la salle, j'y trouvai une femme âgée qui rangeait des livres sur les étagères.

— Docteur Scarpetta ? dit-elle d'un ton à la fois surpris et ravi.

— Bonsoir, répondis-je, confuse d'avoir oublié son nom.

— Je suis Mme Edwards.

Je me souvins qu'elle était chargée des services sociaux de l'église et aidait les récents convertis au catholicisme. De temps en temps, je me disais que j'aurais dû en faire partie, étant donné la fréquence à laquelle j'assistais à la messe. Petite et un peu rebondie, elle n'avait jamais mis les pieds dans un couvent, mais faisait naître chez moi le même sentiment de culpabilité que les religieuses de mon enfance.

— Je ne vous vois pas souvent à cette heure, remarqua-t-elle.

— Je me suis arrêtée sur mon chemin après le travail. Je crois que j'ai raté l'office du soir.

— Il n'a lieu que le dimanche.

— C'est vrai.

— Eh bien, je suis ravie de vous avoir vue avant mon départ.

Son regard s'attarda sur moi. Je compris qu'elle sentait mon besoin d'assistance.

Je passai en revue les bibliothèques.

— Je peux vous aider à trouver quelque chose ?

— Un exemplaire du catéchisme.

Elle traversa la salle, en tira un d'une étagère et me le tendit. C'était un gros volume. Je me demandai si j'avais pris la bonne décision, car j'étais maintenant très fatiguée, et je doutais que Lucy soit en état de lire.

— Je peux vous aider ? proposa-t-elle d'une voix douce.

— Si je pouvais parler quelques instants avec le prêtre...

— Le père O'Connor fait la tournée des hôpitaux.

Elle me scrutait toujours du regard.

— Je peux vous être utile ? insista-t-elle.

— Peut-être.

— Nous pouvons nous asseoir là, suggéra-t-elle.

Nous tirâmes des chaises d'une table de bois simple qui me rappela celles de l'école paroissiale de mon enfance à Miami. Brusquement, l'émerveillement de ce qui m'avait attendue dans les pages de ces livres me revint, car j'adorais apprendre, et tout moyen de m'échapper de chez moi par la pensée était une bénédiction. Mme Edwards et moi nous fîmes face comme des

amies, mais il était rare que je parle aussi franchement, et les mots étaient durs à venir.

— Je ne peux pas entrer dans les détails, car mon problème a un rapport avec une affaire sur laquelle je travaille, commençai-je.

Elle hocha la tête.

— Je comprends.

— Il me suffit de dire que j'ai été mise en présence d'une bible de type satanique. Il ne s'agit pas de culte satanique en soi, mais de quelque chose de démoniaque.

Elle ne réagit pas, et continua de me regarder dans les yeux.

— C'est également le cas de Lucy, ma nièce de vingt-trois ans. Elle a aussi lu le texte.

— Et en conséquence, vous avez des problèmes ?

Je pris une profonde inspiration, me sentant bête.

— Je sais que ça a l'air un peu bizarre.

— Bien sûr que non. Nous ne devons jamais sous-estimer le pouvoir du mal, et nous devons éviter par tous les moyens de nous y trouver confrontés.

— Je ne peux pas toujours l'éviter. C'est en général le mal qui amène mes patients sur le seuil de ma porte. Mais j'ai rarement l'occasion de devoir regarder des documents comme celui auquel je fais allusion. J'ai eu des cauchemars troublants, ma nièce se conduit de façon déséquilibrée et a passé beaucoup de temps avec ce livre. C'est surtout elle qui m'inquiète. Voilà la raison de ma présence.

Elle sourit.

— « Mais poursuis sur le chemin que l'on t'a enseigné, et sur lequel tu es assuré de trouver le succès », cita-t-elle. C'est tout aussi simple que cela.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Docteur Scarpetta, il n'existe pas de remède à ce que vous venez de partager avec moi. Je ne peux pas vous faire d'impositions des mains et repousser les ténèbres et les cauchemars. Le père O'Connor non plus. Il n'existe aucune cérémonie ou rituel qui tienne. Bien entendu, nous pouvons prier pour vous, et nous le ferons. Mais ce que vous devez faire,

vous et Lucy, c'est retourner à votre propre foi. Vous devez vous fier à ce qui vous a toujours redonné force dans le passé.

— C'est la raison pour laquelle je suis venue ici aujourd'hui, répétai-je.

— Bien. Dites à Lucy de réintégrer la communauté religieuse et de prier. Elle devrait venir à l'église.

Ce n'est pas demain la veille, pensai-je tout en conduisant sur le chemin du retour. Mes inquiétudes ne firent qu'augmenter lorsque je franchis la porte de la maison. Il n'était pas tout à fait sept heures et Lucy était au lit.

Je m'assis près d'elle dans le noir et posai la main sur son dos.

— Lucy ? Tu dors ?

Elle ne répondit pas. Je craignais qu'elle n'ait essayé de rentrer à Charlottesville, et remerciai le Ciel de ce que nos voitures ne soient pas revenues. J'avais tellement peur qu'elle ne soit sur le point de répéter les terribles erreurs qu'elle avait commises quelques années avant.

— Lucy ?

Elle se retourna lentement.

— Quoi ?

— Je voulais juste savoir si tu allais bien, dis-je à voix basse. Je la vis s'essuyer les yeux et compris qu'elle ne dormait pas, mais pleurait.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Rien.

— Je vois bien qu'il y a quelque chose. Il est temps que nous parlions. Tu n'es plus toi-même, et je veux t'aider.

Elle persista dans son silence.

— Lucy, je resterai assise ici tant que tu ne me répondras pas.

Elle demeura muette, et je vis battre ses paupières tandis qu'elle fixait le plafond.

— Janet leur a dit. Elle a parlé à son père et à sa mère. Ils se sont disputés, comme s'ils connaissaient mieux qu'elle ses sentiments. Comme si elle était malade.

La colère monta dans sa voix. Elle se redressa en position assise et fourra des oreillers dans son dos.

— Ils veulent qu'elle aille voir un psychanalyste, ajouta-t-elle.

— Je suis désolée. Je ne sais pas très bien quoi te dire, sinon que c'est eux qui ont un problème, et pas vous.

— Je ne sais pas ce qu'elle va faire. C'est déjà assez dur d'avoir à s'inquiéter de ce que le Bureau ne découvre notre relation.

— Tu dois être forte, et fidèle à ta véritable personnalité.

— Mais qu'est-ce qu'elle est ? Il y a des jours où je ne le sais pas moi-même. Je déteste ça, dit-elle, de plus en plus bouleversée. C'est tellement dur. Tellement injuste.

Elle posa sa tête contre mon épaule.

— Pourquoi ne suis-je pas comme toi ? Pourquoi est-ce que ça ne peut pas être plus facile ?

— Je ne suis pas sûre que tu veuilles être comme moi. Et ma vie est tout sauf facile. Rien de ce qui est important n'est facile. Si vous vous y engagez vraiment, et si vous vous aimez véritablement, Janet et toi pouvez tout résoudre.

Elle prit une profonde inspiration, puis expira lentement.

— Plus de comportement destructeur, dis-je.

Je me levai dans l'ombre de la pièce.

— Où est le Livre ?

— Rangé.

— Dans mon bureau ?

— Oui. Je l'ai mis là-bas.

Nous échangeâmes un regard. Les yeux brillants, elle renifla bruyamment et se moucha.

— Tu comprends pourquoi il n'est pas bon de s'attarder sur ce genre de chose ?

— Et toi, regarde ce sur quoi tu dois t'attarder tout le temps. Ça fait partie du boulot.

— Non. Ce qui fait partie du boulot, c'est savoir où il faut et où il ne faut pas mettre les pieds. Le respect que tu dois au pouvoir de l'ennemi doit être à la mesure du mépris que tu as pour lui. Sinon, tu perdras la bataille, Lucy. Tu as intérêt à apprendre cela dès maintenant.

Elle tendit la main vers le catéchisme que j'avais posé au pied de son lit et dit doucement :

— Je comprends. Qu'est-ce que c'est que ça ? Je dois le lire toute la nuit ?

— Quelque chose que j'ai pris à l'église. J'ai pensé que tu aimerais le consulter.

— Oublie l'Église.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle m'a oubliée. L'Église pense que les gens comme moi sont des aberrations de la nature. Comme si je devais aller en prison ou en enfer pour ce que je suis. Voilà ce que je veux dire. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être mise à l'écart.

— Lucy, presque toute ma vie on m'a mise à l'écart. Tu n'as pas idée de ce qu'est la discrimination, si tu n'as pas été l'une des trois seules femmes de ta classe de médecine. Ou étudiante à la faculté de droit, où les hommes ne te passent pas leurs notes quand tu es malade et que tu as manqué le cours. Voilà pourquoi je ne suis jamais malade. Voilà pourquoi je ne me saoule pas et que je ne me réfugie pas dans mon lit.

J'avais parlé d'un ton dur parce que je savais qu'il le fallait.

— Mais ça, c'est différent.

— Je crois que tu veux te persuader que c'est différent pour pouvoir t'apitoyer sur toi-même. Il me semble que la seule personne ici qui oublie et rejette, c'est toi. Ce n'est pas l'Église. Ce n'est pas la société. Ce ne sont même pas les parents de Janet, qui ne comprennent peut-être tout simplement pas. Je te croyais plus forte que ça.

— Je suis forte.

— Eh bien, j'en ai assez. Je ne veux plus que tu viennes chez moi pour boire, te cacher sous les couvertures pendant que je m'inquiète à ton sujet toute la journée, et ensuite m'envoyer balader – moi et les autres – quand je veux t'aider.

Elle me fixa en silence.

— Tu es vraiment allée à l'église à cause de moi ? demanda-t-elle enfin.

— Non, à cause de moi. Mais tu étais le principal sujet de conversation.

Elle rejeta les couvertures.

— « Le but essentiel de l'homme est de glorifier le Seigneur, de se complaire dans l'amour du Seigneur pour la vie éternelle », déclara-t-elle en se levant.

Je me retournai sur le seuil de sa chambre.

— C'est le catéchisme. En langage global, bien sûr. J'ai suivi un cours de religion à l'université de Virginie. Tu veux dîner ?

— Qu'est-ce que tu aimerais manger ?

— Quelque chose de facile à préparer.

Elle se rapprocha et me serra dans ses bras.

— Pardonne-moi, tante Kay.

Dans la cuisine, j'ouvris d'abord le congélateur, sans y trouver d'inspiration. Je regardai ensuite dans le réfrigérateur, mais mon appétit avait disparu en même temps que ma tranquillité d'esprit. Je mangeai une banane et préparai du café. A huit heures et demie, l'émetteur posé sur le comptoir me fit sursauter.

La voix de Marino déchira le silence :

— Unité 600 à base 1.

Je décrochai le micro et répondis :

— Ici base 1.

— Vous pouvez m'appeler à un numéro ?

— Donnez-le-moi, acquiesçai-je avec un pressentiment.

La fréquence radio utilisée par mon bureau pouvait être surveillée, et lorsqu'une affaire se révélait particulièrement délicate, la police essayait toujours de nous empêcher de communiquer par ce biais. Le numéro que m'avait donné Marino était celui d'une cabine téléphonique.

— Désolé, je n'avais pas de monnaie, dit-il en décrochant.

Je ne perdis pas de temps.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai court-circuité le médecin légiste de garde parce que je savais que vous préféreriez qu'on vous joigne en premier.

— Qu'y a-t-il ?

— Merde, Doc, je suis vraiment désolé. Mais on a Danny.

— Danny ? répétai-je sans comprendre.

— Danny Webster. De votre bureau de Norfolk.

— Comment ça, vous l'avez ?

La peur m'étreignit.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

J'imaginai qu'il avait été arrêté au volant de ma voiture. Ou bien qu'il avait eu un accident.

— Il est mort, Doc.

Le silence tomba de part et d'autre. Je m'accoudai sur le comptoir et fermai les yeux.

— Oh, mon Dieu. Mon Dieu. Que s'est-il passé ?

— Ecoutez, je crois que le mieux, c'est que vous veniez.

— Où êtes-vous ?

— Sugar Bottom, au vieux tunnel ferroviaire. Votre voiture se trouve une rue plus loin sur la colline, à Libby Hill Park.

Je ne demandai rien de plus. J'informai Lucy que je partais et que je ne rentrerais probablement que très tard. Je pris ma trousse médicale et mon pistolet, car je connaissais le quartier mal famé où se trouvait le tunnel, et je ne voyais pas ce qui avait bien pu y attirer Danny. Son ami et lui devaient conduire ma voiture et la Suburban de Lucy à mon bureau, où mon administrateur devait les retrouver sur le parking et les conduire à la station d'autobus. Bien sûr, Church Hill n'était pas loin, mais il me paraissait impensable que Danny ait pu conduire ma Mercedes ailleurs que là où il était censé se rendre. Il n'avait pas l'air du genre à abuser de ma confiance.

Je descendis vivement West Cary Street, dépassai de gigantesques demeures en brique aux toits d'ardoise et de cuivre, des entrées barricadées par de hautes grilles de fer forgé noires. Rouler à toute allure dans le break de la morgue à travers ce quartier élégant tandis qu'un de mes employés venait de mourir avait un côté irréel. Le fait d'avoir encore une fois laissé Lucy toute seule me tourmentait. Je ne me souvenais plus si j'avais activé le système d'alarme, ni si j'avais éteint les détecteurs de mouvement en sortant. Mes mains tremblaient, et je mourais d'envie de fumer.

Libby Hill Park se trouvait sur l'une des sept collines de Richmond, dans une zone où l'immobilier était maintenant florissant. Des rangées de maisons mitoyennes du siècle dernier et des résidences de style hellénisant avaient été admirablement rénovées par des gens suffisamment audacieux pour arracher un quartier historique de la ville à l'emprise de la décadence et

du crime. Le risque qu'ils avaient pris s'était révélé payant pour la plupart d'entre eux. Quant à moi, je savais que j'étais incapable de vivre à proximité de taudis et de logements sociaux dont la principale industrie était le trafic de drogue. Je ne voulais pas travailler dans le quartier où je vivais.

La lueur bleu et rouge des gyrophares des véhicules de police alignés des deux côtés de Franklin Street palpitait dans la nuit particulièrement noire. Je distinguais à peine le kiosque à musique octogonal et le soldat de bronze sur son grand piédestal de granit qui faisaient face à la James River. Ma Mercedes était entourée de policiers et d'une équipe de télévision. Des badauds étaient massés devant leurs maisons. Je passai lentement, sans parvenir à déterminer si ma voiture était abîmée. Mais la portière côté conducteur était ouverte, et la lumière intérieure allumée.

En continuant vers l'est après la 29<sup>e</sup> Rue, la route descendait en pente douce jusqu'à un quartier en contrebas connu sous le nom de « Sugar Bottom », baptisé ainsi à cause des prostituées qui y étaient entretenues par les gentlemen de Virginie, ou bien peut-être à cause de l'alcool de contrebande, je n'étais pas très sûre de l'origine de l'appellation. Des maisons restaurées laissaient brutalement place à des logements sordides et à des cabanes branlantes recouvertes de papier goudronné. À mi-chemin de la colline abrupte, des bois épais et denses entouraient l'entrée du tunnel de la C & O qui s'était écroulé dans les années vingt.

J'avais survolé une fois cet endroit à bord d'un hélicoptère de la police. La voie de chemin de fer formait une cicatrice boueuse jusqu'à la rivière, et l'œil noir du tunnel m'avait surpris. Je songeai aux wagons et aux ouvriers qu'on pensait encore ensevelis à l'intérieur. J'éprouvai de nouveau du mal à croire que Danny soit venu ici de son plein gré, ne serait-ce qu'en raison de son genou blessé. Je ralentis et me garai aussi près que possible de la Ford de Marino. Je fus instantanément repérée par les journalistes.

Une femme reporter se pressa à mes côtés.

— Docteur Scarpetta, est-il exact que le véhicule là-haut sur la colline soit le vôtre ? J'ai cru comprendre que la Mercedes

était à votre nom ? De quelle couleur est-elle ? Noire ? insista-t-elle lorsqu'elle vit que je ne répondais pas.

Un homme me fourra un micro sous le nez :

— Pouvez-vous expliquer pourquoi elle s'est retrouvée à cet endroit ?

— Vous l'avez conduite jusqu'ici ? demanda quelqu'un d'autre.

— On vous l'a volée ? La victime vous l'a-t-elle volée ? Croyez-vous qu'il s'agisse d'une affaire de drogue ?

Les voix se chevauchèrent car personne ne voulait attendre son tour, et je refusais de répondre. Lorsque plusieurs officiers de police en uniforme comprirent que j'étais arrivée, ils intervinrent à grand bruit :

— Reculez !

— Tout de suite !

— Laissez passer la dame !

— Allons ! On a un crime sur les bras. J'espère que ça ne vous dérange pas si on travaille !

Soudain, Marino fut à côté de moi, suspendu à mon bras.

— Bande de cinglés ! dit-il en les fusillant du regard. Faites très attention où vous mettez les pieds. Nous devons traverser presque tout le bois jusqu'à l'ouverture du tunnel. Quel genre de chaussures portez-vous ?

— Ça ira.

Un sentier descendait en pente raide depuis la rue. Des projecteurs avaient été installés pour éclairer l'accès, et ils ouvraient la voie, telle la lune dans une baie dangereuse. De part et d'autre, les bois se fondaient dans l'obscurité agitée d'un vent léger.

— Attention, répéta Marino. C'est plein de boue et il y a de la merde partout.

— Quel genre de merde ?

J'allumai ma torche et en dirigeai le faisceau droit vers le sol. L'étroit sentier boueux était jonché de verre brisé, de papiers en décomposition et de chaussures abandonnées qui luisaient et brillaient d'un blanc délavé au milieu des broussailles et des arbres dépouillés par l'hiver.

— Les voisins ont essayé de faire combler ça, dit Marino.

— Il n'aurait pas pu venir ici avec son genou abîmé. Quel est le meilleur moyen d'aborder l'endroit ?

— En vous cramponnant à mon bras.

— Non. Je dois voir ça seule.

— Il n'est pas question que vous y alliez seule. On ne sait pas s'il n'y a pas quelqu'un qui rôde encore dans le coin.

— Il y a du sang, là, dis-je en pointant ma torche.

Plusieurs gouttes brillèrent sur des feuilles mortes, à environ deux mètres en contrebas de l'endroit où je me trouvais.

— Il y en a beaucoup là-bas.

— Et du côté de la rue ?

— Non. On dirait bien que ça commence ici. Mais on en a trouvé sur le sentier qui descend jusqu'à l'endroit où est le corps.

— Bien. Allons-y.

Je jetai un regard aux alentours et entrepris d'avancer prudemment. Le pas plus lourd de Marino résonnait derrière moi.

La police avait déroulé un ruban jaune vif d'arbre en arbre pour protéger les alentours le plus possible. Pour l'instant, il était impossible de déterminer les limites exactes de la scène du crime. Je ne distinguai le corps que lorsque j'émergeai dans une clairière. Du côté sud, l'ancienne voie de chemin de fer menait à la rivière, et du côté ouest elle disparaissait dans la bouche ouverte du tunnel. Danny Webster gisait à demi sur le côté, bras et jambes étrangement emmêlés. Une large flaque de sang s'étalait sous sa tête. Je l'examinai lentement à la lueur de ma torche : son pull et son jean étaient recouverts de poussière et d'herbe, des morceaux de feuilles et des débris divers souillaient sa chevelure ensanglantée.

— Il a dévalé la colline, dis-je en remarquant que plusieurs liens de sa genouillère rouge vif étaient défaits et que des détritrus étaient restés accrochés au Velcro. Il était déjà mort, ou presque, lorsqu'il a atterri dans cette position.

— Ouais, je crois qu'il est clair qu'il a été descendu là-haut. Ma première question, c'est : il a peut-être perdu ce sang en tentant de s'échapper ? Il s'éloigne autant qu'il peut, puis s'effondre et déboule tout le reste du chemin.

— Ou peut-être lui a-t-on laissé penser qu'il avait une chance de s'en sortir.

L'émotion me serra la gorge.

— Vous voyez sa genouillère ? S'il a essayé de descendre ce chemin, vous vous rendez compte de l'allure à laquelle il pouvait se déplacer ? Vous savez ce que c'est que de vous traîner avec une jambe handicapée ?

— Le connard qui a fait ça a tiré comme à la foire.

Je ne répondis pas. J'éclairai l'herbe et les ordures en direction de la rue. Des gouttes de sang rouge sombre brillèrent sur un carton de lait aplati blanchi par le temps et les intempéries.

— Et son portefeuille ?

— Dans sa poche arrière. Il contenait encore quinze dollars et des cartes de crédit, répondit Marino sans cesser de fouiller du regard les alentours.

Je pris des photos, puis m'agenouillai près du corps. Je le tournai sur le ventre pour examiner de plus près la tête réduite en bouillie de Danny. Je tâtai sa nuque. Celle-ci était encore tiède, et le sang en dessous se coagulait. J'ouvris ma trousse médicale.

Je déroulai une feuille de plastique et la tendis à Marino.

— Tenez. Maintenez ça pendant que je prends sa température.

Il dissimula le corps à tout autre regard que le nôtre. Je baissai le pantalon et les sous-vêtements, que je trouvai tous les deux souillés. Il arrive souvent que les gens urinent ou défèquent à l'instant de la mort, mais c'est également parfois un réflexe de terreur.

— Est-ce que vous savez s'il donnait dans la drogue ? me demanda Marino.

— Rien ne me permet de le croire, mais je n'en ai aucune idée.

— Par exemple, est-ce qu'il avait l'air de vivre au-dessus de ses moyens ? Je veux dire, combien est-ce qu'il gagnait ?

— A peu près vingt et un mille dollars par an. Je ne sais pas s'il vivait au-dessus de ses moyens. Il habitait chez ses parents.

Sa température corporelle était de trente-cinq degrés. Je posai le thermomètre sur mon sac afin de mesurer la température ambiante. Lorsque je remuai ses bras et ses jambes, je constatai que la rigidité cadavérique ne s'était installée que dans des petits muscles, comme ceux des doigts et des yeux. Danny était encore pour l'essentiel aussi tiède et souple que lorsqu'il était en vie. En me penchant, je sentis son eau de toilette, et je sus que toute ma vie je la reconnaîtrais. Je m'assurai qu'il reposait bien sur toute la feuille que j'avais déployée sur le sol, puis le retournai sur le dos. Du sang dégouлина encore lorsque j'entrepris de chercher d'autres blessures.

— A quelle heure avez-vous été prévenus ? demandai-je à Marino.

Celui-ci se déplaçait lentement près du tunnel, et tentait de percer l'embrouillamini de vigne vierge et de buissons du faisceau de sa lampe.

— Un des voisins a entendu un coup de feu qui provenait de ce coin et a appelé la police à sept heures cinq. On a trouvé votre voiture, puis lui, environ un quart d'heure plus tard. Ça remonte donc à environ deux heures. Ça correspond à ce que vous avez trouvé ?

— Il gèle presque. Danny est chaudement vêtu, et il a perdu environ deux degrés. Oui, ça se tient. Passez-moi donc ces sacs, là-bas. Vous savez ce qu'il est advenu de l'ami qui était censé conduire la Suburban de Lucy ?

Je glissai des sacs de papier brun autour des mains de Danny et les fixai à hauteur du poignet pour préserver les indices fragiles tels que des résidus de poudre, des fibres ou de la peau sous les ongles, à supposer qu'il ait lutté avec son agresseur. Je ne pensais pas que ce soit le cas. Quoi qu'il ait pu se passer, je soupçonnais que Danny avait obéi sous la menace.

— Pour l'instant, nous n'avons pas la moindre idée de l'identité de son ami, répondit-il. Je peux envoyer une unité vérifier à votre bureau.

— C'est une bonne idée. Nous ne savons pas si son ami est lié à cela d'une façon ou d'une autre.

Je me remis à prendre des photos, tandis que Marino actionnait sa radio portable :

— Unité 100, annonça-t-il.

— Unité 100, répondit le dispatcher.

— Code 10-5 à toute unité qui se trouverait dans le voisinage du bureau du médecin expert au croisement de la 14<sup>e</sup> et de Franklin.

Danny avait été abattu par-derrière, à bout portant, sinon touchant. J'allais parler de douilles à Marino lorsque je perçus un bruit que je ne connaissais que trop bien.

— Oh non ! criai-je tandis que le battement sourd s'intensifiait. Marino, ne les laissez pas approcher !

Mais il était trop tard. Nous levâmes les yeux tandis qu'un hélicoptère de la presse apparaissait et entamait une lente descente en cercles. Le projecteur de l'appareil balaya le tunnel puis la terre froide et dure sur laquelle j'étais agenouillée, les mains pleines de sang et de cervelle. Je me protégeai les yeux du faisceau éblouissant. De la poussière et des feuilles tourbillonnèrent, et les arbres nus se courbèrent. Je ne saisis pas ce que Marino hurlait tout en agitant furieusement sa torche vers le ciel, et abritai Danny de mon corps du mieux que je le pus.

J'enfermai sa tête dans un sac en plastique et le recouvris d'un drap, pendant que l'équipe de Channel 7 réduisait à néant tous les indices de la scène du crime, par ignorance ou par indifférence, ou peut-être les deux. La porte de l'hélicoptère du côté passager avait été enlevée, et le cameraman était suspendu dans la nuit, tandis que la lueur du projecteur me clouait au sol pour les informations de onze heures. Puis les pales de l'appareil entamèrent leur retraite dans un bruit de tonnerre.

— Espèce d'enfoirés de merde ! brailla Marino en secouant le poing dans leur direction. Je devrais vous tirer dans le cul !

## 9

Je plaçai le corps dans un sac fermé en attendant le véhicule qui devait arriver. Lorsque je me relevai, je me sentis prise de faiblesse et dus faire un effort pour ne pas tomber. Mon visage était froid et je ne voyais plus rien.

— La brigade le transportera, dis-je à Marino. Quelqu'un peut-il faire sortir d'ici ces foutues caméras de télévision ?

Les projecteurs brillants semblaient flotter comme des satellites au-dessus de la rue sombre alors que les journalistes attendaient que nous émergions. Marino me jeta un regard. Nous savions tous les deux que l'on ne pouvait rien faire contre les reporters ni le matériel qu'ils utilisaient pour enregistrer. Tant qu'ils savaient ne pas pénétrer sur la scène du crime, ils n'en faisaient strictement qu'à leur tête, surtout s'ils se trouvaient dans un hélicoptère qu'il nous était impossible d'arrêter ou de neutraliser.

— Vous allez le transporter vous-même ?

— Non, une brigade est déjà là et nous avons besoin d'aide pour le ramener là-bas. Dites-leur de venir, répondis-je.

Marino décrocha sa radio. Nos torches balayaient toujours les détritrus, les feuilles mortes et les nids-de-poule remplis d'eau boueuse.

— Je vais dire à quelques gars de rester encore un peu pour farfouiller dans le coin, dit-il ensuite. La douille doit bien être quelque part, sauf si le tueur l'a récupérée.

Il leva le regard vers le sommet de la colline et poursuivit :

— Le problème c'est que ces saloperies de flingues peuvent parfois éjecter les douilles très loin, et que ce putain d'hélicoptère a tout dérangé avec ses pales.

Les ambulanciers arrivèrent quelques minutes plus tard avec un brancard cliquetant, écrasant sous leurs pas des éclats de verre. Nous attendîmes qu'ils aient soulevé le corps et je scrutai le sol à l'endroit où il avait reposé. Mon regard était fixé

sur la bouche noire du tunnel, construit de nombreuses années auparavant dans le flanc d'une colline dont la roche était trop tendre pour le supporter. Je m'en rapprochai jusqu'à me trouver juste à l'entrée. Un mur avait été monté plus loin pour condamner le tunnel, et les briques blanchies à la chaux luisaient sous la lumière de ma torche. Les broches des rails pleines de rouille saillaient des traverses pourries et couvertes de boue et le sol était jonché de vieux pneus et de bouteilles.

Marino me suivait, posant les pieds avec précaution derrière moi.

— Doc, y a rien ici. Merde, lâcha-t-il lorsqu'il dérapa. On a déjà regardé.

Ma torche balaya des galets de charbon et des broussailles desséchées :

— De toute évidence, il n'a pas pu s'échapper par là. Et il est impossible de se cacher ici. De surcroît, le citoyen lambda ne connaît pas l'existence de ce tunnel.

— Venez, dit-il d'une voix douce mais ferme en me prenant par le bras.

— Cet endroit n'a pas été choisi au hasard. Il y a très peu de gens dans le coin qui savent seulement où il se trouve. (Le faisceau de ma lampe insista encore.) Nous avons affaire à quelqu'un qui savait exactement ce qu'il faisait.

L'eau dégoulinait. Marino déclara :

— Doc, ce coin est dangereux.

— Je ne crois pas que Danny connaissait ce tunnel. C'était un crime prémédité et commis de sang-froid.

Les vieux murs sombres répercutèrent mes paroles.

Cette fois, Marino agrippa mon bras, et je ne lui résistai plus.

— Vous avez fait tout ce que vous pouviez. Allons-y.

La boue collait à mes bottes dans un bruit de succion et recouvrait les chaussures militaires noires de Marino. Nous suivîmes le lit des rails pourrissants jusqu'à la sortie. Marino et moi grimpâmes en haut de la colline couverte d'ordures, évitant soigneusement de marcher dans le sang qui s'était écoulé des blessures de Danny lorsqu'il avait été poussé, roulant le long de la pente raide comme un sac de détrit. Beaucoup de choses

avaient été dérangées par le souffle violent de l'hélicoptère, et ce n'était pas sans incidence sur le futur, si un avocat de la défense décidait d'utiliser cet élément. Je détournai le visage de la lumière des caméras et des flashes. Marino et moi nous écartâmes sans adresser la parole à quiconque.

— Je veux voir ma voiture, lui dis-je comme un appel de son unité résonnait sur sa radio.

— Unité 100, annonça-t-il en approchant le micro de sa bouche.

— Allez-y, 117, répondit le dispatcheur en s'adressant à quelqu'un d'autre.

— J'ai vérifié le parking de fond en comble, capitaine. Aucune trace du véhicule que vous décrivez, déclara l'unité 117 à Marino.

— O.K.

Marino abaissa sa radio.

— La Suburban de Lucy n'est pas à votre bureau, me dit-il, l'air très embêté. Ça n'a pas de sens, ce truc.

Nous nous dirigeâmes à pied vers Libby Hill Park, situé en fait à peu de distance de l'endroit où nous nous trouvions, parce que nous avions envie de parler.

Marino alluma une cigarette.

— Moi, j'ai l'impression que Danny a ramassé quelqu'un. Ça m'étonnerait pas du tout qu'il y ait une histoire de drogue là-dedans.

— Il n'aurait pas fait cela alors qu'il me rapportait ma voiture, dis-je tout en ayant conscience que je devais avoir l'air naïf. Il n'aurait pas pris quelqu'un en route.

Marino se tourna vers moi :

— Oh, allez, vous en savez absolument rien.

— Je n'ai jamais eu de raison de croire qu'il était irresponsable ou qu'il se droguait, rien de la sorte.

— Ben, je crois que c'est quand même évident qu'il faisait dans le style « vie alternative », comme ils disent.

J'en avais assez de cette conversation.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ben vaudrait mieux que vous le sachiez en vitesse parce que vous avez du sang partout sur vous.

— Maintenant, ce genre de chose m'inquiète quelle que soit la personne.

— Écoutez, Doc. Ce que je veux dire, c'est que les gens que vous connaissez font des choses qui vous déçoivent. (Les lumières de la ville brillaient en dessous de nous.) Et quelquefois, les gens qu'on connaît juste un peu sont encore pires que ceux qu'on connaît pas du tout. Vous aviez confiance en Danny parce que vous l'aimiez bien et qu'il faisait du bon boulot. Mais il pouvait très bien être impliqué dans des trucs derrière votre dos et vous n'auriez jamais été au courant.

Je ne répondis pas. Ce qu'il disait était vrai.

— C'est un garçon qui a l'air bien, un joli garçon. Le voilà qui se retrouve au volant d'une caisse géniale. Les mecs les mieux du monde auraient pu être tentés par un peu de bon temps avant de ramener la voiture de leur patron. Ou peut-être qu'il voulait juste trouver un peu de came.

Quant à moi, je m'inquiétais surtout de savoir si Danny n'avait pas été victime d'une tentative de vol de voiture et je fis remarquer à Marino qu'il y avait eu une recrudescence de ce genre de cas dans le centre-ville, notamment dans cette zone.

Nous parvînmes en vue de ma voiture.

— Peut-être, répondit Marino. N'empêche que votre tire est toujours là. Pourquoi entraîner quelqu'un dans la rue, le descendre et laisser la voiture au même endroit ? Pourquoi pas la voler ? Peut-être qu'on devrait aussi retenir la possibilité de quelqu'un qui voulait casser du pédé. Vous y avez pensé ?

Nous avions atteint ma Mercedes et des reporters prenaient encore des photos, posaient encore des questions comme s'il s'agissait du crime le plus important de tous les temps. Nous les ignorâmes, contournant la voiture pour nous approcher de la portière conducteur ouverte et jeter un œil à l'intérieur de ma S-320. Mon regard scruta les accoudoirs, les cendriers, le tableau de bord et les sièges en cuir piqué façon sellier. Rien n'avait été dérangé. Je ne vis aucun indice qui puisse permettre de conclure à une lutte, mais la moquette de sol du côté passager était sale. Je remarquai la trace légère laissée par des chaussures.

— Est-ce que l'on a retrouvé la voiture dans cet état ? demandai-je. La porte était-elle ouverte ?

— Nous avons ouvert la portière, elle n'était pas verrouillée, précisa Marino.

— Personne n'est monté ?

— Non.

Je désignai du doigt la moquette de sol :

— Ces traces n'étaient pas là avant.

— Quoi ? demanda Marino.

Afin que les journalistes ne puissent m'entendre, je précisai à voix basse :

— Vous voyez ces marques de chaussures et la poussière ? Il ne devait y avoir aucun passager. Ni lorsque Danny a pris le volant, ni même auparavant, lorsque la voiture a été réparée à Virginia Beach.

— Et Lucy ?

— Non, elle n'est pas montée avec moi récemment. Du reste, je ne me souviens pas avoir pris de passager depuis que la voiture a été nettoyée.

— Vous inquiétez pas, on va tout aspirer...

Marino détourna le regard et acheva à contrecœur :

— Vous savez qu'il va falloir qu'on la réquisitionne pour les analyses, Doc.

— Je comprends.

Nous nous en retournâmes en direction de la rue située près du tunnel dans laquelle nous étions garés.

— Je me demande si Danny connaissait bien Richmond, commença Marino.

— Il était déjà venu dans mes bureaux du centre-ville, répondis-je, le cœur lourd. Du reste, il a fait une semaine de stage chez nous, lorsque nous l'avons engagé. Je ne me souviens pas précisément où il logeait mais je crois bien que c'était au *Comfort Inn* de Broad Street.

Nous marchâmes en silence durant quelques instants et j'ajoutai :

— Il connaissait sans doute le quartier aux alentours de mes bureaux.

— Ouais, et ça inclut ce coin puisque vos bureaux sont à peine à une quinzaine de rues d'ici.

Une idée me traversa l'esprit :

— Après tout, peut-être est-il venu par ici pour manger un morceau avant de reprendre le bus pour rentrer. Peut-être est-ce quelque chose d'aussi banal que cela, qu'en savons-nous ?

Nos voitures étaient garées près de plusieurs véhicules de police et d'un fourgon d'investigation utilisé pour les premières interventions sur les scènes de crimes. Les journalistes étaient partis. Je déverrouillai la portière de mon break et grimpai à l'intérieur. Marino ne bougeait pas, les mains enfouies dans ses poches, une expression soupçonneuse sur le visage car il me connaissait bien.

— Vous n'allez pas l'autopsier cette nuit, n'est-ce pas ?

— Non.

Ce n'était pas nécessaire et je n'avais pas l'intention de m'infliger cela.

— Et, à ce que je vois, vous n'avez pas envie de rentrer chez vous.

— Il y a des choses à faire et plus nous attendons, plus nous risquons de perdre des informations.

— Où voulez-vous aller ? demanda-t-il.

Marino savait ce que l'on ressent lorsque quelqu'un avec qui on travaille se fait tuer.

— Eh bien, il y a quelques restaurants dans le coin. *Millie's*, par exemple.

— Non. Beaucoup trop cher. C'est pareil avec *Patrick Henry's* et la plupart des restos du Slip et de Shockoe Bottom. Danny ne devait pas avoir beaucoup d'argent, sauf s'il l'obtenait de sources qu'on ignore, d'accord ?

— Partons du principe qu'il ne touchait rien de nulle part. Partons du principe qu'il voulait trouver un endroit qui soit proche et dans la même direction que mes bureaux, et que donc il est resté sur Broad Street.

— Chez *Poe's*. C'est pas sur Broad Street mais c'est juste à côté de Libby Hill Park. Et puis, bien sûr, il y a aussi le *Cafe*, énuméra Marino.

— Oui, ce serait également mon choix.

Lorsque nous pénétrâmes chez *Poe's*, le gérant du restaurant préparait l'addition du dernier client. Nous attendîmes, durant ce qui nous parut un long moment, pour nous entendre répondre que la soirée avait été très calme et que personne ne correspondant à la description de Danny n'avait dîné dans l'établissement. Nous retournâmes vers nos voitures et continuâmes en direction de l'est sur Broad Street jusqu'à l'intersection avec la 28<sup>e</sup> Rue, où se trouvait le *Hill Cafe*. Mon poulx s'accéléra lorsque je me rendis compte que le restaurant n'était qu'à une rue de l'endroit où ma Mercedes avait été retrouvée.

Le *Cafe*, situé au coin de la rue, était célèbre pour ses Bloody Mary et ses chilis. C'était devenu, au fil des années, un endroit fréquenté par beaucoup de flics. J'y étais venue à de nombreuses reprises, en général avec Marino. C'était ce qu'il est convenu de nommer un vrai bar de quartier, et, en dépit de l'heure, les tables étaient encore toutes occupées, la fumée épaisse, et la télévision diffusait bruyamment de vieux clips de Howie Long sur ESPN. Daigo essayait les verres derrière le bar, et lorsqu'elle aperçut Marino elle lui sourit à pleines dents.

— Ben qu'est-ce que vous venez faire ici aussi tard ? demanda-t-elle comme si c'était la première fois que cela nous arrivait. Vous étiez où tout à l'heure, quand il y avait de l'animation ?

Marino lui lança :

— Alors, dites-moi comment les affaires marchent ce soir dans la tôle qui fait les meilleurs sandwiches de la ville ?

Il se rapprocha du comptoir afin que les autres ne puissent entendre ce qu'il allait dire.

Daigo était une Noire, maigre et nerveuse, et elle me dévisageait comme si elle m'avait déjà vue quelque part.

— Ils grouillaient de partout un peu plus tôt. J'ai bien cru que j'allais m'écrouler. Je vous apporte quelque chose, capitaine ? À vous et votre amie ?

— Peut-être. Vous connaissez le docteur, hein ?

Elle fronça les sourcils et son regard s'éclaira lorsqu'elle me reconnut :

— Je savais que je vous avais déjà vue ici, avec lui. Vous êtes enfin mariés ?

Elle éclata de rire comme s'il s'agissait de la plaisanterie la plus drôle qu'elle ait jamais faite.

— Écoutez, Daigo, commença Marino, on se demandait si un gosse serait pas venu ici aujourd'hui. Un Blanc, mince, les cheveux longs et bruns, un très joli garçon. Il devait porter une veste en cuir, un jean, un pull, des tennis, et une genouillère rouge vif. Dans les vingt-cinq ans. Il conduisait une Mercedes-Benz neuve de couleur noire, avec plein d'antennes.

Au fur et à mesure de la description de Marino, les yeux de Daigo s'étrécirent, et son visage se fit sinistre. Son torchon pendait mollement dans sa main. J'avais le sentiment que la police lui avait déjà posé, dans le passé, des questions sur des sujets pas très agréables, et je devinais au pli de sa bouche qu'elle n'avait pas beaucoup de considération pour les fainéants, les malfaisants qui se moquaient de détruire la vie des gens bien.

— Oh, je vois très bien de qui vous voulez parler, répondit-elle.

Ses mots produisirent le même effet qu'une détonation. Nous demeurâmes pétrifiés, suspendus à ses lèvres.

— Il est venu, je crois bien que c'était aux environs de cinq heures, parce qu'il était encore tôt. Vous voyez, il y avait quelques clients en train de boire une bière, comme d'habitude, mais encore peu de gens installés pour dîner. Il s'est assis juste là-bas.

Elle désigna du doigt au fond du restaurant une table inoccupée au-dessus de laquelle une plante tombante était suspendue. Un coq peint ornait le mur en briques blanches contre lequel elle était poussée. L'image de Danny s'imprima dans mon esprit comme je fixais la table à laquelle il avait mangé pour la dernière fois, dans cette ville où il ne se trouvait que pour moi. Il était en vie et serviable avec ses longs cheveux brillants et ses traits bien dessinés, et puis il était mort, couvert de sang et de boue sur le flanc d'une colline sombre couverte de détritrus. Ma poitrine se serra et, durant un moment, je fus

forcée de détourner le regard de la table. Je dus faire autre chose de mes yeux.

Ayant retrouvé mon calme, je me tournais vers Daigo :

— Il travaillait pour moi à l'institut médico-légal. Il s'appelait Danny Webster.

Daigo me considéra un long moment, comprenant parfaitement ce que je voulais dire.

— Oh, souffla-t-elle d'une voix basse. C'est lui ! Oh doux Jésus, j'arrive pas à le croire. Ils en ont sans arrêt parlé à la télévision et tous les clients aussi ce soir, parce que ça s'était passé juste à côté.

— Oui.

Daigo regarda Marino comme si elle le suppliait :

— C'était juste un gosse. Il vient ici, sans embêter personne. Tout ce qu'il a fait, c'est manger son sandwich et puis quelqu'un le descend. Je vais vous dire une chose, commença-t-elle en essuyant son comptoir avec colère, il y a trop de méchanceté, beaucoup trop. Et j'en ai marre. Vous comprenez ? Les gens tuent comme si c'était rien du tout.

Plusieurs clients saisissaient quelques bribes de notre conversation, mais ils poursuivirent celle dans laquelle ils étaient engagés en nous épargnant regards appuyés et apartés. Marino était en uniforme, et manifestement une huile, ce qui incitait les gens à se mêler de leurs propres affaires. Nous attendîmes que Daigo ait suffisamment vidé son sac et trouvâmes une table libre dans le coin le plus calme du restaurant. Elle fit ensuite signe à une serveuse en lui indiquant notre table.

— Qu'est-ce que je vous sers, mon chou ? me demanda-t-elle.

Je ne savais pas si je pourrais un jour remanger quelque chose, et commandai une tisane. Mais elle ne l'entendit pas de cette oreille.

— Je vais vous dire. Apportez au chef ici un bol de mon pudding avec sa sauce au Jack Daniel. Ne vous inquiétez pas, le whisky s'évapore à la cuisson, me déclara-t-elle, comme si c'était elle le médecin. Et une tasse de café fort.

Se tournant ensuite vers Marino, elle enchaîna :

— Et pour vous, capitaine, ce sera comme d'habitude, mon chou ? D'accord, d'accord, poursuivit-elle avant que Marino n'ait eu le temps de répondre. Un sandwich avec un steak saignant dedans, des oignons grillés et une portion de frites en plus. Et il aime la sauce A1, le ketchup, la moutarde et la mayonnaise. Pas de dessert. On ne veut quand même pas achever cet homme-là.

Marino, comme s'il avait vraiment besoin d'une chose supplémentaire pour mourir le jour même, sortit son paquet de cigarettes :

— Ça vous dérange ?

Daigo alluma elle aussi une cigarette et continua à nous raconter ce dont elle se souvenait, c'est-à-dire de tout, puisque le *Hill Cafe* était le genre de bar où l'on remarquait les clients de passage. Selon elle, Danny était resté moins d'une heure. Il était entré et sorti seul, et il ne lui avait pas semblé qu'il attendait quelqu'un. Il surveillait l'heure puisqu'il avait fréquemment consulté sa montre et il avait commandé un sandwich de la mer avec des frites et un Pepsi. Danny Webster avait payé son dernier repas six dollars et vingt-sept cents. La serveuse qui s'était occupée de lui se prénomait Cissy, et il lui avait laissé un dollar de pourboire.

— Et vous n'avez vu personne dans le coin qui vous ait fait dresser l'oreille ? Pas de la journée ? demanda Marino.

Daigo fit un signe de dénégation :

— Non, monsieur. Bon, mais ça ne veut pas dire qu'un fils de pute quelconque ne traînait pas quelque part dans la rue. Parce qu'ils sont partout dehors. C'est pas la peine d'aller très loin pour en trouver un. Mais s'il y avait quelqu'un, je l'ai pas vu. D'ailleurs, aucun des clients de la journée ne s'est plaint d'avoir rencontré ce genre de type dehors.

— Bon, il va falloir qu'on vérifie auprès de vos clients, reprit Marino. Plus y en aura mieux ça vaudra. Peut-être que quelqu'un a remarqué une voiture dehors au moment où Danny est ressorti.

Daigo tira sur ses mèches, maintenant complètement en désordre.

— On a les factures. De toute façon, on connaît presque tous les clients qui sont venus aujourd'hui.

Nous allions partir, mais j'avais besoin de connaître un dernier détail.

— Daigo, Danny a-t-il emporté quelque chose avec lui ?

Elle eut l'air perplexe et se leva de table.

— Attendez, je vais demander.

Marino écrasa une nouvelle cigarette. Son visage était congestionné.

— Vous vous sentez bien ? demandai-je.

Il s'essuya le visage avec une serviette de table.

— Il fait une chaleur à crever, ici.

— Il a emporté ses frites, annonça Daigo en revenant. Cissy dit qu'il a mangé son sandwich et sa salade de chou cru, mais qu'elle lui a préparé un paquet avec presque toutes ses frites. Et puis, quand il est allé payer à la caisse, il a acheté un gros paquet de chewing-gums.

— Quelle sorte ? demandai-je.

— Elle est presque certaine que c'étaient des Dentyne.

Nous sortîmes du restaurant. Marino desserra le col de sa chemise d'uniforme blanche et enleva d'un coup sec sa cravate.

— Putain, y a des jours où je me dis que j'aurais jamais dû quitter la criminelle, dit-il.

A l'époque où il commandait la brigade de détectives, il gardait ses vêtements de ville.

— Je m'en fous si on me regarde, marmonna-t-il. Je suis en train de mourir.

— Pourriez-vous me préciser si vous êtes sérieux, Marino ?

— Vous en faites pas. Je suis pas encore prêt pour une de vos tables. J'ai juste trop mangé.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Et vous avez également trop fumé. C'est ce qui prépare les gens pour mes tables, bon sang ! Et vous n'avez pas intérêt à claquer. J'en ai soupé des gens qui meurent.

Nous étions parvenus à hauteur de mon break. Il me dévisagea, cherchant ce que j'aurais souhaité dissimuler :

— Ça va, Doc ?

Ma main trembla comme je fouillais pour trouver la clef.

— À votre avis ? Danny travaillait pour moi. Il avait l'air d'un type bien, gentil. On avait le sentiment qu'il essayait toujours de faire les choses convenablement. Il ramenait ma voiture de Virginia Beach et maintenant il lui manque l'arrière de la boîte crânienne. Bon sang, comment croyez-vous que je me sente ?

— Je crois que vous vous dites que c'est votre faute, quelque part.

— Et peut-être que ça l'est.

Nous nous tenions face à face dans l'obscurité.

— Non, c'est pas de votre faute, lâcha-t-il. C'est celle du connard qui a pressé la détente. Et vous n'avez absolument rien à voir là-dedans. Mais si j'étais à votre place, je ressentirais la même chose.

— Mon Dieu ! m'exclamai-je soudain.

— Quoi ? s'écria-t-il, alarmé, en jetant un coup d'œil circulaire comme si j'avais détecté quelque chose.

— Le paquet qui contenait ses frites. Où est-il passé ? Il ne se trouvait pas dans ma Mercedes. Du reste, je n'y ai rien vu d'autre, même pas une enveloppe de chewing-gum.

— Putain, vous avez raison. Et moi, j'ai rien vu dans la rue où était garée votre caisse. Rien à côté du corps, ni alentour, d'ailleurs.

Il y avait un endroit où nul n'avait cherché, le point précis où nous nous trouvions maintenant, juste à côté du restaurant. Marino et moi sortîmes à nouveau nos lampes-torches et entreprîmes de fouiller. Nous parcourûmes Broad Street et trouvâmes le petit paquet blanc contre le rebord du trottoir, à l'intersection avec la 28<sup>e</sup> Rue, au moment où un gros chien commençait à aboyer dans un jardin. La localisation du sac suggérait que Danny avait garé ma voiture aussi près que possible du *Cafe*, dans une zone que les arbres et les immeubles noyaient d'ombre et où les lumières étaient rares. Marino s'accroupit à côté du paquet dont nous pensions qu'il contenait les restes du repas de Danny :

— Vous avez deux crayons ou stylos dans votre sac à main ?

Je trouvai un stylo et un long peigne à manche que je lui tendis. Il ouvrit le sac à l'aide de ces deux objets et fouilla

dedans sans le toucher. À l'intérieur se trouvaient des frites froides enveloppées dans une feuille de papier aluminium et un gros paquet de chewing-gums Dentyne. Ce fut un choc de voir ces objets qui racontaient une histoire affreuse. Danny s'était trouvé face à son agresseur en sortant du restaurant, alors qu'il se dirigeait vers ma voiture. Quelqu'un était peut-être sorti de l'ombre pour le menacer de son arme alors qu'il déverrouillait la portière. Nous l'ignorions, mais il faisait peu de doute qu'on l'avait contraint à conduire jusqu'à une rue voisine, puis qu'on l'avait entraîné jusqu'à une colline isolée pour l'abattre.

— J'aimerais bien que ce foutu chien la ferme, lâcha Marino en se relevant. Ne bougez pas, je reviens tout de suite.

Il traversa et ouvrit le coffre de sa voiture. Il revint avec l'habituel grand sac en papier marron qu'utilisent les policiers pour y conserver les indices. Je le maintins ouvert pendant que Marino se débrouillait pour y fourrer les restes du repas de Danny à l'aide du peigne et du stylo.

— Je devrais l'amener aux indices, mais ils n'aiment pas qu'on y entre de la nourriture. Ils n'ont pas de frigo.

Le papier craqua lorsque Marino plia le rabat qui scellait le sac.

Nous marchions sur la chaussée, et nos pas produisaient un son qui ressemblait à un raclement.

— Putain, il fait plus froid que dans n'importe quel frigo, ici. Si on retrouve des empreintes, ce sera probablement les siennes. De toute façon, je vais demander au labo de vérifier.

Il rangea le sac dans son coffre et le referma. Ce n'était pas la première fois qu'il y conservait des indices. L'uniforme n'avait pas entamé la répugnance qu'apportait Marino à se conformer aux règles du département de police.

Mon regard balaya la rue sombre le long de laquelle étaient garées des voitures.

— Quoi qu'il se soit passé, les choses ont débuté ici, déclarai-je.

Marino regarda lui aussi aux alentours et demeura silencieux quelques instants avant de demander :

— Vous croyez que c'était pour votre Mercedes ? Vous croyez que c'est ça le mobile ?

— Je ne sais pas.

— Ça pourrait être un braquage. Il passait pour un riche avec cette voiture, même s'il ne l'était pas.

La culpabilité m'accabla à nouveau.

— Mais je n'abandonne pas l'idée qu'il a pu rencontrer quelqu'un qu'il a eu envie de ramasser.

— Peut-être les choses seraient-elles plus aisées si Danny avait préparé un sale coup, dis-je. Cela serait peut-être plus simple pour nous tous, parce que alors nous pourrions nous convaincre que c'est de sa faute s'il s'est fait tuer.

Il me considéra quelques instants en silence.

— Rentrez, allez dormir un peu, dit-il enfin. Vous voulez que je vous suive ?

— Non merci. Ça va aller.

Mais c'était faux, totalement. La route était plus longue et plus sombre que dans mon souvenir et j'avais l'étrange impression d'être malhabile, quoi que je fasse. Le simple fait de baisser ma vitre au péage et de trouver l'appoint se révéla difficile. La pièce que je jetai rata le panier et lorsqu'un autre conducteur derrière moi klaxonna, je sursautai. Je me sentais mal fichue et je ne trouvais pas de solution pour me calmer, pas même le scotch. Il était presque une heure du matin lorsque j'atteignis enfin mon quartier. Le vigile qui me laissa passer était sinistre. Je me dis qu'il avait, lui aussi, entendu les informations, et qu'il savait d'où je venais. Je fus sidérée de découvrir la Suburban de Lucy garée dans l'allée lorsque je parvins devant chez moi.

Elle n'était pas couchée et s'était assise dans le salon, de meilleure humeur, semblait-il. Le feu était allumé et elle avait une couverture sur les jambes. La télévision diffusait une émission avec Robin Williams, hilarant.

Je m'installai sur une chaise, à côté d'elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment ta voiture est-elle arrivée ici ?

Elle avait chaussé ses lunettes et lisait une sorte de manuel publié par le FBI.

— Ton service d'abonnés absents a appelé, répondit-elle. Ce type, celui qui conduisait ma voiture, s'est présenté à ton bureau

du centre-ville, mais ton assistant ne s'est pas montré. C'est quoi son nom déjà, Danny ? Donc, le type en question a appelé et le message a été transmis chez toi. Je lui ai dit de venir jusqu'à la guérite du vigile et je l'ai rencontré là-bas.

— Mais que s'est-il passé ? insistai-je. Je ne connais même pas le nom de cette personne. Théoriquement, il s'agissait d'un copain de Danny. Danny conduisait ma voiture. Ils devaient garer les deux voitures derrière mes bureaux.

Je m'interrompis, le regard fixe.

— Lucy, as-tu la moindre idée de ce qui se passe ? Sais-tu pour quelle raison je rentre si tard ?

Elle ramassa la télécommande et éteignit la télévision.

— Tout ce que je sais, c'est que tu as été appelée pour une enquête. C'est ce que tu m'avais dit avant de partir.

Je lui expliquai tout. Je lui dis qui était Danny, qu'il était mort, puis je lui racontai ce qui était arrivé à ma voiture. Je lui livrai chaque détail.

— Lucy, as-tu une idée de l'identité de la personne qui a ramené ta voiture ?

Elle s'était redressée.

— Je l'ignore. Un Hispanique, je crois, un type qui s'appelait Rick. Il portait une boucle d'oreille, avait les cheveux courts et dans les vingt-deux, vingt-trois ans. Il était très poli, très gentil.

— Où est-il ? Tu n'as pas juste réceptionné ta voiture comme cela ?

— Oh non. Je l'ai conduit jusqu'à la gare routière. C'est George qui m'a expliqué comment m'y rendre.

— George ?

— Le vigile qui était de service à ce moment-là. À l'entrée. Je pense qu'il devait être aux environs de neuf heures.

— Donc Rick est retourné à Norfolk ?

— Je ne sais pas ce qu'il a fait. Pendant le voyage, il m'a dit qu'il était sûr que Danny le rejoindrait. Il ne devait pas se douter de ce qui s'était produit.

— Mon Dieu, espérons-le, sauf s'il a entendu les informations. Espérons qu'il n'était pas présent, déclarai-je.

La pensée de Lucy, seule dans sa voiture, avec cet inconnu me remplit de terreur, et la vision du crâne de Danny me

traversa l'esprit. Je sentis à nouveau les éclats d'os sous mes gants poisseux de son sang.

Lucy demanda d'un ton surpris :

— Rick fait partie des suspects ?

— Oui, comme presque tout le monde à ce stade.

Je décrochai le combiné du téléphone posé sur le bar. Marino venait, lui aussi, tout juste de rentrer. Avant même que je ne puisse sortir une phrase, il intervint sans façon :

— Nous avons retrouvé la douille.

— Génial, soupirai-je, soulagée. Où cela ?

— Ben, si vous êtes sur la route et que vous regardez en direction du tunnel, elle était dans un buisson de broussailles, à peu près à trois mètres sur la droite du sentier où on a retrouvé les premières traces de sang.

— Il s'agissait donc d'une arme avec l'éjecteur à droite, conclus-je.

— Ouais, sans cela il aurait fallu que Danny et son agresseur descendent la colline à reculons. Et ce salopard ne rigolait pas. Il avait un calibre 45. Les munitions sont des Winchester.

— Disproportionné. Un vrai massacre.

— Ouais, vous avez raison. Quelqu'un voulait être certain que Danny n'avait aucune chance d'en sortir vivant.

— Marino, Lucy a rencontré l'ami de Danny, ce soir.

— Vous voulez parler du mec qui ramenait sa voiture ?

— Oui, répondis-je avant de lui expliquer ce que je savais.

— Bon, peut-être que les choses deviennent un peu plus claires. Ils ont été séparés en route, mais Danny ne s'en est pas fait parce qu'il avait donné les indications à son pote et un numéro de téléphone.

— Quelqu'un pourrait-il découvrir qui est ce Rick avant qu'il ne disparaisse ? Il faudrait peut-être l'intercepter avant qu'il ne descende du bus ? proposai-je.

— Je vais contacter la police de Norfolk. De toute façon, fallait que je les appelle parce qu'il faut aller chez Danny prévenir la famille avant qu'ils n'apprennent la nouvelle par les médias.

— Sa famille habite Chesapeake.

Je lui annonçai cette mauvaise nouvelle tout en sachant qu'il me faudrait aussi leur rendre visite.

— Merde !

— Marino, ne racontez rien de tout cela au détective Roche, et je ne veux pas qu'il traîne autour de la famille de Danny.

— Vous inquiétez pas. Et vous feriez mieux de mettre la main sur le docteur Mant.

Je composai le numéro de l'appartement de sa mère à Londres. Il n'y eut pas de réponse et je laissai un message pressant. Il fallait que j'appelle tant de gens, et j'étais épuisée. Je m'assis sur le canapé à côté de Lucy.

— Comment ça se passe ?

— Oh, j'ai jeté un œil sur le catéchisme, mais je ne crois pas être prête à recevoir la confirmation.

— Je souhaite que tu le sois un jour.

— Mon mal de tête ne passe pas.

— Tu le mérites.

— Tu as parfaitement raison, répondit-elle en se massant les tempes.

Je ne pus m'empêcher de lui demander :

— Après tout ce que tu as traversé, pourquoi continues-tu ?

— Je ne sais pas toujours pourquoi. Peut-être parce que je suis forcée d'être une bonne petite fille presque tout le temps. C'est la même chose pour beaucoup d'agents. On court, on s'entraîne, on fait toujours tout comme il faut. Alors le vendredi soir, on disjoncte.

— Eh bien, cette fois, au moins, tu étais dans un endroit sûr.

Le regard de Lucy rencontra le mien :

— Ça ne t'arrive jamais de perdre ton self-control ? Je ne t'ai jamais vue dans ce genre d'état.

— Je n'ai jamais voulu que tu le voies. C'était tout le temps comme ça avec ta mère et j'estimais que tu avais besoin de te sentir en sécurité avec quelqu'un.

Elle soutint mon regard.

— Mais tu n'as pas répondu à ma question.

— Laquelle ? Me suis-je un jour saoulée ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Il n'y a pas de quoi en être fière et je vais me coucher, dis-je en me levant.

Sa voix me parvint alors que je m'éloignais :

— Plus d'une fois ?

Je m'arrêtai sur le seuil et me retournai.

— Lucy, il y a peu de choses que je n'aie faites au cours de ma longue et difficile vie. Et je n'ai jamais jugé aucun de tes actes. Je me suis seulement inquiétée pour toi lorsque je pensais que ton comportement te mettait en danger.

Je parlais, encore une fois, par sous-entendus.

— Et tu t'inquiètes en ce moment ?

— Je m'inquiéterai toute ma vie, répondis-je en souriant légèrement.

Je me rendis dans ma chambre et fermai la porte. Je déposai mon Browning à côté du lit et avalai un Benadryl, sachant que sans cela je ne fermerais pas l'œil durant les quelques heures de repos qui me restaient.

Lorsque je me réveillai, à l'aube, j'étais assise dans mon lit, la lampe toujours allumée, le dernier numéro du *Journal of the American Bar Association* posé sur mes genoux. Je me levai, sortis dans le couloir et m'étonnai de trouver la porte de la chambre de Lucy ouverte et son lit défait. Elle n'était pas non plus dans le salon et je me précipitai dans la salle à manger située sur le devant de la maison. Je fixai par la fenêtre une étendue vide dallée de briques gelées et d'herbe. La Suburban de Lucy était partie depuis un moment, cela ne faisait aucun doute.

— Lucy, murmurai-je comme si elle pouvait m'entendre. Bon Dieu, Lucy !

## 10

J'arrivai à la réunion quotidienne avec dix minutes de retard, fait inhabituel, mais personne n'en fit la remarque ou ne parut s'en soucier. Le meurtre de Danny Webster pesait dans l'atmosphère comme si la tragédie allait s'abattre sur nous tous. Mon personnel se déplaçait lentement, frappé de stupeur, et personne n'avait les idées très claires. Rose m'avait apporté du café, et après tant d'années elle avait oublié que je le prenais noir.

La salle de réunion, récemment réaménagée, paraissait très confortable avec sa moquette bleu foncé, sa longue table neuve et ses boiseries sombres. Mais des planches d'anatomie posées sur des tables et un squelette humain sous son linceul de plastique se chargeaient de rappeler les dures réalités sur lesquelles nous dissertions ici. La pièce était, bien entendu, dépourvue de fenêtres, et la seule décoration consistait en portraits des précédents médecins experts, tous des hommes, qui nous regardaient d'un air sévère depuis les murs.

Mon administrateur et son assistant m'entouraient ce matin, ainsi que le principal toxicologue du département de médecine légale situé à l'étage supérieur. A ma gauche, Fielding mangeait un yaourt nature avec une cuillère en plastique, tandis qu'à côté de lui étaient assis l'assistant-chef et une femme, la nouvelle étudiante boursière.

— Vous avez appris la terrible nouvelle concernant Danny Webster, entamai-je d'un air sombre depuis l'extrémité de la table, où je siégeais toujours. Il va sans dire qu'il est impossible d'exprimer à quel point une mort aussi gratuite nous affecte tous.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda l'assistant-chef.

— Voici ce que nous savons pour l'instant.

Je répétais tout ce que j'avais appris, puis conclus :

— Ainsi, voilà ce que nous savons à l'heure actuelle. Hier soir, sur les lieux, il semblait qu'il présentait au moins une blessure par balle à l'arrière du crâne.

— Et les douilles ? demanda Fielding.

— La police en a retrouvé une dans les bois, non loin de la rue.

— Il a donc été abattu à Sugar Bottom plutôt que dans ou près de la voiture.

— Il ne semble pas en effet qu'il ait été tué dans ou près de la voiture.

— Quelle voiture ? demanda l'étudiante, qui avait commencé sa médecine assez tard et avait l'air bien trop sérieuse.

— La mienne. La Mercedes.

Elle parut déconcertée, et je lui expliquai de nouveau le déroulement des événements. Elle eut alors une réflexion pertinente :

— Serait-il possible que vous ayez été visée ?

Fielding posa son yaourt avec irritation.

— Seigneur ! Vous ne devriez même pas formuler un truc pareil.

— La réalité n'est pas toujours plaisante, rétorqua l'étudiante, qui était aussi intelligente qu'assommante. Je suggère simplement que, si la voiture du docteur Scarpetta était garée devant un restaurant où elle se rendait souvent, peut-être quelqu'un l'attendait, elle, et a-t-il été surpris. Ou bien peut-être quelqu'un la suivait-il, sans savoir que ce n'était pas elle qui conduisait, puisqu'il faisait déjà nuit lorsque Danny a pris la route pour venir ici.

J'avalai une gorgée du café au lait écrémé à la saccharine de Rose.

— Passons aux autres cas de la matinée.

Fielding prit la liste des arrivées posée devant lui, et entreprit de la lire de son accent habituel du Nord teinté d'impatience. Nous devions procéder à trois autopsies, en plus de celle de Danny. Un mort dans un incendie, un détenu avec des antécédents cardiaques, et une femme de soixante-dix ans avec un pacemaker et un défibrillateur.

— Elle était dépressive depuis longtemps, essentiellement à cause de ses problèmes cardiaques. Ce matin, à trois heures, son mari l’a entendue se lever. Apparemment, elle s’est rendue dans le cabinet de travail et s’est tiré une balle dans la poitrine.

Il y avait d’autres examens éventuels, des âmes perdues, mortes dans la nuit d’infarctus du myocarde ou d’accidents de voiture. Je refusai une femme âgée, de toute évidence décédée d’un cancer, et un indigent qui avait succombé à son insuffisance coronarienne. Enfin, la réunion s’acheva et je descendis. Mon personnel était très respectueux de mon espace vital, et ne doutait pas de l’importance de l’épreuve que je traversais. Dans l’ascenseur, tout le monde demeura muet tandis que je fixais droit devant moi les portes fermées. Dans le vestiaire, nous enfilâmes des blouses et nous lavâmes les mains en silence. J’ajustais des protège-chaussures et des gants lorsque Fielding s’approcha et me parla à l’oreille :

— Pourquoi ne me laissez-vous pas m’occuper de lui ?

Il me regarda dans les yeux avec sérieux.

— Je vais y arriver. Mais merci quand même.

— Docteur Scarpetta, vous n’êtes pas obligée de vous infliger cela, vous savez ? J’étais absent la semaine où il est arrivé. Je ne l’ai jamais rencontré.

— Ça ira, Jack.

Et je m’éloignai.

Ce n’était pas la première fois que j’autopsiais des gens que j’avais connus. La plupart des policiers et même les autres médecins ne le comprenaient pas et affirmaient que les résultats de l’examen étaient plus objectifs si quelqu’un d’autre le pratiquait. Mais pourvu qu’il y ait des témoins, ce n’était tout simplement pas vrai. Je n’étais pas une intime de Danny, je ne le connaissais pas depuis longtemps, mais il avait travaillé pour moi, et dans un sens il était mort pour moi. Pour lui, je ferais de mon mieux.

Il se trouvait sur un chariot à côté de la table numéro 1, où je pratiquais d’habitude. Ce matin, sa vue était bouleversante et me frappa de plein fouet. Il était froid et rigide, comme si ce qui restait d’humain en lui l’avait déserté durant la nuit, après que je l’eus abandonné. Le sang séché souillait son visage, et ses

lèvres étaient entrouvertes. On aurait dit qu'il avait essayé de parler lorsque la vie l'avait fui. Ses yeux n'étaient que deux fentes, et il avait le regard morne des morts. À la vue de sa genouillère rouge, je me souvins de lui en train d'éponger par terre. Je me souvins de sa gaieté, et de sa tristesse lorsqu'il avait évoqué Ted Eddings et les jeunes brutalement disparus.

J'adressai un signe à Fielding.

— Jack.

Il se précipita presque en courant.

— Oui, madame ?

— Je vais accepter votre offre, dis-je en étiquetant des tubes à essais sur un chariot chirurgical. Je veux bien de votre aide, si vous êtes certain d'en avoir le courage.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Nous allons l'autopsier ensemble.

— Pas de problème. Vous voulez que je prenne les notes ?

— Photographions-le tel qu'il est là, mais d'abord recouvrons la table d'un drap.

Danny portait le numéro de dossier ME-3096, ce qui signifiait qu'il était le trentième cas de la nouvelle année dans le district central de Virginie. Il n'était guère coopératif après des heures de refroidissement. Lorsque nous le soulevâmes pour le glisser sur la table, ses membres cognèrent bruyamment contre l'inox, comme pour protester contre ce que nous allions faire. Nous lui ôtâmes ses habits sales et ensanglantés. Ses bras résistèrent à sortir des manches, et le pantalon ajusté se montra têtu. Je plongeai les mains dans les poches, et en retirai vingt-sept *cents* en monnaie, une barre nutritive, et un trousseau de clefs.

Nous pliâmes les vêtements, puis les rangeâmes sur le chariot recouvert d'un drap jetable.

— C'est bizarre, remarquai-je. Où est passée ma clef de voiture ?

— C'était une de ces clefs à télécommande ?

— Oui.

J'ôtai la genouillère, et le Velcro se déchira.

— Et de toute évidence, elle n'était pas sur la scène du crime.

— Nous ne l'avons pas trouvée, et comme elle n'était pas sur le contact, j'ai supposé que Danny devait l'avoir.

Je retirai ses épaisses chaussettes de sport.

— Le meurtrier a pu la prendre, ou bien elle a été perdue.

Je repensai à l'hélicoptère et au désordre auquel il n'avait fait qu'ajouter. On m'avait dit que Marino était passé aux informations, hurlant, le poing brandi devant tout le monde, et moi aussi.

— Il porte des tatouages, dit Fielding en s'emparant d'un bloc-notes.

Deux dés avaient été gravés au bout de ses pieds.

— Une paire de deux. Ouille, ça a dû lui faire mal.

Je découvris une légère cicatrice d'appendicectomie, ainsi qu'une plus ancienne sur son genou gauche, qui devait dater d'un accident dans son enfance. Il portait au genou droit les cicatrices violettes d'une intervention chirurgicale arthroscopique récente. Les muscles de cette jambe ne montraient qu'une minime atrophie. Je recueillis des échantillons de ses ongles et de ses cheveux, mais ne distinguai rien au premier coup d'œil qui puisse indiquer une lutte. Je ne vis aucune raison de penser qu'il avait résisté à la personne qu'il avait rencontrée à la sortie du *Hill Cafe*, lorsqu'il avait laissé tomber son sac de nourriture.

— Retournons-le.

Fielding maintint les jambes tandis que je joignais les mains sous les bras. Nous le positionnâmes sur le ventre, et j'examinai l'arrière de sa tête avec une loupe grossissante, sous un éclairage puissant. Les longs cheveux bruns étaient entremêlés de débris et de sang coagulé. Je palpai de nouveau le cuir chevelu.

— Il faut que je rase ici pour être sûre. Mais on dirait une blessure à bout touchant derrière l'oreille droite. Où sont ses radios ?

— Elles devraient être prêtes, dit Fielding en jetant un coup d'œil autour de lui.

— Il faut reconstituer cela.

— Merde.

Il m'aida à maintenir en place les éclats d'une profonde blessure en étoile, tellement énorme qu'elle avait l'apparence d'une plaie de sortie.

J'utilisai un scalpel pour raser soigneusement cette partie du cuir chevelu.

— C'est pourtant bien la blessure d'entrée. Regardez, on a une légère trace de canon ici. A peine visible. Juste là, montrais-je d'un doigt ganté ensanglanté. Un projectile très destructeur. On dirait presque un tir de carabine.

— Un calibre 45 ?

Je pris une réglette et me parlai presque à moi-même :

— Un trou de un centimètre vingt-cinq. Oui, c'est définitivement compatible avec un 45.

J'étais en train d'enlever la boîte crânienne morceau par morceau pour examiner le cerveau lorsqu'un technicien entra et étala bruyamment les radios sur un tableau lumineux. La silhouette blanche brillante de la balle était logée dans le sinus frontal, à sept centimètres et demi du sommet du crâne.

— Seigneur, marmonnai-je en la regardant.

— Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? dit Fielding.

Nous nous éloignâmes tous les deux de la table d'autopsie pour jeter un œil.

La balle déformée était énorme, avec des pétales pointus repliés vers l'extérieur comme une griffe.

— Les Hydra Shok ne font pas ça, remarqua mon assistant.

— Non. Il s'agit là de munitions spéciales haute performance.

— Des Starfire ou des Golden Sabre ?

— Oui, dans ce genre.

Je n'avais jamais vu ces munitions à la morgue.

— Je pense plutôt à des Black Talon, parce que la douille récupérée n'est pas une Remington, ni une PMC, mais une Winchester. Et Winchester a fabriqué des Black Talon jusqu'à ce qu'elles soient retirées du marché.

— Winchester fait aussi des Silvertip.

— Non, ça ne ressemble pas du tout à cela. Vous avez déjà vu une Black Talon ?

— Seulement dans des revues.

— Revêtement noir, chemise de cuivre, pointe creuse crantée qui s'épanouit en corolle comme cela. Regardez les pointes, dis-je en les désignant sur la radio. Un projectile incroyablement destructeur. Ça vous traverse comme une scie circulaire. Génial pour les forces de l'ordre, mais un cauchemar si elles tombent dans de mauvaises mains.

— Bon Dieu, fit Fielding, ébahi. On dirait une foutue pieuvre.

Je retirai mes gants de latex et les remplaçai par d'autres en toile à tissage serré, car des munitions du type Black Talon étaient dangereuses, dans les services d'urgence et à la morgue. Elles représentaient un danger plus grand qu'une piqure d'aiguille, et j'ignorais si Danny était atteint d'une hépatite ou du sida. Je ne tenais pas à me couper sur le métal déchiqueté qui l'avait tué. Je ne tenais pas à ce que son agresseur finisse par prendre deux vies au lieu d'une.

Fielding enfila une paire de gants bleus Nitrile, plus robustes que du latex, mais insuffisants.

— Vous pouvez les porter pour écrire, mais pas plus, lui dis-je.

— A ce point-là ?

Je branchai la scie.

— Oui. Si vous manipulez cette balle avec ça, vous n'êtes pas assez protégé.

— Ça ne ressemble pas à un vol de voiture, cette histoire. C'était plutôt du sérieux.

J'élevai la voix pour surmonter le bruyant gémissement de la scie :

— Croyez-moi, ça ne pourrait pas être plus sérieux que ça l'est.

Ce qui apparut sous le cuir chevelu nous dévoila une histoire encore plus terrible. La balle avait fracassé l'os temporal, l'occipital, le pariétal et le frontal. Si elle n'avait pas perdu son énergie à fragmenter l'épaisse épine pétreuse, la griffe tordue serait ressortie, et nous aurions perdu une très importante pièce à conviction. Quant au cerveau, ce que la Black Talon y avait accompli était épouvantable. L'explosion et le déchiquetage provoqués par le plomb et le cuivre avaient

labouré un horrible sillon à travers la miraculeuse matière qui avait fait de Danny ce qu'il était. Je rinçai la balle, puis la nettoyai avec soin dans une légère solution de Clorox, car les fluides corporels peuvent être infectieux et sont connus pour oxyder le métal.

Il était presque midi lorsque je rangeai la balle dans deux enveloppes de plastique successives et la montai au labo de la balistique, où les armes de toute sorte étaient étiquetées et rangées sur des comptoirs, ou bien enveloppées dans des sacs en papier brun. Il y avait là des couteaux sur lesquels on chercherait des marques d'usinage, des mitraillettes, et même une épée. Henry Frost, un spécialiste connu dans son domaine, qui travaillait depuis peu à Richmond, fixait un écran d'ordinateur.

— Marino est venu vous voir ? lui demandai-je en entrant.

Il leva les yeux. Son regard noisette eut du mal à se focaliser, comme s'il débarquait à peine d'une planète éloignée sur laquelle je n'étais jamais allée.

— Il y a environ deux heures, répondit-il en tapant sur son clavier.

— Alors il vous a donné la douille.

Je me rapprochai de son siège.

— Je travaille dessus. Cette affaire est prioritaire, voilà la consigne.

Frost devait avoir à peu près mon âge, et il était au moins deux fois divorcé. Athlétique et séduisant, il avait des traits bien réguliers, et des cheveux noirs coupés court. A en croire les légendes que les gens font toujours courir sur leurs pairs, il pratiquait le marathon, était un expert en rafting de hauts fonds, et abattait une mouche posée sur un éléphant à cent mètres. Ce que je savais de lui pour l'avoir observé personnellement, c'est qu'il aimait son métier plus que n'importe qui, et que les armes constituaient son sujet de conversation préféré.

— Vous avez enregistré la douille de 45 ? lui demandai-je.

Il me jeta un coup d'œil.

— Il n'est pas établi qu'elle ait un rapport avec le crime, non ?

— Non. Ce n'est pas établi.

J'avisai une chaise à roulettes que je rapprochai.

— La douille a été retrouvée à environ trois mètres de l'endroit où on pense qu'il a été tué. Dans les bois. Elle est propre. Elle a l'air neuf. Et j'ai ceci.

Je plongeai dans la poche de ma blouse de labo et en retirai l'enveloppe qui contenait la balle Black Talon.

— Waouh ! s'exclama-t-il.

— Compatible avec une douille de 45 Winchester ?

— Par exemple ! Eh bien, il y a toujours une première fois.

Il ouvrit l'enveloppe, soudain plein d'excitation.

— Je vais mesurer les cloisons et les stries, et vous dire dans une minute si c'est un 45.

Il s'installa devant le microscope à contraste, et utilisa la méthode de l'entrefer pour fixer la balle sur la platine avec de la cire afin de ne pas laisser sur le métal d'autres marques que celles qui s'y trouvaient déjà.

— D'accord, dit-il sans relever les yeux. Le rayage est sur la gauche, et nous avons six cloisons et rainures.

Il entreprit de mesurer celles-ci avec la mâchoire d'un micromètre.

— Les cloisons font 074, les rainures 053. Je vais rentrer ça dans le GRC, dit-il en faisant référence au General Rifling Characteristics, le fichier de comparaison systématique de douilles et balles du FBI.

Il ajouta d'un ton distrait tout en pianotant sur son clavier :

— Maintenant, nous allons déterminer le calibre.

Tandis que l'ordinateur parcourait à toute vitesse ses bases de données, Frost mesura la balle avec un vernier. Il découvrit sans trop de surprise qu'il s'agissait d'un calibre 45. Le GRC afficha la liste de douze marques d'armes à feu qui pouvaient avoir tiré cette balle. A l'exception du Sig Sauer et de plusieurs Colts, il ne s'agissait que de pistolets militaires.

— Et la douille ? On sait quelque chose à son propos ?

— Je l'ai sur vidéo, mais je n'ai pas encore regardé.

Il retourna sur le siège où je l'avais trouvé en arrivant, et se mit à taper sur un poste de travail connecté par modem au système de visualisation des indices sur les armes à feu du FBI,

baptisé « Drugfire ». L'application faisait partie intégrante du gigantesque programme d'analyse et d'information criminelle, le Crime Analysis Information Network, plus connu sous le nom de « Cain ». Lucy avait développé ce programme dont l'objet était de parvenir à lier entre eux tous les crimes commis avec des armes à feu. En fait, je désirais savoir si l'arme qui avait tué Danny pouvait déjà avoir tué ou blessé. D'autant plus que ce type de munition suggérait que l'agresseur n'était pas novice en la matière.

Le poste de travail était simple. Il s'agissait d'un PC 486 turbo relié à une caméra vidéo et à un microscope à contraste qui permettait de reproduire des images en temps réel et en couleur sur un écran de cinquante centimètres. Frost pénétra dans un autre menu. L'écran vidéo s'emplit brusquement d'un échiquier de disques argentés représentant d'autres douilles de 45, chacune avec ses empreintes uniques.

La Winchester 45 liée à mon affaire se trouvait dans le coin supérieur gauche, et je distinguais la moindre marque laissée par la culasse mobile, le percuteur, l'éjecteur ou toute autre partie métallique de l'arme qui avait tiré le coup de feu dans la tête de Danny.

— La vôtre a une grosse traînée sur la gauche.

Il me montra ce qui ressemblait à une queue à l'extrémité de la brèche circulaire laissée par le percuteur.

— Et il y a cette autre marque, là, également sur la gauche, ajouta-t-il en touchant l'écran du doigt.

— L'éjecteur ?

— Non, je pencherais pour le retour du percuteur.

— C'est inhabituel ?

— Eh bien, je dirais que c'est spécifique à cette arme, dit-il en fixant toujours la douille. On peut vérifier ça, si vous voulez.

— Allons-y.

Il appela un autre écran, et entra les informations que nous possédions : l'empreinte hémisphérique laissée par le percuteur sur le métal tendre de l'amorce, le pas de rayure, les stries parallèles des caractéristiques microscopiques de la culasse. Nous n'entrâmes rien concernant la balle que j'avais récupérée dans la tête de Danny, car, aussi convaincus que nous le soyons,

nous ne pouvions pas prouver de façon formelle qu'il existait un lien entre la douille et la Black Talon.

Les examens de ces deux pièces à conviction étaient totalement indépendants l'un de l'autre, car les cloisons, les stries et les marques d'éjecteur sont aussi différentes entre elles que les empreintes digitales ou les empreintes de chaussures. Tout ce que l'on peut espérer, c'est que les indices racontent des histoires concordantes.

Et de façon étonnante, ce fut le cas. Lorsque Frost lança sa recherche, il suffit d'une ou deux minutes pour que le Drugfire nous annonce qu'il disposait de plusieurs candidats compatibles avec le petit cylindre nickelé retrouvé à trois mètres du sang de Danny.

— Voyons ce que nous avons là.

Frost afficha le sommet de la liste sur son écran, tout en se parlant à lui-même.

— Voilà votre principal concurrent, dit-il en passant le doigt sur le verre. Sans contestation possible. Celui-là prend la tête du lot.

Je le regardai avec ahurissement.

— Un Sig 45 P220 ? La douille correspond à une arme, et pas à une autre douille ?

— Oui, bon sang ! Je veux bien être pendu. Nom de Dieu !

— Attendez, je désire être sûre que je comprends bien ce que cela signifie, dis-je, car je n'en croyais pas mes yeux. Vous ne disposeriez pas des caractéristiques d'une arme enregistrée dans le Drugfire si cette arme n'avait pas été remise à un labo, et par la police, pour une raison quelconque.

— Exactement, c'est comme cela que ça marche, dit Frost en lançant l'impression des écrans. Le Sig 45 du fichier ressort comme étant celui qui a tiré la douille trouvée près du corps de Danny Webster. Voilà ce que nous savons à cet instant. Ce qu'il me reste à faire, c'est récupérer la douille conservée après le test de tir que nous avons effectué lorsque nous avons récupéré l'arme la première fois.

Il se leva.

Je demeurai figée, fixant la liste du Drugfire avec ses symboles et ses abréviations qui nous renseignaient sur ce

pistolet. Il laissait ses marques de recul et de traîne, bref, ses empreintes digitales, sur chaque douille de chaque balle tirée. Je pensai au corps raidi de Ted Eddings dans les eaux froides de l'Elizabeth River. Je pensai à Danny, mort près d'un tunnel qui ne menait plus nulle part.

— Alors, cela signifie que cette arme s'est retrouvée dans la rue, d'une façon ou d'une autre.

Frost fit la moue tout en ouvrant des tiroirs de classeurs.

— On le dirait bien. Mais j'ignore pour quelle raison il a d'abord atterri dans le système. Il semble que ce soit la police de Henrico County qui nous l'ait remis à l'origine, ajouta-t-il. Voyons, où se trouve le CVA5471 ? On commence sérieusement à manquer de place, ici.

— Cette arme a été remise à l'automne dernier, dis-je en notant la date sur l'écran. Le 29 septembre.

— Ce doit être la date à laquelle le formulaire a été rempli.

— Savez-vous pourquoi la police l'a confiée au labo ?

— Il faudrait les appeler, pour ça.

— Mettons Marino là-dessus.

— Bonne idée.

J'appelai le Pager de Marino. Frost sortit un dossier contenant l'habituelle enveloppe de plastique transparent que nous utilisions pour emmagasiner les milliers de douilles et de cartouches qui transitaient chaque année dans les labos de Virginie.

— Voilà, annonça-t-il.

Je me levai également.

— Vous avez des Sig P220 par ici ?

— Un seul. Il doit être sur le râtelier avec les autres 45 à chargement automatique.

Tandis qu'il montait la douille du test de tir sur la platine du microscope, je pénétrai dans une pièce qui, selon l'angle sous lequel on se plaçait, pouvait aussi bien être un cauchemar ou une boutique de jouets. Les murs n'étaient que panneaux alvéolés encombrés de pistolets, de revolvers, de Tec-11 et de Tec-9. Penser au nombre de morts que représentaient les armes contenues dans cette seule pièce, et au nombre de ces morts qui m'étaient passées entre les mains, était déprimant. Le Sig Sauer

P220 était noir, et ressemblait tellement au 9 mm de la police de Richmond qu'au premier coup d'œil j'aurais été incapable de les distinguer l'un de l'autre. Bien entendu, de plus près, le 45 était plus gros, et je soupçonnai également la marque de son canon d'être différente.

Frost se pencha sur le microscope et aligna les deux douilles pour pouvoir les comparer physiquement.

— Où est le tampon encreur ? lui demandai-je.

— Dans le tiroir supérieur de mon bureau, répondit-il tandis que le téléphone sonnait. Au fond.

Je sortis la petite bouteille d'encre à empreintes digitales. Puis je dépliai un linge en serge de coton d'une blancheur immaculée, que je plaçai sur un mince tampon de plastique lisse.

Frost décrocha.

— Salut, mon vieux. On a fait une trouvaille sur le Drugfire.

Je compris qu'il parlait à Marino.

— Tu peux vérifier quelque chose pour nous ?

Il lui raconta ce qu'il savait, puis me dit après avoir raccroché :

— A l'heure qu'il est, il est déjà en train de voir ça avec la police d'Henrico.

— Bien, dis-je d'un ton distrait.

Je pressai le canon du pistolet dans l'encre, puis sur le tissu.

— Voilà qui est particulièrement distinctif, remarquai-je en étudiant les nombreuses marques noires qui montraient clairement le guidon, la tige guide du ressort récupérateur et la forme de la glissière du pistolet de combat.

Frost avait toujours les yeux rivés au microscope.

— Vous croyez qu'on pourrait identifier ce type particulier de pistolet ? demanda-t-il.

— Sur une blessure à bout touchant, en théorie, oui. Le problème évident, c'est qu'un 45 chargé de munitions haute performance est si incroyablement destructeur qu'il est peu probable de retrouver un bon schéma, pas sur la tête.

Et tel avait été le cas pour Danny, même après que j'eus utilisé au mieux mes compétences en chirurgie plastique pour reconstituer la blessure d'entrée. Mais en comparant le dessin

du tissu aux diagrammes et aux photos pris en bas dans la morgue, je ne trouvais aucun indice qui puisse innocenter le Sig P220 comme arme du crime. Au contraire, il me sembla même que je parvenais à faire coïncider une marque de mire en saillie sur le bord de la blessure.

— Voilà notre confirmation.

Frost ajusta la mise au point tout en demeurant les yeux fixés au microscope de comparaison.

Nous nous retournâmes tous les deux au bruit d'une cavalcade dans le hall.

— Vous voulez voir ?

— Oui, acquiesçai-je tandis que quelqu'un d'autre passait en courant devant la porte, des clefs cliquetant à sa ceinture.

— Bon sang, qu'est-ce que... ?

Frost se leva, fronçant les sourcils en direction de la porte.

Un brouhaha de voix s'élevait à présent dans le couloir, où des gens couraient, mais dans l'autre sens, maintenant. Je sortis du labo avec Frost au moment où plusieurs gardes de la sécurité passaient en courant, se dirigeant vers leurs postes. Des scientifiques en blouse de labo sortaient de leurs bureaux pour venir aux nouvelles. Tout le monde demandait à son voisin ce qui se passait, lorsque soudain l'alarme d'incendie se déclencha au-dessus de nos têtes, et des lumières rouges s'illuminèrent au plafond.

— Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? Un exercice d'incendie ? hurla Frost.

— Il n'y en a pas de prévu !

Je me bouchai les oreilles avec mes mains. Des gens couraient dans tous les sens.

— Cela veut dire qu'il y a le feu ?

Il avait l'air pétrifié.

Je jetai un œil aux extincteurs automatiques du plafond.

— Il faut sortir d'ici !

Je me précipitai au rez-de-chaussée. Je venais de pousser les portes du couloir qui menait à mon bureau lorsque le gaz, un violent déluge blanc et glacial de halon, s'abattit du plafond. Je fonçai dans toutes les pièces. Je me serais crue entourée de milliers de baguettes s'abattant sur de gigantesques cymbales.

Fielding n'était plus là, et tous les bureaux que je visitai avaient été évacués à une telle vitesse que des tiroirs étaient restés ouverts, et des microscopes allumés. Des nuages glacés m'enveloppaient, et j'éprouvai la sensation irréaliste de traverser un ouragan au milieu d'un raid aérien. Je fonçai dans la bibliothèque, les salles de repos, et lorsque je me fus assurée que tout le monde était parti, je dévalai le couloir et poussai les portes d'entrée pour me retrouver à l'extérieur.

Je demeurai là un moment pour reprendre mon souffle et laisser mon cœur retrouver un rythme normal.

Les procédures d'urgence et d'exercices d'incendie étaient extrêmement rigides, comme toutes les autres procédures de l'Etat. Je savais que je retrouverais mon personnel réuni au deuxième étage du parking de la Monroe Tower, de l'autre côté de Franklin Street. Tous les employés de Consolated Lab devaient maintenant se trouver à leurs postes, sauf les chefs de section et les responsables de bureaux. J'avais, semblait-il, été la dernière d'entre eux à quitter le bâtiment à l'exception du directeur des services généraux, responsable de mon immeuble. Un casque de chantier sous le bras, il traversait la rue devant moi d'un pas vif. Lorsque je le hélai, il se retourna et plissa les yeux, comme s'il ne me connaissait pas.

Je le rattrapai et nous rejoignîmes le trottoir tous les deux.

— Que diable se passe-t-il ? demandai-je.

— Ce qui se passe, c'est que vous n'avez pas intérêt à avoir demandé une augmentation de budget cette année !

C'était un homme âgé toujours bien habillé et désagréable. Aujourd'hui, il était furieux.

Je contemplai l'immeuble, sans distinguer de fumée. A quelques rues de là hurlaient les sirènes déchirantes de camions de pompiers.

— Un connard a actionné le foutu système d'extinction, qui ne s'arrête pas tant que tous les produits chimiques n'ont pas été déversés. (Il me foudroya du regard comme si c'était de ma faute.) J'avais programmé ce truc à retardement, pour éviter justement ce genre de chose.

Presque tout ce qu'il faisait était toujours aussi grotesque, et je ne pus m'empêcher de remarquer :

— Ce qui aurait été d'un grand secours si nous avions eu un feu de produits chimiques ou une explosion dans un labo. Quand il se produit un accident de ce genre, il n'est pas recommandé de perdre trente secondes.

— Eh bien, ce n'est pas ce qui s'est produit. Vous avez une idée de ce que tout cela va coûter ?

Je pensai à mes dossiers sur mon bureau, à d'autres éléments dispersés je ne sais où et peut-être abîmés.

— Pourquoi irait-on déclencher le système d'extinction ?

— Écoutez, à cet instant, j'en sais à peu près autant que vous.

— Mais des milliers de litres de produits chimiques ont été déversés sur mes bureaux, la morgue, la division d'anatomie.

Nous gravissions un escalier. J'éprouvais de plus en plus de mal à contenir mon exaspération.

Il me reprit grossièrement.

— Vous ne vous apercevrez même pas de ce qui s'est passé. Ça disparaît comme de la vapeur.

— Les corps que nous sommes en train d'autopsier, parmi lesquels il y a des victimes de meurtres, ont tous été vaporisés. Il ne reste plus qu'à espérer qu'aucun avocat de la défense ne soulève la question au tribunal.

— Vous feriez mieux d'espérer que nous puissions payer tout cela. Ça coûte plusieurs centaines de milliers de dollars, rien que pour remplir ces citernes de halon. C'est ça qui devrait vous empêcher de dormir.

Des centaines de fonctionnaires étaient réunis au deuxième étage du parking pour une pause inattendue. D'habitude, les fausses alertes et les exercices représentaient plutôt une occasion de s'amuser. Tant que le temps était au beau, les gens restaient de bonne humeur. Mais ce jour-là, personne n'avait envie de rire. Il faisait gris et froid, et les gens discutaient avec excitation. Le directeur des services généraux s'éloigna brusquement pour parler à l'un de ses acolytes. Je passai la foule en revue. Je venais de repérer les membres de mon personnel lorsqu'une main se posa sur mon bras.

Je sursautai, et Marino me demanda :

— Mince, qu'est-ce qui se passe ? Vous souffrez de syndrome post-traumatique ?

— Et comment. Vous étiez dans l'immeuble ?

— Non, mais pas très loin. J'ai appris l'alerte par la radio, et je me suis dit que je ferais bien de venir voir.

Il remonta d'une secousse son lourd ceinturon de police chargé de tout son équipement, et examina la foule du regard.

— Vous voulez bien me dire ce que c'est que ce foutoir ? Vous avez enfin eu un cas de combustion spontanée ?

— Je ne sais pas exactement ce qui se passe. On m'a dit que quelqu'un avait déclenché une fausse alerte, qui a provoqué la mise en marche de tout le système d'extinction. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je vois Fielding, là-bas. Et Rose. Ils sont tous ensemble. Vous avez l'air de vous les geler, dites-moi.

Je savais que lorsqu'il se montrait évasif, cela signifiait qu'il se passait quelque chose.

— Vous étiez dans le coin par le plus grand des hasards ?

— J'entendais cette foutue alarme jusque dans Broad Street.

L'effrayant fracas métallique qui retentissait de l'autre côté de la rue cessa brusquement, comme pour ponctuer ses paroles. Je me rapprochai du parapet du parking, et jetai un regard par-dessus. Je m'inquiétais surtout de ce que j'allais retrouver lorsque nous serions tous autorisés à réintégrer l'immeuble. Les moteurs des camions de pompiers grondaient bruyamment sur le parking, et des hommes en tenue de protection pénétraient par différentes entrées.

— Quand j'ai vu ce qui se passait, je me suis douté que vous seriez là. J'ai voulu vérifier que vous alliez bien, ajouta Marino.

Mes ongles étaient devenus bleus.

— Vous ne vous êtes pas trompé, lui dis-je, j'étais là.

Je restai appuyée contre le mur de béton froid, à contempler la ville, puis lui demandai :

— Vous savez quelque chose sur cette histoire d'Henrico County et la douille de 45 qui semble avoir été tirée par le même Sig P220 que celui qui a tué Danny ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'aurais pu découvrir des trucs aussi vite ?

— Tout le monde a peur de vous.

— Eh ben, ils ont raison, je peux vous le dire.

Marino se rapprocha de moi. Lui aussi s'appuya contre le mur, mais dans l'autre sens. Il n'aimait pas tourner le dos aux gens, et cela n'avait rien à voir avec les bonnes manières. Il remonta de nouveau son ceinturon et croisa les bras sur sa poitrine. Il évitait mon regard. Je sentais qu'il était en colère.

— Le 11 décembre, commença-t-il, la police de Henrico a arrêté une voiture sur la 64 à hauteur de la barrière de péage de Mechanicsville. Lorsque l'officier de police s'est approché du véhicule, le suspect s'est enfui en courant, et l'officier l'a poursuivi à pied. Il faisait nuit. (Il sortit ses cigarettes.) La poursuite s'est prolongée au-delà de la frontière du comté, jusqu'en ville, et s'est achevée dans Whitcomb Court. (Il alluma son briquet.) Personne n'est très sûr de ce qui s'est passé, mais à un moment donné, au cours de l'incident, l'officier a perdu son arme.

Un instant s'écoula avant que je ne me souvienne que, plusieurs années auparavant, la police de Henrico County était passée des 9 mm aux pistolets Sig Sauer P220 de calibre 45.

— Et c'est le pistolet en question ? demandai-je avec inquiétude.

— Ouais, répondit-il en inspirant une bouffée. Vous voyez, Henrico a adopté la procédure suivante. Chaque Sig est rentré dans le fichier Drugfire dans l'éventualité d'un événement de ce genre.

— Je ne savais pas.

— O.K. Les flics perdent leurs flingues ou se les font piquer comme tout le monde. C'est plutôt bien de pouvoir les pister après qu'ils ont disparu, au cas où ils serviraient à commettre des crimes.

— Alors l'arme qui a tué Danny est celle que l'officier de la police d'Henrico a perdue ? insistai-je parce que je voulais être certaine.

— On le dirait bien.

— Perdue il y a un mois dans une cité, et aujourd'hui utilisée pour un meurtre. Sur Danny.

Marino se tourna vers moi, et expédia une cendre à terre.

— Au moins, ce n'était pas vous, dans la voiture près du *Hill Cafe*.

Je ne trouvais rien à dire.

— Ce quartier n'est pas très loin de Whitcomb Court et d'autres coins mal famés, continua-t-il. C'est peut-être bien un vol de voiture, après tout.

Je me refusais à croire à cette hypothèse.

— Non. Ma voiture n'a pas été volée.

— Il s'est peut-être passé un truc qui a fait changer d'avis le taré qui l'a agressé.

Je ne répondis pas.

— N'importe quoi. Un voisin qui allume chez lui. Une sirène quelque part. Une alarme qui se déclenche accidentellement. Il a peut-être paniqué après avoir descendu Danny, et il a pas fini ce qu'il avait commencé.

Je regardais la circulation qui s'écoulait lentement en contrebas.

— Il n'avait pas besoin de tuer Danny. Il lui suffisait de voler ma Mercedes à l'extérieur du *Cafe*. Pourquoi l'obliger à s'éloigner en voiture et le faire descendre dans les bois ? Pourquoi faire tout ça pour une voiture qu'on ne vole même pas ? conclus-je d'une voix dure.

— On ne sait jamais le pourquoi des choses. Je ne sais pas.

— Et l'entreprise de remorquage de Virginia Beach ? Quelqu'un les a interrogés ?

— Danny a pris votre caisse vers trois heures et demie, l'heure à laquelle ils vous ont dit que ce serait prêt.

— Comment cela, l'heure qu'ils m'ont dite ?

— L'heure qu'ils vous ont dite quand vous avez appelé.

— Je n'ai jamais appelé, déclarai-je en le regardant.

Il expédia dans les airs une nouvelle cendre de cigarette.

— Ils ont dit que si.

Je secouai la tête.

— Non. Danny a appelé. Il était chargé de ça. Il s'occupait d'eux et de mon service d'abonnés absents au bureau.

— Eh bien, quelqu'un qui a déclaré être le docteur Scarpetta les a contactés. C'était peut-être Lucy ?

— Je doute qu'elle se fasse passer pour moi. La personne qui a appelé était une femme ?

— Bonne question. Mais vous devriez demander à Lucy, vous assurer que ce n'est pas elle, admit-il en hésitant.

Des pompiers sortaient de l'immeuble. Nous allions bientôt être autorisés à regagner nos bureaux. Nous passerions le reste de la journée à tout vérifier, à spéculer et à nous plaindre en espérant qu'on ne nous apporterait pas d'autres corps à autopsier.

— Le seul truc qui me turlupine vraiment, c'est les projectiles, déclara soudain Marino.

— Frost sera probablement de retour dans son labo d'ici une heure.

Mais Marino n'avait pas l'air de s'en soucier.

— Je l'appellerai. Je vais pas monter là-haut avec tout ce bordel.

Je voyais bien qu'il ne voulait pas me laisser et qu'il avait l'esprit ailleurs.

— Quelque chose vous préoccupe ?

— Ouais, Doc. Y a toujours un truc qui me préoccupe.

— Et qu'est-ce que c'est, cette fois-ci ?

Il sortit de nouveau son paquet de Marlboro. Je pensai à ma mère, qui vivait dans la compagnie constante d'une bonbonne d'oxygène parce qu'elle avait été autrefois aussi grosse fumeuse que lui.

Il partit de nouveau à la pêche de son briquet et m'avertit :

— Ne me regardez pas comme ça.

— Je ne veux pas que vous vous tuiez à petit feu. Et aujourd'hui, vous avez vraiment l'air d'y mettre du cœur.

— On meurt tous un jour ou l'autre.

— Votre attention, s'il vous plaît, rugit le haut-parleur d'un camion de pompiers. Ici les sapeurs-pompiers de Richmond. L'alerte est terminée. Vous pouvez réintégrer le bâtiment.

Le message enregistré répéta d'un ton monocorde avec des sifflements stridents : « Votre attention, s'il vous plaît. L'alerte est terminée. Vous pouvez réintégrer le bâtiment... »

L'agitation laissa Marino de marbre. Il continua :

— Moi, le jour où je claque, je veux être en train de boire de la bière, de bouffer des *nachos* avec du chili et de la crème, de fumer, d'engloutir du Jack Black et de regarder un match.

— Pendant que vous y êtes, vous pouvez aussi avoir des relations sexuelles en même temps, remarquai-je sans un sourire, car je ne voyais rien d'amusant dans les risques qu'il prenait avec sa santé.

— Doris m'a guéri du sexe.

Lui aussi répondit sérieusement, en évoquant la femme à laquelle il avait été marié presque toute sa vie.

Je compris que c'était probablement elle la raison de son humeur massacrant.

— Quand avez-vous eu de ses nouvelles pour la dernière fois ?

Il s'éloigna du mur et lissa ses cheveux dégarnis. Il tira de nouveau sur son ceinturon, comme s'il détestait l'accoutrement de sa profession et les couches de graisse qui s'étaient grossièrement immiscées dans sa vie. J'avais vu des photos de lui lorsqu'il était encore policier à New York. A califourchon sur une motocyclette ou un cheval, chaussé de grandes bottes de cuir, il était mince et fort, le cheveu noir et épais. Il y avait eu une époque où Doris avait dû trouver Pete Marino séduisant.

— Hier soir. Vous savez, elle appelle de temps en temps. Surtout pour parler de Rocky.

Il s'agissait de leur fils.

Il scrutait les fonctionnaires qui se dirigeaient vers les escaliers. Il s'étira, prit une profonde inspiration, puis se frotta la nuque. Les gens évacuaient le parking, pour la plupart gelés et de mauvaise humeur, essayant de rattraper la journée de travail compromise par la fausse alerte.

— Que vous veut-elle ? me sentis-je obligée de lui demander.

— Eh bien, il paraît qu'elle s'est mariée. C'est la nouvelle du jour, annonça-t-il en regardant de nouveau autour de lui.

Je demeurai interloquée.

— Marino, je suis désolée, lui dis-je doucement.

— Elle et ce connard avec sa grosse voiture et ses sièges en cuir. Vous trouvez pas ça génial ? Un jour, elle part. Le

lendemain, elle veut me récupérer. Ensuite, Molly ne veut plus sortir avec moi. Et puis Doris se marie, comme ça.

— Je suis désolée, répétais-je.

— Vous devriez rentrer avant d'attraper une pneumonie. Je dois retourner au poste et appeler Wesley pour le prévenir. Il va vouloir connaître les résultats à propos du flingue, et, pour être franc avec vous, ajouta-t-il en me lançant un coup d'œil tandis que nous nous mettions en route, je sais ce que va dire le Bureau.

— Ils vont décréter que la mort de Danny est due à un malheureux hasard.

— Et je ne suis pas sûr que ce ne soit pas le cas finalement. Ce qu'on dirait, c'est que Danny a essayé de trouver un peu de crack, ou un truc de ce genre, et qu'il est tombé sur le mec qu'il fallait pas, le mec qui avait trouvé le flingue d'un policier.

— Je n'y crois toujours pas.

Nous traversâmes Franklin Street. Je remontai la rue du regard en direction du nord, où la vieille gare imposante en brique rouge de style gothique avec sa tour et son horloge bouchait la vue de Church Hill. Danny ne s'était que très peu éloigné du quartier où il était censé se trouver hier soir pour déposer ma voiture. Je n'avais rien découvert qui puisse laisser penser qu'il avait l'intention de se droguer. D'ailleurs, je n'avais trouvé chez lui aucun indice physique de toxicomanie. Bien entendu, les rapports du labo n'étaient pas encore disponibles, mais je savais également qu'il n'avait pas bu.

Marino ouvrit la portière de sa Ford.

— A propos, je me suis arrêté au poste de police de la 7<sup>e</sup> Rue et Duval. Vous devriez pouvoir reprendre votre Mercedes cet après-midi.

— Ils l'ont déjà passée au peigne fin ?

— Oh ouais. On a fait ça hier soir, et j'avais tout récupéré à l'heure à laquelle les labos ouvrent. J'ai fait comprendre qu'il était pas question de merder sur cette affaire. Tout le reste passe à l'arrière-plan.

— Qu'avez-vous trouvé ?

L'idée de ce qui s'était passé dans ma voiture était plus que je ne pouvais en supporter.

— Des empreintes. On ne sait pas à qui elles appartiennent. Plus le résultat de l'aspiration complète. C'est tout.

Il monta dans sa voiture et laissa la portière ouverte.

— Enfin, je vais faire en sorte qu'elle soit là pour que vous puissiez rentrer chez vous.

Je le remerciai et pénétrai dans mon bâtiment. Mais je savais que je ne pouvais pas conduire cette voiture. Je ne pourrais plus jamais la conduire. Je ne me sentais même pas capable d'en ouvrir les portes et de m'asseoir dedans.

Cleta passait la serpillière dans le hall, pendant qu'une réceptionniste essuyait les meubles avec un chiffon. Je tentai de leur expliquer que c'était inutile. L'intérêt des gaz inertes comme le halon, c'est qu'ils n'abîment pas les papiers ou le matériel de précision.

— Ils s'évaporent et ne laissent pas de résidus, assurai-je. Vous n'avez pas besoin de nettoyer. Par contre, il faut redresser les tableaux sur les murs, et le bureau de Megan est dans un sale état.

Du côté de la réception, des demandes de dons d'organes et un assortiment de formulaires divers jonchaient le sol.

— Je trouve quand même qu'il y a des trucs qui sentent bizarre, dit Megan.

— Mais oui, les revues, c'est ça que tu sens, espèce d'andouille, rétorqua Cleta. Ça sent toujours drôle. Et les ordinateurs ? me demanda-t-elle.

— Rien ne devrait les affecter. Ce qui m'inquiète le plus, ce sont les sols que vous êtes en train de mouiller. Dépêchez-vous d'essuyer tout cela pour que personne ne tombe.

De plus en plus désespérée, je m'engageai avec précaution sur le carrelage glissant. Lorsque j'aperçus mon bureau, je m'armai de courage, puis m'arrêtai sur le seuil. Ma secrétaire s'y affairait déjà.

— Bien. C'est tragique ? demandai-je.

— Non, pas de problème, sinon que certains de vos papiers se sont envolés au pays du magicien d'Oz. J'ai déjà redressé vos plantes.

Rose était une femme impérieuse, et elle me jeta un coup d'œil par-dessus ses lunettes de lecture.

— Vous qui voulez que vos corbeilles d'arrivée et de départ de courrier soient toujours vides, eh bien, c'est fait.

Les certificats de décès, les tableaux de service, les rapports d'autopsie, tous s'étaient envolés aux quatre coins de la pièce comme des feuilles d'automne, et éparpillés sur le sol, les étagères, et même les branches de mon ficus.

— A mon avis, ce n'est pas non plus parce qu'on ne voit rien qu'on n'a pas de problème. Je pense donc que vous devriez aérer tous ces papiers. Je vais installer une corde à linge ici avec des trombones, ajouta-t-elle tout en continuant à travailler.

Des mèches grises s'étaient échappées de son chignon.

J'entamai une nouvelle fois mon petit discours :

— Nous n'aurons pas besoin de ça. Le halon disparaît en séchant.

— J'ai remarqué que votre casque était toujours à sa place sur l'étagère.

— Je n'ai pas eu le temps de le prendre.

— Dommage que nous n'ayons pas de fenêtres, déclara Rose, et c'était une remarque qu'elle faisait au moins une fois par semaine.

— Tout ce qu'il y a à faire, c'est ramasser. Vous êtes paranoïaques, tous autant que vous êtes.

— Vous avez déjà inhalé ces trucs avant ? me demanda-t-elle.

— Non.

— D'accord. Alors, on n'est jamais trop prudent, dit-elle en posant une pile de serviettes dans un coin.

Je m'installai à mon bureau, dont j'ouvris le tiroir supérieur. J'en sortis plusieurs boîtes de trombones. Le désespoir m'étreignait, et j'avais le sentiment que j'allais fondre sur place. Ma secrétaire, qui me connaissait mieux que ma mère, lisait tout sur mon visage, sans cesser de travailler.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas, docteur Scarpetta ? Je m'occuperai de ça, dit-elle après un long silence.

— Nous nous en occuperons ensemble, répliquai-je avec obstination.

— Cet imbécile de la sécurité, c'est vraiment incroyable !

Je m'interrompis et la regardai.

— Quel imbécile de la sécurité ?

— Celui qui a déclenché l'alarme parce qu'il a cru qu'on allait avoir une fusion radioactive là-haut.

Elle ramassa sur la moquette un certificat de décès qu'elle suspendit à la ficelle avec un trombone. Je continuai de ranger le dessus de mon bureau tout en la regardant fixement :

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je n'en sais pas plus. Ils en discutaient sur le parking.

Elle se redressa en se tenant les reins et examina la pièce.

— Ce truc sèche à une vitesse, je n'arrive pas à y croire. On dirait un film de science-fiction. (Elle suspendit un autre certificat de décès.) Ça va être parfait.

Je ne répondis pas et repensai à ma voiture. Rien qu'à l'idée de la voir, j'étais terrifiée. Je me couvris le visage de mes mains. Rose, qui ne m'avait jamais vue pleurer, ne savait pas quoi faire.

— Je peux vous apporter un café ?

Je fis un signe de dénégation.

Elle essaya de me remonter le moral :

— C'est comme une grosse tempête de vent. Demain, il n'y paraîtra plus.

Lorsqu'elle sortit, je lui en fus reconnaissante. Elle ferma doucement mes deux portes, et je m'adossai à mon fauteuil, épuisée. Je pris le téléphone et tentai d'appeler Marino, mais il était sorti. J'essayai ensuite le garage Mercedes Mc George. Heureusement, Walter ne s'était pas absenté.

— Walter ? Ici le docteur Scarpetta, entamai-je sans préambule. Pouvez-vous venir chercher ma voiture?... Je suppose que je vous dois une explication, ajoutai-je avec hésitation.

— Pas besoin. Est-elle très abîmée ?

Il avait de toute évidence écouté les informations.

— Pour moi, elle est complètement fichue. Pour un autre, elle est comme neuve.

— Je vous comprends. Que voulez-vous faire ?

— Vous pouvez me l'échanger tout de suite ?

— J'ai un modèle quasi identique, mais d'occasion.

— Dans quel état ?

— A peine utilisée. Elle appartenait à ma femme. Une S-500 noire, intérieur cuir.

— Vous pouvez envoyer quelqu'un sur mon parking, et nous ferons l'échange ?

— Je viens, chère madame.

Il arriva à cinq heures et demie. La nuit était déjà tombée. L'heure était propice pour vendre un véhicule d'occasion à quelqu'un d'aussi pressé que moi. A la vérité, je faisais affaire avec Walter depuis des années, j'avais toute confiance en lui, et je lui aurais même acheté la voiture sans la voir. C'était un homme d'allure très distinguée, avec une moustache immaculée et des cheveux en brosse. Il s'habillait mieux que la plupart des avocats que je connaissais, et portait un bracelet en or destiné aux médecins en cas d'urgence, mentionnant son allergie aux piqûres d'abeilles.

— Je suis vraiment désolé pour tout ça, déclara-t-il tandis que je vidais mon coffre.

— Et moi donc.

Je ne fis aucun effort pour paraître aimable ou dissimuler mon humeur.

— Voici une clef. Tenez l'autre pour perdue. Et si cela ne vous ennuie pas, je voudrais partir tout de suite. Je ne veux pas vous voir monter dans ma voiture. Je veux simplement m'en aller. Nous nous occuperons de l'autoradio plus tard.

— Je comprends. Nous réglerons les détails une autre fois.

Je m'en fichais pas mal. A cet instant, le rapport qualité-prix de ma transaction était le cadet de mes soucis. De même, il m'importait peu de savoir si cette voiture était en aussi bon état que celle que je venais d'échanger. Une bétonnière aurait aussi bien fait l'affaire. J'enfonçai un bouton sur le tableau de bord, verrouillai les portières et fourrai mon pistolet entre les sièges.

Je descendis la 14<sup>e</sup> Rue vers le sud, puis tournai dans Canal Street en direction de l'autoroute que je prenais toujours pour rentrer chez moi. Après avoir dépassé plusieurs sorties, je quittai l'autoroute et fis demi-tour. Je voulais parcourir l'itinéraire emprunté par Danny la veille au soir. Venant de Norfolk, il avait dû prendre la 64 vers l'ouest. La sortie la plus

pratique était dans ce cas celle de la faculté de médecine de Virginie, qui l'aurait conduit presque à la porte du bureau du médecin expert général. Mais j'étais persuadée que ce n'était pas ce qu'il avait fait.

En raison de l'heure, il avait sûrement commencé à avoir faim lorsqu'il était rentré dans Richmond. Il n'y avait pas grand-chose d'intéressant dans ce domaine près de mon bureau. Il le savait puisqu'il avait déjà travaillé chez nous. Je pressentais qu'il avait emprunté la sortie de la 5<sup>e</sup> Rue, ce que je faisais maintenant, pour la suivre jusqu'à Broad Street. Il faisait très sombre lorsque je passai devant les terrains vagues et les chantiers qui deviendraient bientôt le Parc de recherche biologique et médicale de Virginie, où mon service déménagerait un jour.

Plusieurs véhicules de police me dépassèrent tranquillement à allure réduite. Je m'arrêtai derrière l'un d'entre eux à un feu rouge près du *Marriott*. J'observai le chauffeur. Il alluma une lumière intérieure et inscrivit quelque chose sur un bloc fixé à une plaquette métallique. Il était très jeune, avec des cheveux blond clair. Il décrocha le micro de sa radio et se mit à parler. Je voyais ses lèvres bouger tandis qu'il regardait au coin de la rue la silhouette sombre du mini-centre commercial. Il raccrocha et but une gorgée d'un gobelet en plastique. J'en déduisis qu'il n'était pas flic depuis très longtemps, parce qu'il n'avait pas contrôlé les alentours. Il n'avait pas l'air de se rendre compte qu'il était observé.

Je démarrai et tournai à gauche dans Broad Street, dépassai un *Rite Aid* et l'ancien grand magasin *Miller & Rhoads*, qui avait définitivement fermé ses portes car de moins en moins de gens faisaient leurs courses dans le centre. La forteresse gothique de l'ancien hôtel de ville en granit se dressait d'un côté de la rue. De l'autre s'élevait la faculté de médecine de Virginie, qui n'avait pas dû paraître aussi familière à Danny qu'à moi. A mon avis, il ne connaissait pas le *Skull & Bones*, où mangeaient les étudiants et les médecins. Il ne devait pas savoir où garer ma voiture dans ce quartier.

J'étais convaincue qu'il avait agi comme l'aurait fait n'importe qui ne connaissant pas très bien la ville au volant de

la voiture de son patron. Il aurait continué tout droit et se serait arrêté au premier endroit convenable : le *Hill Cafe*. J'effectuai le tour du pâté de maisons, comme il avait dû le faire pour se garer en direction du sud, là où nous avons trouvé son sac de nourriture. Je garai la voiture sous le magnifique magnolia, puis sortis en glissant mon pistolet dans la poche de mon manteau. L'abolement derrière la clôture grillagée se déclencha instantanément. Il me sembla qu'il s'agissait d'un gros chien, et il aboyait comme si ce que nous étions l'avait rempli de haine. Des lumières s'allumèrent à l'étage de la petite maison de son maître.

Je traversai la rue et pénétrai dans le *Cafe*, bruyant et plein d'animation à cette heure-là. Daigo préparait des whisky sour, et ne me remarqua que lorsque je tirai une chaise au bar.

— Ma belle, vous avez l'air d'avoir besoin d'un remontant, ce soir.

Elle fit tomber une rondelle d'orange et une cerise dans chaque verre.

— C'est vrai, mais je travaille.

Le chien avait cessé d'aboyer.

— Ça, c'est votre problème, au capitaine et à vous. Vous travaillez tout le temps.

Elle héla un serveur, qui vint chercher les verres, puis se lança dans la préparation de la commande suivante.

Je demandai doucement :

— Vous connaissez le chien qui est juste en face de l'autre côté de la rue ? Du côté de la 28<sup>e</sup> Rue ?

— Vous parlez d'Ordure. En tout cas, c'est comme ça que j'appelle ce fumier. Vous savez combien de clients ce sale chien a fait fuir ?

Elle me jeta un regard tout en découpant un citron avec colère.

— Il est moitié loup, moitié berger, vous savez, ajouta-t-elle avant que j'aie pu répondre. Il vous a embêtée ?

— Non, mais il a un aboiement tellement puissant et furieux que je me demandais s'il n'avait pas aboyé après le départ de Danny Webster hier au soir. D'autant plus que nous pensons qu'il s'était garé sous le magnolia, devant le jardin.

— Vous savez, ce foutu chien aboie tout le temps.

— Alors, vous ne vous souvenez pas. Remarquez, c'est normal...

Elle m'interrompit, tout en lisant une commande et en ouvrant une bière :

— Bien sûr que si, je me souviens ! Comme je vous dis, il aboie tout le temps. C'était pareil avec ce pauvre garçon. Quand il est sorti, Ordure s'est déchaîné. Cet animal hurle pour un courant d'air.

Je demandai :

— Et avant que Danny ne sorte ?

Elle s'arrêta et réfléchit, puis son regard s'éclaira.

— Maintenant que vous le dites, j'ai l'impression que les aboiements ont été à peu près constants pendant la soirée. D'ailleurs, je l'ai même fait remarquer. J'ai dit que ça me rendait dingue, et que j'avais bien envie d'appeler le propriétaire de cette foutue bête.

— Et les autres clients ? Est-il venu beaucoup de monde pendant que Danny était là ?

— Non, affirma-t-elle avec assurance. D'abord, il est arrivé tôt. A part les piliers de bar habituels, il n'y avait personne quand il est entré. En fait, je ne me souviens pas que quiconque soit venu manger avant sept heures, au moins. Et à ce moment-là, il était déjà parti.

— Combien de temps le chien a-t-il aboyé après qu'il fut parti ?

— Oh, une fois de temps en temps, comme il fait toujours.

— Donc, pas de façon continue.

— Personne ne supporterait ça.

Elle me jeta un regard perspicace et pointa son couteau sur moi :

— Vous vous demandez si ce chien aboyait parce que quelqu'un était là pour attendre Danny. Non, je ne crois pas. Le genre de voyou qui traîne dans le coin va prendre ses jambes à son cou au premier hurlement de cette bête. C'est pour ça qu'ils l'ont, les gens là-bas, ajouta-t-elle en pointant de nouveau son couteau.

Je repensai au Sig volé qui avait servi à tuer Danny, à l'endroit où l'officier de police l'avait perdu, et je compris exactement ce que voulait dire Daigo. Le banal voyou des rues aurait peur d'un gros chien et de l'attention qu'il peut attirer. Je la remerciai puis sortis. Je demeurai un moment sur le trottoir, contemplant les taches de lumière des réverbères placés très loin les uns des autres dans cette rue étroite et sombre. Les espaces entre les maisons et les immeubles étaient plongés dans d'épaisses ténèbres. N'importe qui pouvait se dissimuler là sans être vu.

Je regardai ma nouvelle voiture de l'autre côté de la rue, et le petit jardin au-delà où guettait le chien, pour l'instant silencieux. Je remontai le trottoir sur plusieurs mètres pour voir ce qu'il allait faire, mais il ne se manifesta que lorsque j'approchai de son jardin. Je perçus alors le grondement sourd et mauvais qui me fit dresser les cheveux sur la tête. Lorsque je déverrouillai ma portière, il était dressé sur ses pattes de derrière, et secouait la clôture en aboyant.

— Tu ne fais que garder ton territoire, hein, mon vieux ? Si seulement tu pouvais me dire ce que tu as vu hier soir.

Une fenêtre s'entrouvrit soudain à l'étage, et je regardai la petite maison.

— Bozo, la ferme ! hurla un homme replet aux cheveux ébouriffés. Tu vas la fermer, espèce de bâtard !

La fenêtre se referma violemment.

— D'accord, Bozo, dis-je au chien qui, malheureusement pour lui, ne s'appelait pas Orduze. Je vais te laisser tranquille.

Je jetai un dernier coup d'œil aux alentours, puis montai dans ma voiture.

En respectant les limitations de vitesse, le trajet entre le restaurant de Daigo et le quartier réhabilité sur Franklin Street, où la police avait trouvé ma voiture, durait moins de trois minutes. Ayant atteint la colline qui menait à Sugar Bottom, j'effectuai un demi-tour. Il était hors de question de descendre là-bas en voiture, et particulièrement avec une Mercedes. Cette pensée en amena une autre.

Je me demandai pourquoi l'agresseur avait préféré continuer son chemin à pied dans un quartier rénové doté d'un

système de surveillance baptisé Neighborhood Watch auquel participaient tous les résidents, et qui avait été l'objet d'une vaste médiatisation. Church Hill publiait son propre bulletin d'informations, et ici on regardait par la fenêtre sans hésiter à appeler la police, surtout lorsqu'on entendait des coups de feu. Il paraissait plus sûr de retourner tranquillement à ma Mercedes, et de s'éloigner à distance respectable.

Pourtant, ce n'était pas ainsi qu'avait agi le meurtrier. Je me demandai si, bien que connaissant la topographie des lieux, il n'en ignorait pas les habitudes, ce qui signifiait qu'il n'était pas du quartier. Je me demandai s'il n'avait pas laissé ma voiture à sa place simplement parce que la sienne était garée tout près, et que la mienne ne l'intéressait pas. Il ne cherchait pas à en tirer de l'argent, ni à s'enfuir. Cette hypothèse se tenait si Danny avait été suivi, et non agressé par hasard. Tandis qu'il mangeait, son assassin avait pu se garer, regagner le *Cafe* à pied, puis se cacher dans l'obscurité près de la Mercedes tandis que le chien aboyait.

Je dépassai mon bâtiment sur Franklin Street lorsque mon Pager résonna. Je le retirai et l'allumai afin de déchiffrer l'écran. Je ne disposais pas encore d'émetteur ou de téléphone dans cette voiture, et décidai de m'arrêter sur le parking derrière mon bureau. Je pénétrai par une porte latérale, entrai notre code de sécurité, passai par la morgue puis pris l'ascenseur pour monter. Il n'y avait plus trace de la fausse alerte de la journée, mais les certificats de décès suspendus dans les airs par Rose offraient un tableau surnaturel. Je m'assis à mon bureau et répondis à l'appel de Marino.

— Bordel, mais où vous êtes ? brailla-t-il.

— Au bureau, répondis-je en jetant un coup d'œil à l'horloge.

— Eh bien, c'est le dernier endroit où vous devriez vous trouver ! Et je parie que vous êtes toute seule, en plus. Vous avez mangé ?

— Comment cela, c'est le dernier endroit où je devrais me trouver ?

— Il faut qu'on se voie, je vous expliquerai.

Nous décidâmes de nous retrouver à la *Linden Row Inn*, dans le centre, une auberge assez calme et intime. Je pris mon temps parce que Marino habitait de l'autre côté de la ville, mais il avait été rapide. Lorsque j'arrivai, il était déjà assis à une table devant le feu dans le salon et buvait une bière puisqu'il n'était plus en service. Le barman, un vieil homme un peu bizarre avec un nœud papillon noir, apportait un grand seau de glace. Du Pachelbel résonnait en fond sonore.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je en m'asseyant. Que s'est-il encore passé ?

Le tissu de sa chemise de golf noire était tendu sur son ventre, qui se répandait largement par-dessus la ceinture de son jean. Le cendrier était déjà rempli de mégots, et sa bière ne devait être ni la première ni la dernière de la journée.

— Vous voulez que je vous raconte l'histoire de votre fausse alerte cet après-midi ? À moins que quelqu'un l'ait déjà fait ?

Il porta sa chope à sa bouche.

— Personne ne m'a raconté grand-chose, mais j'ai entendu courir une rumeur sur un risque de radioactivité.

Le barman apparut avec des fruits et du fromage, et je commandai un San Pellegrino avec une rondelle de citron.

— Apparemment, c'est plus qu'une rumeur.

— Quoi ? Et pourquoi en sauriez-vous plus que moi sur ce qui se passe dans mon immeuble ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Parce que ce truc de radioactivité a un rapport avec des indices dans une affaire d'homicide. (Il ingurgita une nouvelle gorgée de bière.) L'homicide de Danny Webster, pour être plus précis.

Il me laissa un moment pour comprendre ce qu'il venait de dire, mais mon cerveau refusait d'obéir.

— Vous êtes en train de suggérer que le corps de Danny était radioactif ? lui demandai-je, en le regardant comme s'il était devenu fou.

— Non. Mais les débris que nous avons aspirés dans votre voiture le sont, visiblement. Et je vais vous dire un truc : les mecs qui ont procédé à l'examen sont morts de trouille. Quant à moi, je suis pas vraiment ravi non plus parce que j'ai moi aussi

jeté un œil dans votre caisse. Ça, c'est un truc avec lequel j'ai un gros problème, comme les gens qui supportent pas les serpents ou les araignées. Comme les types qui ont été exposés à l'agent Orange, au Viêt-Nam, et qui sont maintenant en train de crever du cancer.

L'incrédulité s'était peinte sur mon visage.

— Vous parlez du siège passager à l'avant de ma Mercedes noire ?

— Ouais. Et si j'étais vous, je la conduirais plus. Comment est-ce que vous pouvez savoir que cette merde va pas finir par vous avoir au bout de je ne sais pas combien de temps ?

— Je ne la conduirai plus, ne vous inquiétez pas pour ça. Mais qui vous a dit que ce qui avait été aspiré était radioactif ?

— La bonne femme qui s'occupe du machin MEB.

— Le microscope électronique à balayage.

— Ouais. Ben le machin a détecté de l'uranium, qui a déclenché le compteur Geiger. On m'a dit que ça s'était jamais produit.

— J'en suis certaine.

— Moralité, on a eu une grosse panique du service de sécurité, qui est juste au bout du couloir, comme vous le savez. Et ce type de la sécurité a pris tout seul la décision d'évacuer le bâtiment. Le seul truc qu'il a oublié, c'est qu'en brisant le verre de la petite boîte rouge et en tirant la poignée, il déclenchait également le système d'extinction.

— Celui-ci n'a jamais été utilisé, à ma connaissance. Je comprends pourquoi il a pu oublier. D'ailleurs, il est possible qu'il n'ait même pas été au courant.

Je pensai au directeur des services généraux. Je savais quelle allait être sa réaction.

— Mon Dieu ! Tout ça est arrivé à cause de ma voiture. À cause de moi, dans un sens.

Marino me regarda droit dans les yeux, le visage dur.

— Non, Doc. Tout ça est arrivé parce qu'un connard a tué Danny. Combien de fois est-ce que je dois vous le répéter ?

— Je crois que je prendrais bien un verre de vin.

— Arrêtez de vous rendre responsable. Je sais que c'est ce que vous faites toujours. Je vous connais.

Je cherchai le barman du regard. Le feu devenait beaucoup trop chaud. Quatre personnes s'étaient assises non loin de nous, qui parlaient d'une voix forte du « jardin enchanté » dans la cour de l'hôtel, où Edgar Allan Poe jouait lorsqu'il était enfant à Richmond.

— Il en a parlé dans un de ses poèmes, disait une femme.

— Il paraît que les gâteaux aux pommes sauvages sont délicieux, ici.

Marino se pencha vers moi, le doigt tendu, et continua :

— Je déteste quand vous êtes comme ça. Après, vous vous mêlez de faire des trucs toute seule de votre côté, et moi, qu'est-ce qui m'arrive ? Je ferme plus l'œil de la nuit.

Le barman m'aperçut et fit un rapide détour dans notre direction. Je changeai d'avis à propos du chardonnay, et commandai un whisky. Puis j'ôtai ma veste, que j'installai sur le dossier d'une chaise. Je transpirais et me sentais mal à l'aise.

— Donnez-moi une de vos Marlboro.

Ébahi, il me regarda, la bouche ouverte.

Je tendis la main :

— S'il vous plaît.

— Certainement pas, rétorqua-t-il d'un ton intransigeant.

— On fait un marché. J'en fume une, vous en fumez une, puis on arrête tous les deux.

Il hésita :

— Vous rigolez ?

— Pas le moins du monde.

— Je vois pas ce que j'y gagne.

— La possibilité de rester en vie. S'il n'est pas déjà trop tard.

— Merci bien, mais je marche pas.

Il ramassa son paquet, en sortit une pour chacun de nous, le briquet à la main.

— Ça fait combien de temps ?

— Je ne sais pas. Peut-être trois ans.

La cigarette n'avait pas de goût, mais la tenir entre mes lèvres, comme si celles-ci avaient été créées uniquement à cet effet, me parut merveilleux.

La première bouffée me déchira les poumons comme une lame, et la tête me tourna instantanément. Je me sentais

comme le jour où j'avais fumé ma première Camel, à seize ans. Puis la nicotine me monta au cerveau, comme à ce moment-là, le monde se mit à tourner plus lentement, et mes idées se remirent en place.

— Seigneur, qu'est-ce que ça m'a manqué ! déplorai-je en faisant tomber une cendre.

— Alors, ne me cassez plus les pieds.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse.

— Hé, c'est pas de la marijuana ou un truc dans ce genre, quand même.

— Ça, je n'ai jamais essayé. Mais j'en fumerais peut-être aujourd'hui, si ce n'était pas illégal.

— Merde, qu'est-ce qui vous arrive ? Là vous me flanquez la trouille.

J'inhalai une dernière bouffée puis éteignis la cigarette. Marino me regardait avec un air bizarre. Il paniquait toujours un peu lorsque mon comportement ne lui était pas familier.

Je décidai d'attaquer les choses sérieuses.

— Écoutez, lui dis-je. Je crois que Danny a été suivi la nuit dernière. Sa mort n'est pas un crime gratuit dû à un vol, à une histoire de drogue ou à une agression de pédé. Je crois que son assassin l'a attendu, pendant près d'une heure, peut-être, puis l'a attaqué lorsque Danny a regagné ma voiture, dans l'ombre près du magnolia sur la 28<sup>e</sup> Rue. Vous voyez le chien, celui qui vit là ? D'après Daigo, il n'a pas cessé d'aboyer tout le temps que Danny est resté à l'intérieur du *Hill Cafe*.

Marino me contempla un moment en silence.

— Alors, c'est exactement ce que je disais. Vous êtes allée là-bas ce soir.

— Oui.

Il détourna le regard et les muscles de ses mâchoires saillirent.

— C'est exactement ce que je voulais dire.

— Daigo se souvient des aboiements continus.

Il ne répondit pas.

— J'y suis allée tout à l'heure, et le chien n'aboie que lorsqu'on s'approche de son territoire. A ce moment-là, il devient dingue. Vous comprenez ce que ça signifie ?

Il me regarda de nouveau.

— Allons, Doc ! Qui va rester là une heure avec un chien comme ça ?

— Un tueur qui sort de l'ordinaire, répondis-je tandis que mon verre apparaissait. Exactement.

J'attendis que le barman nous ait servis. Lorsqu'il se fut éloigné de notre table, je repris :

— Il se peut que Danny ait été la victime d'un contrat de professionnel.

Il finit sa bière.

— D'accord. Pourquoi ? Bon Dieu, que savait ce gamin ? À moins qu'il n'ait trempé dans la drogue ou une autre forme de crime organisé.

— Ce dans quoi il trempait ? Tidewater. Il vivait là-bas. Il travaillait à mon bureau. Il était impliqué, de façon marginale, dans l'affaire Eddings, et nous savons que la personne qui a tué Eddings l'a fait de façon très raffinée. Là aussi, c'était prémédité et soigneusement préparé.

Marino se frotta la joue d'un air pensif.

— Vous êtes donc convaincue qu'il existe un lien.

— Je crois qu'on ne tenait surtout pas à ce que nous établissions un lien. Je crois que la personne qui se trouve derrière tout cela a supposé que cette mort aurait l'air d'une tentative de vol de voiture qui avait mal tourné, ou d'une agression de rue.

— Ouais, et c'est ce que tout le monde croit toujours.

— Pas tout le monde, dis-je en soutenant son regard. Je répète, pas tout le monde.

— Et si on considère que c'était un contrat, vous êtes convaincue que Danny était bien la bonne victime.

— C'était peut-être moi. Ou bien lui, dans le but de m'effrayer moi. Nous ne le saurons peut-être jamais.

Il demanda deux autres verres d'un signe.

— Vous avez les résultats de l'analyse toxicologique pour Eddings ?

— Après une journée pareille ? Avec un peu de chance, j'aurai quelque chose demain. Racontez-moi ce qui se passe à Chesapeake.

Il haussa les épaules.

— J'en ai pas la moindre idée.

— Comment cela ? dis-je avec impatience. Ils doivent avoir à peu près trois cents hommes. Personne ne travaille sur la mort de Ted Eddings ?

— Le fait qu'ils en aient trois cents ne veut rien dire. Il suffit d'une brigade qui foire, et dans ce cas précis, c'est la criminelle. C'est donc une barricade qu'on ne peut pas franchir, parce que le détective Roche est toujours sur l'affaire.

— Je ne comprends pas.

— Ouais, et puis, il est aussi sur votre affaire à vous.

Il ne méritait pas que je perde mon temps pour lui, et je n'écoutai pas.

— Je ferais attention à mes arrières, si j'étais vous, dit Marino en soutenant mon regard. Je prendrais pas ça à la légère. (Il demeura un instant silencieux.) Vous savez comme les flics parlent entre eux, alors, j'entends des trucs. Et il y a une rumeur qui se répand, là-bas, comme quoi vous en pincez pour Roche, et son chef va essayer de vous faire virer par le gouverneur.

— Les gens peuvent bien raconter ce qu'ils veulent, répondis-je avec impatience.

— Le problème, c'est qu'ils regardent Roche, qui est vachement jeune, et ils n'ont aucun mal à imaginer que vous soyez attirée par ce type.

Il hésita. Je sentais qu'il méprisait Roche, et qu'il lui aurait bien cassé la figure.

— Ça m'emmerde de vous dire ça, continua-t-il, mais vous auriez beaucoup moins d'ennuis s'il n'était pas aussi beau garçon.

— Le harcèlement n'a aucun rapport avec l'apparence, Marino. Mais il n'a pas matière à monter un dossier contre moi, et je ne m'inquiète pas pour cela.

— Le problème, c'est qu'il vous veut du mal, Doc, et qu'il fait déjà de son mieux. S'il le peut, il vous baisera, d'une façon ou d'une autre.

— Eh bien, il peut faire la queue derrière tous ceux qui attendent déjà.

— La personne qui a appelé l'entreprise de remorquage de Virginia Beach et qui s'est fait passer pour vous était un homme. (Il me fixa.) C'est juste pour vous mettre au courant.

— Danny n'aurait pas fait cela, ce fut tout ce que je pus dire.

— Je ne crois pas. Mais Roche, lui, aurait pu, répliqua-t-il.

— Qu'est-ce que vous faites demain ?

Il soupira.

— J'ai pas le temps de vous le dire.

— Nous aurons peut-être besoin de nous rendre à Charlottesville.

— Pourquoi ? dit-il avec un froncement de sourcils. Ne me dites pas que Lucy recommence à faire des conneries.

— Non, ce n'est pas pour ça. Mais nous la verrons peut-être également.

Le lendemain matin, je fis la tournée des pièces à conviction et m'arrêtai en premier dans le laboratoire qui abritait le microscope électronique à balayage. Betsy Eckles, une scientifique spécialisée en médecine légale, pulvérisait un carré de gomme de pneu. Elle était assise et me tournait le dos. Je la regardai comme elle montait son échantillon sur un plateau qui serait ensuite introduit dans une chambre de verre permettant de réaliser le vide afin que l'échantillon soit recouvert de particules d'or atomique. La coupure qui apparaissait au milieu du petit morceau de pneu attira mon attention. Cela me rappela quelque chose, mais quoi ?

— Bonjour.

Elle se tourna, abandonnant son impressionnante console de jauges de pression, de cadrans, et de microscopes digitaux qui construisaient des images en pixels au lieu des habituelles lignes sur des écrans vidéo. Betsy Eckles portait une longue blouse de laboratoire. C'était une femme soignée aux cheveux grisonnants, et, ce jeudi-là, elle avait l'air encore plus accablé que les autres jours.

— Oh, bonjour docteur Scarpetta, répondit-elle en plaçant le bout de pneu coupé dans la chambre.

— Des pneus lacérés ?

— Oui, la balistique m'a demandé de recouvrir l'échantillon. Ils ont précisé que ça devait être fait toutes affaires cessantes. Ne me demandez pas pour quelle raison.

Cela n'avait pas l'air de lui plaire du tout, et cette procédure semblait inhabituelle puisque la lacération de pneus n'est, en général, pas considérée comme un crime sérieux. Je ne comprenais pas pourquoi le traitement de l'échantillon était considéré comme une priorité aujourd'hui alors que les labos croulaient sous le travail, mais ce n'était pas la raison de ma présence.

— Je suis venue au sujet de l'uranium, déclarai-je.

Elle ouvrait une enveloppe en plastique.

— C'est la première fois que je vois ça, et je suis dans le métier depuis vingt-deux ans.

— Il faut que nous sachions à quel isotope d'uranium nous avons affaire.

— Oui, je suis d'accord. Mais c'est la première fois que nous nous trouvons confrontés à ce genre de chose, et je ne sais pas trop à quelle porte frapper. Ce qui est sûr, c'est que je ne peux pas le faire ici.

À l'aide d'un ruban adhésif double face, elle commença à monter ce qui ressemblait à des particules de poussière sur un portoir, qui serait ensuite placé dans une fiole. Elle réalisait des vides tous les jours et n'était jamais prise au dépourvu.

— Où se trouve l'échantillon radioactif, maintenant ? demandai-je.

— Où je l'ai laissé. Je n'ai pas rouvert cette chambre et je n'ai aucune envie de le faire.

— Je peux voir ce que nous avons ?

— Mais certainement.

Elle passa à un autre champ digitalisé, alluma le moniteur dont l'écran se remplit d'un univers sombre éparpillé d'étoiles de tailles et de formes différentes. Certaines étaient d'une blancheur étincelante alors que d'autres brillaient faiblement, mais toutes étaient invisibles à l'œil nu.

— Je vais faire un zoom pour obtenir un agrandissement de trois mille, annonça-t-elle en manipulant des cadrans. Vous le voulez plus important ?

— Non, je pense que cela devrait aller.

Nous contemplâmes une image qui aurait pu provenir d'un observatoire. Les sphères métalliques ressemblaient à des planètes en trois dimensions entourées de lunes et d'étoiles.

— Ceci provient de votre voiture, précisa-t-elle. Les particules brillantes sont de l'uranium, celles qui sont ternes sont de l'oxyde de fer, on en trouve dans le sol. En plus, il y a de l'aluminium, lequel est utilisé un peu pour tout de nos jours, et de la silice, c'est-à-dire du sable.

— Ce que n'importe qui pourrait avoir sur la semelle de ses chaussures, à l'exception de l'uranium.

— Il y a autre chose que je voulais souligner. L'uranium existe sous deux formes, une forme lobée et une forme sphérique. Dans le dernier cas, il s'agit d'un uranium qui a subi un procédé au cours duquel il a été fondu. Mais dans notre cas, ici, dit-elle en pointant du doigt, nous observons des formes irrégulières avec des arêtes aiguës, ce qui veut dire que cet uranium-là est le résultat d'un traitement qui impliquait une machine.

— CP & L utilise sans doute de l'uranium pour ses centrales nucléaires.

Je faisais référence à la Commonwealth Power & Light, qui fournissait l'électricité à toute la Virginie ainsi qu'à certaines zones de Caroline du Nord.

— Oui, en effet.

— Vous connaissez d'autres utilisateurs d'uranium dans le coin ? demandai-je.

Elle réfléchit quelques instants :

— Il n'y a aucune mine, ni usine de retraitement atomique par ici. Il y a, bien entendu, le réacteur de l'université de Virginie, mais je crois qu'on l'utilise surtout à des fins pédagogiques.

Je fixais toujours la petite tempête radioactive apportée dans ma voiture par celui qui avait abattu Danny. Je repensai à la balle Black Talon, à ses griffes féroces, au coup de téléphone étrange que j'avais reçu à Sandbridge peu avant que quelqu'un ne saute par-dessus mon mur. J'étais convaincue qu'Eddings était le lien qui unissait tous ces faits, et tout cela parce qu'il s'intéressait à la Nouvelle Sion.

— Vous savez, dis-je à Betsy Eckles, ce n'est pas parce qu'un compteur Geiger grésille que la radioactivité est dangereuse. Du reste, l'uranium n'est pas dangereux.

— Le problème, c'est que nous n'avons jamais eu de précédent, répondit-elle.

— C'est très simple, expliquai-je calmement. Cet échantillon radioactif est un indice dans une enquête sur un homicide. Je suis le médecin expert responsable de cette enquête, sous la

juridiction du capitaine Marino. Ce que vous devez donc faire, c'est établir un reçu pour cet échantillon à mon nom et à celui du capitaine Marino. Nous l'emporterons à l'université de Virginie pour que leur physicien atomiste détermine de quel isotope il s'agit.

Cela ne fut, bien sûr, pas possible sans une conférence téléphonique à laquelle participaient le directeur du bureau de sciences légales ainsi que le commissaire général délégué aux affaires de santé publique, qui était mon patron direct. Ils s'inquiétèrent d'un possible conflit d'intérêt parce que l'on avait retrouvé l'uranium dans ma voiture et que Danny travaillait sous mes ordres. Ils s'apaisèrent lorsque je leur précisai que je n'étais pas considérée comme un suspect dans cette affaire, et furent finalement soulagés de se débarrasser de cet échantillon radioactif.

Je revins au laboratoire qui abritait le microscope électronique, et Betsy Eckles ouvrit l'inquiétante chambre pendant que j'enfilais une paire de gants en coton blanc. Je retirai avec précaution le ruban d'adhésif de son portoir et le plaçai dans un sac en plastique que je scellai et étiquetai. Avant de quitter l'étage, je m'arrêtai à la balistique où Frost, installé devant un microscope à contraste de phases, examinait une vieille baïonnette de l'armée posée sur la platine du microscope. Je lui demandai pour quel motif il avait envoyé cet échantillon de pneu crevé pour qu'il soit pulvérisé à l'or.

— Nous avons un suspect possible dans l'histoire de vos pneus lacérés, répondit-il en ajustant la mise au point du microscope et en faisant bouger la lame de l'arme.

Je posai la question, bien que connaissant déjà la réponse :

— Cette baïonnette ?

— Exact. On nous l'a apportée ce matin.

— Qui cela ? demandai-je alors que mes soupçons se précisaient.

Frost jeta un regard en direction d'un sac en papier plié abandonné sur une table voisine. Je vis le numéro du dossier, la date et un nom :

— *Roche*.

— Chesapeake, répondit Frost.

— Et savez-vous d'où elle provient ? demandai-je, furieuse.

— Du coffre d'une voiture. C'est tout ce que l'on m'a dit. On dirait qu'il s'agit d'une super-urgence.

Je montai jusqu'au laboratoire de toxicologie, une visite indispensable. Mais j'étais de mauvaise humeur, et celle-ci ne s'améliora même pas lorsque je trouvai enfin quelqu'un au labo qui confirma ce que m'avait fait soupçonner mon odorat à la morgue de Norfolk. Le docteur Rathbone était un homme à la carrure imposante, et ses cheveux étaient encore très bruns en dépit de son âge. Je le découvris à son bureau. Il signait des rapports de laboratoire.

— Je viens de vous appeler, dit-il en levant la tête. Comment s'est passé le Nouvel An ?

— Eh bien, il était nouveau et différent. Et vous ?

— J'ai un fils qui habite l'Utah. Nous y sommes allés. Je vous jure que j'irais m'y installer si je pouvais trouver du travail là-bas, mais j'ai l'impression que les mormons n'ont pas grand usage de mes talents.

— Vos talents sont utiles n'importe où. Et je suis sûre que vous avez des résultats concernant l'affaire Eddings, ajoutai-je en songeant à la baïonnette.

— La concentration de cyanure est de 0,5 milligramme par litre de sang, une dose létale comme vous le savez.

Il continuait à signer ses rapports.

— Et la soupape d'admission du narguilé, les flexibles et le reste ?

— Peu concluant.

Je n'étais pas vraiment surprise, mais la chose avait maintenant assez peu d'importance puisqu'il ne faisait plus aucun doute qu'Eddings avait été empoisonné par du cyanure sous forme gazeuse. Sa mort était incontestablement un homicide.

Je connaissais le procureur de Chesapeake et m'arrêtai dans mon bureau pour lui passer un coup de téléphone afin qu'elle encourage vivement la police à faire son métier correctement.

— Vous ne devriez pas avoir à me téléphoner pour cela, déclara-t-elle.

— Vous avez raison, je ne devrais pas.

— Ne vous mettez pas martel en tête, poursuivit-elle, et il me sembla qu'elle était en colère. Quelle bande d'imbéciles ! Le FBI est-il impliqué dans cette affaire ?

— La police de Chesapeake n'a pas besoin de leur aide.

— Oh, parfait. Je suppose qu'ils ont tous les jours des homicides au cyanure perpétrés sur des plongeurs.

— Cela m'étonnerait.

— Je vous rappellerai.

Je raccrochai, ramassai mon sac à main et mon manteau et sortis dans ce qui était en train de se transformer en une magnifique journée. La voiture de Marino était garée du côté de Franklin Street, et il était installé au volant, moteur tournant et vitre baissée. Il ouvrit la portière et déverrouilla le coffre comme je me dirigeais vers lui.

— Où c'est ? demanda-t-il.

Je lui montrai une enveloppe en papier kraft. Il eut l'air scandalisé.

— Vous avez mis ça juste dans cette enveloppe ? s'exclama-t-il en écarquillant les yeux. Je pensais que vous le mettriez au moins dans une de ces boîtes recouvertes de peinture métallique.

— Ne soyez pas ridicule, Marino. Vous pourriez prendre de l'uranium à mains nues sans que cela vous nuise le moins du monde.

Je déposai l'enveloppe dans le coffre. Je m'installai dans la voiture, tandis que Marino continuait d'argumenter :

— Et alors, comment vous expliquez que le compteur Geiger ait grésillé ? Il a grésillé parce que cette putain de merde est bien radioactive, non ?

— L'uranium est indiscutablement radioactif, mais pas tellement en lui-même parce que sa demi-vie est très longue. De surcroît, l'échantillon qui se trouve dans votre coffre est tout petit.

— Bon, écoutez, « un peu radioactif », pour moi c'est comme « un peu enceinte » ou « un peu mort ». Et si ça ne vous inquiète pas, pourquoi vous avez vendu votre Mercedes ?

— Je ne l'ai pas vendue pour cette raison.

— Si ça ne fait pas de différence pour vous, je préfère pas être irradié, ajouta-t-il avec irritation.

— Vous ne serez pas irradié.

Il s'emporta.

— J'arrive pas à croire que vous m'exposez à l'uranium, moi et ma voiture.

— Marino, insistai-je à nouveau, un grand nombre de mes patients arrive à la morgue avec des maladies terribles comme la tuberculose, l'hépatite, la méningite, le sida. Vous avez assisté à leurs autopsies et vous avez toujours été en sécurité avec moi.

Il roulait à vive allure sur l'autoroute, changeant sans arrêt de file.

— Et je pense que vous me connaissez maintenant suffisamment pour savoir que je ne vous placerais jamais délibérément dans une situation dangereuse.

— Je suis d'accord avec le terme « délibérément », mais peut-être que c'est un domaine que vous connaissez pas, déclara-t-il. C'était quand la dernière fois que vous avez eu un cas radioactif ?

— Tout d'abord, le cas n'est pas radioactif en lui-même, seuls quelques résidus microscopiques qui lui sont associés, et ensuite je sais ce qu'est la radioactivité. Je connais les rayons X, et les isotopes qu'on utilise dans le traitement du cancer comme le cobalt, l'iode, et le technétium. Les médecins apprennent beaucoup de choses et notamment les maladies liées à l'irradiation. Pourriez-vous, je vous prie, ralentir et choisir une file ?

Je le fixai avec une inquiétude croissante. Il leva le pied de l'accélérateur. Des gouttes de sueur perlaient au sommet de son crâne et dégouлинаient le long de ses tempes. Son visage avait pris une couleur rouge sombre. Il crispa les mâchoires et agrippa fermement le volant. Sa respiration se faisait difficile.

— Arrêtez-vous ! exigeai-je.

Il ne répondit pas.

— Marino, garez-vous tout de suite, répétai-je d'un ton qu'il connaissait assez pour savoir qu'il devait obtempérer.

La bande d'arrêt d'urgence était large et bitumée sur cette extension de l'autoroute 64. Je descendis de voiture sans un

mot et fis le tour pour atteindre la portière de Marino. D'un geste du pouce, je lui intimai l'ordre de descendre à son tour. Le dos de son uniforme était trempé de sueur, et je distinguais les contours du tee-shirt qu'il portait dessous.

— Je crois que je suis en train de choper la grippe, déclara-t-il.

Je réglai le siège et les rétroviseurs. Il s'essuya le visage avec son mouchoir.

— Je sais pas ce qui m'arrive.

— Vous êtes en pleine crise de panique, déclarai-je. Respirez profondément, essayez de vous calmer. Penchez-vous vers l'avant jusqu'à toucher vos doigts de pieds avec vos mains. Laissez-vous aller, du calme.

Il boucla sa ceinture et lâcha :

— Si quelqu'un vous voit conduire un véhicule de service de la ville de Richmond, on me colle un rapport aux fesses.

— Pour l'instant, la municipalité devrait être satisfaite que vous ne conduisiez rien. Vous ne devriez vous servir d'aucune machine. Du reste, en ce moment, vous devriez plutôt être assis sur le divan d'un psychiatre.

Je tournai le regard vers lui et sentis sa honte.

— Je ne comprends pas ce qui m'arrive, marmonna-t-il, les yeux rivés à la vitre.

— Votre histoire avec Doris vous tracasse toujours ?

— Je sais pas si je vous ai déjà raconté une des dernières grosses engueulades qu'on a eues avant qu'elle parte ? (Il s'épongea à nouveau le visage.) C'était à cause de ces foutues assiettes qu'elle avait achetées dans un vide-grenier. Je veux dire, elle comptait acheter de nouvelles assiettes depuis un bout de temps, d'accord ? Alors un soir, je rentre du boulot et je vois toute cette vaisselle orange vif étalée sur la table de la salle à manger. (Il me regarda.) Vous avez déjà entendu parler de la marque Fiesta Ware ?

— Vaguement.

— Bon, ben y avait quelque chose dans le vernis de cette ligne de vaisselle qui faisait grésiller un compteur Geiger.

— Il suffit de très peu de radioactivité pour faire réagir un compteur Geiger, insistai-je encore une fois.

— Bon, mais on a parlé de ce machin dans la presse et ça a été retiré du marché. Doris voulait rien savoir. Elle pensait que ma réaction était exagérée.

— Elle avait probablement raison.

— Écoutez, y a des gens qui ont une phobie des araignées ou des serpents. Moi, c'est les radiations. Vous savez bien à quel point je déteste être dans la salle de radiographie avec vous, et quand je me sers du four à micro-ondes, je sors de la cuisine. Bon, alors, j'ai ramassé toute la vaisselle et je l'ai balancée sans lui dire où.

Il se tut, s'épongea à nouveau le visage et s'éclaircit la gorge à plusieurs reprises. Enfin, il poursuivit :

— Un mois plus tard, elle est partie.

— Écoutez, Marino, dis-je d'une voix douce, moi non plus je ne voudrais pas me servir de ces assiettes, bien que selon moi votre peur ne soit pas fondée. Je comprends la peur et la peur n'est pas toujours rationnelle.

Il entrouvrit sa vitre.

— Ouais, Doc, mais peut-être que dans mon cas elle l'est. J'ai peur de mourir. Et si vous voulez savoir, tous les matins je me lève et j'y pense. Tous les jours, je me dis que je vais avoir une attaque ou qu'on va m'apprendre que j'ai un cancer. J'ai la trouille d'aller me coucher parce que j'ai peur de mourir en dormant.

Il s'interrompit quelques instants puis ajouta avec beaucoup d'efforts :

— Et si vous voulez savoir, c'est la vraie raison pour laquelle Molly a cessé de me fréquenter.

— Ce n'était pas très gentil, commentai-je parce que ce qu'il venait de dire m'avait fait de la peine.

— Ben, c'est que... (Il était de plus en plus embarrassé.) Elle est beaucoup plus jeune que moi. Et en ce moment, je n'ai pas envie de faire des choses qui demandent trop d'efforts.

— Et donc, vous avez peur d'avoir des relations sexuelles ?

— Merde, Doc, criez-le sur les toits, pendant que vous y êtes !

— Marino, je suis médecin. Tout ce que je veux, c'est vous aider, si je le peux.

- Molly disait qu'elle se sentait rejetée, poursuivit-il.
- Et c'était sans doute la vérité. Depuis quand avez-vous ce problème ?
- Je sais pas. Thanksgiving.
- Quelque chose de particulier s'est-il produit ?
- Ben, vous savez que j'ai arrêté mon médicament, précisait-il en hésitant à nouveau.
- Lequel ? Le bloquant adrénergique ou le finastéride ? Et non, je l'ignorais.
- Les deux.
- Mais pourquoi avez-vous fait quelque chose d'aussi stupide ?
- Parce que quand je les prends tout va de travers, explosait-il. J'ai arrêté de les prendre quand j'ai commencé à sortir avec Molly. Et puis, j'ai recommencé vers Thanksgiving parce que j'avais fait un bilan de santé, que ma tension était vraiment très élevée et que ma prostate recommençait à faire des siennes. Ça m'a foutu la trouille.
- Aucune femme ne mérite que l'on meure pour elle, déclarai-je. Et, en fait, tout ça, c'est de la dépression. Vous êtes, au demeurant, un excellent candidat.
- Ouais, ben c'est déprimant quand vous n'y arrivez pas. Vous comprenez pas.
- Mais si, je comprends. C'est déprimant lorsque votre corps vous lâche, lorsque vous vieillissez et que vous subissez des tensions dans la vie, comme les changements. Et il y a eu beaucoup de changements dans votre vie au cours de ces dernières années, Marino.
- Non, ce qui est déprimant, dit-il d'une voix de plus en plus forte, c'est quand elle ne veut plus monter. Et parfois, elle monte mais elle ne veut plus redescendre. Et vous ne pouvez pas pisser même quand vous êtes sûr d'avoir envie, et à d'autres moments il faut que vous y alliez alors que vous n'avez pas la sensation d'en avoir envie. Et puis, il y a le problème que vous n'êtes pas d'humeur à ça alors que votre petite amie est assez jeune pour être votre fille.
- Il me lança un regard furibond et les veines de son cou saillaient.

— Ouais, je suis déprimé, vous avez foutrement raison, je le suis.

— Marino, ne vous mettez pas en colère contre moi, je vous en prie.

Il détourna les yeux, la respiration haletante.

— Marino, je veux que vous preniez rendez-vous avec votre cardiologue et votre urologue.

— Non, non, pas question ! Selon ma nouvelle assurance médicale, je suis censé aller consulter une urologue. Je peux pas aller raconter toutes ces conneries à une femme.

— Et pourquoi pas ? Vous venez bien de m'en parler.

Il garda le silence, le regard fixé sur le rétroviseur latéral.

— A propos, y a un connard dans une Lexus or qui est derrière nous depuis Richmond.

Je jetai un œil dans le rétroviseur. Le modèle de la voiture était très récent et son conducteur plongé dans une conversation téléphonique.

— Vous pensez vraiment qu'on nous suit ?

— Bordel, j'en sais rien, mais j'aimerais pas payer sa putain de note de téléphone.

Nous nous trouvions à proximité de Charlottesville et nous avions quitté un paysage paisible pour les collines de l'ouest dont les arbres au feuillage persistant tranchaient sur le gris hivernal. Bien que l'autoroute fût sèche, l'air était plus frais et la neige plus abondante. Je demandai à Marino si nous pouvions éteindre le scanner parce que j'étais lasse d'entendre les conversations des policiers. Je pris l'autoroute 29 nord, en direction de l'université de Virginie.

Durant un moment, le paysage ne fut plus que versants rocheux escarpés entremêlés d'arbres qui s'étendaient depuis les forêts jusqu'au bord de la route. Puis nous atteignîmes les alentours du campus. Les rues étaient pleines de vendeurs de pizzas ou de sandwiches, de stations-service et de petits magasins de proximité. C'était encore les vacances universitaires de Noël mais ma nièce n'était pas la seule à l'ignorer. Une fois parvenue à Scott Stadium, je tournai dans Maury Avenue. Des étudiants étaient installés sur les bancs ou

roulaient à bicyclette, portant sacoches et sacs à dos prêts à déborder. Il y avait énormément de voitures.

— Vous êtes déjà venue assister à un match, ici ? demanda Marino, ragaillardi.

— Non.

— Alors ça, ça devrait être puni par la loi. Votre nièce étudie ici et vous n'avez jamais vu les Hoos ? Ben qu'est-ce que vous faisiez quand vous veniez en ville ? Je veux dire qu'est-ce que vous faisiez, vous et Lucy ?

En réalité, nous ne faisons pas grand-chose. Nous passions notre temps en longues promenades sur le campus ou à parler dans sa chambre. Nous avions, bien entendu, souvent dîné dans des restaurants comme *The Ivy and Boar's Head*, et j'avais rencontré ses professeurs. J'avais même assisté à certains de ses cours. Mais je n'avais jamais rencontré ses amis, ou en tout cas le peu qu'elle devait avoir. Cela, tout comme les endroits où elle les rencontrait, elle ne le partageait pas avec moi.

Je me rendis compte que Marino avait continué à parler :

— ... Je n'oublierai jamais quand je l'ai vu jouer, disait-il.

— Je vous demande pardon ?

— Vous vous rendez compte, mesurer deux mètres dix ! Vous savez qu'il habite Richmond, maintenant.

Je vérifiai les bâtiments devant lesquels nous passions :

— Voyons, il nous faut trouver l'école d'ingénieurs. Elle commence ici. Mais, plus précisément, nous cherchons le département d'ingénierie mécanique, aérospatiale et nucléaire.

Je ralentis en apercevant un bâtiment en brique aux moulures blanches, et je distinguai la pancarte. Il fut moins difficile de trouver une place pour se garer que de localiser le docteur Alfred Matthews. Il avait promis de m'attendre dans son bureau à onze heures trente, mais, de toute évidence, il avait oublié.

— Mais, bordel, où il est alors ? demanda Marino, toujours inquiet au sujet de ce qui se trouvait dans le coffre de la voiture.

— Il est au réacteur, dis-je en remontant en voiture.

— Oh, génial.

Le réacteur s'appelait officiellement Laboratoire de physique des hautes énergies et se trouvait perché en haut d'une

colline qu'il partageait avec un observatoire. Le réacteur nucléaire de l'université était un grand silo de brique, entouré de bois protégés de clôtures. Marino recommença une crise de phobie.

J'ouvris ma portière.

— Venez, cela va vous intéresser.

— Non, ce genre de chose ne m'intéresse pas du tout.

— Bon, d'accord. Alors restez là et j'y vais.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point, répliqua-t-il.

Je pris l'échantillon du coffre et sonnai devant l'entrée principale du bâtiment. On débloqua le système de fermeture, et je pénétrai dans un petit vestibule et annonçai au jeune homme qui se trouvait derrière une vitre que je cherchais le docteur Matthews. Il m'informa que le directeur du département de physique, que je ne connaissais que fort peu, se trouvait à la piscine du réacteur. Le jeune homme décrocha ensuite un téléphone intérieur et fit glisser vers moi un passe-visiteur ainsi qu'un détecteur de radiations. Je les accrochai au revers de ma veste et il abandonna son poste pour me guider vers une lourde porte en acier au-dessus de laquelle un voyant lumineux rouge clignotait pour indiquer que le réacteur était en service.

La pièce dans laquelle je pénétrai était dépourvue de fenêtres, et les hauts murs carrelés de faïence blanche du sol au plafond. Tous les objets sur lesquels tomba mon regard étaient étiquetés avec un macaron adhésif jaune indiquant leur radioactivité potentielle. À l'une des extrémités de la piscine éclairée, l'eau s'embrasait d'une lumière d'un bleu incroyable sous l'effet des radiations Cerenkov alors que les atomes instables se désintégraient spontanément dans l'enceinte contenant le carburant nucléaire située six mètres plus bas. Le docteur Matthews était en pleine conversation avec un étudiant, dont je compris en l'entendant qu'il utilisait le cobalt plutôt qu'un autoclave pour stériliser les micropipettes destinées aux manipulations de fécondation *in vitro*.

Une expression embarrassée peinte sur le visage, le physicien atomiste me déclara :

— Je pensais que vous veniez demain.

— Non, c'était bien aujourd'hui, et je vous remercie, de toute façon, de me recevoir. J'ai apporté l'échantillon, dis-je en lui tendant l'enveloppe.

Le docteur Matthews se tourna vers l'étudiant.

— D'accord, George. Ça va aller ?

— Oui, monsieur, merci.

— Venez, me dit-il ensuite. On va descendre et s'y mettre tout de suite. Vous savez combien il y en a ?

— Je ne sais pas au juste.

— S'il y en a assez, on peut le faire immédiatement, pendant que vous attendez.

Nous tournâmes à gauche après une lourde porte et fîmes halte devant une haute boîte qui contrôla le niveau de radiations de nos mains et de nos pieds. Nous passâmes le contrôle, comme en témoignèrent les lumières vertes clignotantes, et un escalier nous conduisit au laboratoire de radiographie neutronique situé dans un sous-sol occupé par les ateliers d'usinage, des chariots élévateurs et de gros fûts noirs qui contenaient les déchets faiblement radioactifs attendant leur enlèvement. Des équipements d'urgence étaient placés à presque tous les coins et une cage protégeait une salle de contrôle. La salle de comptage des radioactivités de faible intensité était située tout à fait à l'écart. Il s'agissait d'une pièce aveugle aux parois de béton très épaisses. S'y trouvaient des réservoirs d'azote liquide de deux cents litres, des détecteurs de germanium, des amplificateurs et des briques de plomb.

Le protocole nécessaire à l'identification de mon échantillon était d'une surprenante simplicité. Matthews, qui ne portait d'autres protections que sa blouse de laboratoire et des gants, plaça le bout de ruban adhésif dans un tube, qu'il positionna ensuite dans un conteneur en aluminium d'une soixantaine de centimètres abritant le cristal de germanium. Enfin, il empila des briques de plomb de chaque côté du conteneur pour protéger l'échantillon des interférences des radiations environnantes.

Il suffit d'une simple commande informatique pour mettre en branle l'analyse, et un compteur sur le conteneur commença à mesurer la radioactivité, ce qui devait nous permettre de

savoir à quel isotope nous avions affaire. C'était une scène assez étrange, car j'étais accoutumée aux instruments compliqués et mystérieux tels les microscopes électroniques à balayage ou les chromatographes en phase gazeuse. Ce détecteur, au contraire, n'était qu'une sorte de boîte de plomb assez informe refroidie grâce à de l'azote liquide, et semblait incapable d'intelligence.

— Si vous voulez bien signer le reçu concernant cet indice, je ne vous dérangerai pas plus longtemps, dis-je.

— Cela peut prendre environ une heure. C'est difficile à dire, répondit Matthews.

Il signa le formulaire et je lui en donnai une copie.

— Je repasserai plus tard, lorsque j'aurai vu Lucy.

— Venez, je vais vous raccompagner à l'étage pour m'assurer que vous ne déclenchez rien. Comment va-t-elle ? demanda-t-il comme nous passions devant des détecteurs qui demeurèrent muets. Elle a continué au MIT ?

— Oui, elle a suivi une spécialisation là-bas à l'automne dernier, en robotique. Vous savez qu'elle est de retour à l'université de Virginie ? Pour un mois au moins.

— Non, je l'ignorais. C'est formidable. Et qu'étudie-t-elle ?

— Je crois qu'elle a parlé de réalité virtuelle.

Matthews eut l'air perplexe.

— Mais ce n'est pas déjà ce qu'elle a fait chez nous ?

— Il doit s'agir de quelque chose de plus approfondi.

— Oui, je suppose, dit-il en souriant. Je souhaiterais avoir un étudiant comme elle dans chacune de mes classes.

Lucy avait probablement été la seule étudiante de l'université de Virginie ne possédant pas de licence de physique à suivre un cours sur les études nucléaires juste par plaisir. Je sortis. Marino fumait, adossé à la voiture.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant, lança-t-il, l'air toujours renfrogné.

— Je me suis dit que j'allais faire une surprise à ma nièce et l'inviter à déjeuner. Vous êtes plus que le bienvenu.

— Je vais à la station-service Exxon, en bas de la rue, pour téléphoner. Je dois passer quelques coups de fil.

## 12

Il me conduisit à la Rotonde, d'un blanc éclatant sous le soleil. De tous les monuments conçus par Thomas Jefferson, c'était celui que je préférais. Je suivis de vieilles allées à colonnades, pavées de brique rouge, sous des arbres séculaires. Des pavillons de style fédéral formaient les deux rangées d'une résidence privilégiée que l'on appelait « le Parterre ».

Habiter-là était accordé comme récompense d'un succès universitaire. Pourtant, certains l'auraient considéré comme un honneur douteux. Les douches et les toilettes étaient situées dans un autre bâtiment à l'arrière, et les chambres, meublées avec austérité, n'avaient pas été conçues pour être confortables. Je n'avais pourtant jamais entendu Lucy se plaindre, et elle avait adoré son séjour à l'université de Virginie.

Elle résidait sur le Parterre ouest, au Pavillon III. Les lettres du fronton, de style corinthien, avaient été sculptées en Italie, dans du marbre de Carrare. Les volets de bois extérieurs de la chambre 11 étaient tirés, le journal sur le paillason, et je me demandai avec perplexité si elle était encore couchée. Je frappai à plusieurs reprises contre le battant, et entendis quelqu'un remuer à l'intérieur.

— Qui est-ce ? s'enquit ma nièce.

— C'est moi.

Il y eut un silence, puis, d'un ton surpris :

— Tante Kay ?

— Tu m'ouvres ?

Ma bonne humeur s'évanouissait à vue d'œil, car elle n'avait pas l'air ravie.

— Euh, une seconde, j'arrive.

Elle déverrouilla, puis ouvrit.

— Salut, dit-elle en m'invitant à entrer.

— J'espère que je ne t'ai pas réveillée, dis-je en lui tendant le journal.

— Oh, c'est celui de TC, dit-elle en faisant allusion à l'amie qui occupait officiellement cette chambre. Elle a oublié de résilier l'abonnement quand elle est partie pour l'Allemagne. Je n'ai jamais le temps de le lire.

Je pénétrai dans un logement qui n'était guère différent de celui où j'avais rendu visite à ma nièce l'année précédente. L'endroit était petit, avec un lit, un lavabo, et des bibliothèques encombrées de livres. Les planchers de pin étaient nus, les murs blancs chaulés également, à l'exception d'une unique affiche représentant Anthony Hopkins dans *Shadowlands*. Les préoccupations techniques de Lucy avaient envahi les tables, le bureau, et même plusieurs chaises. D'autres machines, tels le fax et ce qui ressemblait à un petit robot, étaient carrément posées à même le sol.

Des lignes de téléphone supplémentaires avaient été installées. Elles étaient reliées à des modems clignotant de lumières vertes. Je n'éprouvai cependant pas l'impression que ma nièce vivait là toute seule, car il y avait sur le lavabo deux brosses à dents et une solution pour des lentilles de contact, et Lucy n'en portait pas. Les deux côtés du lit étaient défaits, et un porte-documents que je ne reconnus pas non plus était posé dessus.

Elle souleva une imprimante d'une chaise qu'elle installa près du feu.

— Tiens, mets-toi là. Désolée que ce soit le bazar.

Elle portait un jean et un sweat-shirt orange vif de l'université, et ses cheveux étaient mouillés.

— Je peux faire chauffer de l'eau, dit-elle d'un ton distrait.

— Si c'est du thé que tu m'offres, j'accepte.

Je l'observai attentivement tandis qu'elle remplissait une casserole d'eau et allumait la plaque. Non loin de là, sur une table de toilette, étaient posés ses papiers d'identité du FBI, un pistolet et des clefs de voiture. Je remarquai des dossiers, des morceaux de papier gribouillés de notes, et, dans le placard, des vêtements qui ne m'étaient pas familiers.

— Parle-moi un peu de TC.

Lucy ouvrit une boîte de thé.

— Une licenciée d'allemand. Elle est à Munich pour six semaines. Elle m'a donc proposé de rester ici.

— C'était gentil de sa part. Tu veux que je t'aide à emballer ses affaires, ou tout au moins à faire de la place pour les tiennes ?

— Tu n'as besoin de rien faire pour l'instant.

J'entendis quelqu'un approcher, et jetai un coup d'œil vers la fenêtre.

— Tu prends toujours ton thé nature ? demanda Lucy.

Le feu craqua, une bûche enfumée glissa. Je ne fus guère surprise lorsque la porte s'ouvrit et qu'une femme entra. Mais je ne m'attendais pas à voir Janet, et elle non plus ne s'attendait pas à me voir.

Elle jeta un coup d'œil à Lucy et dit d'un ton surpris :

— Docteur Scarpetta. C'est sympa de passer.

Elle portait des affaires de toilette, et une casquette de baseball sur ses cheveux mouillés qui lui tombaient presque aux épaules. Vêtue d'un survêtement et de chaussures de tennis, elle était jolie et pleine de santé. Comme Lucy, le fait de se retrouver sur un campus la rajeunissait encore.

— Assieds-toi avec nous, lui dit Lucy tout en me tendant une tasse de thé.

— Nous sommes sorties courir, commença Janet en souriant. Désolée pour les cheveux. Qu'est-ce qui vous amène ? dit-elle en s'asseyant par terre.

Je me contentai de répondre :

— J'ai besoin d'aide sur une affaire.

Je les étudiai toutes les deux.

— Vous suivez également ce cours de réalité virtuelle ?

— Oui, répondit Janet. Lucy et moi sommes ici ensemble. Vous ne le savez peut-être pas, mais j'ai été transférée dans nos bureaux de Washington à la fin de l'année dernière.

— Lucy m'en a parlé.

— J'ai été affectée à la délinquance en col blanc, continua-t-elle. Et, plus particulièrement, à tout ce qui pourrait être lié à la violation de l'IOC.

— Qui est ?

Lucy, assise à côté de moi, répondit :

— L'ordonnance sur l'interception des communications. Nous sommes la seule équipe dans le pays disposant d'experts capables de traiter ces cas.

— C'est donc pour cela que le Bureau vous a toutes les deux envoyées ici en formation. (Tendant de comprendre, j'ajoutai :) Mais je crois que je ne vois pas très bien le rapport entre la réalité virtuelle et des pirates informatiques pénétrant dans des systèmes protégés.

Janet ôta sa casquette, se coiffa et fixa le feu, mais demeura muette. Il était évident qu'elle était très mal à l'aise. Je me demandai s'il y avait là un lien avec ce qui s'était passé à Aspen pendant les vacances. Ma nièce alla jusqu'au foyer et s'installa devant moi.

— Nous ne sommes pas là pour un cours, tante Kay, dit-elle avec un sérieux tranquille. Ça, c'est ce que tout le monde doit croire. Je vais tout t'expliquer alors que je ne le devrais pas, mais il est trop tard pour mentir encore davantage.

— Tu n'as pas besoin de me parler. Je comprends.

Elle me fixait avec intensité.

— Non. Je veux que tu saches ce qui se passe. Voici un résumé rapide et sommaire de la situation : à l'automne dernier, la Commonwealth Power & Light a commencé à rencontrer des problèmes. Elle a découvert qu'un pirate s'introduisait dans son réseau informatique. Les tentatives étaient fréquentes — quelquefois quatre à cinq fois par jour. Mais impossible de l'identifier, jusqu'au jour où il a laissé des traces sur un journal de contrôle après être parvenu à pénétrer dans le système et avoir imprimé des informations sur la facturation des clients. On nous a appelés et, à distance, nous avons réussi à remonter la trace du pirate jusqu'à l'université de Virginie.

— Vous n'avez donc pas déterminé de qui il s'agissait ?

— Non, répondit Janet. Nous avons interrogé l'étudiant dont l'identité avait été utilisée. Ce n'était définitivement pas lui, nous en sommes sûrs.

— Ce qu'il y a, ajouta Lucy, c'est que plusieurs autres identités ont été volées ici depuis à des étudiants. Le pirate avait également essayé de pénétrer la CP & L par l'intermédiaire de l'ordinateur de l'université, et d'un autre à Pittsburgh.

— Avait ?

— Eh bien, ces derniers temps, il s'est montré plutôt calme, ce qui nous rend les choses plus difficiles, dit Janet. Nous avons tenté de retrouver sa trace essentiellement à partir de l'université.

— Ça fait presque une semaine que nous ne l'avons pas repéré dans le système de la CP & L, ajouta Lucy. À mon avis, c'est à cause des vacances.

— Pourquoi quelqu'un ferait-il une chose pareille ? Vous avez une théorie ?

— Démonstration de pouvoir, sans plus, commenta simplement Janet. Il veut peut-être seulement pouvoir allumer et éteindre à son gré les lumières à travers la Virginie et les deux Carolines. Qui sait ?

— Ce dont nous sommes persuadés, c'est que l'auteur de l'effraction se trouve sur le campus, et qu'il s'introduit par l'intermédiaire d'Internet et d'un autre réseau baptisé Telnet.

Lucy ajouta avec assurance :

— On l'aura.

— Je peux te demander pourquoi tous ces mystères ? Tu ne pouvais pas me dire que tu travaillais sur une affaire dont tu n'étais pas autorisée à parler ?

Ma nièce hésita avant de répondre :

— Mais tu fais toi-même partie du corps enseignant de cette université, tante Kay.

C'était exact, et je n'y avais même pas songé. Bien que je ne sois que professeur invité de pathologie et de médecine légale, je compris l'argument de Lucy. Je suppose que je ne lui en voulus pas de m'avoir dissimulé cette affaire également pour une autre raison. Elle tenait à son indépendance, surtout en ces lieux où, pendant toute la durée de ses études, il avait été de notoriété publique que nous étions parentes.

— C'est la raison pour laquelle tu as quitté Richmond aussi brusquement l'autre soir ? demandai-je en la regardant.

— J'avais reçu un message sur mon Pager.

— De moi, dit Janet. J'arrivais d'Aspen en avion, j'ai été retardée, je vous passe les détails. Lucy est venue me chercher à l'aéroport et nous sommes revenues ici.

— Y a-t-il eu d'autres tentatives d'effraction pendant les vacances ?

— Quelques-unes. Le système est constamment sous surveillance. De toute façon, nous sommes loin d'être seules sur cette affaire, dit Lucy. On nous a simplement envoyées ici pour effectuer un travail de détection pratique.

Je me levai, et elles firent de même.

— Pourquoi ne me raccompagnes-tu pas à la Rotonde ? Marino doit être revenu avec ma voiture.

Je serrai Janet dans mes bras. Ses cheveux sentaient le citron.

— Faites attention à vous, et venez me voir plus souvent, lui dis-je. Vous faites partie de la famille, et Dieu sait qu'il est temps que quelqu'un m'aide à prendre soin de celle-ci, ajoutai-je en passant le bras autour de la taille de Lucy.

Dehors, sous le soleil de l'après-midi, il faisait assez chaud pour ne supporter qu'un pull-over. Je regrettai de ne pouvoir rester plus longtemps. Lucy ne s'attarda guère au cours de notre brève promenade. Je sentais qu'elle s'inquiétait de ce que l'on puisse nous voir ensemble.

— C'est exactement comme autrefois, dis-je d'un ton léger, pour cacher que j'en étais blessée.

— Comment ça ?

— Cela te gêne d'être vue avec moi.

— Pas du tout. J'en étais très fière.

— Mais plus maintenant, dis-je avec ironie.

— Peut-être est-ce moi qui aimerais que tu sois fière d'être vue avec moi plutôt que l'inverse. Voilà ce que je voulais dire.

— Je suis fière de toi, et je l'ai toujours été. Même lorsque tu étais parfois dans un tel état que j'aurais voulu t'enfermer au sous-sol.

— Je crois que ça s'appelle mauvais traitements à enfants, ça.

— Non, dans ton cas, le jury aurait voté mauvais traitements envers une tante. Tu peux me croire. Et je suis ravie de voir que Janet et toi vous entendez bien. Je suis contente qu'elle soit rentrée d'Aspen et que vous soyez réunies.

Ma nièce s'arrêta et me regarda, clignant des yeux dans le soleil.

— Merci pour ce que tu lui as dit tout à l'heure. C'était très important, particulièrement en ce moment.

— J'ai dit la vérité, c'est tout. Peut-être sa famille la dira-t-elle un jour aussi.

Nous arrivions en vue de la voiture de Marino. Il était assis à l'intérieur et fumait, comme d'habitude.

Lucy s'arrêta à côté de sa portière.

— Dites donc, Pete, elle a besoin d'être lavée, votre caisse.

— Non, sûrement pas, grommela-t-il.

Il jeta immédiatement sa cigarette dehors et sortit, puis jeta un œil autour de lui. La vue de Marino en train de remonter son pantalon et d'inspecter sa voiture parce qu'il ne pouvait pas s'en empêcher fut irrésistible pour Lucy et moi. Nous éclatâmes de rire, et il s'efforça de ne pas sourire. Au fond, il adorait que nous le taquinions. Nous nous moquâmes encore un peu de lui, puis Lucy nous quitta. Au même instant, une Lexus or dernier modèle aux vitres teintées passa près de nous. C'était la même que celle que nous avions remarquée plus tôt sur la route, sans pouvoir distinguer le chauffeur à cause des reflets.

Marino suivit la voiture des yeux.

— Ça commence à me gonfler, dit-il.

— Vous devriez peut-être vous renseigner sur la plaque d'immatriculation, dis-je en suggérant l'évidence.

— Oh, je l'ai déjà fait, répondit-il en démarrant et en reculant. Le DMV est en rade.

Le DMV était le fichier informatique du service d'identification des véhicules, et il était visiblement souvent en panne. Nous prîmes la direction du réacteur. Une fois arrivés là-bas, Marino refusa de nouveau de mettre un pied à l'intérieur. Je l'abandonnai donc sur le parking. Cette fois-ci, le jeune homme derrière la vitre de la salle de contrôle me dit que je pouvais entrer seule.

— Il est au sous-sol, m'informa-t-il sans quitter des yeux l'écran de son moniteur.

Je retrouvai Matthews dans la salle de comptage des faibles radioactivités. Un spectre en noir et blanc s'affichait sur l'écran informatique devant lequel il était assis.

— Oh, bonjour, dit-il lorsqu'il s'aperçut de ma présence à ses côtés.

— On dirait que vous avez eu de la chance. Même si je ne suis pas très sûre de ce que je vois, et si je suis peut-être en avance.

— Non, non, pas de problème. Ces lignes verticales, là, indiquent les niveaux d'énergie des rayons gamma significatifs détectés. Une ligne équivaut à un niveau. Mais la plupart des lignes que vous pouvez voir sont des interférences, dit-il en désignant celles-ci sur l'écran. Vous savez, même les briques de plomb ne nous en débarrassent pas totalement.

Je m'assis à côté de lui.

— Ce que j'essaie de vous montrer, docteur Scarpetta, c'est que l'échantillon que vous m'avez apporté ne dégage pas de rayons gamma de haute énergie lorsqu'il se désintègre. Si vous examinez ce spectre, continua-t-il les yeux fixés sur l'écran, on dirait que le rayon gamma caractéristique correspond à de l'uranium 235.

Il souligna d'un geste en tapotant une pointe sur le verre.

— D'accord. Qu'est-ce que cela signifie ?

Il me regarda.

— C'est le bon uranium.

— Celui qu'on utilise dans les réacteurs nucléaires.

— Exactement. Il sert à faire les barres de combustible. Mais comme vous le savez sans doute, l'uranium 235 ne représente que 0,3 pour cent de l'ensemble de l'uranium. Le reste, c'est de l'uranium épuisé.

— Oui. C'est de l'uranium 238.

— Et c'est ce que nous avons ici.

— S'il ne dégage pas de rayons gamma de haute énergie, comment pouvez-vous le dire à partir de ce spectre énergétique ?

— Parce que le cristal de germanium détecte l'uranium 235. Et puisque le pourcentage en est tellement bas, cela indique que l'échantillon en question doit être de l'uranium épuisé.

— Ça ne pourrait pas être du carburant usagé provenant d'un réacteur, pensai-je à haute voix.

— Non, impossible. Il n'y a pas de matériaux de fission mélangés à votre échantillon. Pas de strontium, de césium, de baryum ou d'iode. Vous les auriez déjà vus au microscope électronique à balayage.

— Aucun de ces isotopes n'est apparu. Uniquement de l'uranium et des éléments non essentiels qu'on peut s'attendre à retrouver dans de la terre provenant de semelles de chaussures, acquiesçai-je.

J'examinai les pics et les vallées de ce qui aurait été un électrocardiogramme terrifiant pendant que Matthews prenait des notes.

— Vous voulez que je vous imprime tout cela ? demanda-t-il.

— Oui, merci. A quoi sert l'uranium épuisé ?

— À rien, en général.

Il pianota sur le clavier.

— S'il ne provient pas d'une centrale nucléaire, alors d'où ?

— Le plus probable, c'est d'une installation de séparation des isotopes.

— Comme Oak Ridge, dans le Tennessee, suggérai-je.

— Non, ils ne pratiquent plus cela. Mais ils l'ont fait durant des dizaines d'années, et ils doivent avoir des entrepôts d'uranium. Il y a également des usines à Portsmouth, dans l'Ohio, et à Paducah, dans le Kentucky.

— Docteur Matthews, il semble que quelqu'un ait eu de l'uranium épuisé sous la semelle de ses chaussures et qu'on l'ait transporté dans une voiture. Voyez-vous une explication logique au comment et au pourquoi d'une telle chose ?

Il resta bouche bée.

— Non. Aucune.

Je repensai aux formes sphériques et aux arêtes que le microscope électronique m'avait révélées. Je fis une nouvelle tentative.

— Pourquoi irait-on faire fondre de l'uranium 238 ? Dans quel but pourrait-on l'usiner avec une machine ?

Il parut encore une fois désarmé.

— Utilise-t-on l'uranium épuisé pour quoi que ce soit ?

— En général, l'industrie lourde ne se sert pas de minerai d'uranium. On ne s'en sert pas non plus dans les centrales nucléaires. Là, les barres de combustible sont en oxyde d'uranium, une céramique.

— La question que je devrais poser est la suivante, alors : à quoi pourrait servir l'uranium épuisé, en théorie ? insistai-je.

— A une époque, le ministère de la Défense a évoqué la possibilité de l'utiliser pour le blindage des tanks. On a également suggéré d'en faire des balles, ou d'autres types de projectiles. Voyons, quoi d'autre ? Je crois que la seule utilité qu'il ait à notre connaissance, c'est qu'il est performant pour protéger les matériaux radioactifs.

L'adrénaline se réveilla dans mes veines.

— Quelle sorte de matériaux radioactifs ? Des assemblages de combustible en bout de course, par exemple ?

— Ce serait ça l'idée, si nous savions comment nous débarrasser des déchets nucléaires dans ce pays, déclara-t-il avec une grimace. Par exemple, si nous pouvions enterrer ces trucs sous Yucca Mountain, dans le Nevada, l'uranium 238 pourrait servir à doubler les châteaux pendant le transport.

— En d'autres termes, si les assemblages en fin d'utilisation doivent être retirés d'une centrale nucléaire, on va devoir les mettre dans quelque chose, et l'uranium épuisé constitue une meilleure protection que le plomb.

Il m'affirma que c'était exactement ce qu'il voulait dire. Il me rendit ensuite mon échantillon avec un reçu, car c'était une pièce à conviction qui pourrait bien un jour se retrouver devant un tribunal. Il m'était donc impossible de l'abandonner là, bien que je sache ce que Marino en penserait lorsque je le remettrais dans son coffre. Je le trouvai faisant les cent pas, arborant ses lunettes de soleil.

— Alors ?

— Ouvrez le coffre.

Il tira une manette dans la voiture, tout en disant :

— Je vous préviens tout de suite, ce truc va dans aucun coffre pour pièces à conviction, que ce soit dans mon poste ou

au quartier général. Même si moi je le voulais, personne d'autre n'acceptera de coopérer.

— Il doit être entreposé quelque part. Dites-moi, il y a un pack de douze bières, là-dedans.

— Je voulais pas être obligé de m'arrêter plus tard.

— Un de ces jours, vous allez récolter des ennuis, dis-je en refermant sa voiture de fonction.

— Et si vous rangiez l'uranium à votre bureau ?

— D'accord. Je peux faire ça.

— Alors, comment c'était ? demanda-t-il en mettant le contact.

Je lui fis un bref résumé, laissant le plus possible de côté les détails scientifiques.

Il demeura ébahi :

— Vous êtes en train de me dire que quelqu'un a laissé des déchets nucléaires dans votre Mercedes ?

— On le dirait bien. Il faut que je m'arrête de nouveau voir Lucy.

— Pourquoi ? Quel rapport avec elle ? demanda-t-il en redescendant la colline.

— Je ne sais pas ce qu'elle fait, mais je viens d'avoir une idée assez dingue.

— Oh, j'aime pas ça.

Lorsque je frappai de nouveau à la porte, Marino à mes côtés, Janet eut l'air inquiet.

— Tout va bien ? dit-elle en nous faisant entrer.

— Je crois que j'ai besoin de votre aide. Plus exactement, nous avons tous les deux besoin de vous.

Lucy était assise sur le lit, un carnet de notes ouvert sur les genoux. Elle regarda Marino.

— Allez-y. Mais nous prenons cher de la consultation.

Il s'assit près du feu, tandis que je m'installais sur une chaise près de lui.

— Cette personne qui pirate le système de la CP & L. Est-ce qu'on sait si elle s'est introduite ailleurs que dans la facturation des clients ?

Lucy répondit :

— Nous ne savons pas tout. Mais la facturation, c'est une certitude, et, d'une façon générale, l'information sur les clients.

— C'est-à-dire ? demanda Marino.

— L'information sur la clientèle comprend les adresses de facturation, les numéros de téléphone, les services particuliers, la moyenne de consommation d'énergie. De plus, certains clients font partie d'un programme d'achat d'actions...

— Parlons de ça, l'interrompis-je. Je fais partie de ce programme. Chaque mois, une partie de mon chèque de règlement sert à acheter des actions de la CP & L. La compagnie dispose donc d'informations financières sur moi, y compris mon numéro de compte en banque et mon numéro de Sécurité sociale.

Je réfléchis un instant.

— Ce genre de chose pourrait-il être important pour le pirate ?

— En théorie, oui, répondit Lucy. Il faut bien comprendre qu'une base de données aussi énorme que celle de la CP & L ne réside pas dans un seul endroit. Ils ont d'autres systèmes, avec leurs propres chemins d'accès, ce qui pourrait expliquer l'intérêt du pirate pour la configuration principale de Pittsburgh.

Le jargon informatique de Lucy exaspérait toujours Marino.

— Ça t'explique peut-être quelque chose à toi, mais pour moi, c'est du chinois !

— Si vous considérez les chemins d'accès comme des axes majeurs sur une carte – prenez l'autoroute 95, par exemple, dit-elle d'un ton patient –, alors en circulant de l'un à l'autre, vous pouvez en théorie parcourir tout le réseau. Vous pourriez rentrer à peu près n'importe où.

— C'est-à-dire ? Donne-moi un exemple que je puisse comprendre.

Elle referma le carnet de notes sur ses genoux et haussa les épaules.

— Si j'arrivais à pénétrer l'ordinateur de Pittsburgh, ma prochaine étape serait probablement AT & T.

— Cet ordinateur permet d'accéder au réseau téléphonique ? demandai-je.

— C'est un des chemins d'accès. D'ailleurs, c'est une des hypothèses sur lesquelles Janet et moi travaillons : le pirate serait en train de chercher un moyen pour voler de l'électricité et des communications téléphoniques.

— Pour l'instant, il ne s'agit bien entendu que d'une théorie, intervint Janet. Rien ne nous permet de deviner le mobile du pirate. Mais pour le FBI, ces effractions sont illégales. C'est tout ce qui compte.

— Savez-vous à quels dossiers des clients de la CP & L il a eu accès ?

Lucy répliqua :

— Il a accès à tous les dossiers, et des millions de clients sont en jeu. Mais nous savons que les dossiers individuels qui ont été examinés de près sont peu nombreux. Et nous les connaissons.

— Pourrais-je les voir ?

Lucy et Janet demeurèrent silencieuses, et Marino me fixa :

— Pour quoi faire, Doc ? Qu'est-ce que vous avez derrière la tête ?

— Ce que j'ai derrière la tête, c'est ça : l'uranium sert de combustible aux centrales nucléaires, et la CP & L possède deux centrales, l'une en Virginie, l'autre dans le Delaware. On s'introduit dans leur ordinateur central. Ted Eddings a appelé mon bureau pour poser des questions sur la radioactivité. Chez lui, sur son PC, il avait des tas de dossiers sur l'éventualité que la Corée du Nord essaie de manufacturer du plutonium militaire dans un réacteur nucléaire.

— Et à l'instant où nous commençons à fourrer notre nez à Sandbridge, nous avons un rôdeur, ajouta Lucy. Puis quelqu'un crève nos pneus, et le détective Roche te menace. Danny Webster vient à Richmond, se fait tuer, et il semble que son assassin ait laissé des traces d'uranium dans ta voiture.

Elle me regarda :

— De quoi as-tu besoin ?

Une liste complète de clients ne m'aurait servi à rien, car elle représentait virtuellement l'ensemble de la Virginie, y compris mon bureau et moi. Mais les dossiers de facturations détaillés qui avaient été consultés m'intéressaient. Ce qu'elles

me montrèrent était curieux, mais court. Je reconnus les cinq noms à l'exception d'un seul.

— Quelqu'un sait-il qui est Joshua Hayes ? Il a une boîte postale à Suffolk.

— Tout ce que nous avons découvert pour l'instant, c'est qu'il s'agit d'un fermier, dit Janet.

Je continuai :

— Bien. Nous avons Brett West, un cadre de la CP & L. Je ne me souviens plus de son titre exact, dis-je en consultant le listing.

— Vice-président exécutif en charge de la gestion, dit Janet.

— Il vit dans une de ces grandes demeures de brique près de chez vous, Doc, remarqua Marino. A Windsor Farms.

— Ce n'est plus le cas. Si vous étudiez son adresse de facturation, souligna Janet, vous verrez qu'elle a changé en octobre dernier. On dirait qu'il a déménagé à Williamsburg.

La personne qui rôdait illégalement sur Internet avait également dépouillé les dossiers de deux autres cadres supérieurs de la CP & L, le directeur administratif et financier et le président. Mais ce fut l'identité de la cinquième victime électronique qui m'effraya véritablement.

Je regardai Marino, pétrifiée :

— Le capitaine Green.

— Je vois pas du tout de qui vous parlez, dit-il d'un air vague.

— Il se trouvait au chantier naval lorsque j'ai sorti le corps d'Eddings de l'eau. Il fait partie des services d'enquête de la Marine.

— J'ai compris.

Le visage de Marino s'assombrit, et cette affaire relevant de l'interception des communications prit brutalement une autre dimension aux yeux de Lucy et Janet.

— Il n'est peut-être pas surprenant que la curiosité du pirate s'exerce vis-à-vis des plus hauts dirigeants de l'entreprise où il s'introduit, mais je ne vois pas ce que les services d'enquête de la Marine viennent faire là-dedans, remarqua Janet.

— Et moi, je ne suis pas sûre de vouloir faire le rapport, ajoutai-je. Mais si ce que dit Lucy sur les chemins d'accès est

bien lié à cette histoire, la dernière étape du pirate, ce sont peut-être les dossiers téléphoniques de certaines personnes.

— Pourquoi ? demanda Marino.

— Pour découvrir qui ils appellent. C'est le genre d'information qui pourrait intéresser un journaliste, par exemple, dis-je après une pause.

Je me levai et me mis à faire les cent pas, tandis que la peur me titillait. Je songeai à Eddings asphyxié dans son bateau, aux balles Black Talon et à l'uranium, et je me remémorai que la ferme de Joel Hand était située quelque part dans le district de Tidewater.

Je m'adressai à Marino :

— Ce Dwain Shapiro à qui appartenait la bible que vous avez trouvée chez Eddings est apparemment mort pendant un vol de voiture. Vous disposez d'informations supplémentaires à ce sujet ?

— Pas pour l'instant.

— La mort de Danny aurait pu passer pour un accident similaire.

— Ou bien la vôtre. Surtout à cause du genre de la voiture. S'il s'agissait d'un contrat de professionnel, l'agresseur ignorait peut-être que le docteur Scarpetta n'est pas un homme, dit Janet. Le tueur était peut-être macho et ne savait qu'une chose, la marque de votre véhicule.

Je m'arrêtai devant la cheminée tandis qu'elle continuait :

— Ou bien le tueur ne s'est aperçu que trop tard qu'il s'agissait de Danny, et il a dû se débarrasser de celui-ci.

— Pourquoi moi ? Pour quelle raison ?

— De toute évidence, ils sont persuadés que tu sais quelque chose, répondit alors Lucy.

— Ils ?

— Peut-être les adeptes de la Nouvelle Sion. Pour la même raison qu'ils ont tué Ted Eddings. Ils étaient persuadés qu'il possédait des renseignements, ou qu'il allait divulguer quelque chose.

Je les regardai toutes les deux tandis que mes inquiétudes grandissaient.

— Je vous en supplie, les conjurai-je, ne faites plus rien tant que vous n'avez pas parlé à Benton, ou à quelqu'un du FBI. Merde ! Je ne tiens pas à ce qu'ils croient que vous êtes également au courant.

J'étais cependant certaine que Lucy au moins ne m'écouterait pas. À l'instant où je refermerais la porte derrière moi, elle serait déjà en train de pianoter sur son clavier avec une vigueur renouvelée.

J'interceptai le regard de celle qui représentait mon seul espoir qu'elles se conduisent raisonnablement :

— Janet ? Il est très probable que votre pirate ait un lien avec des gens qui se font assassiner.

— Je comprends, docteur Scarpetta.

Je quittai l'université de Virginie avec Marino. La Lexus or que nous avions déjà repérée deux fois le même jour nous suivit sur tout le chemin du retour jusqu'à Richmond. Marino conduisait les yeux vissés au rétroviseur, en sueur et furieux parce que l'ordinateur du service d'identification des véhicules n'était toujours pas opérationnel ; le renseignement qu'il avait demandé sur la plaque minéralogique n'arrivait pas. Le chauffeur de la voiture derrière nous était jeune et blanc. Il portait des lunettes noires et une casquette.

— Il se fiche pas mal qu'on puisse le remarquer, soulignai-je. Sinon, il ne serait pas aussi voyant. Ce n'est qu'une tentative d'intimidation supplémentaire.

— Ah ouais ? Eh ben, on va voir qui intimide qui, dit-il en ralentissant.

Il jeta de nouveau un regard dans le rétroviseur, puis ralentit, et la voiture se rapprocha. Il freina brutalement à fond. Je ne sais pas qui fut le plus surpris, notre suiveur ou moi, lorsque les freins de la Lexus hurlèrent, que des klaxons se déchaînèrent, et que la voiture accrocha l'arrière de la Ford de Marino.

— Oh, oh, fit celui-ci. On dirait bien que quelqu'un vient juste d'emboutir un flic.

Il sortit de voiture et ouvrit discrètement son holster avec un claquement. Je regardai la scène, incrédule. Je sortis mon pistolet et le glissai dans une poche de mon manteau, puis

décidai de sortir aussi, car je n'avais aucune idée de ce qui allait se passer. Marino avait atteint la portière de la Lexus. Il regardait la circulation derrière lui et parlait dans son émetteur portatif.

— Garde tes mains là où je peux les voir, répéta-t-il d'une voix forte et autoritaire. Maintenant, donne-moi ton permis de conduire. Tout doucement.

Je me trouvais de l'autre côté de la voiture, près de la porte passager, et je sus qui était notre coupable avant que Marino ne voie son permis et la photo qui se trouvait dessus.

Il éleva la voix au-dessus de l'écho de la circulation.

— Tiens, tiens, le détective Roche. Ça, c'est rigolo, de tomber sur toi. Ou bien l'inverse, peut-être. Sors de la voiture, dit-il d'un ton dur. Tout de suite. Tu portes une arme à feu ?

— Elle est entre les sièges, non dissimulée, répondit froidement Roche.

Puis il sortit lentement du véhicule. Grand et mince, il portait un treillis, un blouson de jean, des rangers et une grosse montre de plongée noire. Marino le retourna et lui ordonna de nouveau de garder les mains bien en évidence. Je demeurai où j'étais tandis que Roche me fixait à travers ses lunettes de soleil, la bouche arrogante.

— Alors dis-moi, détective de mes deux, pour qui tu mouchardes, aujourd'hui ? Est-ce que ce serait pas au capitaine Green que tu parlais, sur ton téléphone portable ? Tu lui as raconté partout où on était allés, tout ce qu'on a fait, et comme tu nous as foutu la trouille quand on t'a vu dans le rétro ? Ou bien c'est juste parce que t'es un connard que t'es aussi visible ?

Le visage fermé, Roche ne répondit rien.

— C'est ça que tu as fait à Danny, aussi ? Tu as appelé l'entreprise de remorquage, t'as prétendu être le Doc pour savoir à quelle heure reprendre la voiture. Puis tu as fait passer l'information, seulement il se trouve que c'était pas le Doc qui conduisait ce soir-là. Et aujourd'hui, un gamin s'est fait emporter la moitié de la tête parce qu'un mercenaire ne savait pas que le Doc n'était pas un homme, ou bien parce qu'il a pris Danny pour un médecin légiste.

— Vous ne pouvez rien prouver, dit Roche avec le même sourire moqueur.

— On verra ce que je peux prouver quand je mettrai la main sur tes factures de téléphone cellulaire.

Il se rapprocha pour que Roche puisse sentir sa présence. Il le touchait presque du ventre.

— Et quand j’aurai trouvé, tu auras beaucoup plus de souci à te faire que pour une contravention. Je vais expédier ton joli cul en taule pour complicité de meurtre prémédité. Tu devrais t’en tirer avec cinquante ans. En attendant, ajouta-t-il en lui enfonçant un index épais dans la joue, t’as intérêt à ce que je te revoie pas à moins d’un kilomètre de moi. Et t’avise pas non plus de t’approcher du Doc. Tu l’as jamais vue quand elle s’énerve.

Marino porta sa radio à sa bouche pour vérifier où en était sa demande de renfort sur les lieux. À l’instant même où sa requête était rediffusée, une voiture de patrouille apparut sur la 64. Elle s’arrêta derrière nous sur le bas-côté, et une femme sergent en uniforme de la police de Richmond en sortit. Elle se dirigea vers nous d’un pas décidé, la main discrètement à portée de son arme.

— Bon après-midi, capitaine. Vous avez un problème ? demanda-t-elle en ajustant le volume de l’émetteur qu’elle portait à la ceinture.

— Eh bien, sergent Schroeder, il semble que ce monsieur m’ait suivi presque toute la journée. Malheureusement, je me suis trouvé obligé de freiner lorsqu’un chien blanc a traversé la route devant mon véhicule, et il m’a embouti par l’arrière.

Le sergent demanda sans l’ombre d’un sourire :

— Toujours le même chien blanc ?

— On aurait bien dit celui avec lequel on a déjà eu des problèmes.

Ils s’embarquèrent ainsi dans ce qui devait être la plus vieille des blagues de la police : en matière d’accidents impliquant une seule voiture, le même chien blanc doué d’ubiquité semblait toujours être le responsable. L’animal jaillissait en trombe devant une voiture, puis disparaissait

jusqu'à ce qu'il déboule de nouveau devant un autre mauvais conducteur et soit tenu pour coupable.

Marino ajouta, de son ton officiel du policier le plus sérieux du monde :

— Il a au moins une arme à l'intérieur de son véhicule. Je veux qu'il soit fouillé convenablement avant que nous l'embarquions.

— Très bien. Monsieur, écartez les bras et les jambes.

— Je suis flic, aboya Roche.

— Bien, monsieur, vous savez donc exactement ce que je vais faire, rétorqua placidement le sergent Schroeder.

Elle le palpa de haut en bas, et découvrit un holster sur sa cheville gauche.

— Si c'est pas mignon, ça, remarqua Marino.

— Monsieur, je vais devoir vous demander de retirer le pistolet de votre holster de cheville, et de bien vouloir le placer à l'intérieur de votre véhicule, reprit le sergent d'une voix un peu plus forte tandis qu'une autre voiture de patrouille s'arrêtait.

Un chef adjoint de la police en sortit, resplendissant dans un uniforme tout de bleu marine, de cuir verni et de cuivre. Il n'était pas exactement ravi de se trouver là, mais la procédure exigeait qu'il soit appelé lorsqu'une affaire de police, aussi minime soit-elle, impliquait un capitaine. Il observa en silence tandis que Roche retirait un Colt 380 de son holster de nylon noir, puis l'enfermait dans la Lexus. Écarlate de rage, Roche fut ensuite conduit à l'arrière de la voiture de patrouille, où il fut interrogé pendant que j'attendais à l'intérieur de la Ford endommagée.

Lorsque Marino revint, je lui demandai :

— Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ?

— Il sera inculpé pour m'avoir serré de trop près, puis relâché, et il retournera sur le pavé en uniforme.

Marino attachait sa ceinture de sécurité, l'air ravi.

— Et c'est tout ?

— Ouais. Il échappe à la comparution. La bonne nouvelle, c'est que je lui ai foutu en l'air sa journée. La nouvelle encore meilleure, c'est que maintenant, on a de quoi enquêter, et que ça

permettra peut-être un jour de l'expédier à Mecklenburg où, avec sa jolie petite gueule, il se fera beaucoup d'amis.

— Vous saviez que c'était lui avant qu'il ne nous emboutisse ?

— Non. J'en avais aucune idée.

Nous réintégrâmes la circulation.

— Et qu'a-t-il dit lors de l'interrogatoire ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Que j'avais freiné brusquement.

— Ce qui est vrai.

— Il y a rien d'illégal là-dedans.

— Et sur le fait qu'il nous suivait ? Il avait une explication ?

— Il se promenait et il avait des courses à faire. Il comprend pas de quoi on parle.

— Je vois. Quand on va faire des courses, on a besoin d'au moins deux armes de poing.

— Putain, vous pouvez me dire comment il peut se payer une bagnole pareille ? (Marino me jeta un coup d'œil.) Il doit pas se faire la moitié de ce que je gagne, et cette Lexus a probablement coûté près de cinquante mille billets.

— Son Colt n'est pas précisément donné, non plus. Il a d'autres sources de revenus.

— Les mouchards en ont toujours.

— Vous croyez qu'il n'est rien d'autre que cela ?

— Ouais, pour l'essentiel. Je crois qu'il fait le sale boulot de Green.

Les accents bruyants d'un signal d'alerte à la radio nous interrompirent brutalement. Nous trouvâmes alors des réponses à nos questions encore pires que tout ce que nous aurions pu imaginer.

— Appel à toutes les unités : nous venons de recevoir par téléscripneur les informations suivantes de la police d'État, répéta plusieurs fois le dispatcheur :

— Des terroristes se sont emparés de la centrale nucléaire d'Old Point. Des coups de feu ont été échangés, et il y a des victimes.

Je demeurai le souffle coupé, tandis que le message continuait.

— Le chef de la police a ordonné que le département mette en place le plan d'urgence A. Toutes les unités de jour restent à leur poste jusqu'à nouvel ordre. De nouvelles informations suivront. Tous les commandants de division sont priés de se présenter immédiatement au poste de commandement à l'académie de police.

— Putain, que non, dit Marino en écrasant l'accélérateur au plancher. On va à votre bureau.

## 13

L'invasion de la centrale nucléaire d'Old Point s'était déroulée à une vitesse éclair, de façon horrible. Nous écoutâmes les informations avec incrédulité dans la voiture qui fonçait à travers la ville, Marino au volant. Nous n'échangeâmes pas un mot pendant qu'un journaliste, présent sur les lieux, commentait les événements de façon décousue. Sa voix avait sauté plusieurs octaves vers l'aigu et il semblait au bord de l'hystérie.

— Des terroristes ont pris possession de la centrale nucléaire d'Old Point, répétait-il. Ça s'est produit il y a environ quarante-cinq minutes. Au moins vingt hommes se faisant passer pour des employés de CP & L ont pénétré dans la centrale à bord d'un bus et ont pris d'assaut le bâtiment de l'administration centrale. On pense que trois civils auraient été tués...

La voix du journaliste tremblait et nous entendions les hélicoptères passer au-dessus de nos têtes.

— ... Il y a des véhicules de police et des camions de pompiers partout, mais ils ne peuvent pas s'approcher. Oh, mon Dieu, c'est affreux !

Marino se gara dans la rue, non loin de mon immeuble. Durant un moment nous fumes incapables de faire un geste, écoutant encore et encore les mêmes informations. La situation paraissait irréaliste, car à cent cinquante kilomètres à peine d'Old Point, ici, à Richmond, l'après-midi était radieux, la circulation normale, et les gens déambulaient sur les trottoirs comme si rien ne s'était produit. J'avais le regard fixe mais je ne parvenais pas à le focaliser sur un objet précis, et mon cerveau jonglait avec des listes de choses à faire.

— Venez, Doc, dit Marino en coupant le moteur. Entrons. Il faut que je téléphone et que je mette la main sur un de mes

lieutenants. Il faut que je mobilise tout le monde au cas où il n'y aurait plus d'éclairage à Richmond, ou même pire.

J'avais moi aussi des choses à préparer. Je commençai par réunir tout le monde dans la salle de conférences et décrétai une situation d'urgence sur la totalité du territoire de l'État.

— Chaque district doit être en alerte et prêt à exécuter sa part du plan d'urgence, annonçai-je à tous ceux qui étaient présents dans la salle de conférences. Un désastre nucléaire pourrait affecter tous les districts. Tidewater est évidemment le plus exposé et le moins bien couvert. Docteur Fielding, dis-je à mon assistant, j'aimerais que vous vous occupiez de Tidewater et que vous en preniez la direction lorsque je ne pourrai pas être sur place.

— Je ferai de mon mieux, répondit bravement Fielding, en dépit du fait que nul, en pleine possession de ses facultés intellectuelles, n'aurait apprécié la responsabilité que je venais de lui confier.

Me tournant vers d'autres visages anxieux, je poursuivis :

— Bien, il ne me sera pas toujours possible de savoir à l'avance où je serai durant tout ceci. Le travail continue, ici, comme à l'accoutumée. Mais je veux que tous les corps soient transférés chez nous. Je dis bien tous les corps d'Old Point, et cela inclut les premières victimes de la fusillade.

— Et les autres cas de Tidewater ? s'enquit Fielding.

— Les cas de routine seront traités selon la procédure habituelle. Je sais qu'il faut que nous trouvions un technicien d'autopsie supplémentaire en attendant de recruter un poste permanent.

— Existe-t-il une possibilité que les corps que vous voulez faire transporter chez nous soient contaminés ? demanda mon administrateur, qui avait toujours été d'une nature inquiète.

— Jusqu'à présent, il s'agit de victimes par balles.

— Et donc ils ne peuvent pas être contaminés ?

— Non.

— Oui, mais après ? insista-t-il.

— Les contaminations légères ne présentent pas de problème, dis-je. Nous frottons les corps et nous nous débarrassons de l'eau savonneuse et des vêtements. Pour les cas

d'expositions intenses aux radiations, c'est une autre histoire, notamment si les corps ont été sérieusement brûlés, s'ils ont été contaminés par voie interne par des débris radioactifs, comme cela fut le cas à Tchernobyl. Ces corps devront être déposés dans un camion réfrigérant spécial et tout membre du personnel exposé devra porter des vêtements de protection doublés au plomb.

— Il faudra incinérer ces corps ?

— C'est ce que je recommanderais. Et c'est une raison supplémentaire de les transporter sur Richmond. Nous pouvons utiliser le crématorium du département d'anatomie.

Marino passa la tête par la porte de la salle de conférences.

— Doc ? dit-il en me faisant signe.

Je sortis et nous discutâmes dans le couloir.

— Benton veut que nous rejoignons Quantico, maintenant.

— En tout cas, ce ne sera pas « maintenant », répondis-je.

Je jetai un regard en direction de la salle de conférences. Par l'entrebâillement de la porte, je distinguai Fielding expliquant quelque chose. Un autre médecin avait l'air tendu et mécontent.

— Vous avez un nécessaire de voyage avec vous ? demanda Marino.

Il savait parfaitement que j'en conservais toujours un au bureau.

— C'est vraiment impératif ? me plaignis-je.

— Je vous le dirais si ça ne l'était pas.

— Accordez-moi seulement un quart d'heure pour achever cette réunion.

Je mis un terme à la confusion et à la peur du mieux que je le pus, et annonçai aux autres médecins que je partais en déplacement, peut-être pour plusieurs jours, puisque l'on venait de m'appeler à Quantico. Mais j'emportais mon Pager. Marino et moi partîmes avec ma voiture, puisqu'il avait déjà pris rendez-vous pour faire réparer le pare-chocs de la sienne, abîmé lors de notre accrochage avec Roche. Nous roulâmes à vive allure sur la 95 en direction du nord, radio allumée. Nous avions déjà entendu les mêmes informations tant de fois que

nous les connaissions maintenant aussi bien que les journalistes.

On n'avait dénombré aucune victime supplémentaire au cours des deux heures qui venaient de s'écouler, du moins pour ce que l'on en savait, et les terroristes avaient laissé sortir des douzaines de gens. Si l'on se fiait aux nouvelles, ces chanceux avaient été autorisés à sortir de la centrale par groupes de deux ou trois. Ils avaient été accueillis par les équipes médicales d'urgence, la police de l'État et le FBI, afin de subir des tests médicaux et d'être interrogés.

Il était presque cinq heures lorsque nous parvînmes à Quantico. Des Marines en tenue de camouflage étaient à l'exercice dans la nuit naissante. Ils étaient entassés dans des camions ou derrière des sacs de sable répartis sur le champ de tir. Nous dépassâmes un petit groupe d'entre eux, réunis à proximité de la route, et leur jeunesse me fit de la peine. Je suivis la route et débouchai sur de hauts bâtiments de brique beige foncé qui semblaient s'élever soudainement au-dessus de la cime des arbres. L'ensemble n'avait pas l'air militaire et aurait facilement pu passer pour une université n'eût été la profusion d'antennes surmontant les toits. Une barrière et des déchiqueteuses à pneus coupaient la route qui menait aux bâtiments.

Un garde armé sortit de la guérite du poste de contrôle. Il nous sourit car nous n'étions pas des étrangers et nous laissa passer. Nous trouvâmes une place dans le grand parking situé en face de Jefferson, le plus haut bâtiment. Il s'agissait en quelque sorte du « centre-ville » autonome de l'Académie. À l'intérieur se trouvaient un bureau de poste, la salle d'exercice de tir, la cafétéria. Les dortoirs étaient installés aux étages supérieurs, ainsi que les suites de haute sécurité réservées aux espions et aux témoins sous protection spéciale.

De nouveaux agents, vêtus de kaki et de bleu marine, nettoyaient les armes dans la pièce réservée à leur maintenance. J'avais l'impression d'avoir senti ces solvants toute ma vie, et dans mon esprit résonnait encore, dès que je le souhaitais, l'écho de l'air comprimé dans les canons ou dans les mécanismes. Cet endroit était étroitement mêlé à mon histoire,

et il n'existait pas un recoin qui n'évoquât des émotions, parce que j'avais été amoureuse dans ces lieux et parce que j'y avais apporté mes enquêtes les plus épouvantables. J'avais enseigné dans leurs classes et j'avais été leur consultant. Je leur avais donné ma nièce, par inadvertance.

— Dieu seul sait dans quoi nous sommes en train de mettre les pieds, déclara Marino comme nous pénétrions dans l'ascenseur.

La fermeture des vantaux d'acier fit disparaître à nos regards les nouveaux agents, leur casquette de base-ball aux armes du FBI sur la tête.

— On prendra chaque chose en son temps, répondis-je.

Marino appuya sur le bouton de l'étage situé au niveau le plus inférieur du bâtiment qui, en d'autres temps, devait servir d'abri antiaérien à Hoover. L'unité des sciences du comportement, puisque le monde entier continuait à la baptiser ainsi, se trouvait à dix-huit mètres sous terre. Ses locaux étaient dépourvus de fenêtres ou de tout autre agrément capable d'alléger les horreurs qu'elle débusquait. Franchement, je n'avais jamais pu comprendre comment Wesley endurait cela, année après année, et lorsque j'y demeurais plus d'une journée en consultation je devenais folle. Il fallait que j'aille me promener ou que je parte au volant de ma voiture. Il fallait que je m'éloigne.

L'ascenseur s'arrêta à l'étage et Marino répéta :

— Y a pas de chose ou de temps qui tienne et qui nous aide dans ce plan-là. On arrive après la bataille. On a commencé à rassembler les pièces du puzzle alors que le putain de jeu était déjà terminé.

— Il n'est pas terminé, déclarai-je.

Nous dépassâmes la réception et tournâmes pour déboucher sur un couloir qui conduisait au bureau du directeur de l'unité.

Marino marchait à grandes enjambées coléreuses.

— Ouais ? Eh bien, y a plus qu'à espérer que ça se termine pas dans un gros bang ! Merde ! Si seulement on avait compris plus tôt.

— Marino, on ne pouvait pas le savoir. Il n'existait aucun moyen.

— Ouais, ben moi, je crois qu'on aurait dû se creuser un peu plus tôt. C'est comme à Sandbridge, quand vous avez reçu ce coup de téléphone bizarre, et puis tout le reste.

— Oh, pour l'amour du Ciel, Marino ! Quoi ? Un coup de téléphone aurait dû nous mettre la puce à l'oreille et nous faire comprendre que des terroristes étaient sur le point de prendre d'assaut une centrale nucléaire ?

La secrétaire de Wesley était nouvelle, et je ne parvenais pas à me souvenir de son nom.

— Bonjour, il est là ? lui demandai-je.

— Puis-je vous annoncer ? répondit-elle en souriant.

Nous déclinâmes nos noms et attendîmes patiemment qu'elle prévienne Wesley. Son appel ne dura pas longtemps.

Se tournant à nouveau vers nous, elle déclara :

— Vous pouvez entrer.

Wesley était assis derrière son bureau et se leva à notre entrée. Il avait l'air préoccupé et sombre, comme à son habitude, dans son costume gris à chevrons et sa cravate gris et noir.

— Nous pouvons nous installer dans la salle de conférences, annonça-t-il.

Marino prit une chaise.

— Pourquoi ? Y a d'autres gens qui viennent ?

— En effet.

Je restai debout et ne le regardai que le temps nécessaire pour satisfaire à la courtoisie.

Wesley réfléchit et déclara :

— Bon, écoutez, nous allons rester ici. Attendez.

Il se dirigea vers la porte :

— Emily, pourriez-vous trouver une chaise supplémentaire ?

Nous nous installâmes, et Emily apporta la chaise. Wesley éprouvait des difficultés à se concentrer tout en prenant des décisions. Je savais dans quel état il se trouvait lorsqu'il était accablé. Je savais lorsqu'il perdait son sang-froid.

— Vous êtes au courant de ce qui se passe, déclara-t-il comme si tel était le cas.

— Nous savons ce que tout le monde sait, répliquai-je. Nous avons entendu les mêmes informations une bonne centaine de fois à la radio.

— Alors, si on commençait par le commencement ? proposa Marino.

— CP & L possède un bureau régional à Suffolk, commença Wesley. Une vingtaine de personnes au moins ont quitté ce bureau cet après-midi dans un car pour effectuer une prétendue maintenance dans la réplique de la salle de contrôle de la centrale d'Old Point. C'étaient des hommes de race blanche entre trente et quarante ans se faisant passer pour des employés de l'entreprise, ce qui, de toute évidence, n'était pas le cas. Ils se sont débrouillés pour accéder au bâtiment principal où se trouve la salle de contrôle.

— Ils étaient armés, dis-je.

— En effet. Lorsqu'ils ont dû franchir les machines à rayons X et les autres détecteurs du bâtiment principal, ils ont sorti des armes semi-automatiques. Comme vous le savez, plusieurs personnes ont été tuées. Nous pensons qu'au moins trois employés de CP & L ainsi qu'un physicien nucléaire qui visitait la centrale aujourd'hui et se trouvait dans le hall au mauvais moment ont été abattus.

Tout en me demandant depuis combien de temps Wesley était au courant et ce qu'il savait au juste, j'intervins :

— Quelles sont leurs exigences ? Les ont-ils exprimées ?

Son regard rencontra le mien :

— C'est ce qui nous inquiète le plus. Nous ignorons ce qu'ils veulent.

— Mais ils laissent sortir des gens, précisa Marino.

— Je sais, et cela aussi m'inquiète, déclara Wesley. Les terroristes ne font pas ça en général. (La sonnerie de son téléphone résonna.) Ce qui se passe aujourd'hui est différent. (Il prit le combiné.) Oui, bien, faites-le entrer.

Le général de division Lynwood Sessions pénétra dans le bureau, revêtu de son uniforme de la Marine, et nous serra la main à tous. C'était un Noir de quarante-cinq ans au plus, et

d'une élégance qui ne passait pas inaperçue. Il s'installa très formellement sur une chaise sans ôter sa veste ni même en défaire un seul bouton, et posa à côté de lui une sacoche ventrue.

— Merci d'être venu, général, commença Wesley.

— J'aurais préféré que ce soit dans de meilleures circonstances, répondit-il en se baissant pour sortir de sa sacoche une chemise et un bloc-notes.

— Oui, nous sommes tous dans ce cas, dit Wesley. Je vous présente le capitaine Pete Marino, de la police de Richmond, et le docteur Kay Scarpetta, le médecin expert général de l'État de Virginie...

Ses yeux se tournèrent vers moi et il soutint mon regard.

— ...Tous deux travaillent pour nous. Du reste, le docteur Scarpetta est l'expert qui s'occupe des décès dont nous pensons qu'ils sont liés à ce qui se passe en ce moment.

Le général Sessions hocha la tête sans un commentaire.

Wesley poursuivit en s'adressant à Marino et à moi :

— Permettez-moi de vous expliquer ce que nous savons de plus, en dehors de ce qui se produit actuellement. Nous avons des raisons de croire que des bâtiments qui mouillent dans l'ancien chantier naval sont vendus à des pays qui ne devraient pas les détenir. Cela inclut l'Iran, l'Irak, la Libye, la Corée du Nord et l'Algérie.

— Quel genre de bâtiments ? demanda Marino.

— Surtout des sous-marins. Nous pensons également que ce chantier naval rachète des bâtiments de pays comme la Russie pour les revendre ensuite.

— Et pour quelle raison ne nous a-t-on pas informés de tout cela avant ? demandai-je.

Wesley hésita.

— Nous n'avions pas de preuve.

— Ted Eddings plongeait dans les eaux de ce chantier naval lorsqu'il est mort, insistai-je. Il était tout près d'un sous-marin.

Personne ne dit rien.

Puis le général prit la parole :

— Il était journaliste. On a suggéré qu'il plongeait pour trouver des reliques militaires de la guerre de Sécession.

Mesurant mes paroles parce que je sentais la colère monter, j'enchaînai :

— Et Danny, que faisait-il ? Peut-être explorait-il un tunnel historique des chemins de fer de Richmond ?

— Il est difficile de savoir dans quoi trempait Danny Webster, répondit le général, mais, à ce que j'ai compris, la police de Chesapeake a trouvé une baïonnette dans le coffre de sa voiture, baïonnette qui est compatible avec les marques que l'on a retrouvées sur vos pneus crevés.

Je le considérai un long moment.

— J'ignore d'où proviennent vos informations, mais si ce que vous dites est exact, je crois que c'est le détective Roche qui a livré cette pièce à conviction.

— Oui, je crois que c'est lui.

— Je crois que nous sommes tous ici des gens de confiance, poursuivis-je en gardant mon regard fixé sur lui. S'il y a une catastrophe nucléaire, je suis mandatée par la loi pour m'occuper des décès. Il y a déjà trop de morts à Old Point. (Je m'interrompis quelques instants.) Le moment est venu de dire la vérité, général Sessions.

Les hommes gardèrent le silence durant un moment. Enfin, le général prit la parole :

— La NAVSEA s'inquiète au sujet de ce chantier naval depuis quelque temps.

— La NAVSEA, qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Marino.

— Il s'agit du commandement qui a la charge de certaines opérations de la Marine. Ce sont eux qui s'assurent que certains chantiers navals comme celui dont nous parlons respectent bien les normes appropriées.

— Le fax d'Eddings avait le sigle NVSE sur sa mémoire, dis-je. Les a-t-il appelés ?

— Il a posé des questions, répondit le général. Nous étions au courant de l'intérêt de M. Eddings, mais nous ne pouvions pas lui donner les réponses qu'il attendait. Tout comme nous ne pouvions pas non plus vous répondre, docteur Scarpetta, lorsque vous nous avez envoyé ce fax nous demandant de nous identifier. Je suis sûr que vous le comprenez.

Son visage était indéchiffrable.

— Que signifie le code DRMS, à Memphis ? demandai-je ensuite.

— Il s'agit d'un autre numéro de fax qu'a appelé Eddings, tout comme vous. C'est le service de commercialisation qui s'occupe de la réutilisation des matériels de défense. Ils gèrent toutes les ventes de surplus, mais elles doivent d'abord être approuvées par la NAVSEA.

— Les choses commencent à prendre un sens, dis-je. Je comprends pourquoi Eddings était en rapport avec ces gens. Il s'intéressait à ce qui se passait dans l'ancien chantier naval, avait découvert que l'on passait outre les normes de la Marine d'une façon assez scandaleuse. Et il faisait des recherches pour écrire son papier.

— Dites-m'en davantage au sujet de ces normes, demanda Marino. Quel genre de règles doit respecter le chantier, au juste ?

— Je vais vous donner un exemple. Si Jacksonville veut le *Saratoga* ou n'importe quel autre porte-avions, la NAVSEA vérifie que toute intervention effectuée sur ces navires est en accord avec les standards de la Marine.

— Comme quoi, par exemple ?

— Eh bien, la ville doit posséder les cinq millions de dollars que les réparations du bâtiment exigeront, et les deux millions de dollars annuels que coûte son entretien. De plus, la profondeur du port qui l'accueille doit être de neuf mètres au moins. Enfin, quelqu'un de la NAVSEA, un civil en général, passera presque tous les mois visiter l'endroit où est amarré le vaisseau pour inspecter les travaux qu'on y effectue.

— Et c'est ce qui se passe à l'ancien chantier naval ? demandai-je.

— Eh bien, le problème, c'est qu'à l'heure actuelle nous ne sommes pas sûrs du civil qui s'en occupe, déclara le général en me regardant droit dans les yeux.

Ce fut ensuite Wesley qui intervint :

— Voilà le problème. Il y a des civils partout et certains d'entre eux sont des mercenaires qui achèteraient et vendraient n'importe quoi en se moquant complètement de la sécurité

nationale. Comme vous le savez, l'ancien chantier naval est dirigé par une compagnie privée. C'est cette compagnie qui inspecte les bateaux vendus à d'autres villes ou pour la récupération.

— Et le sous-marin qui s'y trouve en ce moment ? *L'Exploiter* ? demandai-je. Celui que j'ai vu lorsque je suis allée chercher le corps d'Eddings ?

— C'est un Zulu classe V, un sous-marin à missiles balistiques. Dix tubes lance-torpilles, et deux tubes lance-missiles. Il a été construit entre 1955 et 1957, expliqua le général Sessions. Tous les sous-marins construits depuis les années soixante sont propulsés par l'énergie nucléaire.

— Donc, le sous-marin dont nous parlons est vieux et il n'est pas atomique, dit Marino.

— Non, c'est impossible, précisa le général. Mais vous pouvez équiper n'importe quel missile ou torpille du type de tête que vous souhaitez.

— Etes-vous en train de nous expliquer que le sous-marin à proximité duquel j'ai plongé pourrait être réhabilité avec des armements nucléaires ?

Cette effrayante perspective parut de plus en plus probable au moment où je formulai la question.

— Docteur Scarpetta, déclara le général en se penchant vers moi, nous ne pensons pas que ce sous-marin ait été réarmé ici, aux États-Unis. Il suffisait de le remettre en marche et de l'envoyer en mer où une puissance étrangère, qui ne devrait pas posséder ce genre de bâtiment, pouvait l'intercepter. Le travail de réhabilitation pouvait être effectué là-bas. Mais ce que l'Irak ou l'Algérie ne peuvent pas produire sur leur territoire, c'est le plutonium militaire.

— Et d'où il sortira ? demanda Marino. C'est pas comme si ça se trouvait dans une centrale nucléaire. Et si les terroristes pensent le contraire, alors c'est qu'on a affaire à une bande de culs-terreux de merde débiles.

— Il serait très difficile, voire presque impossible, d'obtenir du plutonium militaire d'Old Point, acquiesçai-je.

— La difficulté n'arrête pas un terroriste tel qu'un Joel Hand, dit Wesley.

— Et en fait, la chose est possible, ajouta le général. Lorsque l'on recharge de nouvelles barres de combustible dans un réacteur, on crée les conditions d'obtention du plutonium durant les deux mois qui suivent le remplacement.

— Et on les remplace tous les combien, les barres ? demanda Marino.

— Old Point en change un tiers tous les quinze mois. Cela représente quatre-vingts assemblages. Si vous éteignez les réacteurs et sortez les assemblages durant cette période de deux mois, vous avez approximativement l'équivalent de trois bombes atomiques.

— En ce cas, Hand devait être au courant du planning des remplacements, dis-je.

— Oh oui.

Je songeai aux factures de téléphone du personnel de la direction de CP & L, auxquelles quelqu'un comme Eddings aurait pu avoir illégalement accès.

— Ils avaient donc quelqu'un à l'intérieur ? demandai-je.

— Oui, et nous pensons savoir qui. En vérité, il s'agit d'un officier supérieur, répondit le général. Quelqu'un qui a joué un rôle très important dans les discussions qui ont abouti à l'installation de CP & L sur un terrain adjacent à la ferme de Hand.

— Une ferme appartenant à Joshua Hayes ?

— Oui.

— Merde ! s'exclama Marino. Hand devait planifier ça depuis longtemps et c'est sûr qu'on l'arrosait de fric.

— Cela non plus ne fait pas l'ombre d'un doute, acquiesça le général. Ce genre de choses se planifie des années à l'avance, et quelqu'un payait pour tout.

— Il faut que nous gardions à l'esprit qu'aux yeux d'un fanatique du genre de Hand, il est engagé dans une guerre de religion d'une importance éternelle. Il peut se permettre d'être patient.

— Général Sessions, poursuivis-je, si le sous-marin dont nous parlions s'apprêtait à partir à destination d'un port lointain, la NAVSEA serait-elle au courant ?

— Absolument.

— Pourquoi ? demanda Marino.

— Pour plusieurs raisons. Par exemple, lorsque des bâtiments sont remisés dans l'ancien chantier naval, leurs tubes lance-missiles ou lance-torpilles sont scellés avec des plaques d'acier fixées sur la coque externe. Et une autre plaque est soudée à l'intérieur du bateau sur l'arbre de transmission de sorte que l'hélice soit immobilisée. Toutes les armes et les appareils de transmission sont enlevés, vous vous en doutez.

— Ce qui sous-entend que si certaines de ces réglementations n'étaient pas respectées, on le verrait de l'extérieur, conclus-je. Il suffirait de plonger à proximité du bâtiment pour s'en rendre compte.

Le général comprit parfaitement où je voulais en venir.

— Oui, il serait possible de le constater.

— Si vous plongiez autour de ce sous-marin, vous pourriez découvrir, par exemple, que les tubes lance-torpilles ne sont pas scellés. Vous pourriez peut-être même voir que l'hélice n'a pas été soudée.

— Oui, admit-il à nouveau, vous pourriez voir tout cela.

— Et c'est ce que faisait Ted Eddings.

— J'en ai bien peur, intervint Wesley. Des plongeurs ont retrouvé son appareil photo, et nous avons développé la pellicule. Il n'y avait que trois prises. Toutes des images floues de l'hélice de l'*Exploiter*. Il ne semble donc pas qu'il soit resté dans l'eau très longtemps avant de mourir.

— Et où se trouve maintenant le sous-marin ? demandai-je.

Le général hésita un peu :

— Nous sommes, en quelque sorte, lancés dans une poursuite subtile.

— Il est donc parti.

— Il a quitté le port à peu près au moment où la centrale a été prise d'assaut.

Je considérai les trois hommes.

— Eh bien, en tout cas, nous savons tous maintenant pourquoi Eddings était devenu aussi paranoïaque en matière d'autodéfense.

— On lui a tendu un piège, déclara Marino. C'est impossible de décider, comme ça, à la dernière minute, d'empoisonner quelqu'un au cyanure.

— Il s'agit d'un crime prémédité perpétré par quelqu'un en qui Eddings avait confiance, déclara Wesley. Il n'a certainement pas raconté à n'importe qui ce qu'il avait l'intention de faire cette nuit-là.

Un autre des codes trouvés sur le fax d'Eddings me revint en mémoire. CPT, ce pouvait être l'abréviation de « capitaine », et je mentionnai le nom du capitaine Green aux trois hommes.

— Eh bien, répondit Wesley, Eddings devait posséder au moins un contact interne pour écrire son papier. Quelqu'un lui donnait des tuyaux, et j'ai bien l'impression que c'est la même personne qui l'a envoyé à la mort ou, du moins, qui a donné un coup de main à celui qui l'a tué.

Wesley me regarda et reprit :

— Et nous savons, grâce à ses factures de téléphone, qu'Eddings a appelé Green à de nombreuses reprises, que ce soit par fax ou par téléphone. Les communications ont commencé l'automne dernier, lorsqu'il a publié une description assez inoffensive de l'ancien chantier naval.

— Et ensuite, il a entrepris de fourrer son nez trop loin, dis-je.

— En fait, intervint le général Sessions, sa curiosité nous a été d'une grande aide. Nous avons également fourré notre nez plus loin. Nous enquêtons sur ce qui se passe depuis plus longtemps que vous ne l'imaginez. (Il s'interrompit quelques instants et sourit.) En réalité, docteur Scarpetta, vous n'étiez pas aussi seule que vous le pensiez, à certains moments.

— J'espère que vous remercerez Jerod et Ki Soo, dis-je, certaine qu'ils faisaient partie des Seals.

Mais ce fut Wesley qui me répondit :

— Je n'y manquerai pas, mais peut-être leur transmettez-vous vos remerciements en personne la prochaine fois que vous rendrez visite au HRT.

Passant à un sujet qui me semblait un peu moins sensible, je poursuivis :

— Général Sessions, savez-vous si les rats sont un problème particulier sur les vaisseaux désarmés ?

— Les rats sont toujours un problème, et sur n'importe quel bateau, répondit-il.

— Le cyanure est, entre autres, utilisé pour la dératisation des coques de navires, dis-je. Il se pourrait que l'ancien chantier naval en possède un stock.

— Ainsi que je l'ai dit, le capitaine Green est un souci majeur pour nous.

Il avait parfaitement compris où je voulais en venir.

— Par rapport à la Nouvelle Sion ? demandai-je.

Wesley répondit à sa place :

— Pas par rapport, mais avec. A mon avis, Green est le lien direct de la Nouvelle Sion avec tout ce qui concerne l'armée, comme le chantier naval. Roche n'est qu'un lèche-bottes. Roche, c'est celui qui fouine, qui harcèle, qui moucharde.

— Il n'a pas tué Danny, affirmai-je.

— Danny a été tué par un psychopathe, quelqu'un qui se fond suffisamment bien dans la société pour ne pas avoir attiré l'attention sur lui alors qu'il attendait devant le *Hill Cafe*. Le profil que je dresserais de cet individu est le suivant : un homme blanc, entre trente et quarante ans, ayant l'expérience des armes en général et de la chasse.

— Ça ressemble au portrait craché des tordus qui ont pris Old Point, remarqua Marino.

— En effet, admit Wesley. Le meurtre de Danny, qu'il ait été la victime désignée ou pas, est un contrat de chasse, comme de tuer une marmotte. La personne qui a fait cela a probablement acheté le Sig 45 et les Black Talon au même salon d'exposition d'armes.

— Je crois me souvenir que vous aviez dit que le Sig avait appartenu à un flic, lui rappela le général.

— C'est exact. Ce type d'arme se retrouve dans la rue et finit par être vendu d'occasion, précisa Wesley.

— A l'un des disciples de Hand, lâcha Marino. Le même genre de mec que celui qui a descendu Shapiro dans le Maryland.

— Précisément le même genre.

— La grande question que je me pose est la suivante : que pensent-ils que vous sachiez ? me demanda le général.

— J’y ai longuement réfléchi, mais je ne parviens pas à trouver une réponse.

— Il faut que vous vous mettiez à leur place, me dit Wesley. Que pensent-ils que vous savez alors que d’autres l’ignorent ?

Une seule chose me venait à l’esprit :

— Ils peuvent penser que j’ai le Livre. Et de toute évidence, c’est aussi sacré pour eux que la terre des ancêtres pour les Indiens.

— Qu’y a-t-il dans ce livre qu’ils ne veulent pas que d’autres connaissent ? demanda le général Sessions.

— Je dirais que la révélation la plus dangereuse pour eux, c’est le plan qu’ils sont en train de mener à exécution.

Wesley me fixa, un millier de pensées traversant son regard :

— Bien sûr, ils ne pourraient pas l’exécuter s’il y avait eu une fuite. Que sait au juste le docteur Mant ?

— Je n’ai pas eu l’opportunité de le lui demander. Il ne répond pas à mes appels. J’ai laissé de nombreux messages.

— Vous ne trouvez pas cela étrange ?

— Oh, si, tout à fait. Mais je ne pense pas que quelque chose de définitif se soit produit ou nous en aurions été informés. Je crois qu’il a peur.

— Le docteur Mant est le médecin légiste du district de Tidewater, précisa Wesley pour le général.

— En ce cas, peut-être devriez-vous lui rendre visite ? me suggéra ce dernier.

— Il ne semble pas que ce soit le moment idéal, compte tenu des circonstances.

— Au contraire, répliqua-t-il, je crois que le moment ne pourrait mieux tomber.

— Il se peut que vous ayez raison, acquiesça Wesley. Notre seule chance est de pénétrer dans l’esprit de ces gens. Peut-être Mant possède-t-il des informations qui nous aideraient. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il se cache.

Le général Sessions remua sur sa chaise.

— Eh bien, je vote pour. De toute façon, nous devons nous inquiéter du fait que quelque chose d'identique pourrait arriver là-bas, ainsi que nous en avons déjà discuté, Benton. Cette affaire est déjà en suspens, n'est-ce pas ? Une personne supplémentaire ne devrait pas poser de gros problème, du moins si British Airways ne fait pas de difficulté à l'égard d'une décision précipitée. Dans le cas contraire, je suppose qu'il me faudra simplement appeler le Pentagone, dit-il avec une sorte d'amusement forcé.

Wesley se tourna vers moi, tandis que Marino nous regardait, furieux.

— Kay, nous ignorons si un autre Old Point n'est pas en train de se produire en Europe. Ce qui se passe en Virginie n'a pas été décidé du jour au lendemain. D'autres grandes villes internationales nous préoccupent.

Marino, sur le point d'entrer en ébullition, intervint :

— Vous êtes en train de me dire que ces espèces de cinglés de la Nouvelle Sion sont aussi en Angleterre ?

— Pas que nous le sachions, répondit Wesley. Malheureusement, de nombreux autres sont prêts à prendre leur place.

Marino me lança un regard accusateur :

— Ben, moi, j'ai mon idée. Y se peut qu'on se retrouve nez à nez avec une catastrophe nucléaire. Vous croyez pas que vous devriez plutôt rester dans le coin ?

— C'est ce que je préférerais.

Le général émit une remarque frappante :

— Si vous nous aidez, peut-être, alors, ne sera-t-il pas nécessaire que vous restiez ici, parce que vous n'aurez rien à faire.

— Oui, c'est ainsi que je le comprends. Nul ne croit autant que moi à la prévention.

— Vous pouvez faire face ? demanda Wesley.

— Mes bureaux sont déjà sur le pied de guerre prêts à faire face à n'importe quelle situation, affirmai-je. Les autres médecins savent exactement ce qu'ils doivent faire. Vous savez que je vous aiderai autant que je le pourrai.

Mais Marino n'avait pas l'intention de se calmer.

— C'est pas prudent, insista-t-il en dévisageant Wesley. Vous pouvez pas expédier le docteur dans n'importe quel aéroport, n'importe où, alors qu'on sait pas à qui on a affaire et ce qu'ils veulent.

— Vous avez raison, Pete, répondit pensivement Wesley. Et nous ne le ferons pas.

Ce soir-là, je rentrai chez moi parce que j'avais besoin de vêtements de rechange, et mon passeport se trouvait dans mon coffre. Je préparai mes affaires avec nervosité, attendant que mon Pager sonne d'une seconde à l'autre. Fielding m'avait appelée dans l'heure pour se tenir au courant et me faire part de ses préoccupations. Pour autant que nous le sachions, à Old Point les tireurs avaient laissé les corps là où ils se trouvaient, et nous n'avions aucune idée du nombre d'ouvriers de la centrale encore retenus à l'intérieur.

Je dormis d'un sommeil agité sous la surveillance d'une voiture de police garée dans ma rue. Le réveil me fit bondir dans mon lit à cinq heures du matin. Une heure et demie plus tard, un jet Lear m'attendait au Millionnaire Terminal de Henrico County, où les hommes d'affaires les plus riches de la région parquaient leurs hélicoptères et leurs avions d'entreprise. Wesley et moi nous saluâmes poliment tout en restant sur nos gardes. J'avais du mal à croire que nous étions sur le point de nous envoler ensemble pour une traversée transatlantique. Mais sa visite à l'ambassade avait été prévue bien avant qu'il ne soit suggéré que je me rende également à Londres, et le général Sessions ignorait tout de notre relation. Ce fut en tout cas de cette façon que je choisis de considérer une situation que je ne maîtrisais pas.

Le jet décolla à la vitesse d'une voiture de course dotée d'ailes.

— Je ne suis pas sûre de vos mobiles, dis-je à Wesley, tout en jetant un coup d'œil autour de moi. Et tout cela ? Depuis quand le Bureau utilise-t-il des jets Lear ? Ou bien est-ce encore le Pentagone qui a tout organisé ?

— Nous prenons ce dont nous avons besoin. CP & L a mis à notre disposition toutes les ressources nécessaires pour résoudre cette crise. Le jet Lear en fait partie.

Le jet blanc était élané, avec des sièges en ronce de noyer et cuir vert sarcelle, mais il était bruyant, et il était impossible de converser à voix basse.

— Ça ne vous pose pas de problèmes d'utiliser quelque chose qui leur appartient ?

— La situation est tout aussi dramatique pour eux que pour nous. Pour autant que nous le sachions, la CP & L est blanche comme neige, à l'exception d'un ou deux éléments corrompus. En fait, la compagnie et ses employés sont les plus grandes victimes de cette affaire.

Il fixa le cockpit et les deux pilotes aux larges épaules vêtus de costumes.

— En outre, les pilotes sont membres du HRT, ajouta-t-il. Et ce truc a été vérifié sur toutes les coutures avant le décollage. Ne vous inquiétez pas.

Il me regarda dans les yeux.

— Quant au fait que je vous accompagne, je vous le répète : nous sommes dans un cadre opérationnel. La balle est passée dans le camp du HRT. Lorsque les terroristes commenceront à communiquer avec nous, lorsque nous pourrons au moins les identifier, ma présence sera nécessaire. Mais je ne crois pas que cela se produise avant plusieurs jours.

Je nous versai du café.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

Il me prit la tasse des mains, et nos doigts se frôlèrent.

— Je le sais parce qu'ils sont pour l'instant très occupés. Ils ont besoin de ces assemblages, et ils ne peuvent en obtenir qu'un certain nombre par jour.

— Les réacteurs ont été fermés ?

— D'après la compagnie d'électricité, les terroristes ont coupé les réacteurs immédiatement après avoir envahi la centrale. Ils savent donc ce qu'ils veulent, et ils se concentrent dessus.

— Et ils sont vingt.

— C'est à peu près le nombre d'hommes qui sont rentrés dans la réplique de la salle de contrôle pour le prétendu séminaire. Mais nous ne pouvons plus être sûrs de leur nombre.

— Et quand cette visite a-t-elle été mise sur pied ?

— La compagnie d'électricité a dit qu'elle avait à l'origine été prévue début décembre pour la fin février.

— Alors ils l'ont avancée.

À la lueur des événements récents, je n'en fus pas surprise.

— Oui. Elle a brutalement été reprogrammée deux jours avant la mort d'Eddings.

— On dirait qu'ils sont pris à la gorge, Wesley.

— Donc probablement plus imprudents et moins bien préparés. Ce qui, pour nous, est à la fois mieux et pire.

— Et les otages ? D'après votre expérience, est-il plausible qu'ils les relâchent tous ?

— Tous, je ne sais pas.

Il fixa l'extérieur du hublot. Dans le doux éclairage latéral, son expression était sinistre.

— Seigneur, s'ils essaient de faire sortir le combustible, nous pouvons nous retrouver avec une catastrophe nationale sur les bras. Et je ne comprends pas comment ils pensent s'en tirer. Ces assemblages pèsent probablement plusieurs tonnes chacun. Ils sont tellement radioactifs que si on s'approche ils peuvent provoquer une mort instantanée. Et comment vont-ils les sortir d'Old Point ?

— Pour refroidir les réacteurs, la centrale est entourée d'eau. Et en ce moment nous surveillons non loin de là, sur la James River, une péniche dont nous pensons qu'elle leur appartient.

Je me souvins de Marino me racontant que des péniches débarquaient d'énormes grues dans la retraite de la Nouvelle Sion.

— On ne peut pas s'en emparer ?

— Non. On ne peut prendre ni péniche ni sous-marin pour l'instant. Pas tant que nous n'avons pas fait sortir les otages.

Il dégusta son café. L'horizon prenait une pâle couleur dorée.

— Le meilleur scénario possible serait donc celui où ils prendraient ce qu'ils veulent et partiraient sans tuer personne d'autre, supposai-je, bien que convaincue qu'une telle chose ne pouvait se produire.

— Non. Le meilleur scénario possible, c'est celui où nous les arrêtons là-bas. (Il me regarda fixement.) Nous ne tenons guère à ce qu'une péniche chargée de matériaux hautement radioactifs se promène sur les rivières de Virginie ou sur l'océan. Vous voulez qu'on menace de la couler ? En plus, je suppose qu'ils emmèneront des otages avec eux. Et qu'ils finiront par tous les abattre, ajouta-t-il après un silence.

Je ne pus m'empêcher d'imaginer ces pauvres gens, dont la peur devait habiter chaque cellule, à chaque respiration. Je connaissais les manifestations physiques et mentales de la peur. Les images en étaient brûlantes, et je bouillonnais de colère. J'éprouvai une vague de haine pour ces hommes qui se baptisaient disciples de la Nouvelle Sion, et je serrai les poings.

Wesley regarda mes jointures blanchies sur les accoudoirs, et crut que j'avais peur en l'avion.

— Il ne reste que quelques minutes de vol. Nous entamons notre descente.

Nous atterrîmes à Kennedy Airport. Une navette nous attendait sur le tarmac, conduite par deux hommes aux larges épaules vêtus eux aussi de costumes. Je m'abstins de questionner Wesley à leur sujet, car je connaissais la réponse. L'un d'eux nous accompagna à l'intérieur du terminal British Airways. La compagnie avait été assez aimable pour coopérer avec le Bureau, ou bien peut-être le Pentagone était-il intervenu. En tout cas, nous disposions de deux sièges sur le prochain vol du Concorde pour Londres. Nous montrâmes discrètement nos papiers d'identité au comptoir, et déclarâmes que nous n'emportions pas d'armes. L'agent chargé de notre sécurité nous accompagna jusqu'à la salle d'embarquement. Lorsque je le cherchai de nouveau des yeux, il était plongé dans la lecture de journaux étrangers.

Je m'installai avec Wesley devant des baies vitrées surplombant le tarmac où le supersonique attendait, comme un héron blanc géant que l'on gavait de fuel par un épais tuyau attaché à son flanc. Le Concorde était celui de tous les avions de ligne que je connaissais qui ressemblait le plus à une fusée. On aurait dit que la plupart de ses passagers n'étaient plus capables de se laisser impressionner par cet avion, ni d'ailleurs par quoi

que ce fut d'autre. Ils se servaient de fruits et de pâtisseries, et certains se préparaient même déjà des Bloody Mary et des Mimosa.

Wesley et moi n'échangions guère de paroles. Nous surveillions constamment la foule, derrière nos journaux dépliés, tels des espions ou des fugitifs en cavale. Je voyais que les Moyen-Orientaux retenaient son regard, tandis que je me méfiais plus des gens nous ressemblant. Je me souvenais de Joel Hand, le jour où je l'avais affronté au tribunal. Je l'avais trouvé séduisant et distingué. S'il s'était assis aujourd'hui à côté de moi sans que je le connaisse, j'aurais pensé qu'il était bien plus à sa place que nous dans cet endroit.

— Comment ça va ? demanda Wesley en baissant son journal.

— Je ne sais pas.

Je me sentais inquiète.

— Dites-moi, nous sommes seuls, ou bien votre ami est encore là ? demandai-je.

Un sourire éclaira son regard.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là-dedans.

— Vous pensez vraiment que les services secrets ne sont pas loin ? Ou bien des agents déguisés ?

— D'accord. Ce type en costume qui nous a accompagnés jusqu'ici n'est qu'un employé de la British Airways, sans doute ?

— Laissez-moi vous répondre de cette façon, Kay : si nous ne sommes pas seuls, je ne vous le dirai pas.

Nous nous regardâmes encore un instant. Nous n'avions jamais voyagé ensemble à l'étranger, et le moment ne paraissait pas bien choisi pour commencer. Il portait un costume d'un bleu si foncé qu'il était presque noir, son invariable chemise blanche et sa cravate traditionnelle. Je m'étais délibérément revêtue de couleurs sombres similaires, et nous portions tous les deux nos lunettes. Je me fis la réflexion que nous ressemblions à des avocats d'un même cabinet. La vue d'autres femmes dans la salle me rappela que, en tout cas, je ne ressemblais pas à la femme de quelqu'un.

Il replia le *London Times* dans un froissement de papier et consulta sa montre.

— Je crois que c'est nous, dit-il en se levant lorsqu'on annonça pour la seconde fois le vol 2.

Le Concorde accueillait cent passagers répartis dans deux cabines, avec deux sièges de chaque côté de l'allée centrale. Il était décoré de cuir et de moquette gris clair, et les hublots étaient trop petits pour observer l'extérieur. Les membres du personnel de bord étaient anglais, et typiquement polis. S'ils savaient que nous étions les deux passagers du FBI, de la Marine ou, pourquoi pas, de la CIA, ils n'en montrèrent rien. Leur seul souci parut être de savoir ce que nous voulions boire. Je commandai du whisky.

— C'est un peu tôt, non ? commenta Wesley.

— Pas à Londres. Là-bas, il est cinq heures de plus.

— Merci, je vais régler ma montre, dit-il pince-sans rire, comme s'il n'était jamais sorti de son trou. Je crois que je vais prendre une bière, ajouta-t-il à l'adresse de l'hôtesse.

Je remarquai, d'un ton que je ne pus empêcher d'être mordant :

— Vous voyez, maintenant que nous sommes dans le bon fuseau horaire, il est plus facile de boire.

Il se retourna et croisa mon regard.

— Vous avez l'air furieux.

— C'est sans doute pour cette raison que vous êtes profileur, parce que vous êtes capable de deviner des choses de ce genre.

Il jeta un coup d'œil discret aux alentours, mais nous nous trouvions derrière la cloison, sans personne de l'autre côté de l'allée, et je me fichais presque des gens qui pouvaient être assis derrière nous.

Il demanda avec calme :

— Est-ce que nous pouvons parler raisonnablement ?

— Benton, c'est dur d'être raisonnable quand la discussion vient toujours après le fait accompli.

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire. Il doit manquer une transition quelque part.

Je me préparais à la lui offrir.

— Tout le monde était au courant de votre séparation, sauf moi. Lucy m'en a parlé parce qu'elle l'a entendu de la bouche

d'autres agents. De temps en temps, j'aimerais bien être incluse dans notre relation.

— Seigneur, j'aimerais tant que vous ne preniez pas cela si mal.

— Et moi donc, Benton.

— Je ne vous l'ai pas dit parce que je ne voulais pas que vous puissiez m'influencer.

Nous parlions à voix basse, penchés en avant, et nos épaules se touchaient presque. En dépit de la gravité des circonstances, j'étais consciente de chacun de ses mouvements et de l'effet qu'ils produisaient sur moi. Je sentais l'étoffe de son costume et l'eau de toilette qu'il utilisait.

Nos boissons arrivèrent.

— Vous n'avez rien à faire dans les décisions qui concernent mon mariage, continua-t-il. Je sais que vous devez le comprendre.

Mon corps n'était pas habitué au whisky à cette heure-là, et l'effet de celui-ci se fit vigoureusement sentir en l'espace de quelques minutes. Je me détendis instantanément et fermai les yeux pendant le rugissement du décollage. Le supersonique se cabra, frémit, puis grimpa dans les airs dans un bruit de tonnerre. Le monde en dessous n'aurait plus été qu'un vague horizon si j'avais pu distinguer quoi que ce soit par le hublot. Le bruit des moteurs demeura vif, et nous fûmes obligés de rester serrés l'un contre l'autre pour continuer à discuter avec passion.

— Je sais ce que j'éprouve pour vous, disait Wesley. Je le sais depuis longtemps.

— Vous n'avez pas le droit. Vous n'avez jamais eu le droit.

— Et vous, alors ? Vous aviez le droit de vous conduire comme vous l'avez fait, Kay ? Je n'étais pas tout seul dans la chambre, non ?

— Moi, au moins, je ne suis pas mariée, et je ne vis même pas avec quelqu'un. Mais c'est vrai, je n'aurais pas dû.

Il buvait toujours de la bière. Nous n'étions ni l'un ni l'autre intéressés par les canapés et le caviar, dont je me doutais qu'ils ne constituaient que la première manche d'une longue partie de dégustation gastronomique. Nous demeurâmes un moment silencieux, à parcourir des magazines et des journaux

professionnels. Presque tout le monde dans notre cabine faisait de même. Je remarquai que les gens sur le Concorde ne se parlaient pas beaucoup entre eux, et décidai qu'être riche et célèbre ou bien membre d'une famille royale devait être plutôt ennuyeux.

Wesley se pencha tandis que je me servais d'asperges, et déclara :

— Bon, je conclus donc que nous avons résolu ce problème.

— Quel problème ?

Je posai ma fourchette. J'étais gauchère et il me gênait.

— Vous savez. À propos de ce que nous devons ou ne devons pas faire.

Il frôla de nouveau mon sein, puis son bras demeura là comme si tout ce que nous avions dit précédemment s'était évanoui.

— Oui.

— Oui ? dit-il d'un ton curieux. Que voulez-vous dire, oui ?

— Oui à propos de ce que vous venez de dire.

À chaque respiration, mon corps bougeait contre le sien.

— À propos de résoudre le problème, continuai-je.

— Alors nous ferons comme ça, acquiesça-t-il.

— Bien sûr, dis-je sans très bien savoir sur quoi nous venions de nous entendre. Une dernière chose, ajoutai-je. Si jamais vous divorcez et que nous voulons nous revoir, nous recommençons tout à zéro.

— Absolument. C'est parfaitement logique.

— Entre-temps, nous sommes collègues et amis.

— C'est exactement ce que je veux, moi aussi.

À six heures et demie, nous remontions rapidement Park Lane, assis tous les deux en silence à l'arrière d'une Rover conduite par un officier de la Metropolitan Police. Désorientée et en même temps pleine d'énergie vitale, je regardais les lumières de Londres défiler dans l'obscurité. Hyde Park n'était qu'un océan de ténèbres, et les réverbères des bavures de lumière le long de chemins sinueux.

L'appartement où nous devions résider était très proche du Dorchester Hotel. Ce soir-là, des Pakistanais rassemblés autour du vieil hôtel majestueux manifestaient avec passion contre leur Premier ministre en visite. Les policiers anti-émeute et les chiens étaient nombreux, mais notre chauffeur ne parut guère troublé.

— Il y a un gardien, annonça-t-il en se garant devant un grand immeuble relativement récent. Allez-y et déclinez votre identité. Il vous montrera vos logements. Vous avez besoin d'aide pour vos bagages ?

— Merci, nous nous débrouillerons, dit Wesley en ouvrant la portière.

Nous pénétrâmes dans une petite réception, où un homme âgé et alerte derrière un bureau de chêne ciré nous adressa un sourire chaleureux.

— Oh, je vous attendais.

Il se leva et prit nos bagages.

— Si vous voulez bien me suivre jusqu'à l'ascenseur ?

Celui-ci nous mena au cinquième étage. Le gardien nous fit entrer dans un appartement de trois chambres avec de larges fenêtres, meublé de tissus vifs et d'art africain. Ma chambre était confortablement aménagée, avec une baignoire anglaise typique, assez grande pour s'y noyer, et une chasse d'eau actionnée par une chaîne. Le mobilier était victorien, les planchers de bois dur recouverts de vieux tapis turcs. J'allai à la fenêtre et montai le radiateur. J'éteignis les lumières puis regardai les voitures qui passaient à toute vitesse, les arbres sombres agités par le vent dans le parc.

La chambre de Wesley se trouvait à l'autre extrémité du couloir. Je ne l'entendis pas approcher.

— Kay ?

Il s'était arrêté sur le seuil, et je perçus un doux cliquetis de glaçons.

— Quel que soit le propriétaire, il a très bon goût en matière de whisky. On m'a dit que nous pouvions nous servir.

Il entra et posa des verres sur le rebord intérieur de la fenêtre.

— Vous essayez de me saouler ?

— Cela ne s'est jamais révélé nécessaire, dans le passé.

Il demeura près de moi. Appuyés l'un contre l'autre, nous bûmes tout en regardant par la fenêtre. Nous parlâmes longtemps, par petites phrases tranquilles. Puis il effleura mes cheveux, m'embrassa l'oreille et la joue. Je lui rendis son geste, et l'amour que nous éprouvions l'un pour l'autre ne fit que croître avec les baisers et les caresses.

— Vous m'avez tellement manqué, murmura-t-il tandis que nous défaisions et ôtions nos vêtements.

Nous fîmes l'amour parce que nous ne pouvions pas nous en empêcher. C'était notre seule excuse, et aucun tribunal de ma connaissance ne l'aurait acceptée. La séparation avait été très dure, et nous eûmes faim l'un de l'autre toute la nuit. À l'aube, je m'endormis suffisamment longtemps pour me réveiller sans le retrouver à mes côtés, comme si tout cela n'avait été qu'un rêve. Allongée sous un duvet de plume, je voyais défiler les images dans mon esprit, lentes et lyriques. Des lumières dansaient sous mes paupières, et j'eus l'impression d'être bercée doucement, comme lorsque j'étais petite fille et que mon père n'était pas encore en train de mourir d'une maladie que je ne comprenais pas alors.

Je ne m'étais jamais remise de sa mort. Je supposais que toutes mes relations avec les hommes n'avaient jamais fait que me faire revivre cet abandon avec tristesse. Sans le vouloir, je me laissais mener au rythme de cette danse, puis je me retrouvais dans le silence d'une pièce vide au plus profond de ma vie privée. Je compris à quel point Lucy et moi nous ressemblions. Nous aimions toutes les deux en secret et refusions de parler de notre souffrance.

Je m'habillai puis sortis dans le couloir. Je trouvai Wesley dans le salon. Il buvait du café en contemplant par la fenêtre un jour nuageux. Il portait son costume et sa cravate, et n'avait pas l'air fatigué.

— Il y a du café. Vous en voulez ?

— Merci, je vais le chercher. (Je pénétrai dans la cuisine.) Vous êtes levé depuis longtemps ?

— Un moment.

Il faisait du café très fort, et la pensée me frappa qu'il existait beaucoup de détails domestiques que je ne connaissais pas de lui. Nous ne faisions pas la cuisine ensemble, nous ne partions pas en vacances ensemble, nous ne pratiquions pas de sport ensemble, alors que je savais que nous avions tant de points communs. Je retournai dans le salon, et posai ma tasse et ma soucoupe sur le rebord de la fenêtre pour regarder le parc.

Son regard s'attarda sur moi.

— Comment allez-vous ?

— Bien. Et vous ?

— Vous n'avez pas l'air bien.

— Vous avez toujours le mot qu'il faut.

— Vous n'avez pas l'air d'avoir beaucoup dormi. C'est ce que je voulais dire.

— Je n'ai presque pas dormi, et c'est de votre faute.

Il sourit.

— Ça et le décalage horaire.

— Le décalage que vous provoquez est encore pire, agent spécial Wesley.

La circulation était déjà bruyante, et périodiquement ponctuée par la singulière cacophonie des klaxons anglais. Dans la lumière froide de la matinée, les gens marchaient d'un pas vif sur les trottoirs. Il y avait même des joggeurs. Wesley se leva de son siège.

— Il faut y aller.

Il me massa la nuque et l'embrassa.

— Nous devrions manger un peu. La journée va être longue.

— Benton, je n'aime pas vivre de cette façon, déclarai-je tandis qu'il fermait la porte.

Nous suivîmes Park Lane et dépassâmes le *Dorchester Hotel*, devant lequel des Pakistanais montaient encore la garde. Nous prîmes Mount Street jusqu'à South Audley, où nous trouvâmes un petit restaurant ouvert, du nom de *Richoux*, qui proposait des pâtisseries françaises et des boîtes de chocolats tellement belles qu'elles auraient mérité une exposition. Des gens habillés pour aller travailler lisaient les journaux, assis à de petites tables. Je bus un jus d'orange frais, et ma faim se réveilla. Nous déconcertâmes notre serveuse philippine, car

Wesley ne prit qu'un toast, tandis que je commandais des œufs au bacon avec des champignons et des tomates.

— Vous voulez partager ? demanda-t-elle.

— Non, merci, dis-je avec un sourire.

Il était à peine dix heures du matin lorsque nous continuâmes South Audley jusqu'à Grosvenor Square. Là se dressait l'ambassade américaine, un bloc de granit assez disgracieux à l'architecture années cinquante, gardé par un aigle de bronze déployé sur le toit.

Les règles de sécurité étaient draconiennes, et il y avait partout des gardes sinistres. Nous produisîmes passeports et papiers d'identité, et l'on nous prit en photo. Puis on nous escorta au deuxième étage, où nous devions rencontrer le premier attaché juridique, c'est-à-dire le légat pour la Grande-Bretagne. Le bureau en coin de Chuck Olson lui offrait un panorama parfait de la longue procession de gens qui attendaient visas et cartes de séjour. C'était un homme trapu, vêtu d'un costume sombre, et dont les cheveux soignés étaient presque aussi argentés que ceux de Wesley.

Il nous serra la main en déclarant :

— Ravi de vous rencontrer. Je vous en prie, asseyez-vous. Vous désirez du café ?

Je m'installai avec Wesley sur un canapé, devant un bureau qui ne portait qu'un bloc-notes et des dossiers.

Derrière Olson, des dessins d'enfants que je supposai être les siens étaient punaisés sur un panneau de liège. Au-dessus était suspendu un large sceau du ministère de la Justice. À l'exception d'étagères chargées de livres et de diverses récompenses, le bureau reflétait une personnalité affairée, sans aucune ostentation vis-à-vis d'elle-même ou de son travail.

Wesley parla :

— Chuck, je suppose que vous savez déjà que le docteur Scarpetta est notre anatomopathologiste consultant, et bien qu'elle ait à diriger ses propres opérations en Virginie, il se pourrait qu'elle soit plus tard rappelée ici.

— Dieu nous en garde, dit Olson.

Si une catastrophe nucléaire se produisait en Grande-Bretagne ou n'importe où en Europe, on ferait sans doute appel à mon aide pour m'occuper des morts.

— Pouvez-vous lui brosser un tableau plus précis de nos inquiétudes ? dit Wesley.

— Eh bien, d'abord, commençons par le plus évident, me dit Olson. Un tiers de l'électricité produite en Angleterre est d'origine nucléaire. Nous nous inquiétons d'une attaque terroriste similaire. Nous ne savons pas, en fait, si ces mêmes gens ne l'ont pas déjà planifiée.

— Mais la Nouvelle Sion est basée en Virginie. Vous voulez dire qu'ils ont des connections internationales ?

— Ils ne représentent pas la force motrice. Ce n'est pas la Nouvelle Sion qui veut se procurer du plutonium.

— Qui donc alors ?

— La Libye.

— Tout le monde sait cela depuis longtemps, répliquai-je.

— Eh bien, cette fois c'est vraiment en train de se passer, dit Wesley. À Old Point.

— Comme vous le savez sans doute, il y a longtemps que Kadhafi veut l'arme nucléaire. Chacune de ses tentatives a été déjouée jusqu'à présent. Mais on dirait bien qu'il a enfin trouvé un moyen. Il a découvert la Nouvelle Sion, en Virginie. Il y a bon nombre de groupes extrémistes auxquels il pourrait avoir recours là-bas, et beaucoup d'Arabes aussi, poursuivit Olson.

— Comment savez-vous qu'il s'agit de la Libye ?

Ce fut Wesley qui répondit :

— D'abord, nous avons épluché les factures téléphoniques de Joel Hand. Elles révèlent, pour ces deux dernières années, de nombreux appels à Tripoli et Benghazi.

— Mais vous ne savez pas s'il prépare quelque chose à Londres ?

— Nous ne craignons qu'une chose : nous sommes très vulnérables. Londres est la plaque tournante de l'Europe, des États-Unis et du Moyen-Orient. C'est une gigantesque place financière. Ce n'est pas parce que la Libye vole du feu aux États-Unis que ceux-ci représentent la cible finale.

— Du feu ? demandai-je.

— Comme le feu du mythe de Prométhée. C'est notre nom de code pour le plutonium.

— Je comprends. La logique de tout cela est effrayante. Dites-moi ce que je peux faire.

— Eh bien, nous devons décortiquer comment fonctionne l'esprit qui préside à tout cela, à la fois pour comprendre la situation actuelle et ce qui pourrait se produire plus tard, déclara Olson. Nous devons apprendre à penser comme ces terroristes, et cela est de toute évidence du domaine de Wesley. Quant au vôtre, c'est celui de l'information. J'ai cru comprendre que vous aviez ici un collègue qui pourrait se révéler utile.

— Espérons-le. J'ai l'intention de m'entretenir avec lui.

— Quelles mesures de sécurité adopter ? Nous avons besoin de mettre quelqu'un avec elle ? lui demanda Wesley.

Olson me regarda d'un air curieux, comme s'il prenait la mesure de ma force, comme si je n'étais qu'un objet ou un lutteur sur le point de monter sur le ring.

— Non, conclut-il enfin. À moins que vous ne disposiez de la preuve du contraire, je crois qu'elle est parfaitement en sécurité ici.

Wesley m'examina à son tour.

— Je ne sais pas. Peut-être devrions-nous quand même lui assigner quelqu'un.

— Sûrement pas. Personne ne sait que je suis à Londres, protestai-je. Quant au docteur Mant, il est déjà réticent, sinon mort de peur. Il ne se confiera certainement pas à moi si je suis accompagnée, et le but de ce voyage aura échoué.

— Mais nous devons savoir où vous allez et nous devons nous retrouver ici à quatre heures au plus tard pour ne pas rater notre avion, acquiesça Wesley à contrecœur.

— Je vous appellerai si je suis retenue. Vous serez là ?

— Dans le cas contraire, ma secrétaire saura où nous trouver, intervint Olson.

Je redescendis dans le hall d'entrée. L'eau jaillissait bruyamment d'une fontaine, et une effigie en bronze de Lincoln trônait entre des murs chargés de portraits d'anciens ambassadeurs américains. Les gardes examinaient les passeports et les visiteurs d'un air sévère. Ils me laissèrent

passer avec des yeux froids, et je sentis leurs regards me suivre jusqu'au-delà de la porte. Une fois dans la rue, dans le matin glacé et humide, je hélai un taxi et indiquai au chauffeur une adresse dans Belgravia, près d'Eaton Square.

La vieille Mme Mant avait vécu dans Ebury Mews, dans un hôtel particulier de deux étages divisé en appartements. L'immeuble était orné de stuc, avec des pots de cheminée rouges empilés en hauteur sur un toit de bardeaux bariolé, et des jardinières pleines de jonquilles, de crocus et de lierre. Je grimpai au deuxième étage et frappai à la porte de Mme Mant, mais ce ne fut pas mon assistant qui m'ouvrit. La femme aux allures de matrone qui me dévisagea avait l'air aussi déconcerté que moi.

— Pardonnez-moi. Je suppose que l'appartement est déjà vendu.

— Désolée, il n'est pas du tout à vendre, répondit-elle d'un ton ferme.

Je continuai :

— Je cherche Philip Mant. De toute évidence, j'ai dû me tromper...

— Oh, Philip est mon frère, dit-elle avec un sourire aimable. Il vient de partir travailler. Vous venez de le rater.

— Travailler ?

— Oui, il part toujours à peu près à cette heure-ci. Pour éviter la circulation. Bien que je croie que ce soit impossible.

Elle hésita, réalisant soudain qu'une étrangère se trouvait en face d'elle.

— Puis-je lui dire qui est passé le voir ?

— Le docteur Scarpetta. Et j'ai vraiment besoin de le rencontrer.

Elle eut l'air aussi surprise que ravie :

— Mais bien sûr ! Il m'a parlé de vous. Il vous aime énormément, et il sera ravi d'apprendre que vous êtes passée. Qu'est-ce qui vous amène à Londres ?

— Je ne rate jamais une occasion de venir. Pouvez-vous me dire où je pourrais le trouver ? insistai-je.

— Bien sûr. À la morgue de Westminster, dans Horseferry Road. (Elle eut un moment d'hésitation.) Je pensais qu'il vous l'avait dit.

Je souris.

— Oui. Et je suis ravie pour lui.

Je ne savais pas très bien de quoi je parlais, mais elle aussi eut l'air ravi.

— Ne lui dites pas que je viens, continuai-je. Je veux lui faire une surprise.

— Oh, magnifique ! Il sera absolument fou de joie.

Je montai dans un autre taxi et réfléchis à ce que j'avais cru comprendre de son discours. Quelles qu'aient pu être les raisons de Mant, il n'en demeurerait pas moins que j'étais un peu furieuse.

— Vous allez chez le coroner, madame ? me demanda le chauffeur. C'est là, dit-il en désignant du doigt la fenêtre d'un magnifique bâtiment de brique.

— Non, en fait, je vais à la morgue.

— D'accord. Alors, c'est juste là. Mieux vaut y entrer debout que les pieds devant, lança-t-il avec un rire rauque.

Je sortis de quoi le régler, et il se gara devant un bâtiment assez petit compte tenu des normes londoniennes. Tout de briques, avec des garnitures de granit et un étrange parapet le long du toit, il était entouré d'une grille de fer forgé ouvragé peinte de couleur rouille. À en croire la plaque à l'entrée, la morgue avait plus de cent ans, et je songeai combien il avait dû être sinistre de pratiquer la médecine légale à cette époque. Il n'existait pas beaucoup d'indices, à l'exception des témoignages humains, et je me demandai si autrefois les gens mentaient moins qu'aujourd'hui.

La réception était petite mais agréablement aménagée, comme l'accueil de n'importe quelle entreprise. Une porte ouverte menait à un couloir. Ne voyant personne, je me dirigeais par-là lorsqu'une femme émergea d'une pièce, les bras chargés d'énormes livres.

Elle sursauta.

— Désolée, mais vous ne pouvez pas entrer là.

— Je cherche le docteur Mant.

Elle portait une longue robe ample et un pull, et s'exprimait avec l'accent écossais.

— Et qui dois-je annoncer ? demanda-t-elle poliment.

Je lui montrai mes papiers d'identité.

— Oh, très bien. Je vois. Alors, il vous attend.

— Je ne crois pas.

— Je vois, dit-elle tout en passant la pile de livres sur son autre bras, l'air perplexe.

J'expliquai :

— Il travaillait avec moi aux États-Unis. Comme j'aimerais lui faire une surprise, je préférerais que vous m'indiquiez où le trouver.

— Eh bien, en ce moment, ce doit être la Chambre fétide. Vous prenez cette porte, indiqua-t-elle avec un hochement de tête. Vous verrez des vestiaires à gauche de la morgue principale. Vous trouverez là tout ce dont vous avez besoin. Puis vous tournez à nouveau à gauche, vous franchissez encore deux portes, et c'est juste derrière. C'est clair ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Merci.

Dans le vestiaire, j'enfilai des protège-chaussures, des gants et un masque. J'attachai vaguement une blouse sur mes vêtements pour les protéger de l'odeur. Je traversai ensuite une pièce carrelée où luisaient six tables en acier inoxydable et une rangée de réfrigérateurs blancs. Les médecins étaient en bleu, et visiblement très occupés ce matin. Ils me jetèrent à peine un coup d'œil en passant. Au bout du couloir, je trouvai mon assistant chaussé de grandes bottes de caoutchouc, sur un marchepied. Il travaillait sur un corps dans un état de décomposition avancée dont je devinai qu'il avait dû longtemps séjourner dans l'eau. La puanteur était épouvantable, et je refermai la porte derrière moi.

— Docteur Mant ?

Il se retourna. L'espace d'un instant, il ne parut pas savoir qui j'étais, ni où il se trouvait. Puis il eut simplement l'air pétrifié.

— Docteur Scarpetta ? Mon Dieu, alors ça, je veux bien être pendu !

Il descendit lourdement de l'escabeau, car il était plutôt grand.

— Quelle surprise ! J'en reste sans voix, dit-il en postillonnant, le regard vacillant de peur.

— Moi aussi, je suis surprise, déclarai-je d'un ton grave.

— Je veux bien le croire. Venez. Inutile de rester à parler ici avec cet horrible macchabée. On l'a trouvé hier après-midi dans la Tamise. A mon avis, il a été poignardé, mais on n'a pas son identité. Nous devrions aller dans le salon, continua-t-il avec nervosité.

Philip Mant était un vieux monsieur charmant, à l'épaisse chevelure blanche et aux sourcils fournis sur des yeux pâles et perçants qu'il était impossible de ne pas apprécier. Il m'accompagna jusqu'aux douches au coin du couloir. Nous désinfectâmes nos pieds, nous dépouillâmes de nos gants et de nos masques, puis fourrâmes les blouses dans une poubelle. Ensuite, nous nous rendîmes dans le salon, qui s'ouvrait sur un parking à l'arrière de l'immeuble.

— Puis-je vous offrir un rafraîchissement ? demanda-t-il en sortant un paquet de Players. Je ne vous en propose pas, je sais que vous ne fumez plus.

— Je n'ai besoin de rien, si ce n'est de quelques réponses.

Ses mains tremblèrent légèrement lorsqu'il enflamma une allumette.

— Mais enfin, docteur Mant, que faites-vous ici ? Vous êtes censé vous trouver à Londres parce que vous avez eu un décès dans votre famille.

— C'est vrai. Mais c'est une pure coïncidence.

— Une coïncidence ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Docteur Scarpetta, j'avais de toute façon l'intention de m'en aller. Puis ma mère est morte, et cela a facilité le choix de la date de mon départ.

— Vous n'aviez donc aucune intention de revenir, dis-je, piquée au vif.

— Je suis désolé. Mais non, c'était hors de question.

Il fit délicatement tomber la cendre de sa cigarette.

— Vous auriez au moins pu me prévenir, que je puisse vous chercher un remplaçant. J'ai essayé plusieurs fois de vous appeler.

— Je ne vous ai pas prévenue et je n'ai pas rappelé parce que je ne voulais pas qu'ils soient au courant.

Le mot sembla rester en suspension dans l'air entre nous.

— *Ils ?* De qui voulez-vous parler au juste, docteur Mant ?

Il fumait, les jambes croisées, son ventre débordant rondement au-dessus de sa ceinture. Il s'exprima très posément :

— Je n'ai aucune idée de leur identité, mais eux, en revanche, savent parfaitement qui nous sommes. Voilà ce qui m'inquiète. Je peux vous dire exactement quand cela a commencé. Le 13 octobre. Je ne sais pas si vous vous souvenez de l'affaire.

Je ne voyais pas du tout de quoi il parlait.

— Eh bien, la Marine a pratiqué l'autopsie parce que le décès s'était produit sur son chantier naval de Norfolk.

Cela me rappela vaguement quelque chose.

— L'homme écrasé accidentellement dans une cale sèche ?

— Celui-là même.

— Vous avez raison. C'était un cas du ressort de la Marine.

Je commençais à deviner ce qu'il avait à raconter.

— Dites-moi quel est le rapport avec nous.

— Eh bien, l'équipe de sauvetage a commis une erreur, continua-t-il. Au lieu de transporter le corps à l'hôpital naval de Portsmouth, ils l'ont amené à mon bureau. Le jeune Danny, qui n'était pas au courant, a commencé à effectuer des prélèvements de sang, à remplir les formulaires administratifs, bref, ce genre de chose. Et il a découvert quelque chose de très inhabituel dans les effets personnels du défunt.

Je réalisai brusquement que le docteur Mant n'était pas au courant de ce qui était arrivé à Danny. Il continua :

— La victime avait avec elle une sacoche de toile. Et l'équipe de sauvetage a simplement placé celle-ci sur le corps, qu'elle a ensuite recouvert d'un drap. C'était une piètre erreur de procédure, mais je suppose que si cela ne s'était pas produit, nous n'aurions pas eu le moindre indice.

— Le moindre indice de quoi ?

— Ce type détenait un exemplaire d'une sorte de bible assez sinistre, dont j'ai découvert plus tard qu'elle était liée à un culte. La Nouvelle Sion. Ce livre était une chose épouvantable, qui décrivait en détail des tortures, des meurtres, des choses comme cela. A mon opinion, c'était terrifiant et perturbant.

— Le titre en était *Livre de Hand* ?

— Mais oui. (Son regard s'éclaira.) C'est exact.

— Il était relié de cuir noir ?

— Je crois bien, oui. Avec un nom gravé dessus. Curieusement, ce n'était pas le nom du défunt. Quelque chose comme Shapiro.

— Dwain Shapiro.

— Oui, bien sûr. Alors, vous êtes au courant de tout cela ?

— Je connais le Livre. Mais je ne sais pas pourquoi cet individu l'avait en sa possession, car ce qui est sûr, c'est qu'il ne s'appelait pas Dwain Shapiro.

Il s'interrompit pour se passer les mains sur le visage.

— Je crois qu'il s'appelait Catlett.

— Mais il aurait pu être l'assassin de Shapiro. Voilà peut-être pourquoi il détenait cette bible.

Mant l'ignorait.

— Lorsque j'ai compris que nous avions à la morgue une affaire qui relevait de la Marine, j'ai demandé à Danny de transporter le corps à Portsmouth. Évidemment, les effets de ce pauvre homme auraient dû l'accompagner.

— Mais Danny a gardé le livre.

— J'en ai peur.

Il se pencha et écrasa sa cigarette dans un cendrier sur la table basse.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— En entrant dans son bureau, j'ai remarqué l'objet, et je lui ai demandé pourquoi diable il l'avait gardé. Il m'a expliqué que puisque le livre portait inscrit le nom de quelqu'un d'autre, il s'était demandé s'il n'avait pas été ramassé par hasard sur les lieux. Peut-être même la sacoche appartenait-elle à quelqu'un d'autre. (Il fit une pause.) Vous comprenez, Danny était encore

novice, et je crois qu'il a simplement commis cette erreur en toute bonne foi.

— Dites-moi, des journalistes se sont-ils montrés ou ont-ils appelé le bureau à ce moment-là ? Quelqu'un a-t-il par exemple enquêté sur l'homme écrasé dans la cale sèche ?

— Oh oui, M. Eddings est venu. Je m'en souviens parce qu'il tenait à connaître le moindre détail, ce qui m'a un peu intrigué. A ma connaissance, il n'a jamais rien écrit sur le sujet par la suite.

— Danny a-t-il pu parler à Eddings ?

Mant réfléchit, le regard perdu dans ses pensées.

— J'ai l'impression de les avoir vus discuter ensemble. Mais le jeune Danny savait parfaitement tenir sa langue.

— Aurait-il pu donner le Livre à Eddings, si celui-ci avait travaillé sur un article concernant la Nouvelle Sion ?

— Franchement, je ne sais pas. Je n'ai jamais revu le Livre, et j'en ai déduit que Danny avait dû le rendre à la Marine. Ce gamin me manque. A propos, comment va-t-il ? Comment va son genou ? Je l'avais baptisé Clopin-Clopant, vous savez, dit-il en riant.

Je ne répondis pas à sa question. Je ne souris même pas.

— Racontez-moi ce qui s'est passé ensuite. Qu'est-ce qui vous a effrayé ?

— Des choses étranges. Des coups de téléphone où on me raccrochait au nez. J'avais le sentiment d'être suivi. Le superviseur de la morgue est parti brusquement sans explication valable, vous vous souvenez. Et puis un jour, en sortant sur le parking, j'ai retrouvé du sang étalé sur toute la surface de mon pare-brise. Je l'ai fait analyser, c'était du sang de boucherie. De bœuf, en d'autres termes.

— Je suppose que vous avez rencontré le détective Roche ?

— Malheureusement. Je ne l'apprécie guère.

— A-t-il jamais essayé de vous soutirer des informations ?

— Il passait de temps en temps. Pas pour les autopsies, bien sûr. Il n'a pas assez de tripes pour cela.

— Que voulait-il ?

— Eh bien, ce décès sur le chantier de la Marine dont nous parlions. Il posait des questions à ce sujet.

— A-t-il demandé les effets personnels de l'homme ? La sacoche qui s'est retrouvée par inadvertance à la morgue avec le corps ?

Mant tenta de rappeler ses souvenirs.

— Maintenant que vous m'obligez à fouiller dans ma pauvre mémoire, je crois me rappeler qu'il m'a posé des questions à propos de cette sacoche. Et je crois l'avoir aiguillé sur Danny.

— De toute évidence, Danny ne la lui a jamais donnée. Ou en tout cas, il ne lui a jamais donné le Livre, car celui-ci est réapparu depuis.

Je ne lui racontai pas comment, car je ne voulais pas le bouleverser.

— Ce fichu Livre doit être d'une grande importance pour quelqu'un, médita-t-il.

Il s'arrêta pour allumer une autre cigarette. Je lui demandai :

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? Pourquoi êtes-vous simplement parti sans dire un mot ?

— Très franchement, je ne voulais pas vous mêler à ça, vous aussi. Et tout cela paraissait tellement extravagant.

Il s'interrompit. Je vis à son expression qu'il sentait que d'autres événements tragiques avaient dû se produire depuis qu'il avait quitté la Virginie.

— Je ne suis plus un jeune homme, docteur Scarpetta. Je souhaite simplement continuer à faire encore un peu mon travail en paix avant de prendre ma retraite.

Je ne voulais pas le critiquer davantage. Je le comprenais, et ne pouvais pas lui en vouloir. J'étais heureuse qu'il se soit enfui, car cela lui avait probablement sauvé la vie. Et pourtant l'ironie voulait qu'il n'ait rien su d'important. S'il avait été assassiné, cela aurait été sans raison. Tout comme le meurtre de Danny avait été commis sans raison.

Alors je lui racontai la vérité, en repoussant au fond de mon esprit la vision d'une genouillère aussi rouge que le sang répandu, la vision de feuilles et de débris collés à une chevelure ensanglantée. Je me souvins du sourire éclatant de Danny, et sus que je n'oublierais jamais le petit sac blanc qu'il portait en sortant du *Café* sur la colline, où un chien avait aboyé la moitié

de la soirée. Je reverrais toujours la tristesse et la peur dans ses yeux lorsqu'il m'avait aidée pour l'autopsie de Ted Eddings, dont je réalisais maintenant qu'il l'avait connu. Les deux jeunes hommes s'étaient mutuellement poussés par inadvertance vers leurs morts violentes respectives.

— Seigneur. Pauvre garçon.

Mant fut incapable d'en dire plus. Il se couvrit les yeux d'un mouchoir, et lorsque je le quittai il pleurait encore.

Cette nuit-là, Wesley et moi rentrâmes à New York. Nous arrivâmes tôt, poussés par des vents arrière qui soufflaient à plus de cent nœuds. Après la douane, la même navette qu'à l'aller vint nous prendre et nous conduisit vers l'aéroport privé où le jet Lear nous attendait.

Le temps s'était réchauffé, la pluie menaçait, et l'avion vola entre d'énormes et sombres cumulus orageux illuminés de violents dessins. L'orage éclata, flamboyant bruyamment, et nous eûmes l'impression de traverser un champ de bataille. On m'avait un peu informée de l'évolution de la situation et le fait que le Bureau ait installé un poste d'observation aux côtés de ceux de la police et des équipes d'urgence ne m'avait pas étonnée.

A mon grand soulagement, j'appris que Lucy avait été rappelée du terrain et travaillait à nouveau dans les locaux de l'ERF, l'unité de recherche en ingénierie, où elle était en sécurité. Mais ce que Wesley ne me dit que lorsque nous eûmes atteint l'Académie, c'est qu'elle avait été déployée avec le reste du HRT et qu'elle ne demeurerait pas longtemps à Quantico.

— Certainement pas ! lui lançai-je comme une mère refusant une permission.

— Malheureusement, je crains que vous n'ayez pas votre mot à dire, répliqua-t-il.

Il m'aïda à porter mes bagages et nous traversâmes le grand hall de Jefferson, désert en cette nuit de samedi. Nous adressâmes un signe de la main à la jeune femme assise au bureau d'accueil tout en poursuivant notre vive discussion.

— Oh, pour l'amour du Ciel ! continuai-je. C'est une nouvelle recrue. Vous ne pouvez pas la propulser comme cela au milieu d'une urgence nucléaire.

— Nous ne la propulsons dans rien du tout. (Il poussa les portes vitrées.) Tout ce dont nous avons besoin, ce sont de ses

compétences techniques. Elle ne sautera pas d'un avion en vol, pas plus qu'elle ne sera recrutée comme tireur d'élite.

Nous pénétrâmes dans un ascenseur et je demandai :

— Où est-elle en ce moment ?

— Au lit, j'espère.

Je regardai ma montre :

— Oh, il est minuit. Je me croyais déjà demain matin, et je me disais qu'il était temps de me lever.

— Je sais. Moi non plus, je ne sais plus très bien où j'en suis.

Nos regards se rencontrèrent, et je détournai les yeux.

— Je suppose que nous devons prétendre qu'il ne s'est rien produit, commençai-je avec une certaine réticence dans la voix, parce que nous n'avions jamais discuté de ce qui s'était passé entre nous.

Nous atteignîmes le hall et Wesley entra son code dans une serrure digitale. Le verrou se déclencha, et il ouvrit une autre porte vitrée.

Il composa un autre code, puis ouvrit une nouvelle porte.

— Serait-il souhaitable de prétendre ?

— Dites-moi simplement ce que vous voulez faire, répliquai-je.

Nous nous trouvions dans la suite protégée où je passais habituellement la nuit lorsque le travail ou le danger l'exigeait. Wesley transporta mes bagages dans la chambre et je tirai les doubles rideaux de la large fenêtre du salon. La décoration était confortable bien que peu recherchée. Wesley ne répondit pas. Je me souvins qu'il était probablement risqué d'avoir une conversation intime dans cette suite puisque je savais que les téléphones, pour le moins, étaient sur écoute. Je le suivis jusque dans le couloir et répétai ma question.

— Soyez patiente, dit-il l'air triste, ou peut-être simplement las. Ecoutez, Kay, il faut que je rentre chez moi. Nous devons effectuer une surveillance par avion avec Marcia Gradecki et le sénateur Lord à la première heure demain matin.

Marcia Gradecki était l'attorney général des États-Unis, le sénateur Frank Lord présidait la commission judiciaire, et c'était un de mes vieux amis.

— J'aimerais que vous veniez avec nous, Kay, puisqu'il semble que dans l'ensemble vous en sachiez davantage que nous sur ce qui s'est produit. Peut-être pourrez-vous leur expliquer l'importance de cette bible en laquelle croient ces dingues. Au point de tuer pour elle. Au point de mourir pour elle.

Il soupira et se frotta les paupières :

— Et puis, nous devons aborder le problème – Dieu nous en préserve – des cadavres contaminés que nous aurons sur les bras au cas où ces foutus connards décideraient de faire sauter les réacteurs. (Wesley me regarda à nouveau.) Nous devons faire de notre mieux.

Et je compris que sa phrase ne s'appliquait pas seulement à la crise actuelle.

— C'est ce que je fais, Benton, répondis-je en rentrant dans ma suite.

J'appelai le standard et leur demandai de me passer la chambre de Lucy. Il n'y eut pas de réponse, et je compris ce que cela signifiait. Lucy était à l'ERF, et je ne pouvais l'y joindre parce que j'ignorais dans quelle partie de ce bâtiment de la taille d'un terrain de football elle se trouvait. J'enfilai mon manteau et sortis de Jefferson, sachant qu'il me serait impossible de dormir tant que je n'aurais pas vu ma nièce.

L'ERF possédait sa propre guérite de contrôle, laquelle était assez proche de celle de l'entrée de l'Académie, et la plupart des policiers du FBI me connaissaient maintenant très bien. Le garde de faction cette nuit-là eut l'air surpris de me voir et sortit pour savoir ce que je voulais :

— Je crois que ma nièce travaille encore, commençai-je.

— Oui, madame. Je l'ai vue entrer dans le bâtiment un peu plus tôt.

— Pourriez-vous la contacter ?

Il fronça le front :

— Hum. Auriez-vous une idée de l'endroit où elle peut se trouver ?

— Peut-être dans la salle des ordinateurs.

Il essaya en vain, puis me regarda :

— C'est important, je suppose.

— Oui, en effet, répondis-je avec gratitude.

Il prit sa radio :

— Unité 42 à la base.

— Quarante-deux, parlez.

— Pouvez-vous m'envoyer un 10.20.5 au poste de contrôle de l'ERF ?

— OK.

Nous attendîmes l'arrivée d'un autre garde qui remplaça son collègue au poste pendant que celui-ci m'escortait dans le bâtiment. Nous traversâmes de longs couloirs déserts, tentant d'ouvrir des portes verrouillées qui conduisaient à des ateliers d'outillage ou à des laboratoires où nous pensions trouver ma nièce. Au bout d'un quart d'heure, la chance nous sourit. Le garde poussa une porte qui ouvrait sur une grande pièce qui ressemblait à une vitrine de Noël pour scientifiques affairés.

Lucy se trouvait au centre de tout cela. Elle avait enfilé un gant de contrôle et un casque relié à de longs câbles noirs épais qui serpentaient sur le sol.

— Ça va aller ? demanda le garde.

— Oui, merci infiniment.

Les autres scientifiques à l'œuvre dans le laboratoire, vêtus de blouses ou de combinaisons, s'activaient autour des ordinateurs, des équipements d'interface et de grands écrans vidéo.

Tous me virent entrer dans la pièce. Mais Lucy était aveugle. Elle ne se trouvait absolument pas dans la salle mais dans les petits écrans informatiques qui recouvraient ses yeux alors qu'elle dirigeait une traversée virtuelle le long d'une passerelle dans ce que je soupçonnais être la centrale nucléaire d'Old Point.

Appuyant sur le bouton situé au-dessus du gant, elle déclara :

— Je vais zoomer, maintenant.

La zone qui se trouvait sur l'écran vidéo grossit brusquement, et la silhouette qui représentait Lucy s'arrêta devant des marches raides en métal grillagé.

— Merde, j'arrête, dit-elle d'un ton furieux. Ça ne marchera jamais, ce truc.

Un jeune homme qui contrôlait une grosse boîte noire répondit :

— Je t'assure que ça peut marcher, mais ce n'est pas facile.

Elle s'interrompit et effectua quelques mises au point :

— Je ne sais pas, Jim. Est-ce que c'est vraiment des données de haute résolution ? Ou alors est-ce que c'est moi le problème ?

— Je crois que c'est toi.

— Peut-être que j'en ai marre du cybermonde, déclara alors ma nièce en se déplaçant au milieu de ce qui ressemblait à des tapis roulants et à d'énormes turbines sur l'écran vidéo que je fixais.

— Je vais jeter un œil à l'algorithme.

Lucy progressa et descendit l'escalier virtuel.

— Tu sais, peut-être qu'on devrait simplement entrer le code C et passer d'un délai de trois-quatre à un délai de trois cent quatre microsecondes et ainsi de suite, au lieu de ce qu'on a dans notre programme.

— Ouais, les séquences de transfert sont éteintes, annonça quelqu'un d'autre. Il faut qu'on ajuste les boucles d'enchaînement.

Une autre personne émit une opinion :

— Mais on ne peut pas se permettre le luxe de faire trop de manipulations. Hé, Lucy, ta tante est là.

Lucy s'interrompit quelques instants puis poursuivit comme si elle n'avait pas entendu.

— Bon, écoutez, je ferai le code C avant demain matin. Il faut qu'on soit précis sinon Toto va se faire coincer ou tomber dans les escaliers. Et alors on sera complètement feintés.

J'en conclus que Toto était la chose étrange avec une tête en forme de bulle surmontée d'un seul œil vidéo et montée sur un corps en acier en forme de boîte de moins d'un mètre de hauteur. Ses jambes étaient faites de chenilles et ses bras terminés par des pinces. Son allure générale me faisait penser à un petit tank télécommandé. Toto était garé le long d'un des murs de la pièce, non loin de sa maîtresse, qui enlevait son casque.

— Il faut que l'on change les bio commandes de ce gant, déclara-t-elle en le retirant avec précaution. Je suis habituée à :

un doigt c'est « vers l'avant », deux doigts « vers l'arrière », et pas l'inverse. Je ne peux pas me permettre ce genre de confusion lorsque nous serons sur place.

— Oh, ça c'est facile, déclara Jim en la rejoignant pour prendre le gant.

Lucy était dans un état de tension qui voisinait l'hystérie lorsqu'elle me rejoignit à la porte. D'un ton qui n'avait rien d'amical, elle me demanda :

— Comment es-tu entrée ?

— Un des gardes m'a accompagnée.

— Tu as de la chance qu'ils te connaissent.

— Benton m'a appris qu'ils t'avaient ramenée ici, que le HRT avait besoin de toi.

Lucy contempla ses collègues toujours plongés dans leur travail.

— La plupart des gars sont déjà là-bas.

— À Old Point.

— Nous avons des plongeurs tout autour de la centrale, des tireurs d'élite en place à proximité, et des hélicos prêts au décollage. Mais tout cela ne servira à rien si nous ne parvenons pas à faire pénétrer au moins une personne dans la centrale.

— Et ce n'est donc pas toi, insistai-je, décidée, si elle m'annonçait le contraire, à tuer le FBI, le Bureau dans son intégralité, tous et tout de suite.

— Si, dans un certain sens, c'est moi qui vais y pénétrer, répondit ma nièce. C'est moi qui vais diriger Toto. Hé, Jim, appela-t-elle, tant que tu es dessus, ajoutons une commande de vol sur le support.

— Toto va avoir des ailes, lâcha quelqu'un. C'est bien, on va avoir besoin d'un ange gardien futé.

Je ne pus m'empêcher de remarquer :

— Lucy, sais-tu à quel point ces gens sont dangereux ?

Elle me regarda et soupira.

— Vraiment, tante Kay ! Tu crois que je suis une gamine en train de jouer avec son Lego ?

— Je crois surtout que je ne peux pas m'empêcher d'être très inquiète.

— Nous devrions tous être très inquiets en ce moment, dit-elle, épuisée. Écoute, il faut que je retourne travailler.

Elle jeta un regard à sa montre et expira profondément.

— Tu veux que je t'explique brièvement mon plan ? Comme ça, tu sauras au moins ce qui se passe.

— Oui, s'il te plaît.

Lucy s'assit sur le sol et je m'installai à ses côtés, le dos appuyé au mur.

— Voilà, ça commence comme ça. Normalement, un robot comme Toto est contrôlé par radio, mais cela ne marchera jamais dans des locaux comme la centrale à cause de l'épaisseur de béton et d'acier. Alors, j'ai trouvé quelque chose qui me paraît mieux. Le principe, c'est que Toto va emporter avec lui une bobine de câble en fibre optique et qu'il va la dévider derrière lui au fur et à mesure qu'il progresse, un peu comme la trace d'un escargot.

— Et où doit-il progresser ? Dans la centrale nucléaire ?

— Nous sommes en train de le déterminer. Mais cela dépendra en grande partie de ce qui va se passer. On peut opter pour la clandestinité, comme lorsqu'on collecte des informations, ou alors on peut se retrouver avec un déploiement au grand jour comme dans le cas où les terroristes voudraient qu'on branche une ligne téléphonique pour les otages. Du reste, c'est là-dessus que nous misons. Toto doit être prêt à se rendre n'importe où instantanément.

— Sauf les escaliers.

— Il peut se débrouiller avec les escaliers, certains mieux que d'autres.

— Le câble en fibre optique sera tes yeux ? demandai-je.

— Il sera relié directement à mes gants de contrôle, expliqua-t-elle en levant les deux mains. Et je pourrai bouger comme si c'était moi qui me trouvais à l'intérieur au lieu de Toto. La réalité virtuelle me permettra d'avoir une sorte de présence à distance afin de pouvoir réagir immédiatement à tout ce que ses détecteurs enregistrent. A propos, la plupart d'entre eux sont de cette ravissante nuance de gris dont nous l'avons peint.

Lucy pointa vers l'autre bout de la salle, en direction de son camarade :

— C'est une peinture sensible qui l'aide à ne pas se cogner dans les objets, ajouta-t-elle comme si elle éprouvait des sentiments à l'égard du robot.

— Janet est-elle revenue avec toi ? demandai-je alors.

— Elle est en train de terminer à Charlottesville.

— De terminer ?

— Nous connaissons l'identité de la personne qui a pénétré dans l'ordinateur de CP & L. Il s'agit d'une femme, maître-assistant en physique nucléaire. Surprise, surprise.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Lucy se passa les mains sur le visage :

— Loren quelque chose. Mon Dieu, je n'aurais jamais dû m'asseoir. Tu sais, le cyberspace peut vraiment te donner le vertige, si tu y restes trop longtemps. Ça me rend presque malade depuis quelque temps. Euh... (Elle claqua les doigts à plusieurs reprises.) McComb. Loren McComb.

Je me souvins que Cleta avait dit que la petite amie d'Eddings se prénomrait Loren.

— Quelle âge a-t-elle ?

— Pas loin de la trentaine.

— D'où est-elle originaire ?

— De Grande-Bretagne. En réalité, elle est sud-africaine. C'est une Noire.

— Ce qui explique donc qu'elle soit peu fréquentable aux yeux de Mme Eddings.

Lucy me contempla bizarrement :

— Hein ?

— Aurait-elle un lien avec la Nouvelle Sion ?

— Il semble qu'elle les ait rencontrés sur le Net. Elle est très militante antigouvernementale. Ma théorie, c'est qu'elle a fini par se faire complètement laver le cerveau à force de communiquer avec eux.

— Lucy, je pense qu'il s'agissait de la petite amie d'Eddings. C'était certainement aussi sa source d'informations. Et, en fin de compte, elle a dû aider les individus de la Nouvelle Sion à le tuer, peut-être grâce au capitaine Green.

— Mais pour quelle raison aurait-elle aidé Eddings pour ensuite faire une chose comme ça ?

— Elle a pu croire qu'elle n'avait pas d'alternative. Si elle a donné à Eddings des informations qui pouvaient causer du tort à la cause de Hand, on a pu la convaincre d'aider les terroristes, ou alors ils ont pu la menacer.

Le souvenir de la bouteille de champagne Roederer retrouvée dans le réfrigérateur d'Eddings me revint en mémoire, et je me demandai s'il avait eu l'intention de passer le réveillon du Nouvel An avec sa petite amie.

— De quelle façon ont-ils voulu qu'elle les aide ? demanda alors Lucy.

— Elle connaissait sûrement le code de l'alarme de son appartement, peut-être même la combinaison de son coffre...

Ma dernière pensée fut la pire :

— ... Peut-être était-elle avec lui dans le bateau, la nuit où il est mort. Du reste, nous ignorons si ce n'est pas elle qui l'a empoisonné. Après tout, c'est une scientifique.

— Bon sang !

— Je suppose que vous l'avez interrogée.

— Oui, Janet. Loren McComb prétend qu'elle se trouvait sur Internet, il y a environ dix-huit mois de cela, quand elle est tombée sur une note postée sur un serveur de messagerie. Un producteur quelconque prétendait travailler sur un scénario mettant en scène des terroristes qui prenaient d'assaut une centrale nucléaire pour recréer une situation du genre de la Corée du Nord et obtenir du plutonium militaire, etc. Ce supposé producteur avait besoin d'une aide technique et il était prêt à la payer.

— A-t-elle cité un nom ?

— Il se faisait toujours appeler « Alias », comme s'il était célèbre. Elle a mordu à l'hameçon à pleines dents, et leur relation a débuté. Elle a commencé à lui transmettre des informations qu'elle trouvait dans des publications auxquelles elle avait accès grâce à son poste d'assistant. Elle a fourni à ce connard d'Alias toutes les recettes possibles, principalement pour lui permettre de prendre Old Point et faire parvenir des assemblages de carburants atomiques aux Arabes.

— Mais, et les châteaux ?

— Ça aussi. Tu voles des tonnes de l'uranium épuisé d'Oak Ridge, tu les envoies en Irak ou en Algérie, n'importe, pour qu'il soit transformé en châteaux de cent vingt-cinq tonnes. Puis tu les réexpédies ici, où ils sont stockés en attendant le grand jour. Et puis, elle leur a tout expliqué sur la transformation de l'uranium en plutonium dans un réacteur.

Lucy s'interrompt et me regarda, enfin elle reprit :

— Elle affirme qu'elle n'a jamais pensé que tout ce qu'elle faisait pouvait être réel.

— Et, à son avis, c'était également irréel lorsqu'elle a pénétré dans l'ordinateur de CP & L ?

— C'est un point pour lequel elle n'a pas d'explication. Du reste, elle ne donne aucune raison, non plus, pour justifier son geste.

— Oh, je pense que ça, c'est facile à expliquer. Eddings s'intéressait aux coups de téléphone passés par certaines personnes à destination des nations arabes. Et il a obtenu la liste par l'intermédiaire du réseau de Pittsburgh.

— Tu ne crois pas qu'elle aurait dû se rendre compte que les gens de la Nouvelle Sion n'apprécieraient pas qu'elle aide son petit ami, lequel était journaliste ?

— Je crois qu'elle s'en fichait, répondis-je d'un ton hargneux. J'ai le sentiment qu'elle aimait jouer sur les deux tableaux, le côté dramatique de la chose. À tout le moins, elle a dû se sentir très importante, ce qui ne lui était probablement jamais arrivé avant, au cours de sa petite vie tranquille d'universitaire. Je ne pense pas que la réalité lui ait sauté aux yeux avant qu'Eddings ne commence à fouiner autour de la NAVSEA, des bureaux du capitaine Green et Dieu sait quoi d'autre, et qu'enfin la Nouvelle Sion ait vent que sa source d'informations, Mlle McComb, mettait en péril tout leur plan.

— Si Eddings avait vu clair, ils n'auraient jamais pu réussir leur opération, dit Lucy.

— Exactement. Si l'un d'entre nous avait réussi à le comprendre à temps, nous n'en serions pas là.

J'observai une femme revêtue d'une blouse de labo, manœuvrant les bras de Toto pour lui faire soulever une boîte.

— Dis-moi, Lucy, quelle a été l'attitude de Loren McComb lorsque Janet l'a interrogée ?

— Détachée. Absolument aucune émotion.

— Les gens de Hand sont très forts.

— Oui, je le suppose, s'ils sont capables de te pousser à tuer un jour ton petit ami alors que tu l'avais aidé la veille.

Lucy regardait, elle aussi, son robot, et n'avait pas l'air très satisfaite de ce qu'elle voyait.

— Eh bien, je ne sais pas où le Bureau garde Mlle McComb, mais j'espère que c'est dans un endroit où les gens de la Nouvelle Sion ne la trouveront pas.

— Elle est au secret.

Toto s'arrêta brutalement et la boîte tomba lourdement au sol.

— Vous avez réglé l'articulation de l'épaule à combien de rotations par minute ? s'écria Lucy.

— Huit.

— Il faut réduire à cinq. Merde ! Il ne manquait plus que ça ! Elle se frotta à nouveau le visage de ses mains.

— Bon, eh bien je vais te quitter et retourner à Jefferson, déclarai-je en me relevant.

Une lueur étrange brilla dans le regard de ma nièce.

— Tu es à l'étage de sécurité, comme d'habitude ?

— Oui.

— Ça n'a pas beaucoup d'importance, mais c'est là qu'on garde Mlle McComb.

En réalité, celle-ci occupait la suite voisine de la mienne, à cette différence près qu'elle y était en détention. Assise sur le lit, tentant de lire, j'entendais son poste de télévision. Je l'entendis passer d'une chaîne à l'autre, puis je reconnus la musique de *Star Trek*. Elle regardait une rediffusion d'un vieux épisode.

Durant des heures, nous fumes à quelques centimètres l'une de l'autre sans qu'elle le sache, et je l'imaginai mélangeant calmement de l'acide chlorhydrique et du cyanure dans une bouteille, dirigeant, vers la valve d'arrivée du détendeur, le gaz qui émanait du mélange. Le long tuyau noir qui flottait dans l'eau avait dû instantanément subir une violente secousse, puis

seul le courant paresseux de la rivière avait encore dû le faire bouger.

En dépit du fait qu'elle ne pouvait m'entendre, je lui lançai :  
— Garde cette image dans ton sommeil. Dans toutes tes nuits, toute la vie !

J'éteignis ma lampe d'un geste rageur.

Tôt le lendemain matin, le brouillard était dense, et Quantico plus calme que d'habitude. Je n'entendis pas un seul coup de feu résonner sur les champs de tir. On aurait dit que les Marines faisaient la grasse matinée. Lorsque je franchis les doubles portes vitrées qui menaient à la zone des ascenseurs, je perçus le cliquetis des serrures de sécurité qui ouvraient la porte de la chambre voisine.

J'appuyai sur le bouton de descente, et me retournai pour jeter un œil. Deux agents féminins habillés de façon discrète encadraient une jeune femme noire à la peau presque pâle, qui me regardait droit dans les yeux comme si nous nous étions déjà rencontrées. Le regard de Loren McComb était sombre et insolent. L'orgueil qui l'habitait jusqu'au plus profond d'elle-même semblait être le ressort de sa survie et couronner de succès la moindre de ses actions.

— Bonjour, dis-je sans aucune trace de chaleur dans la voix.

— Docteur Scarpetta, me répondit gravement l'un des agents avec un salut.

Nous pénétrâmes toutes les quatre dans l'ascenseur et demeurâmes silencieuses jusqu'au rez-de-chaussée. Je sentais les relents aigres de cette femme qui avait appris à Joel Hand comment fabriquer une bombe. Elle portait un jean serré et délavé, des tennis et une longue vareuse blanche qui ne pouvait dissimuler son impressionnante silhouette, ce qui avait dû contribuer à l'erreur fatale commise par Eddings. Je demeurai près d'elle et ses gardiennes et observai son profil. Elle se passait souvent la langue sur les lèvres et fixait droit devant elle les portes qui ne s'ouvrirent pas assez vite à mon goût.

Le silence qui régnait était aussi épais que le brouillard à l'extérieur. Nous atteignîmes enfin le rez-de-chaussée. Je pris mon temps pour sortir, et regardai les deux agents s'éloigner avec Loren McComb sans même la toucher. C'était inutile, elle

était complètement entre leurs mains. Ils l'escortèrent le long d'un corridor, puis tournèrent dans l'une des myriades de passages couverts baptisés « les tubes de hamsters ». Je fus surprise lorsque Loren McComb se retourna pour me jeter de nouveau un coup d'œil. Elle soutint mon regard dépourvu d'aménité et continua son chemin, dont j'espérai qu'il se finirait par un long pèlerinage dans un pénitencier.

Je grimpai quelques marches et pénétrai dans la cafétéria où les drapeaux de tous les États de l'union étaient accrochés aux murs. Je retrouvai Wesley dans un coin, au-dessous de celui de Rhode Island.

— Je viens de voir Loren McComb, dis-je en posant mon plateau.

— Elle va passer presque toute la journée en interrogatoire, dit-il en consultant sa montre.

— Vous croyez qu'elle pourra nous dire quelque chose d'utile ?

Il rapprocha le sel et le poivre, puis dit simplement :

— Non. Il est trop tard.

Je mangeai des blancs d'œufs brouillés et des toasts nature, et bus mon café noir tout en regardant les nouveaux agents et les élèves policiers de l'Académie nationale se préparer des omelettes et des gaufres. Certains se faisaient même des sandwiches au bacon et à la saucisse. Je songeai combien il était barbant de vieillir.

— Nous devrions y aller.

Je ramassai mon plateau. Quelquefois, manger ne valait vraiment pas le coup.

— Hé, chef, je n'ai pas fini, dit-il en jouant avec sa cuiller.

— Vous avez mangé des céréales et votre assiette est vide.

— Je pourrais en reprendre.

— Non, vous n'en reprendrez pas.

— Je me le demande.

— D'accord.

Je le regardai, attendant ce qu'il avait à dire.

— Quelle importance revêt le *Livre de Hand* ?

— Énorme. Une partie du problème est née au moment où Danny en a pris un exemplaire, qu'il a probablement donné à Eddings.

— Pourquoi pensez-vous qu'il soit tellement important ?

— C'est vous le profileur. Vous devriez le savoir. Le Livre nous indique comment ils vont se comporter. Il les rend prévisibles.

— C'est une idée terrifiante.

A neuf heures, nous dépassâmes les champs de tir et atteignîmes un quart d'hectare d'herbe près du hangar que le HRT utilisait précisément lors de manœuvres comme celles-ci. Ce matin, il n'y avait personne en vue. Ils étaient tous à Old Point, à l'exception de notre pilote, Whit. Silencieux, comme tous les hommes du HRT, revêtu d'une combinaison de vol noire, il se tenait près d'un Bell 222 bleu et blanc, un hélicoptère de société appartenant également à la CP & L.

Wesley le salua d'un hochement de tête :

— Whit.

— Bonjour, répondit celui-ci tandis que nous montions à bord.

L'intérieur, comportant quatre sièges, ressemblait à la cabine d'un petit avion. Un copilote examinait une carte. Le sénateur Lord était totalement absorbé dans sa lecture, l'attorney général assise en face de lui également plongée dans des dossiers. On était allé les chercher à Washington, et eux non plus n'avaient pas l'air d'avoir beaucoup dormi les nuits précédentes.

— Comment allez-vous, Kay ? demanda le sénateur sans lever les yeux.

Il était vêtu d'un costume sombre et d'une chemise blanche au col empesé. Sa cravate était d'un rouge profond, et il portait des boutons de manchette à l'effigie du Sénat. Par contraste, Marcia Gradecki portait un tailleur bleu pâle très simple, orné d'un rang de perles. C'était une femme impressionnante, au visage séduisant de force et de dynamisme. Bien qu'elle ait commencé sa carrière en Virginie, nous ne nous étions jusqu'alors jamais rencontrées.

Wesley nous présenta tandis que l'hélicoptère s'élevait dans un ciel parfaitement bleu. Nous survolâmes des autocars scolaires jaune vif, vides à cette heure-ci, puis les constructions laissèrent place à des marécages semés d'abris pour la chasse au canard, et de vastes étendues de forêts. Le soleil dessinait des chemins au sommet des arbres, et tandis que nous remontions la James River, notre reflet volait le long de l'eau dans notre sillage.

Sans casque, puisque ceux-ci servaient uniquement à parler aux pilotes, Wesley annonça :

— Dans une minute, nous allons survoler Governor's Landing. C'est la branche immobilière de CP & L, et c'est là que réside Brett West. Il est vice-président et il a la charge de la gestion. Il vit dans une maison de neuf cent mille dollars. (Il s'interrompit tandis que tout le monde regardait en bas.) Vous allez la voir. Là. La grosse maison de brique rouge avec la piscine et le terrain de basket derrière.

L'ensemble résidentiel comprenait de nombreuses demeures gigantesques avec des piscines et une végétation trop récente. Il y avait également un terrain de golf et un yacht-club, où Wesley nous apprit que West avait un bateau au mouillage, mais qu'il ne s'y trouvait pas pour l'instant.

— Et où est ce M. West ? demanda l'avocat général tandis que nos pilotes viraient vers le nord, là où la Chickahominy rencontrait la James River.

— À cet instant précis, nous l'ignorons.

Wesley regardait toujours par le hublot.

— J'en conclus que vous le croyez impliqué, intervint le sénateur.

— Sans aucun doute. D'ailleurs, lorsque la CP & L a décidé d'ouvrir un bureau de district à Suffolk, elle l'a construit sur un terrain acheté à un fermier du nom de Joshua Hayes.

— Son dossier faisait partie de ceux qui avaient été visités dans l'ordinateur, intervins-je.

— Par la pirate.

— Exactement.

— Et vous la détenez en ce moment même.

— Oui. Apparemment, elle sortait avec Ted Eddings. C'est de cette façon qu'il s'est retrouvé mêlé à cette histoire et qu'il a été assassiné, déclara Wesley, le regard dur. Ce dont je suis convaincu, c'est que West est complice de Hand depuis le début.

Il tendit le doigt :

— Vous pouvez voir le bureau de district, là-bas. Et vous savez quoi ? ajouta-t-il avec ironie. Il est situé juste à côté de la retraite de Hand.

L'endroit se réduisait à un grand parking plein de camions et de pompes à essence, ainsi qu'à quelques bureaux préfabriqués sur les toits desquels étaient peintes en rouge les lettres CP & L. Nous le contournâmes, puis l'hélicoptère franchit un rideau d'arbres. Le terrain laissa brusquement place à l'étendue de vingt-cinq hectares sur la Nansemond River où vivait Joel Hand, à l'abri d'une haute clôture dont la légende prétendait qu'elle était électrifiée.

Son domaine se composait de grappes de petites maisons éparses et de baraquements. Sa propre demeure était patinée par le temps, avec de grandes colonnes blanches. Pourtant, ce ne furent pas ces bâtiments qui nous inquiétèrent, mais de grandes structures de bois qui ressemblaient à des entrepôts, dressées en rang le long d'une voie de chemin de fer qui menait à un gigantesque dock de déchargement privé avec d'énormes grues au-dessus de l'eau.

— Ce ne sont pas des granges normales, remarqua l'attorney général. Qu'est-ce qu'il expédiait de cette ferme ?

— Ou qu'est-ce qu'il y recevait ? dit le sénateur.

Je leur rappelai ce que l'assassin de Danny avait laissé sur le tapis de ma précédente Mercedes.

— C'est peut-être là que les châteaux étaient entreposés, ajoutai-je. Ces constructions sont suffisamment grandes, et il aurait eu effectivement besoin de grues, de trains ou de camions.

— Voilà qui établirait un lien certain entre la mort de Danny Webster et la Nouvelle Sion, déclara l'attorney général en tripotant son rang de perles avec nervosité.

— Ou tout au moins quelqu'un qui entraît et sortait des granges où étaient entreposés les châteaux, précisai-je. Puisque

ceux-ci peuvent être doublés d'uranium épuisé, les particules microscopiques du métal se trouveraient partout.

Le sénateur Lord intervint :

— Cette personne pourrait donc transporter sans le savoir de l'uranium sous la semelle de ses chaussures.

— Sans aucun doute.

— Eh bien, nous devons perquisitionner cet endroit, et voir ce qu'on peut y découvrir.

— D'accord, monsieur, acquiesça Wesley. Lorsque cela nous sera possible.

Marcia Gradecki s'adressa au sénateur :

— Frank, pour l'instant, ils n'ont rien fait que nous puissions prouver. Nous n'avons pas de preuve pour faire jouer la clause de fortes présomptions. La Nouvelle Sion n'a pas revendiqué la responsabilité de l'attaque.

— Je sais bien, mais c'est ridicule, protesta Lord en regardant au-dehors. J'ai bien l'impression qu'il n'y a rien que des chiens, dans ce truc. Alors, expliquez-moi cela, s'ils ne sont pas impliqués. Où sont-ils tous passés ? Moi, je crois que nous savons parfaitement où ils sont.

Des dobermans dans un chenil aboyaient et bondissaient dans notre direction tandis que nous continuions à tourner au-dessus du terrain.

— Seigneur, dit Wesley. Je n'aurais jamais pensé qu'ils seraient tous à l'intérieur d'Old Point.

Moi non plus, je n'y avais jamais songé, et une perspective effrayante nous vint à l'esprit.

Wesley continua :

— Nous avons tenu pour acquis que le nombre des adeptes de la Nouvelle Sion était demeuré stable ces dernières années. Mais peut-être n'est-ce pas le cas. Peut-être les seules personnes qui résidaient ici étaient-elles celles qui s'entraînaient en vue de l'assaut.

— Ce qui inclurait Joel Hand, dis-je en regardant Wesley.

— Nous savons qu'il vivait ici. Je crois qu'il existe une forte probabilité pour qu'il se soit trouvé dans ce bus. Il est probablement maintenant à l'intérieur de la centrale avec les autres. Il est leur chef.

— Non. Leur dieu, rectifiai-je.

Un long silence tomba. Puis Marcia Gradecki déclara :

— Le problème, dans cette situation, c'est qu'il est fou.

— Oh non, rectifiai-je. Le problème, c'est qu'il ne l'est pas. Hand est maléfique, et c'est infiniment pire.

Wesley ajouta :

— Et son fanatisme affectera le moindre de ses gestes dans la centrale. S'il se trouve bien là-bas, dit-il en mesurant ses paroles. Alors ce que nous avons sur les bras se situe bien au-delà d'une péniche d'assemblages de combustible nucléaire. Cette action peut se transformer à n'importe quel moment en mission suicide.

— Je ne vois pas d'où vous sortez cette hypothèse, protesta Marcia Gradecki, qui ne voulait pas entendre ce genre d'argument. Son mobile est très clair.

Je pensai au *Livre de Hand*, et combien il était difficile aux non-initiés de saisir ce dont était capable l'homme qui en était l'auteur. Je regardai l'attorney général, tandis que nous survolions des rangées de vieux bateaux-citernes et de vaisseaux de transport, dans le cimetière de bateaux de la Marine. Ils étaient amarrés sur la James River, et, de loin, on aurait pu croire que la Virginie était en état de siège. Et elle l'était, d'une certaine façon.

Marcia Gradecki contempla la vue en murmurant avec stupéfaction :

— Je n'ai jamais vu une chose pareille.

— Eh bien, il serait temps, rétorqua le sénateur Lord. Vous, les démocrates, vous êtes responsables du désarmement de la moitié de la flotte. Nous n'avons pas la place de remiser les navires. Ils sont éparpillés dans tous les coins, ce ne sont plus que des fantômes, et ils ne vaudraient plus un clou si nous avions un jour rapidement besoin de vaisseaux qui puissent prendre la mer. Le temps de faire redémarrer un de ces vieux baquets et la guerre du Golfe serait aussi loin derrière nous que la guerre de Sécession.

— Merci, Frank, j'ai compris votre point de vue, répliqua-t-elle d'un ton vif. Mais je crois que nous avons ce matin d'autres sujets de préoccupation.

Wesley avait mis des écouteurs pour communiquer avec les pilotes. Il leur demanda de faire un point, puis écouta la réponse qui se prolongea un long moment tout en regardant Jamestown et son ferry. Lorsqu'il coupa la liaison radio, il avait l'air inquiet.

— Nous arriverons à Old Point d'ici quelques minutes. Les terroristes refusent toujours tout contact, et nous ne savons pas à combien s'élèvent les pertes à l'intérieur.

— J'entends d'autres hélicoptères, annonçai-je.

Nous gardâmes le silence. Impossible de se méprendre sur le grondement sourd des pales. Wesley reprit le contact radio.

— Écoutez, bon sang, les autorités aériennes étaient censées restreindre la navigation dans cette zone !

Il s'interrompit pour écouter.

— Absolument pas. Personne n'a d'autorisation à un kilomètre à la ronde... (Interrompu, il écouta de nouveau.) D'accord, d'accord.

Il était de plus en plus furieux.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il lorsque le bruit grossit encore.

Deux Huey et deux Black Hawk nous dépassèrent dans un rugissement. Wesley déboucla sa ceinture de sécurité comme s'il comptait se rendre quelque part. Furibond, il se leva et alla regarder par le hublot de l'autre côté de la cabine.

Il tournait le dos au sénateur lorsqu'il déclara en se contenant :

— Monsieur, vous n'auriez pas dû faire appel à la Garde nationale. Nous avons mis en place une opération très délicate et nous ne pouvons tolérer – je dis bien : nous ne pouvons tolérer – aucune interférence d'aucune sorte dans notre planning ou dans notre espace aérien. Laissez-moi de plus vous rappeler que nous sommes ici sous la juridiction de la police et non de l'armée. Nous sommes aux États-Unis...

Le sénateur Lord l'interrompit :

— Je n'ai pas fait appel à eux, et nous sommes totalement d'accord sur ce point.

— Alors qui ? demanda Marcia Gradecki, qui était le supérieur hiérarchique de Wesley.

Le sénateur Lord me regarda, et lui aussi était furieux :

— C'est probablement votre gouverneur ! Il n'y a que lui pour être capable d'une chose aussi stupide, parce qu'il ne pense qu'à la prochaine élection. Mettez-moi en communication avec son bureau, tout de suite !

Le sénateur coiffa un casque. Quelques minutes plus tard, il se déchaîna, sans se soucier de qui pouvait bien l'entendre :

— Bon Dieu, Dick, vous avez perdu la tête ? hurla-t-il aux oreilles de l'homme qui était le plus haut fonctionnaire du Commonwealth. Non, non, inutile de vous lancer là-dedans, aboya-t-il. Vous interférez avec l'opération que nous menons ici, et si cela nous coûte des vies humaines, vous pouvez être sûr que je me chargerai personnellement de donner le nom du responsable...

Puis il se tut un moment, écoutant d'un air féroce. Il fit encore quelques remarques incisives, tandis que le gouverneur rappelait la Garde nationale. Leurs énormes hélicoptères n'atterrirent pas. Ils se contentèrent de changer de formation tout en prenant de l'altitude. Les appareils dépassèrent Old Point, que nous distinguons maintenant, et dont les tours de béton s'élevaient dans le ciel bleu et pur.

— Je suis vraiment désolé, dit le sénateur en s'excusant. Il était par-dessus tout un gentleman.

Nous découvrîmes des masses de véhicules de police et de maintien de l'ordre, des ambulances et des voitures de pompiers, des antennes satellites et des camionnettes des informations télévisées. Il y avait là des douzaines de personnes qui semblaient profiter d'une belle journée vivifiante. Wesley nous apprit que l'endroit où ils se trouvaient rassemblés était le centre des visites, transformé en poste de commandement pour le périmètre extérieur.

— Comme vous pouvez le voir, expliqua-t-il, il n'est qu'à huit cents mètres de la centrale et du bâtiment principal, là-bas, dit-il en tendant le doigt.

— C'est là que se trouve la salle de contrôle ? demandai-je.

— Exact. Le bâtiment de brique beige à deux étages. Ils sont là. Enfin, pour la plupart, pensons-nous, y compris les otages.

Le sénateur Lord remarqua :

— Ils ne peuvent pas être ailleurs s'ils ont l'intention d'intervenir sur les réacteurs et de les couper, par exemple. Or, on sait qu'ils l'ont déjà fait.

— Et la conséquence de cela ? demanda l'attorney général.

— Il y a des générateurs de secours, donc personne ne manquera d'électricité. Et la centrale elle-même possède son groupe de secours, expliqua le sénateur, connu pour être un ardent défenseur de l'énergie nucléaire.

Des deux côtés du site s'étendaient de larges voies d'eau. L'une d'entre elles menait à la James River, l'autre à un lac artificiel un peu plus loin. Il y avait des hectares de transformateurs et de lignes électriques, des parkings avec de nombreuses voitures appartenant aux otages et aux gens qui étaient venus apporter leur aide. Accéder au bâtiment principal sans être vu était quasi impossible. Toute centrale nucléaire est conçue suivant des règles de sécurité draconiennes. Le but était de tenir à l'écart toute personne non autorisée, ce qui aujourd'hui, malheureusement, nous incluait, nous. Un assaut par le toit, par exemple, nécessitait le percement de trous dans du métal ou du béton, et ne pouvait être accompli sans courir le risque d'être vu.

A mon avis, Wesley avait en tête une éventuelle opération amphibie. Les hommes du HRT étaient capables de plonger par la rivière ou le lac en demeurant invisibles, puis de remonter une voie d'eau pour parvenir le plus près possible du bâtiment principal. Il me semblait qu'ils pouvaient nager jusqu'à moins de vingt mètres de la porte par laquelle s'étaient introduits les terroristes. Mais comment pouvaient-ils éviter ensuite d'être repérés une fois sur terre, je n'en avais pas la moindre idée.

Wesley ne fit part d'aucun de ses plans, car si le sénateur et l'attorney général étaient alliés, et même amis, ils demeureraient avant tout des politiciens. Ni le FBI ni la police n'avaient besoin que Washington intervienne dans cette mission. Le faux pas du gouverneur avait largement suffi.

— Maintenant, vous voyez la grande camionnette blanche près du bâtiment principal ? demanda Wesley. C'est notre poste de commandement pour le périmètre intérieur.

L'attorney général remarqua :

— J'ai cru que c'était un véhicule de presse.  
— C'est là que nous essayons d'établir une relation avec M. Hand et sa bande de joyeux lurons.  
— Comment ?  
— Eh bien, pour commencer, je veux leur parler, dit Wesley.  
— Personne ne leur a encore parlé ? demanda le sénateur.  
— A dire vrai, jusqu'ici, nous n'avons pas eu l'air de les intéresser.

Le Bell 222 entama lentement sa bruyante descente. Les caméras de télévision se rassemblèrent autour d'un hélicoptère situé de l'autre côté de la route, près du centre des visites. Nous attrapâmes nos sacs et porte-documents et débarquâmes dans la violente bourrasque des pales de l'appareil. Wesley et moi nous éloignâmes rapidement sans un mot. Je ne me retournai qu'une fois pour jeter un coup d'œil en arrière : le sénateur Lord était entouré d'une forêt de micros, tandis que le plus haut magistrat du pays délivrait un discours plein de trémolos.

Nous pénétrâmes dans le centre des visites, avec ses nombreuses maquettes destinées aux curieux et aux enfants des écoles. La zone était maintenant répartie entre la police d'État et la police locale. Ils buvaient et mangeaient devant des cartes et des plans installés sur des chevalets. Je ne pus m'empêcher de me demander à quoi nous pouvions bien tous servir.

— Où se trouve votre avant-poste ? me demanda Wesley.  
— Probablement avec les brigades de secours. Je crois avoir aperçu notre camion frigorifique de là-haut.

Il examinait les lieux. Son regard se figea sur la porte des toilettes des hommes, dont le battant venait de s'ouvrir et de se refermer. Marino en sortit, achevant de remonter son pantalon. Je ne m'étais pas attendue à le trouver là, ne serait-ce qu'à cause de sa peur des radiations, dont j'aurais cru qu'elle le clouerait chez lui.

— Je vais chercher du café, dit Wesley. Quelqu'un en veut ?  
— Ouais. Un double, pendant que vous y êtes, demanda Marino.

— Oui, merci. (J'ajoutai à l'adresse de Marino :) Je ne pensais pas vous voir ici.

— Vous voyez tous ces mecs, là ? On a mis sur pied une force tactique, pour que toutes les juridictions locales puissent avoir sur les lieux quelqu'un qui les appelle à la maison et leur raconte ce qui se passe. En gros, le chef m'a dit de ramener mes fesses ici, et vous avez raison, ça me ravit pas du tout. À propos, j'ai vu votre copain le chef Steels quelque part par là. Et puis, vous serez contente d'apprendre que le détective Roche a été suspendu, sans traitement.

Je ne répondis rien. Roche n'avait pas d'importance, pour l'instant.

— Ça devrait vous mettre du baume au cœur, continua Marino.

Je le regardai. Son col blanc empesé était auréolé de sueur, et son ceinturon avec son attirail grinçait au moindre de ses mouvements.

— Tant que je suis là, je vais garder un œil sur vous. Mais j'apprécierais que vous n'alliez pas vous fourrer dans la mire du fusil d'assaut d'un connard, ajouta-t-il en lissant en arrière des mèches de ses cheveux d'une main épaisse.

— Moi aussi, j'apprécierais. Je dois entrer en contact avec mon équipe, ajoutai-je. Vous les avez vus ?

— Ouais. Fielding est dans cette grande caravane que les gens des pompes funèbres vous ont offerte. Il était en train de se faire des œufs, comme s'il campait. Il y a aussi un camion frigorifique.

— Oui. Je sais exactement où il est.

— Je peux vous accompagner, dit-il d'un ton nonchalant, comme si cela lui était égal.

— Je suis heureuse que vous soyez là, dis-je.

Je savais que j'entrais pour une bonne part dans les raisons de sa présence, quoi qu'il en dise.

Wesley revint. Il avait posé une assiette en carton pleine de beignets en équilibre sur les cafés. Marino se servit tandis que je regardais le jour froid et lumineux par la fenêtre.

— Benton, où se trouve Lucy ? demandai-je.

Il ne répondit pas, et je compris. Mes pires craintes se trouvèrent instantanément confirmées.

— Kay, nous avons tous une tâche à accomplir, dit-il avec un regard doux, mais sans équivoque.

— Bien entendu.

Je reposai mon café. J'avais les nerfs suffisamment à vif.

— Je vais voir si tout va bien.

— Attendez, dit Marino en entamant un second beignet.

— Ça ira.

— Ouais, ça ira, répéta-t-il. Je ferai ce qu'il faut pour ça.

— Faites bien attention là-bas, dit Wesley. Nous savons qu'il y a quelqu'un à chaque fenêtre, et ils peuvent se mettre à tirer quand ça leur chante.

Je regardai au loin le bâtiment principal et poussai la porte vitrée qui menait dehors, Marino sur les talons.

— Où est le HRT ? lui demandai-je.

— Partout où vous ne pouvez pas les voir.

— Ne parlez pas par énigmes. Je ne suis pas d'humeur à cela.

Je marchai avec assurance. En l'absence de tout signe de vie des terroristes ou de leurs otages, cette épreuve paraissait n'être qu'un exercice. Les camions de pompiers, les ambulances, tout cela semblait faire partie d'une fausse alerte. Même Fielding, qui disposait des kits d'urgence dans la grande caravane blanche, me parut irréel. Il ouvrit une des cantines bleu armée portant le tampon du bureau du médecin expert général qui contenait de tout, depuis des aiguilles de diamètre huit jusqu'à des sacs jaunes conçus pour recevoir les effets personnels des victimes.

Il leva les yeux comme si j'avais toujours été là.

— Vous savez où peuvent bien se trouver les piquets ? demanda-t-il.

— Ils devraient être dans des boîtes séparées avec les hachettes, les pinces et les liens de métal.

— Eh bien, je ne les trouve pas.

— Et les enveloppes jaunes pour les corps ?

J'examinai les placards et les cantines empilées dans la caravane.

— Je vais devoir me procurer tout cela à la FEMA, dit-il en faisant allusion à l'agence qui gère les urgences fédérales.

— Où sont-ils ? demandai-je.

Des centaines de gens appartenant à des départements et à des agences différents se trouvaient sur place.

— En sortant, vous verrez leur caravane directement sur la gauche, à côté des types de Fort Lee, ceux de l'enregistrement des décès. C'est aussi la FEMA qui a les combinaisons doublées de plomb.

— Espérons que nous n'aurons pas à les utiliser.

— Quelles sont les dernières nouvelles au sujet des otages ? demanda Fielding à Marino. Est-ce qu'on sait combien ils sont là-dedans ?

— On n'est sûr de rien, parce qu'on sait pas combien d'employés se trouvaient là. Mais l'équipe était réduite lorsqu'ils ont attaqué, ce qui faisait sûrement partie du plan. Ils ont relâché trente-deux personnes. On pense qu'il en reste une dizaine. On sait pas combien d'entre eux sont encore vivants.

Fielding secoua la tête, les yeux pleins de colère :

— Bon Dieu ! Si vous voulez mon avis, il faudrait tous les fusiller sur place.

— Ouais, ben c'est pas moi qui vous contredirai là-dessus, dit Marino.

— Pour l'instant, on peut assumer cinquante victimes, déclara Fielding en s'adressant à moi. C'est le maximum, entre le camion qu'on a là et la morgue de Richmond, qui est déjà bien encombrée. En plus de cela, la faculté de médecine est mobilisée, au cas où on aurait besoin d'eux pour entreposer.

— Les dentistes et les radiologues aussi, je suppose.

— Oui. Jenkins, Verner, Silverberg, Rollins. Ils sont tous en attente.

Je sentais l'odeur des œufs et du bacon sans parvenir à déterminer si j'avais faim ou envie de vomir.

— Vous pouvez me joindre par radio, si vous avez besoin de moi, dis-je en ouvrant la porte de la caravane.

— Marchez pas si vite ! se plaignit Marino.

— Vous êtes allé au poste de commandement mobile ? La grosse camionnette bleu et blanc ? Je l'ai vue lorsque nous sommes arrivés en hélicoptère.

— Je ne crois pas que ce soit sain d'aller là-bas.

— Eh bien, moi, je pense que si.

— Doc, c'est le périmètre intérieur.

— Le HRT y est.

— Demandons d'abord à Benton. Je sais que vous cherchez Lucy, mais pour l'amour de Dieu, servez-vous de votre tête.

— Je me sers de ma tête et je cherche Lucy.

A chaque minute qui passait, j'étais de plus en plus en colère contre Wesley.

Marino posa sa main sur mon bras et m'arrêta. Nous clignâmes des yeux dans le soleil en nous regardant.

— Doc, écoutez-moi. Y a rien de personnel dans ce qui se passe. Tout le monde se contrefout que Lucy soit votre nièce. C'est un putain d'agent du FBI, et c'est pas le boulot de Wesley de vous faire un rapport sur tout ce qu'elle fait pour eux.

Je ne dis rien. Lui non plus ; je devinais la vérité.

Marino me retenait toujours gentiment par le bras.

— Alors, soyez pas fâchée contre lui. Vous savez quoi ? Moi non plus, j'aime pas ça. Je sais pas ce que je ferais s'il vous arrivait quelque chose, à vous ou à elle. Et à cette minute, j'ai une trouille comme j'en ai jamais eu de toute ma putain de vie. Mais j'ai un travail à faire, et vous aussi.

— Elle est dans le périmètre intérieur.

Il s'arrêta.

— Venez, Doc. On va aller parler à Wesley.

Mais l'occasion ne se présenta pas. Lorsque nous regagnâmes le centre des visites, nous le trouvâmes au téléphone. Il était tendu, et s'exprimait lentement avec un calme inflexible :

— Ne faites rien tant que je ne suis pas arrivé. Il est très important qu'ils sachent que je suis en route. Non, non, non. Ne faites pas cela. Utilisez un mégaphone pour que personne n'approche. (Il nous lança un coup d'œil, à Marino et à moi.) Tenez bon, c'est tout. Dites-leur que nous avons quelqu'un qui

va leur apporter immédiatement un téléphone pour les otages. Oui.

Il raccrocha et se dirigea droit vers la porte. Nous étions sur ses talons.

— Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? demanda Marino.

— Ils veulent entrer en communication.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Envoyé une lettre ?

— L'un d'eux a crié par une fenêtre, répliqua Wesley. Ils sont très agités.

Nous dépassâmes rapidement la piste d'atterrissage pour hélicoptères. Je remarquai qu'elle était déserte. Le sénateur et l'attorney général étaient partis depuis longtemps.

— Ils n'ont pas de téléphone ? demandai-je, extrêmement surprise.

— Nous avons coupé les lignes dans ce bâtiment, expliqua Wesley. Ils doivent passer par nous pour en obtenir une, et jusqu'à présent ils n'en avaient pas demandé. Mais maintenant, brusquement, ils en veulent une.

— Alors, il y a un problème.

— C'est comme ça que je l'interprète, dit Marino hors d'haleine.

Wesley ne répondit pas, mais je voyais bien qu'il était terrorisé, ce qui se produisait rarement. La route étroite nous conduisit à travers la marée de véhicules et d'humains qui attendaient pour offrir leur aide. Le bâtiment marron se rapprochait, de plus en plus grand. Le poste de commandement mobile, garé sur l'herbe, luisait au soleil. Les édifices coniques et la voie d'eau nécessaire au refroidissement étaient si proches que j'aurais pu les atteindre d'un jet de pierre.

Il ne faisait pas de doute pour moi que les terroristes nous tenaient en joue. J'étais sûre qu'ils pouvaient nous abattre un par un, s'il leur en prenait l'envie. Les fenêtres par lesquelles nous pensions qu'ils observaient étaient ouvertes, mais je ne distinguais rien derrière les écrans grillagés.

Nous contournâmes la camionnette, devant laquelle une douzaine de policiers et d'agents en civil entouraient Lucy. À sa vue, mon cœur faillit cesser de battre. Vêtue de rangers et d'un treillis noir, elle était de nouveau reliée à des câbles, comme à

l'ERF. Mais cette fois-ci, elle portait deux gants, et Toto était bien vivant sur le sol. Sa nuque épaisse était connectée à une bobine de fibre optique qui paraissait suffisamment longue pour pouvoir le suivre jusqu'en Caroline du Nord.

— Il vaut mieux scotcher le combiné, disait ma nièce à des hommes qu'elle ne pouvait pas voir à cause des écrans qu'elle portait devant les yeux.

— Qui a du ruban adhésif ?

— Une seconde.

Un homme en survêtement noir plongea dans une grande boîte à outils et lança un rouleau à un autre qui découpa plusieurs bandes de ruban et fixa le combiné sur la fourche d'un téléphone noir tout simple, dans une boîte que le robot tenait fermement entre ses pinces.

— Lucy, c'est Benton Wesley. Je suis là, annonça-t-il.

— Salut.

Je sentis sa nervosité.

— Dès que vous leur aurez transmis le téléphone, je commencerai à parler. Je veux juste que vous sachiez ce que je fais.

— Nous sommes prêts ? demanda-t-elle, sans se douter le moins du monde que je me trouvais là.

— Allons-y, dit Wesley, les nerfs tendus.

Elle pressa un des boutons de son gant, et Toto s'anima avec un doux ronronnement. L'œil unique situé sous son cerveau en forme de dôme tourna comme un objectif effectuant une mise au point. Sa tête pivota lorsque Lucy actionna un autre bouton d'un des gants. L'assistance observa dans un silence étouffé, tandis que la créature de ma nièce se déplaçait brusquement. Elle fonça en avant sur ses chenilles en caoutchouc, le téléphone serré entre ses pinces, la fibre optique et le câble téléphonique se déroulant sur leurs bobines.

Lucy guida Toto comme elle aurait dirigé un orchestre, les bras étendus, grâce à de légers mouvements. Le robot s'engagea sur la route à une allure soutenue, franchit le gravier, puis l'herbe, jusqu'à ce qu'il soit assez loin pour qu'un agent fasse passer des jumelles au milieu des observateurs. Après avoir suivi une allée, Toto atteignit quatre marches de ciment qui

menaient à l'entrée vitrée du bâtiment principal. Puis il s'arrêta. Lucy prit une profonde inspiration, et fit sentir sa présence à son ami électronique de plastique et de métal. Elle effleura un nouveau bouton. Les pinces du robot se transformèrent en bras extensibles. Ceux-ci s'abaissèrent lentement et posèrent le téléphone sur la deuxième marche. Toto recula, vira sur lui-même, et Lucy entreprit de le ramener.

Il ne s'était pas éloigné de beaucoup lorsque nous vîmes tous la porte vitrée s'ouvrir. Un homme barbu en pull-over et treillis kaki sortit vivement. Il s'empara du téléphone sur la marche et s'évanouit de nouveau à l'intérieur.

Wesley, l'air soulagé, félicita Lucy.

— Bon travail. D'accord, alors, maintenant, appelez, bon Dieu !

Mais ce n'était pas à nous qu'il parlait.

— Lucy, continua-t-il, venez quand vous serez prête.

— Oui, monsieur, dit-elle tandis que, de ses bras, elle guidait Toto le long des moindres creux et bosses.

Ensuite, Marino, Wesley et moi montâmes dans le poste de commandement mobile, tapissé de bleu et de gris, avec des tables et des sièges. Il y avait une petite cuisine et un cabinet de toilette, et les vitres étaient teintées de façon à pouvoir voir l'extérieur sans être vu. Les appareils de transmissions et l'équipement informatique avaient été montés à l'arrière. Cinq postes de télévision installés en hauteur étaient branchés sur CNN et les chaînes principales ; le volume sonore était faible. Un téléphone rouge placé sur une table se mit à retentir au moment où nous descendions le couloir central, d'une sonnerie pressante, exigeante. Wesley se précipita pour décrocher.

— Wesley, annonça-t-il.

Tout en regardant par la fenêtre, il enfonça deux touches, qui enregistraient l'appel et branchaient le haut-parleur.

— On a besoin d'un docteur.

La voix masculine était celle d'un Blanc du Sud. Il avait le souffle haletant.

— D'accord, mais il faut m'en dire un peu plus.

— Pas de vos conneries avec moi ! hurla-t-il.

Wesley était devenu très calme.

— Ecoutez-moi. Il ne s'agit pas de conneries, d'accord ? Nous voulons vous aider, mais nous avons besoin d'un peu plus de renseignements.

— Il est tombé dans la piscine, et on dirait qu'il est dans une espèce de coma.

— Qui ça ?

— Putain, qu'est-ce que ça fout, qui ça ?

Wesley hésita.

— S'il meurt, on a foutu des explosifs partout. Vous comprenez ? On va faire sauter ce putain de truc et vous avec si vous faites pas quelque chose tout de suite !

Nous avons compris de qui il parlait. Wesley ne lui reposa pas la question. Il était arrivé quelque chose à Joel Hand, et je refusais de penser à ce que pourraient faire ses disciples s'il mourait.

— Parlez-moi, dit Wesley.

— Il sait pas nager.

— Je voudrais être sûr de bien comprendre. Quelqu'un a failli se noyer ?

— Écoutez. L'eau est radioactive. Y avait dedans ces putains d'assemblages de combustibles, vous comprenez ?

— Il se trouvait à l'intérieur de l'un des réacteurs ?

L'homme hurla de nouveau :

— Putain ! Fermez-la avec vos questions et amenez quelqu'un. S'il crève, tout le monde crève. Compris ?

Un coup de feu résonna bruyamment, à la fois dans le combiné et en provenance du bâtiment.

Tout le monde se figea. Puis nous entendîmes des cris en arrière-plan. Mon cœur cognait tellement que j'avais l'impression qu'il allait me sortir de la poitrine.

La voix excitée de l'homme se fit de nouveau entendre :

— Vous me faites attendre une minute de plus, et on en tue encore un.

Je m'approchai du téléphone et intervins avant que quiconque ait pu m'en empêcher :

— Je suis médecin. Je dois savoir exactement ce qui est arrivé quand il est tombé dans la piscine du réacteur.

Il y eut un silence. Puis l'homme répondit :

— Il a failli se noyer, c'est tout ce que je sais. On a essayé de lui faire recracher de l'eau, mais il était déjà inconscient.

— Il a avalé de l'eau ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Il y en a qui coulait de sa bouche. Mais si vous ne faites rien, ma petite dame, dit-il en s'énervant de plus en plus, je vais transformer la Virginie en putain de désert !

— Je vais vous aider. Mais je dois encore vous poser quelques questions. Dans quel état se trouve-t-il maintenant ?

— Comme j'ai dit. Il est évanoui. C'est comme s'il était dans le coma.

— Où l'avez-vous mis ?

— Dans la pièce ici avec nous. On a beau faire, il réagit à rien, dit-il, l'air terrifié.

— Je vais devoir apporter beaucoup de glace et de fournitures médicales. À moins d'avoir de l'aide, il me faudra plusieurs voyages.

Il éleva de nouveau la voix :

— Vous avez pas intérêt à être du FBI !

— Je suis médecin. Je suis ici sur les lieux avec d'autres personnels médicaux. Je vais venir vous aider, mais pas si vous me mettez des bâtons dans les roues.

Il demeura silencieux.

— D'accord, dit-il enfin. Mais vous venez seule.

— Le robot m'aidera à porter du matériel. Celui qui vous a apporté le téléphone.

Il raccrocha. Wesley et Marino me regardaient comme si je venais de commettre un meurtre.

— C'est hors de question, dit Wesley. Bon Dieu ! Vous avez perdu la tête, Kay ?

Marino se joignit à lui :

— Vous n'irez pas, même si je dois vous arrêter pour vous en empêcher !

— Je dois y aller. Il va mourir, ajoutai-je.

Wesley s'exclama :

— Et c'est exactement la raison pour laquelle vous ne pouvez pas aller là-dedans.

— Il a avalé de l'eau dans la piscine et a été gravement exposé aux radiations. Il ne peut pas être sauvé. Il ne va pas tarder à mourir. Nous savons quelles peuvent en être les conséquences. Ses disciples feront probablement tout sauter. Vous ne comprenez pas ? dis-je à Wesley, Marino et le commandant du HRT. J'ai lu leur Livre. Il est leur messie. S'il meurt, ils ne se contenteront pas de partir gentiment. Tout cela se transformera en mission suicide, ainsi que vous l'avez prédit, conclus-je en regardant Wesley.

— Nous n'en savons rien.

— Et vous êtes prêt à courir le risque ?

— Et s'il revient à lui ? Hand vous reconnaîtra certainement et dira à ses connards qui vous êtes. Et après ? intervint Marino.

— Il ne reviendra pas à lui.

Wesley regardait fixement par la fenêtre. Il ne faisait pas très chaud dans la camionnette, et pourtant il réagissait comme en plein été. Sa chemise était humide et molle, et il ne cessait de s'éponger le front. Il ne savait pas quoi faire. J'avais une idée, et je ne croyais pas qu'il puisse y en avoir d'autre.

— Ecoutez-moi. Je ne peux pas sauver Joel Hand, mais je peux leur faire croire qu'il n'est pas mort.

Tout le monde me regarda, pétrifié. Puis Marino dit :

— Quoi ?

J'étais hors de moi.

— Il peut mourir d'une seconde à l'autre. Je dois y aller maintenant et vous faire gagner du temps pour entrer à votre tour.

— Nous ne pouvons pas entrer, dit Wesley.

— Peut-être que si, une fois que j'y serai. Nous pouvons utiliser le robot pour trouver un moyen. Nous le faisons pénétrer à l'intérieur, puis il peut les neutraliser suffisamment longtemps pour vous permettre de donner l'assaut. Je sais que vous avez l'équipement nécessaire.

Wesley était sinistre, et Marino avait l'air malheureux.

Je comprenais ce qu'ils ressentaient, mais je savais également ce qui devait être accompli. Je sortis et m'arrêtai à l'ambulance la plus proche. Le personnel médical me donna ce dont j'avais besoin, tandis que d'autres personnes me trouvaient

de la glace. Ensuite, Toto et moi entamâmes notre approche, avec Lucy aux commandes. Le robot transportait vingt-cinq kilos de glace tandis que j'étais chargée d'une grande trousse médicale. Nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée du bâtiment principal d'Old Point comme s'il s'agissait là d'une journée et d'une visite ordinaires. Je refusai de penser aux hommes qui me tenaient dans leur ligne de mire. Je refusai de penser aux explosifs ou à la péniche en train de charger du matériel qui pourrait permettre à la Libye de construire une bombe atomique.

Lorsque nous atteignîmes la porte, celle-ci s'ouvrit immédiatement. Le barbu me parut être celui qui était venu chercher le téléphone un peu plus tôt.

— Entrez, dit-il avec brusquerie.

Il portait un fusil d'assaut en bandoulière.

— Aidez-moi à porter la glace, lui dis-je.

Il fixa le robot, qui tenait fermement les cinq sacs entre ses pinces. Il prit l'air réticent, comme si Toto était un pitbull susceptible de le blesser. Enfin, il tendit la main.

Lucy programma son ami pour qu'il relâche sa prise. Puis cet homme et moi nous retrouvâmes à l'intérieur du bâtiment, la porte fermée. La zone de sécurité avait été détruite, les machines à rayons X et les divers détecteurs arrachés de leurs socles et criblés de balles. Il y avait par terre des gouttes et des traînées de sang. Je lui emboîtai le pas, et, au détour du couloir, je sentis les corps avant de découvrir les gardes abattus qui avaient été rassemblés en un tas sanglant et horrible dans le hall.

La peur me remonta dans la gorge comme de la bile. Nous franchîmes une porte rouge. Le grondement semblable à celui de moissonneuses-batteuses me pénétra jusqu'aux os et m'empêcha d'entendre ce que disait ce disciple de la Nouvelle Sion. Je remarquai le large pistolet noir à sa ceinture et pensai à Danny, au 45 qui l'avait si froidement abattu. Nous gravâmes un escalier métallique peint en rouge. Je ne baissai pas les yeux car je savais que j'aurais le vertige. Il me guida le long d'une passerelle jusqu'à une lourde porte bardée d'avertissements. Il

composa un code tandis que la glace commençait à goutter sur le sol.

Alors que nous pénétrions dans la salle de contrôle, je l'entendis vaguement me dire :

— Faites juste ce qu'on vous dit. Compris ?

Il me poussa d'un coup de son fusil.

— Oui.

A l'intérieur se trouvaient environ une douzaine d'hommes. Tous vêtus de blousons, de pulls et de pantalons, ils étaient armés de mitraillettes et de fusils semi-automatiques. Excités et furieux, ils paraissaient indifférents aux dix otages assis sur le sol contre un mur, les mains liées devant eux et la tête recouverte de taies d'oreiller. Des trous avaient été pratiqués à la place des yeux, et je pouvais y lire leur terreur. Les ouvertures faites pour la bouche étaient tachées de salive. Ils respiraient brièvement, par à-coups. Ici aussi, je remarquai des traînées de sang plus récentes et qui menaient derrière une console où la dernière victime avait été jetée. Je me demandai combien de corps je découvrirais plus tard, à supposer que le mien n'en fasse pas partie.

— Par ici, ordonna mon escorte.

Joel Hand était allongé par terre sur le dos, recouvert d'un rideau arraché à une fenêtre. Il était très pâle et encore mouillé de son séjour dans la piscine où il avait avalé de l'eau qui finirait par le tuer, quoi que je fasse. Je reconnus le beau visage aux lèvres pleines que j'avais rencontré au tribunal, un peu plus vieux et bouffi, cependant.

— Depuis combien de temps est-il dans cet état ? demandai-je à l'homme qui m'avait amenée.

— Peut-être une heure et demie.

Il fumait en faisant les cent pas, et se refusait à croiser mon regard. Une de ses mains reposait nerveusement sur le canon de son arme, qui visait ma tête. Je posai la trousse médicale puis me retournai et le fixai :

— Ne pointez pas ça sur moi.

— Fermez-la.

Il cessa de faire les cent pas et me regarda comme s'il allait me fendre le crâne.

— Je suis là parce que vous m’avez priée de venir. J’essaie de vous aider.

Je rencontrai son regard vitreux et lui dis d’un ton tout aussi menaçant :

— Si vous ne voulez pas de mon aide, alors allez-y, tuez-moi ou laissez-moi partir. Mais ça ne lui servira à rien, à lui. J’essaie de lui sauver la vie, et je n’ai pas besoin d’être déconcentrée par votre foutu fusil.

Sans savoir quoi répondre, il s’appuya contre une console qui comportait assez de boutons pour nous expédier dans la lune. Des écrans vidéo sur les murs montraient que les deux réacteurs étaient arrêtés et des zones quadrillées et illuminées de rouge nous avertissaient de problèmes que j’étais incapable de comprendre.

— Hey, Wooten, calme-toi, lui dit un de ses acolytes en allumant une cigarette.

— Ouvrons les sacs de glace, lui dis-je. Il nous aurait fallu une baignoire mais tant pis. Il y a des livres là-bas sur ce comptoir, et de l’autre côté, là, près du fax, on dirait des rames de papier. Apportez tout ce que pouvez trouver qui puisse former un rebord.

Les hommes m’apportèrent toutes sortes d’épais manuels, du papier et des porte-documents qui devaient appartenir aux employés capturés. Je formai une bordure rectangulaire autour de Hand, comme si j’étais dans mon jardin, dessinant une plate-bande. Puis je le recouvris de glace, ne laissant découverts que son visage et un bras.

— Qu’est-ce que ça va faire ?

L’homme du nom de Wooten s’était approché. Il avait un accent qui laissait supposer qu’il venait de l’Ouest.

— Il a été gravement exposé aux radiations, expliquai-je. Son organisme est en train de se détruire. Le seul moyen d’empêcher cela, c’est de ralentir le processus.

J’ouvris la trousse médicale et en sortis une aiguille, que j’introduisis dans le bras de leur chef mourant et fixai avec un adhésif. Je la reliai à une perfusion qui menait à une poche suspendue à un portant, laquelle ne contenait rien d’autre que du sérum physiologique, une solution saline inoffensive qui ne

lui ferait ni bien ni mal. Celle-ci s'égoutta tandis qu'il se refroidissait sous des centimètres de glace.

Hand respirait encore faiblement. Mon cœur cognait dans ma poitrine, alors que je regardais ces individus en sueur convaincus que cet homme que je faisais semblant de sauver était Dieu. L'un d'eux avait ôté son pull. Son maillot de corps était presque gris, les manches rétrécies par des années de lavage. Nombre d'entre eux étaient barbus, tandis que les autres ne s'étaient pas rasés depuis plusieurs jours. Je me demandai où se trouvaient leurs femmes et leurs enfants. Je pensai à la péniche sur la rivière, et à ce qui devait se dérouler dans d'autres parties de la centrale.

Une voix tremblante s'éleva. Il y avait au moins une femme parmi les otages.

— Excusez-moi. Je dois aller aux toilettes.

— Mullen, emmène-la. On veut pas qu'y ait des gens qui chient ici.

— Excusez-moi, mais j'ai besoin d'y aller aussi, dit une nouvelle voix, masculine, celle-ci.

— Moi aussi !

— D'accord, un à la fois, dit Mullen, qui était jeune et gigantesque.

Je savais au moins une chose que le FBI ignorait. Les disciples de la Nouvelle Sion n'avaient jamais eu l'intention de relâcher leurs otages. Les terroristes encapuchonnent leurs otages parce qu'il est plus facile de tuer des gens qui n'ont pas de visage. Je sortis un flacon de sérum physiologique et en injectai cinquante millilitres dans la perfusion, comme si je lui administrais une nouvelle dose magique.

— Comment il va ? demanda un des hommes d'une voix forte, tandis qu'on menait un autre otage aux toilettes.

Je mentis :

— Pour l'instant, il est stabilisé.

— Quand est-ce qu'il va revenir à lui ? demanda un autre.

Je pris de nouveau le pouls de leur chef. Il était si faible que j'eus du mal à le trouver. Soudain, l'homme tomba à genoux à côté de moi et tâta le cou de Hand. Il enfonça ensuite ses doigts

dans la glace et les pressa sur son cœur. Lorsqu'il leva les yeux sur moi, il était effrayé et furieux.

— Je sens rien ! hurla-t-il, écarlate.

— Vous n'êtes pas censé sentir quoi que ce soit. C'est extrêmement délicat de placer quelqu'un en hypothermie pour interrompre la progression des dommages provoqués par l'irradiation sur les vaisseaux sanguins et les organes. Il a reçu une dose massive d'acide penta-acétique de diéthylène triamine, et il est tout à fait vivant.

Il se leva, le regard fou, et se rapprocha de moi, le doigt sur la détente de son Tec-9.

— Comment est-ce qu'on sait que vous nous racontez pas des conneries ou que vous aggravez pas son état ?

— Vous ne le savez pas.

Je lui répondis froidement. J'avais accepté le fait qu'aujourd'hui était mon dernier jour, et je n'en avais pas peur.

— Vous n'avez pas le choix. Vous devez me faire confiance. J'ai profondément ralenti son métabolisme, et il ne va pas revenir à lui avant un bon moment. J'essaie simplement de le maintenir en vie.

Il détourna le regard.

— Hé, Bear, calme-toi.

— Laisse la dame tranquille.

Je demeurai agenouillée près de Hand, tandis que le sérum s'égouttait. La glace en train de fondre s'infiltra au travers de la barricade, se répandant sur le sol. Je vérifiai fréquemment ses signes vitaux, prenant des notes pour avoir l'air très affairée auprès de lui. Je ne pouvais m'empêcher de jeter un regard par les fenêtres, à chaque fois que j'en avais l'occasion. Je me demandais ce qu'il advenait de mes compagnons. Peu avant trois heures, ses organes vitaux le lâchèrent, comme des disciples qu'il n'aurait plus intéressés. Joel Hand mourut sans un geste et sans un son, tandis que des ruisselets d'eau froide dégouлинаient à travers la pièce.

Je levai les yeux.

— J'ai besoin de glace et de médicaments supplémentaires.

— Et après ? Bear se rapprocha.

— A un moment ou à un autre, il faudra bien que vous le transportiez dans un hôpital.

Personne ne réagit.

Je déclarai d'un ton neutre :

— Si vous ne me donnez pas ce que j'ai demandé, je ne peux plus rien pour lui.

Bear se dirigea vers un bureau et prit le téléphone. Il annonça que nous avions besoin de glace et de médicaments. Je savais que Lucy et son équipe avaient intérêt à agir maintenant, sinon je serais probablement abattue. Je m'éloignai de la flaque qui s'agrandissait sous le corps de Hand. En regardant son visage, j'éprouvai du mal à croire qu'il avait exercé tant de pouvoir sur les autres. Et pourtant, tous les hommes dans cette pièce, ceux présents dans le réacteur et sur la péniche, étaient prêts à tuer pour lui. D'ailleurs, ils l'avaient déjà fait.

— Le robot amène les trucs, dit Bear en regardant par la fenêtre. Je vais les chercher. Il arrive.

— Si tu sors, tu vas probablement te faire truffer les fesses de plomb.

— Pas avec elle ici.

Son regard était agressif et dément.

Je les surpris en annonçant :

— Le robot peut vous les apporter ici.

Bear se mit à rire.

— Vous avez vu toutes ces marches ? Vous croyez que cette merde de métal va les monter ?

— Il en est parfaitement capable, affirmai-je en espérant que c'était vrai.

— Hé, fais-lui apporter les trucs, pour que personne ne soit obligé de sortir, dit un autre homme.

Bear appela de nouveau Wesley.

— Faites apporter les trucs par le robot jusque dans la salle de contrôle. On sort pas.

Il raccrocha violemment, sans comprendre ce qu'il venait de faire.

Je pensai à ma nièce et priai pour elle, car je savais qu'elle allait devoir affronter l'épreuve la plus dure à laquelle elle ait

jamais été confrontée. Je sursautai lorsque je sentis brusquement le canon d'une arme sur ma nuque.

— Tu le laisses mourir et tu es morte, toi aussi. Tu as compris, salope ?

Je ne bougeai pas.

— On va bientôt se tirer d'ici en bateau, et il a intérêt à venir avec nous.

— Tant que vous me fournirez des médicaments, je le maintiendrai en vie, dis-je tranquillement.

Il retira l'arme de ma nuque. J'injectai mon dernier flacon de sérum physiologique dans la perfusion de leur chef mort. Des gouttes de sueur me dégouлинаient le long du dos, et le bas de la blouse que j'avais enfilée par-dessus mes vêtements était trempé. A cet instant, j'imaginai Lucy à l'extérieur de son poste de commandement mobile, dans son attirail de réalité virtuelle. Je l'imaginai remuant les bras et les doigts, avançant pas à pas tandis que les fibres optiques lui permettaient de déchiffrer chaque centimètre carré sur ses écrans de contrôle. Avec ma nièce subsistait l'espoir que Toto ne se retrouve pas coincé dans un coin ou ne tombe quelque part.

Les hommes regardaient par la fenêtre et firent des commentaires lorsque les chenilles du robot le hissèrent le long de la rampe pour handicapés et qu'il pénétra dans le bâtiment.

— J'aimerais bien avoir un truc comme ça, dit l'un d'entre eux.

— Tu es trop con pour savoir comment t'en servir.

— Y a pas à tortiller, ce truc n'est pas radioguidé. Rien de radioguidé ne peut marcher ici. Tu as vu l'épaisseur des murs ?

— Ce serait génial pour transporter du bois quand le temps est pourri.

— Excusez-moi, j'ai besoin d'aller aux toilettes, dit timidement un des otages.

— Merde. Encore.

Je sentis ma tension monter d'un cran à la pensée de ce qui se passerait s'ils sortaient et n'étaient pas revenus lorsque Toto ferait son apparition.

— Hé, laisse-le attendre. Bon sang, j'aimerais bien qu'on puisse fermer ces fenêtres. On se les gèle, ici.

— Tu auras pas de l'air pur comme ça à Tripoli. Profites-en tant que tu es encore là.

Plusieurs d'entre eux éclatèrent de rire au moment où la porte s'ouvrit, et où un homme entra, que je n'avais encore jamais vu. Barbu, la peau foncée, vêtu d'un gros blouson et de treillis, il était furieux.

Il parla avec autorité et un accent très prononcé.

— Nous n'avons que quinze assemblages dans les châteaux sur la péniche. Vous devez nous laisser plus de temps pour en récupérer davantage.

— Quinze, c'est un sacré paquet, dit Bear, qui ne semblait pas le porter dans son cœur.

— Nous avons besoin d'au moins vingt-cinq assemblages ! C'est ce qui était prévu.

— Personne ne m'a dit ça.

— Lui le sait, dit l'homme à l'accent prononcé en regardant le corps de Hand sur le sol.

— Eh bien, il est pas disponible pour discuter avec vous.

Bear écrasa une cigarette de la pointe de sa ranger.

— Vous ne comprenez pas ?

L'étranger était maintenant furieux.

— Chaque assemblage pèse une tonne. La grue doit le soulever depuis le réacteur dans la piscine, puis le placer dans un château. C'est très lent et très difficile. C'est très dangereux. Vous aviez promis que nous en aurions au moins vingt-cinq. Maintenant, vous faites presser les choses et vous êtes négligents à cause de lui. (Il désigna Hand avec colère.) Nous avons conclu un arrangement !

— Mon seul arrangement, c'est de prendre soin de lui. On doit le transporter sur la péniche et emmener le docteur avec nous. Et ensuite, on l'amène dans un hôpital.

— C'est de la folie ! Il me semble déjà mort ! Vous êtes des fous furieux !

— Il n'est pas mort.

— Regardez-le. Il est blanc comme neige et il ne respire plus. Il est mort !

Ils braillaient l'un et l'autre. Bear se dirigea vers moi d'un pas lourd et demanda d'un ton autoritaire :

— Il n'est pas mort, n'est-ce pas ?

— Non.

La sueur dégoulinait sur son visage. Il tira son pistolet de sa ceinture, puis le pointa d'abord sur moi. Ensuite, il le pointa sur les otages, qui se recroquevillèrent. L'un d'eux se mit à pleurer.

— Non, par pitié ! Non, supplia un homme.

— Qui a tellement besoin d'aller aux chiottes ? rugit Bear.

Ils demeurèrent muets et tremblants. Les capuchons frémissaient sous leur souffle, et ils nous fixaient avec des yeux écarquillés.

— C'était toi ?

L'arme visa quelqu'un d'autre.

La porte de la salle de contrôle était restée ouverte, et j'entendis le bruissement de Toto dans le couloir. Il avait réussi à grimper les marches, à franchir une passerelle, et il serait là d'ici quelques secondes. Je pris une longue torche métallique conçue par l'ERT, et que ma nièce avait glissée dans la trousse médicale.

— Merde, moi, je veux savoir s'il est mort, dit un des hommes.

Je compris que mon petit jeu était terminé.

— Je vais vous montrer, annonçai-je tandis que le bruissement s'amplifiait.

Je pointai la lampe sur Bear tout en l'allumant. L'éclair éblouissant lui arracha un cri perçant, et il porta les mains à ses yeux. Maniant la lampe comme une batte de baseball, je lui fracassai le poignet. Le pistolet tomba sur le sol, et le robot pénétra dans la pièce, les mains vides. Je me jetai à plat ventre sur le sol, me couvrant les yeux et les oreilles du mieux possible. Une lumière blanche éblouissante accompagna l'explosion de la bombe percutante qui fit sauter le sommet du dôme de Toto. Les terroristes furent projetés sur les consoles, les uns sur les autres, au milieu des cris et des jurons. Ils ne virent ni n'entendirent les dizaines d'hommes du HRT envahir la salle.

— On ne bouge plus, salopards !

— On ne bouge plus, ou je te fais sauter la cervelle !

— Personne ne bouge !

Je demeurai allongée dans la tombe glacée de Joel Hand. Le grondement des hélicoptères faisait trembler les fenêtres, et des agents, descendant en rappel, pénétraient en défonçant les grillages de leurs pieds. Des menottes cliquetèrent. Des armes tombèrent sur le sol, écartées à coups de pied. J'entendis des gens pleurer et réalisai qu'il s'agissait des otages que l'on emmenait.

— Tout va bien. Vous êtes en sécurité.

— Oh mon Dieu. Merci, mon Dieu.

— Venez. On va vous sortir de là.

Lorsque je sentis enfin une main fraîche sur mon cou, je compris que quelqu'un cherchait mon pouls, car j'avais l'air morte.

— Tante Kay ? demanda Lucy d'une voix inquiète.

Je me retournai et m'assis lentement. Mes mains et une de mes joues, restées dans l'eau glacée, étaient devenues insensibles. Je regardai autour de moi, hébétée. Je tremblais tellement que mes dents claquaient. Elle s'agenouilla près de moi, son arme à la main, et parcourut la salle des yeux tandis que d'autres agents en treillis noirs emmenaient les derniers prisonniers.

— Allons, viens, laisse-moi t'aider.

Elle me tendit la main. Mes muscles tremblèrent comme si j'allais avoir une crise cardiaque. Je ne me réchauffais pas, et le sifflement dans mes oreilles refusait de s'arrêter. Une fois debout, j'aperçus Toto près de la porte. Il avait l'œil éraflé, la tête noircie, et le sommet de son dôme avait disparu. Silencieux dans sa longue traîne de fibre optique, personne ne lui prêtait attention, tandis que les disciples de la Nouvelle Sion étaient évacués un par un.

Lucy regarda le corps glacé sur le sol, l'eau et la perfusion, les seringues et les poches vides de sérum physiologique.

— Seigneur, dit-elle.

— Nous pouvons sortir en toute sécurité ? demandai-je, les yeux pleins de larmes.

— Nous avons repris l'aire de confinement, et nous sommes emparés de la péniche au même moment que de la salle de contrôle. Plusieurs d'entre eux ont dû être abattus car ils

refusaient de rendre les armes. Marino en a eu un sur le parking.

— Il en a descendu un ?

— Il n'a pas pu faire autrement. Nous pensons avoir arrêté tout le monde – environ une trentaine d'hommes –, mais nous restons prudents. Viens, cet endroit est bourré d'explosifs. Tu peux marcher ?

— Bien sûr.

Je défis ma blouse trempée et m'en débarrassai, ne la supportant plus. Je la jetai sur le sol, retirai mes gants, et nous quittâmes rapidement la salle de contrôle. Les rangers de Lucy résonnaient bruyamment sur la passerelle et les escaliers que Toto avait si bien gravis. Elle ôta sa radio de sa ceinture :

— Unité 120 à unité mobile 100.

— Cent.

— Nous dégageons maintenant. Tout va bien ?

— Vous avez l'élément ?

Je reconnus la voix de Benton Wesley.

— L'élément est OK.

Une réplique me parvint, dont l'émotion était inhabituelle sur ces ondes :

— Dieu merci. Dites à l'élément que nous l'attendons.

— O.K., monsieur. Je crois que l'élément le sait.

Nous nous écartâmes rapidement des corps et du sang séché, et débouchâmes dans un hall d'entrée qui ne servait plus à empêcher quiconque d'entrer ou de sortir. Lucy ouvrit une porte vitrée. La lumière de l'après-midi était si forte que je dus m'abriter les yeux. Je ne savais où aller, et je chancelais.

— Attention aux marches.

Lucy passa un bras autour de ma taille.

— Tante Kay. Appuie-toi sur moi.

FIN